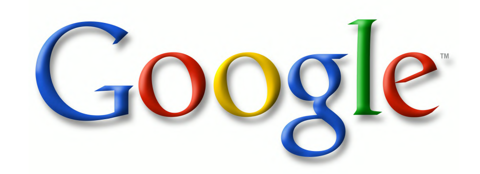


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

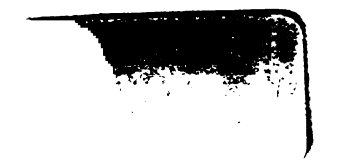
3 3433 07582641 6

Digitized by Google

LIBRARY



lstoin Collection.
Presented in 1884.



Digitized by Google

NKV
Souvestre
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CONTES

ET

NOUVELLES

ASTOIN NEW-YORK

Digitized by Google

NKV

ŒUVRES D'ÉMILE SOUVESTRE

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

(Format grand in-18)

AU BORD DU LAC.	1 vol.
AU COIN DU FEU.	1 vol.
CHRONIQUES DE LA MER.	1 vol.
CONFESSIONS D'UN OUVRIER.	1 vol.
CONTES ET NOUVELLES.	1 vol.
DANS LA PRAIRIE.	1 vol.
EN QUARANTAINE.	1 vol.
HISTOIRE D'AUTREFOIS.	1 vol.
LE FOYER BRETON.	2 vol.
LES CLAIRIÈRES.	1 vol.
LES DERNIERS BRETONS.	2 vol.
LES DERNIERS PAYSANS.	2 vol.
PENDANT LA MOISSON.	1 vol.
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE.	1 vol.
SCÈNES DE LA VIE INTIME.	1 vol.
SOUS LES FILETS.	1 vol.
SOUS LA TONNELLE.	1 vol.
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS.	1 vol.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

Digitized by Google

CONTES

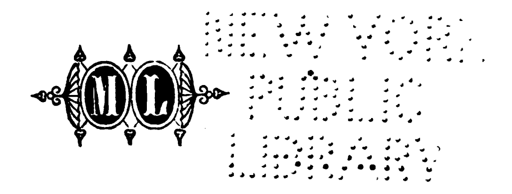
ET

NOUVELLES

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

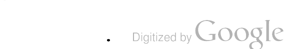
LE CHIRURGIEN DE MARINE.
— LE MARI DE MADAME DE SOLANGE. — GONZALÈS COQUES. —
LES EAUX D'ABANO. — LE JEUNE HOMME PALE.



NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 *bis*.
1855

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.


Digitized by Google



Digitized by Google

NOUVELLES

LE CHIRURGIEN DE MARINE

I

C'était une nuit grise et froide comme toutes les nuits de novembre sous le ciel de la Bretagne. Brest dormait depuis longtemps, et l'on n'entendait dans son port d'une lieue que le craquement des câbles immenses qui retiennent les vaisseaux, les rugissements de la rafale de mer dans les magasins déserts, et les pas cadencés des sentinelles.

Au loin, sur la rive gauche, le seul édifice du bagne

Digitized by Google

apparaissait éclairé au milieu des masses noires qui l'environnent. Une de ses salles cependant brillait de clartés moins vives et s'effaçait dans la nuit : c'était l'infirmerie des forçats. A la fenêtre de cette infirmerie, un jeune homme, portant l'uniforme des chirurgiens de marine, se tenait le front appuyé contre les barreaux de fer, et plongé dans une triste méditation. Après être demeuré longtemps dans la même position, il reporta les yeux sur un papier couvert de ratures, qu'il tenait à la main, comme s'il eût cherché à y ressaisir l'ensemble de sa rêverie, et il se mit à lire tout bas :

« .... A quoi bon la vie sans le bonheur, et comment le bonheur sans la richesse? la richesse! C'est donc là le but; et, quant aux moyens de l'acquérir, il n'y a de mauvais que ceux qui échouent. Devenir riche, d'abord! tout suit de là! faites une bassesse et devenez riche, c'est une lâcheté d'un jour que le reste de votre vie fera oublier : commettez un crime et devenez riche; le crime se nie lorsqu'on ne peut le justifier : quant aux remords, s'ils existent, tourmentent-ils plus que le besoin? lequel des deux rend les insomnies plus cuisantes, du désir non satisfait ou du repentir? En tout cas, je ne suis pas sûr des douleurs qui viennent de la conscience révoltée, et je suis sûr de celles que produit l'indigence. La logique m'ordonne donc de tout faire pour cesser d'être indigent!...

Digitized by Google

» Le pauvre ne vit pas : vivre, c'est avoir la possession de son être : et le pauvre ne l'a pas. En effet, de quoi est-il libre, si ce n'est de mourir de faim ? J'ai vingt-sept ans, j'aime la joie, la campagne, les causeries de femmes, et je passerai ma vie à manier des mourants ; je vivrai dans un entre-pont de cinq pieds et dans une salle d'hôpital, n'entendant que des plaintes et des blasphèmes ! Pourquoi une telle existence ? qu'ai-je fait pour la mériter ? et pourtant il faut que je la supporte ! lors même que je voudrais la changer par ce que les hommes appellent un crime, où en trouver l'occasion ? Les crimes avantageux sont rares ; il faut une faveur spéciale du ciel pour les rencontrer. La probité des trois quarts des hommes ne tient qu'à la difficulté de devenir des fripons. »

Arrivé à cette phrase, le jeune homme s'arrêta comme s'il eût voulu en sonder toute la profondeur. Il frappa sur le papier avec un geste d'affirmation ; puis, penchant la tête dans une de ses mains, il tomba de nouveau dans une méditation sérieuse.

Pour celui qui eût pu lire alors dans sa pensée, c'eût été un singulier spectacle que le dépit de cet esprit chagrin, s'indignant de l'impuissance du pauvre à faire fructueusement le mal, et demandant compte à Dieu des difficultés dont il avait entouré le crime. Cependant, en regardant bien, il est facile de voir, dans cette étrange

Digitized by Google

direction d'idées, plus d'égarement que de corruption. L'immoralité ne venait pas là de vice, mais de soif de bien-être et d'ambition, maladies ordinaires des jeunes gens aux époques fiévreuses et mouvantes.

Edouard Launay était, en effet, un de ces hommes qui ne veulent point accepter une place dans le monde, mais la choisir, et qui passent à envier la fortune le temps qu'il faudrait employer à l'atteindre. Né dans une condition médiocre, il pouvait se résigner à être pauvre, ou travailler à ne plus l'être ; il ne voulut prendre ni l'un ni l'autre de ces partis, et il aima mieux s'indigner contre les inégalités sociales, qu'il eût désirées à son profit. Ainsi placé vis-à-vis des autres au point de vue de la jalousie, tout lui apparut sous un faux jour, et son esprit se déprava au milieu de sophismes rongeurs. Absorbé d'ailleurs par la soif des jouissances, il y rapporta toutes ses actions. Le sentiment du devoir lui-même se perdit dans cette unique idée ; il en était arrivé à la justification de tous les moyens qui pouvaient conduire au succès. Mais, quoi qu'il eût fait, le mal était resté dans sa vie à l'état de système, ; il avait manié le vice dans ses raisonnements, mais sans s'y être initié par la pratique ; quoique sa volonté fût chancelante, ses répugnances existaient toujours ; il n'eût même fallu peut-être qu'un but offert à cette intelligence inquiète, un doux sentiment jeté dans ce cœur vide, pour ranimer

Digitized by Google

sa mourante vertu. L'âme de Launay était comme le navire qui attend le vent pour orienter ses voiles, également prêt à la course, en droite ligne, ou bien au louvoiement tortueux. Périlleuse situation à laquelle arrivent la plupart des hommes chez qui la domination de l'esprit sur la matière n'est pas bien établie, et qui, toujours haletants sous les aiguillons sensuels, ont toujours besoin de se ménager une révolte contre le devoir.

Il y avait déjà longtemps que Launay était livré aux réflexions dont nous avons indiqué plus haut le sujet, lorsqu'un infirmier vint l'en retirer, en lui annonçant que le numéro sept était mort. Le jeune chirurgien quitta la fenêtre nonchalamment et à regret. Il se dirigea à travers les deux rangs de lits, vers *le chiffre* qui lui avait été désigné, car dans un hôpital un malade n'a point de nom; la seule chose que l'on connaisse et que l'on soigne, c'est le lit; l'homme qui s'y trouve n'est qu'un accessoire passager qui change.

En arrivant au *numéro sept*, Launay écarta la couverture qui, selon l'usage, avait été rejetée sur la tête du mort, et il le regarda avec curiosité. Toutes ses préoccupations avaient évidemment fait place à une sorte d'intérêt scientifique; l'instinct du médecin s'était réveillé chez lui à la vue du cadavre.

Il passa légèrement la main sur les protubérances du crâne, étudia un instant les muscles de la face; puis,

Digitized by Google

comme s'il eût résolu subitement de vérifier certaines observations ou d'éclaircir des doutes, il ordonna de transporter le corps à l'amphithéâtre.

Le mort devait offrir, en effet, un digne sujet d'étude pour un disciple de Gall ou de Lavater. Convaincu de vols à main armée et condamné à une détention perpétuelle, Pierre Cranou avait vécu vingt ans au bagne, uniquement occupé de l'idée de fuir. Ses tentatives d'évasion, parfois heureuses, mais qui n'avaient jamais pu le soustraire longtemps aux recherches, montaient à soixante, et l'avaient ramené soixante fois sous le bâton de l'argousin. Ces corrections cruelles l'avaient rendu infirme et valétudinaire, sans le faire renoncer à ses projets. On eût dit que ses désirs de liberté grandissaient avec l'impossibilité de les satisfaire : l'idée d'évasion devint chez Cranou une sorte de monomanie incorrigible. Il fallut avoir recours aux moyens extraordinaires. Le forçat fut rivé à son banc, chargé de trente livres de fer, et ne sortit plus. Cette dernière mesure lui ôta enfin tout espoir. Il parut renoncer à fuir, mais il tomba gravement malade. Il y avait environ huit jours qu'il se trouvait à l'infirmerie au moment où commence notre récit.

Le garde rentra avec la civière, et le mort fut transporté à la salle de dissection.

L'amphithéâtre du bagne, qui servait rarement, était

Digitized by Google

encore plus hideux que ne le sont ces lieux d'habitude. Çà et là étaient dispersés quelques membres demi-rongés par les rats; des lambeaux de chair pétrifiés pendaient le long de la table de marbre, et le pied glissait sur les dalles inondées d'un sang verdâtre. Au fond, un squelette incomplet, suspendu près d'une fenêtre ouverte, se balançait au vent du soir, et faisait entendre son cliquetis bizarre.

Quelque habitué que fût Launay à la vue de pareils objets, l'heure inaccoutumée, la froide humidité de l'amphithéâtre, et cette incertitude fantastique que la nuit jette sur toutes choses, lui causèrent une sorte de malaise. Il se hâta de préparer ses instruments, s'approcha de la table, et découvrit le cadavre du forçat.

Il était entièrement nu : le corps amaigri et replié sur lui-même, aurait paru appartenir à un vieillard, si, de loin en loin, quelques muscles tendus, quelques chairs mieux conservées n'eussent indiqué les restes d'une virilité vivace; mais ces traces de vigueur n'apparaissaient qu'éparses et rares. Les membres couverts des cicatrices qu'y avait laissées le bâton du garde-chiourme, étaient en général, tellement déchiquetés, froissés, qu'on les eût crus composés de mille débris grossièrement soudés l'un à l'autre. La manille de fer emprisonnait encore la jambe gauche, et y avait imprimé une trace profonde.

Digitized by Google

Après avoir regardé un instant les restes d'un homme qui avait tant souffert pendant sa vie pour briser une chaîne dont le bout pendait encore à son cadavre, Launay approcha la lampe et s'arma du couteau de dissection. Mais, au moment où il saisissait le bras du mort, il crut sentir de la résistance. Surpris et presque effrayé, il se pencha sur le corps et souleva la tête jusqu'à la lampe; les paupières frémirent légèrement; il approcha davantage....... les yeux s'ouvrirent tout à fait!

Launay se rejeta en arrière, saisi d'épouvante : alors le cadavre se redressa lentement, s'assit sur son séant et regarda autour de lui avec inquiétude. Le jeune chirurgien était immobile ne sachant que penser, lorsqu'il vit Pierre Cranou se glisser lestement à terre et se diriger vers la croisée. Ce mouvement fut un trait de lumière. Plus d'une fois déjà les forçats avaient ainsi cherché, dans une mort simulée, des chances d'évasion ; il comprit qu'il avait été pris pour dupe, et, revenu de son premier effroi, il s'élança après Cranou, qu'il saisit par le milieu du corps, au moment où il allait franchir la fenêtre.

Le forçat essaya de se dégager, mais Launay ne lâcha point prise, et une lutte acharnée commença entre eux. Elle se termina par la chute de Pierre qui, nu et affaibli, ne pouvait résister longtemps.

— Tu vois que tu n'es pas le plus fort, dit le chirur-

Digitized by Google

gien en affermissant le genou avec lequel il le tenait sous lui; tu ne te sauveras point malgré moi.

Cranou fit encore quelques efforts; mais, reconnaissant qu'ils étaient inutiles, il renonça à la résistance.

— Laissez-moi m'échapper, au nom de Dieu! monsieur Launay, dit-il d'une voix suppliante; que vous importe ma fuite! vous n'êtes point chargé de me garder.

— Je le suis pendant ta maladie. Que dirait-on d'un médecin qui laisse évader ses morts?

— On ne le saura point; et, d'ailleurs, on ne peut rien vous faire, à vous. Oh! je vous en conjure, monsieur Launay, mon cher monsieur Launay, laissez-moi me sauver, laissez-moi sortir. Quand je ne devrais que dépasser la porte!... J'aurais été libre une minute; j'aurais fait un pas hors du bagne; j'aurais respiré l'air de dehors. Car, depuis ma dernière évasion, on ne me laisse plus sortir, vous savez bien, mon cher monsieur Launay! je vous en prie.

— C'est impossible.

Le forçat fit un nouvel effort pour se dégager; mais le chirurgien le tenait vigoureusement.

— Tu ne bougeras pas sans ma permission, dit-il, je ne veux pas qu'on dise que tu t'es moqué de moi.

— Je veux être libre, il faut que je sois libre, cria Cranou! O mon Dieu! avoir souffert si longtemps inutilement! Moi qui n'ai rien tenté pendant deux mois! J'ai

Digitized by Google

manqué une occasion, peut-être! moi, qui suis resté trois jours sans manger, pour devenir malade et aller à l'infirmerie! J'avais si bien réussi à paraître mort! Vous y avez été trompés tous! Et cela pour rien, pour rien! Toucher au but et le manquer! Oh! c'est trop! c'est trop! c'est trop!

Cranou frappait sa tête avec rage contre les dalles de l'amphithéâtre; Launay fut ému de son désespoir.

— Et pourquoi désires-tu si vivement ta liberté?

— Pourquoi? ah! vous n'avez jamais été prisonnier, vous; pourquoi je veux être libre? Parce que je ne veux pas vivre ici. Je veux retourner dans mon pays avant de mourir; me chauffer au soleil de Marseille. Pensez donc! Il y a vingt ans que je n'ai vu un olivier.

— Mais tu n'es plus même assez fort ni assez dispos pour reprendre ton ancien métier; tu mourrais de faim si tu étais libre.

Cranou grimaça un sourire plein d'une vanité dédaigneuse.

— Je suis plus riche que vous tous.

— Toi, riche?

— Moi.

— Tu es bien heureux.

Quoique ce mot eût été prononcé avec ironie, l'accent du chirurgien avait sans doute quelque chose que le forçat comprit.

Digitized by Google

— Écoutez, dit-il plus bas; voulez-vous être riche aussi? j'en ai pour deux.

— Tu me prends pour un imbécile, Cranou.

— Je vous dis que j'ai de quoi faire votre fortune.

— Quelque vol à commettre avec toi, n'est-ce pas?

— Non, mais de l'argent à recevoir. Aidez-moi à fuir, et je partage.

— Garde tes contes pour quelque autre, dit Launay, honteux de prêter, malgré lui, l'oreille aux mensonges d'un forçat; reviens à la salle, et que cela finisse.

En parlant ainsi, le jeune chirurgien s'était levé, sans lâcher toutefois les deux mains de Cranou.

— Vous ne voulez pas me croire, répéta celui-ci avec désespoir; sur ma tête, monsieur Launay, je vous ai dit vrai: que faut-il donc faire pour vous persuader?

— Montre-moi ton trésor.

— Je ne l'ai pas ici; vous savez bien que je ne puis pas l'avoir; mais laissez-moi m'évader et je jure devant Dieu que vous en aurez votre part.

— Je la regarde comme reçue. Allons, drôle, viens te faire ressouder à la chaîne.

Cranou poussa un gémissement. Un instant il parut en proie à une incertitude poignante; enfin, se dressant tout à coup:

— Ecoutez-moi, s'écria-t-il d'un accent si vrai, que le

Digitized by Google

chirurgien en fut saisi ; promettez-vous de me laisser fuir si je vous prouve que je ne mens pas?

— Voyons cela.

— Me le promettez-vous?

— Je ne risque pas beaucoup, je suppose.

— Jurez, alors.

— Soit, je le jure.

— Eh bien !... Sur la grève de Saint-Michel, dans la partie nord du rocher l'Irglas, au fond d'un trou, à six pieds de terre, j'ai caché, il y a dix ans, une cassette qui contient 400,000 francs de billets de banque.

— Et d'où te vient cette cassette?

— D'une affaire... comprenez-vous? Quatre cent mille francs! Eh bien, si vous voulez, la moitié de la somme est à vous.

Launay secoua la tête.

— Il n'y a qu'une difficulté à ton histoire, c'est qu'il y a dix ans tu étais déjà au bagne.

— Il y a dix ans j'étais en fuite avec Martin. Nous fîmes le coup ensemble sur la grève et nous cachâmes la cassette de peur d'être poursuivis. Le lendemain la gendarmerie nous arrêta à Plestire. Depuis, Martin est mort à la chaîne et je suis resté seul à connaître le dépôt.

Malgré les efforts de Launay pour affecter l'indifférence, il était évident qu'il écoutait le forçat avec une

Digitized by Google

attention avide. Quand celui-ci eut cessé de parler, il demeura quelque temps pensif, comme s'il eût discuté en lui-même la vraisemblance de ce qui venait de lui être raconté ; mais, sortant tout à coup de cette préoccupation, il rougit en rencontrant le regard de Cranou fixé sur lui et dit d'un ton qu'il essaya de rendre léger :

— Ton roman est bien inventé, mais il est vieux, on ne croit plus guère aux trésors cachés, même dans les opéras-comiques. Cherche-moi une autre histoire.

Le forçat tressaillit.

— Vous ne me croyez pas ? dit-il.

— Je crois que tu es un habile coquin qui aime à exercer son imagination aux dépens des simples.

— Monsieur Launay, monsieur Launay, par grâce, croyez-moi ; la cassette est dans un trou de l'Irglas ; je suis sûr de la trouver en la cherchant.

— Je t'en exempte.

— Monsieur Launay, vous aurez les deux tiers, je vous donnerai les deux tiers.

— C'est assez...

— Et tous les bijoux, car il y en a aussi des bijoux.

— Assez, te dis-je, pas un seul mot de plus ; lève-toi !

Cranou poussa un cri de rage et se laissa retomber à terre.

— Je ne me lèverai pas, que l'on m'emporte d'ici ; je

Digitized by Google

II

Badenviller est une petite ville placée dans une fente de montagne, au pied de la forêt Noire, et dont le site semble avoir été disposé à dessein pour le poëte qui voudrait faire une description du paradis terrestre; encadrée de monts et de forêts, la vallée s'étend au-dessous de la ville, toute brodée de fleurs que les eaux thermales y font éclore, et pareille à une pièce de velours peint que l'on aurait déroulée au soleil. Son peu d'étendue ajoute encore à sa beauté, l'œil en embrasse tous les charmes, et l'oreille en entend à la fois tous les murmures. Du reste, rien ne manque à ce coin de terre ca-

Digitized by Google

ché au fond des gorges sauvages, ni la grâce, ni la puissance, ni la fraîcheur. On dirait que Dieu a pris plaisir à concentrer dans cet étroit espace ce qu'il dissémine ailleurs. Toute la nature est là comme le parfum de toutes les roses dans le frêle sachet que respire la sultane.

Badenviller, ainsi que son nom l'indique, est une ville de bains. Les Romains y eurent même autrefois des thermes, dont on montre encore aux voyageurs les curieux débris. De nos jours, c'est là que se donnent rendez-vous les oisifs de second ordre, qui, par économie, ou par timidité bourgeoise, redoutent les mondaines réunions de Baden. On y trouve quelques Suisses fumant à côté de leurs femmes qui tricotent, de silencieuses Badoises et un grand nombre d'Alsaciennes, reconnaissables au son avec lequel elles parlent français devant les Allemands, et allemand devant les Français.

Au moment où nous reprenons notre histoire, les baigneurs logés à *la ville de Carlsrhue,* l'un des meilleurs hôtels de Badenviller, étaient réunis sous une petite allée d'acacias plantée près de l'auberge, et madame Perscof venait les rejoindre avec sa fille. Madame Perscof, bourgeoise de Mulhouse, où elle *avait eu des parents bourgmestres,* comme elle se plaisait à le répéter, était une de ces honnêtes mères de famille dont toutes les paroles, toutes les actions et toutes les pensées ne sem-

Digitized by Google

blent avoir qu'un but, et sur le front dequelles on pouvait lire, *filles à marier*. Encore jeune à la mort de son mari, elle avait eu l'habileté de se faire de son veuvage une sorte de position sociale; *et ses malheurs*, ainsi que ses vertus, étaient passés dans le domaine public.

Lorsque ses filles devinrent grandes, elle se servit habilement de la protection générale qui lui était accordée pour établir avantageusement les trois premières. Mais, quand arriva le tour de la quatrième, elle éprouva des difficultés auxquelles elle ne s'attendait pas. Sa maison était devenue pour les jeunes gens comme l'antre du Lion; ils y avaient vu entrer trois des leurs qui n'étaient point ressortis : aussi s'écartaient-ils avec terreur. Madame Perscof eut beau parcourir les bals et les thés, en parlant de son aïeul le bourgmestre, nul ne se présenta. Enfin, voyant l'impossibilité de placer convenablement Clémence à Mulhouse, elle se décida à chercher ailleurs, et la conduisit aux eaux de Badenviller : elle s'y trouvait déjà depuis six semaines.

Après avoir salué, par leurs noms, tous les baigneurs, et avoir demandé à chacun des nouvelles de ses rhumatismes ou de ses parents, madame Perscof fit asseoir sa fille, et la conversation, un instant suspendue dès son arrivée, reprit son cours.

— Je trouve en effet, dit une grosse dame, qui tenait à peine sur trois chaises, qu'il y a quelque chose de bien

Digitized by Google

étrange dans la conduite de cette miss Morpeth. Venir ici seule, avec une espèce de gouvernante ? De quoi cela a-t-il l'air ?

— Cela n'est point aussi extraordinaire que vous le pensez, reprit une autre dame, qui passait pour connaître l'Angleterre, parce que son mari était abonné à la *Revue Britannique*, il faut songer que miss Morpeth est Anglaise ; et les Anglaises voyagent toujours seules, ou avec leurs amants ; c'est dans les mœurs.

— Quelle immoralité ! dit madame Perscof.

— Au fait, qu'est-ce que ce monsieur Burns, qui suit partout la belle Anglaise ? Elle prétend que c'est un ami de sa famille ; mais un ami n'a point toutes ces petites attentions ; il a plutôt l'air d'un amoureux.

— Cependant il est bien vieux.

— Ce sont surtout les vieux que recherchent les femmes de ce caractère. Ce monsieur Burns est riche sans doute ?

— Quelle infamie ! s'écria madame Perscof ; je ne suis qu'une pauvre veuve ; mais si j'avais une fille comme cette miss Morpeth...

— Après tout, interrompit la dame qui lisait la *Revue Britannique*, vous la jugez peut-être trop sévèrement. L'Angleterre est un pays libre, ils ont *l'habeas corpus* et *les hustings*, tout cela influe sur les mœurs ; il faut faire la part de l'usage.

Digitized by Google

Il n'y a pas d'usage qui tienne, cette Anglaise est une coquette. N'a-t-elle pas réussi à tourner la tête à M. Launay, un homme qui aurait pu faire le bonheur de quelque demoiselle bien élevée?

— Silence! dit la grosse dame, le voici lui-même.

Edouard Launay venait, en effet, de paraître au bout de la terrasse d'acacias. Il s'approcha lentement, salua les baigneurs et s'assit sans rien dire, sur un banc isolé. Madame Perscof, après avoir toussé, s'être détournée vers le jeune homme, et avoir dérangé sa chaise pour lui montrer une place entre elle et sa fille, se décida à une invitation directe; mais Launay refusa poliment de s'approcher. La vieille dame en fut piquée.

— Au fait, dit-elle, votre présence seule parmi nous est, en ce moment, une véritable faveur; c'est, si je ne me trompe, l'heure de votre promenade ordinaire avec miss Morpeth. Qui a pu déranger aujourd'hui vos habitudes?

— Miss Morpeth m'avait averti hier qu'elle ne sortirait pas ce matin.

— Elle a donc changé d'avis, dit la grosse dame, car la voilà qui revient du Blaore avec son inséparable compagnon, M. Burns.

Launay se leva vivement. La jeune Anglaise arrivait en effet, à la porte de l'hôtel, montée sur un de ces ânes à selles de bois qui servent aux excursions dans la forêt

Digitized by Google

Noire. En apercevant Edouard, elle rougit excessivement, sauta à terre avec une vivacité effrayée, et entra dans l'auberge sans attendre son compagnon.

M. Burns étonné regarda autour de lui comme pour trouver l'explication de ce trouble; mais, à la vue du jeune Français, qui se tenait à quelques pas, immobile et pâle, il parut tout comprendre, et, hochant la tête d'un air mécontent, il allait monter à son tour le perron de l'hôtel, lorsque Launay lui saisit le bras.

— Monsieur, dit-il avec agitation, je désire avoir avec vous une explication.

La figure de l'Anglais s'éclaircit comme s'il eût attendu et désiré cette demande.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

Tous deux prirent le chemin du parc. Après une centaine de pas, Launay se détourna et voyant qu'ils étaient seuls.

— Monsieur, dit-il en s'arrêtant court, vous savez sans doute quel motif m'amène vers vous?

— Je crois le connaître.

— Vous ne pouvez ignorer ni mon amour pour miss Morpeth, ni l'espoir que j'ai dû concevoir un instant de voir ma recherche agréée par elle. Sans connaître les droits que vous avez à sa confiance, je sais qu'elle vous regarde comme son conseiller. C'est donc à vous que je demanderai compte de sa conduite. Je l'ai interrogée

Digitized by Google

elle-même, et elle s'est troublée ; elle a mêlé votre nom à je ne sais quelle réponse que je n'ai pu comprendre ; ses larmes ont arrêté mes questions. Veuillez me faire connaître pourquoi un si grand changement s'est manifesté en elle depuis votre arrivée ici, pourquoi miss Morpeth m'évite, et enfin, pour citer un fait, pourquoi, après m'avoir averti qu'elle ne pourrait sortir ce matin, elle a changé d'avis en votre faveur ?

— Vous me demandez beaucoup de choses à la fois, monsieur, répondit froidement M. Burns. Quant à cette promenade que je viens de faire avec miss Morpeth, j'avais besoin de lui parler seul, et elle m'avait proposé hier de m'accompagner au Blaore.

— Ainsi elle me trompait ?

— Dites plutôt, monsieur, qu'elle a voulu adoucir un refus par ce mensonge innocent. Vous vous plaignez de sa réserve depuis mon arrivée ; mais, en y réfléchissant, vous eussiez dû sentir qu'avant de se déterminer à un choix duquel dépendra sa vie, elle doit au moins connaître ce qu'elle a à craindre ou à espérer.

— Je ne sais si je vous comprends, monsieur, répondit Launay en rougissant ; mais il s'agit de détails sur moi et sur ma position, je suis prêt à les donner.

— J'écoute.

— Je suis Breton et d'une famille honorable, mon père est mort capitaine de frégate à Brest. Resté orphe-

Digitized by Google

lin à quinze ans, j'ai servi comme chirurgien dans la marine royale, que j'ai quittée il y a seulement dix-huit mois. Quant à ma fortune... — ici la voix de Launay trembla — elle est facile à vérifier, je possède 400,000 francs placés en rentes sur l'État et je suis prêt à en fournir la preuve.

— Tous ces renseignements ont un grand intérêt pour miss Morpeth ; mais, permettez-moi de vous le dire, venant de vous, ils ne peuvent suffire.

— Monsieur, s'écria Launay, ceci est une insulte !

— C'est de la prudence.

— Et, à quel titre, après tout, me demandez-vous ces détails ? Quels sont vos droits sur miss Morpeth ? Vous même, qui êtes-vous, monsieur ?

— Un ami qui veille à son bonheur, pas autre chose.

— Ne puis-je vous dire, à mon tour : venant de vous, cette réponse ne peut suffire ?

— Monsieur, dit l'Anglais avec hauteur, c'est vous qui êtes venu à moi ; je ne vous ai demandé ni de m'adresser vos confidences, ni de me croire ; j'ai pu consentir à vous interroger, mais sans m'obliger à vous répondre. Dès que cette position respective ne vous convient plus, notre entretien est sans but.

A ces mots M. Burns salua Launay avec une froide politesse, et reprit le chemin de l'auberge.

Au moment où il entrait, miss Fanny, qui avait suivi

Digitized by Google

de loin sa conversation avec le jeune Français, avança la tête pour en deviner le résultat sur ses traits; mais cet examen ne lui apprit, sans doute, rien de favorable, car elle joignit les mains et baissa la tête en gémissant. M. Burns lui jeta un regard plein d'une douce compassion, et lui dit à demi-voix :

— Attendez encore, enfant, tout pourra s'arranger peut-être.

Digitized by Google

III

Launay, resté seul, voulut d'abord courir après l'Anglais pour lui demander raison des dernières paroles qu'il lui avait adressées ; mais il fut arrêté par la crainte de rompre ainsi à jamais avec Fanny. Ce que lui avait dit cet homme ne pouvait, d'ailleurs, motiver raisonnablement une provocation ; son langage avait été orgueilleux plutôt qu'insultant, il dut donc s'y résigner.

Depuis qu'une opulence subite, attribuée dans le monde à un héritage inattendu et lointain, mais dont le lecteur a, sans doute, deviné la véritable source, avait permis à Edouard Launay de quitter la marine, il avait cher-

Digitized by Google

ché à se distraire par des voyages, et avait parcouru successivement l'Italie, la Suisse, l'Allemagne. Ce fut en revenant de cette dernière excursion que le hasard le conduisit à Badenviller au moment même où miss Morpeth venait d'y arriver. Frappé de la beauté pure et calme de la jeune fille, il profita de l'espèce de liberté que la commensalité établit entre les baigneurs pour se rapprocher d'elle. L'Anglais lui était assez familier pour qu'il put entretenir miss Fanny dans sa propre langue, et cette circonstance, qui devint une cause de rapprochement, eut aussi pour résultat de les isoler du reste de la foule. Entourée d'Allemands qu'elle ne comprenait pas, miss Morpeth trouva une véritable joie à parler la langue de son pays. Elle se plaisait à corriger l'accent d'Édouard; elle s'amusait de ses gallicismes et lui donnait de longues explications, que le jeune homme avait soin d'oublier, afin que son ignorance nécessitât de nouvelles leçons.

Tout entière à son enseignement, Fanny laissa voir ainsi son esprit sans voile. Sa supériorité accidentelle l'exemptait de toute modestie; voulant faire le professeur en conscience, elle oublia ses réserves de jeune fille, et se montra à Launay dans toute la force et dans toute la grâce de son intelligence.

Ces leçons étaient données le plus souvent en français, et cette circonstance leur prêtait un charme irré-

Digitized by Google

sistible. Il y a, en effet, dans l'accent inaccoutumé qu'une femme étrangère et belle donne à la langue qui n'est pas la sienne, dans ce ton de doute et d'interrogation d'une voix qui hésite, dans cette espèce de prière perpétuelle d'une bouche inhabile, je ne sais quelle grâce enfantine. Les attitudes imprévues qu'elle donne à sa pensée, tous ces charmants barbarismes qui tombent de ses lèvres harmonieuses, ont quelque chose de neuf et de timide à la fois qui touche en faisant sourire.

Subjugué par cet attrait bizarre, Launay ne quitta plus miss Morpeth. Afin de justifier son assiduité, il proposa de lire nos plus grands poëtes et de discuter avec elle les difficultés de langage qu'elle pourrait remarquer. Mais ces explications ne restèrent pas longtemps dans le domaine de la grammaire. Passant de la forme à la pensée, et de celle-ci à ses déductions, les deux jeunes gens entrèrent bientôt dans la discussion de toutes ces thèses rêveuses et tendres qu'il est si dangereux d'agiter à deux dans la solitude. Sans s'en apercevoir, Edouard et Fanny descendirent des généralités aux applications, et sortirent du roman pour entrer de plein pied dans l'histoire. Un mois avait suffi pour tout cela, et quand M. Burns arriva, ils s'étaient déjà fait clairement l'aveu de leur amour.

L'apparition de celui-ci troubla ce tranquille bonheur.

Digitized by Google

Miss Morpeth l'avait annoncé à Launay comme un ami de sa famille qu'elle aimait et respectait à l'égal d'un père, mais sans s'expliquer davantage sur les rapports qui la liaient à lui. Ce ne fut donc pas sans un certain mécontentement, mêlé de jalousie, qu'Edouard s'aperçut de l'empire exercé par le nouveau venu sur miss Fanny et de la tendresse qu'ils se témoignaient réciproquement. Aussi ne répondit-il que faiblement aux avances de M. Burns, qui, du reste, se renfermait dans les limites d'une dignité froide et inquisitoriale qui le choqua.

Depuis son changement de situation, il éprouvait une extrême répugnance à parler de son passé et les moindres investigations relatives à sa personne ou à sa vie l'irritaient. Souvent, au milieu de la conversation la plus animée, un fait raconté, un mot jeté en passant, arrêtaient court sa gaîté, et il était évident, pour tout observateur attentif, qu'il y avait dans cette âme des cordes fatales que l'on ne pouvait effleurer, même par hasard, sans exciter un frémissement intérieur et douloureux.

On conçoit qu'il dut répondre à quelques interrogations indirectes que lui adressa M. Burns assez brusquement pour lui ôter l'envie de les renouveler. L'Anglais s'abstint, en effet, dès ce moment, de toute question; mais, par suite, sans doute, de l'influence qu'il exerçait secrètement sur miss Morpeth, celle-ci commença aussi

Digitized by Google

dès lors à se montrer moins libre et moins tendre. Edouard, inquiet, voulut s'expliquer avec la jeune fille et ne pût en obtenir que des mots entrecoupés et des larmes. Les choses en étaient à ce point, lorsque le jeune homme eut avec M. Burns la conversation que nous avons rapportée plus haut.

Digitized by Google

IV

Lorsque, le soir, Launay retrouva miss Fanny dans la salle où se réunissaient les baigneurs, il se contenta de la saluer et alla se placer à l'autre extrémité de la table de travail près de madame Perscof.

Il ne pouvait pardonner à miss Morpeth sa soumission aux volontés de ce Burns qu'il détestait. Quelle était, en définitive, la cause de cette dépendance à laquelle Fanny se résignait? Elle était trop craintive pour être fondée seulement sur l'amitié, trop tendre pour l'être sur la peur.

Quant aux honteuses suppositions qui avaient été

Digitized by Google

faites par quelques femmes, Edouard n'y avait pas même songé; mis Morpeth s'était trop librement dévoilée à lui pour qu'il pût la méconnaître à ce point. Il s'était penché sur cette âme et avait vu jusqu'au fond comme dans une limpide fontaine. Il est des puretés si évidentes, des candeurs si saintes, que le doute même ne peut naître en leur présence; on les aperçoit comme le soleil sans que l'idée vienne de les discuter, et l'on sent qu'elles existent par cela seul que l'on se sent exister soi-même. Il n'y a guère que les caractères dont la valeur est contestable sur lesquels on éprouve de l'incertitude; c'est alors comme un instinct de répulsion qui s'éveille dans l'âme; aussi la possibilité du soupçon est-elle, peut-être, la première punition infligée aux douteuses vertus.

Cependant madame Perscof, aussi surprise que charmée d'avoir Launay entre elle et sa fille, ne négligeait rien pour être agréable au jeune homme. Elle lui parla successivement de son aïeul le bourgmestre, des beautés de la Suisse et de toiles peintes, sans pouvoir animer la conversation. Pour échapper à de nouvelles tentatives, Edouard prit son album et commença à crayonner au hasard. Mais toujours ses yeux et son esprit se tournaient involontairement vers le coin obscur où se trouvait miss Morpeth. Enfin, impatienté de ne la voir faire aucune tentative pour se rapprocher, il jeta son portefeuille et commença à se promener à grands pas.

Digitized by Google

Madame Perscof, espérant le ramener, prit l'album et s'extasia sur un paysage italien qu'elle regardait à rebours; mais, s'apercevant que ses exclamations étaient inutiles et que Launay continuait à se promener, elle passa à sa voisine le cahier, qui fit bientôt le tour du cercle et arriva à miss Morpeth.

Quoique celle-ci le connût, elle recommença à le feuilleter, moins pour les dessins que pour avoir sous les yeux quelque chose d'Edouard. En le parcourant, elle s'arrêta machinalement sur une étude de rochers. M. Burns, qui était près d'elle et suivait des yeux les feuillets, parut surpris à cette vue.

— Ah! l'Irglas! s'écria-t-il.

Launay qui se trouvait à quelques pas se détourna avec un tressaillement convulsif.

— Qui vous a dit ce nom, monsieur? demanda-t-il.

— Le nom est écrit au bas, répondit doucement Fanny.

— C'est une erreur, ce n'est pas l'Irglas, je ne connais pas l'Irglas.

Il reprit son album, et regardant le dessin indiqué :

— Une ridicule esquisse que j'ai faite en Suisse, ajouta-t-il; et il déchira la feuille avec humeur.

M. Burns avait suivi tous ses mouvements d'un air étonné.

On eût dit que ce qui venait d'arriver réveillait en lui

Digitized by Google

quelque souvenir particulier. Il sembla prêt à interroger Launay; puis, comme s'il y eût renoncé, il s'éloigna rêveur.

Quelques jours s'écoulèrent sans rien changer à la position des deux amants. Edouard, blessé dans son orgueil, attendait une avance de miss Fanny pour reprendre ses anciennes habitudes. La jeune fille, de son côté, semblait vouloir renouer leur intimité d'autrefois et subir malgré elle une dure nécessité qui l'arrêtait. Il était clair qu'un mystère était venu se placer entre les deux jeunes gens et les tenait séparés; car si un secret possédé en commun est une sorte d'anneau qui soude à jamais deux cœurs l'un à l'autre, possédé séparément, c'est un mur que l'amour lui-même ne saurait franchir. La situation respective de miss Morpeth et de Launay aurait donc pu se prolonger fort longtemps, si une circonstance inattendue n'était venue à leur secours.

Un soir qu'Edouard revenait de la montagne, fatigué et abattu, il entra dans la grande salle et alla s'accouder à une fenêtre. La nuit commençait à descendre sur la *coulée* et les regards du jeune homme erraient sans but sur les sommets de la forêt Noire que baignaient les dernières lueurs du soleil couchant, lorsqu'une voix connue l'arracha à sa rêverie.

Il se détourna vivement et aperçut à l'autre extrémité de la salle, miss Fanny et M. Burns. La jeune fille était

Digitized by Google

assise, tenant à la main une lettre qu'elle semblait lire avec une profonde émotion. Des larmes coulaient le long de ses joues enflammées et des exclamations entrecoupées lui échappaient à chaque instant. Cette vue produisît sur Edouard un effet indicible. Oubliant tout ce qui s'était passé, il s'approcha vivement vers miss Fanny en prononçant son nom. Le regard de M. Burns l'arrêta. Mais la jeune fille avait vu son mouvement et l'avait compris, elle lui tendit la main. Launay, transporté, saisit cette main qu'il baisa; puis, se rappelant la présence de M. Burns, il rougit, s'inclina avec un gracieux embarras et dit :

— Pardon, miss Morpeth; mais, voyant votre émotion, je n'ai pas été maître de mon élan; j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé quelque chose de fâcheux.

— Oh ! non, monsieur, répondit-elle d'une voix vibrante, cette lettre n'a rien de triste : c'est de bonheur que je pleure.

Et regardant M. Burns comme pour lire dans ses yeux l'approbation de ce qu'elle disait :

— C'est une bonne lettre, n'est-ce pas, mon ami?

L'anglais s'inclina en souriant. Il y eût un moment de silence, pendant lequel les deux amants restèrent l'un vis-à-vis de l'autre, confus et les yeux baissés. Leur compagnon parut sentir que, dans une telle circonstance, sa présence était une cruauté. Il jeta sur eux


Digitized by Google

un regard plein de bonhommie compatissante, et reprenant la lettre des mains de miss Morpeth, il sortit après avoir salué amicalement Launay.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls, par un élan commun, les amants se tendirent les deux mains et Edouard s'assit près de la jeune fille.

— Enfin ! dit celle-ci. Oh ! depuis combien de temps ne vous ai-je point vu ainsi près de moi ?

— Que ne m'y appeliez-vous, Fanny ! je n'attendais qu'un geste.

— Et le pouvais-je, mon Dieu !

— Qui vous en empêchait ?

— Ah ! ne m'interrogez pas, ne me demandez rien ; laissez-moi aujourd'hui tout entière à ma joie ; ne vous suffit-il pas de me voir heureuse ?

— Vous avez encore des larmes suspendues à votre sourire.

— Je ne veux pas les essuyer, Edouard ; ce sont de trop douces larmes ; j'aime à les sentir sur mon visage ; je voudrais les y garder toujours. J'ai peur que ma joie ne sèche avec elles.

— Oh ! tâchez que cela ne soit pas ; ne nous brouillons plus ; je sens que je ne puis vivre ainsi.

—Et le puis-je plus que vous ?

—Pourquoi alors ne pas échapper à toutes ces contrariétés, à toutes ces bouderies dans lesquelles le cœur s'ai-

Digitized by Google

grit ? Fanny, vous savez combien je vous aime ; voulez-vous laisser à toujours vos mains dans les miennes comme elles sont là ?

La jeune fille était rouge et tremblante ; elle leva sur Edouard des yeux chargés de langueur ; puis, cachant son visage sur l'épaule du jeune homme :

— Vous savez bien que je le voudrais, dit-elle à voix basse.

— Alors pourquoi retarder notre bonheur ?

— Savez-vous si je suis libre ? si les personnes qui décident de mon sort n'avaient point conçu des projets plus ambitieux auxquels il faut d'abord les faire renoncer ?

— Voilà donc l'obstacle qui nous sépare ? Votre famille, noble et riche sans doute, méprise une alliance trop vulgaire.

— Je n'ai point dit cela, Edouard ; j'aurais dû ne rien dire. Au nom du ciel, ne me faites point parler ! vous voyez, je ne suis plus à moi !..... Oh ! je vous en conjure, ne me demandez rien.

— Eh bien ! soit, dit le jeune homme avec abandon ; aimons-nous sans réflexion et la destinée fera de nous ce qu'elle voudra. Mais ne me délaissez jamais comme vous venez de le faire, Fanny ; car, seul, j'ai peur de moi-même. J'attendrai avec confiance tant que vous serez là ; mais vous êtes ma patience comme vous êtes

Digitized by Google

mon bonheur. Songez que je suis triste ; restez toujours entre moi et ma pensée; faites-vous la garde-malade de mon âme ; c'est un rôle qui vous va bien, à vous, pâles et douces Anglaises, à qui il ne manque que des ailes pour être des anges. Voulez-vous qu'il en soit ainsi? dites.

— Je le veux, Edouard, je le veux ; mais, vous aussi, voulez-vous être serein et calme?

— Hélas ! j'essaierai, Fanny; je vous promets d'essayer.

— Et vous vous rapprocherez de M. Burns? demanda la jeune fille timidement. Il le faut, Edouard.

— J'essaierai aussi cela.

— Et moi, s'écria l'enfant dans une exaltation de joie et d'amour, je prierai Dieu pour que notre projet réussisse.

Launay la serra dans ses bras; et déposant sur son front un baiser mêlé de larmes :

— Priez-le aussi pour moi, Fanny, dit-il.

Digitized by Google

V

Le lendemain matin, Edouard descendit au point du jour dans la vallée. L'explication qu'il avait eue la veille avec miss Morpeth avait produit en lui une sorte de révolution. En voyant les larmes candides de celle-ci, en entendant sa voix si pleine de naïveté et de religion, il avait retrouvé toutes les sensations de son adolescence. Il s'était jugé lui-même si petit en face de cette âme d'enfant, qu'il avait eu honte de son indignité.

Il est rare que la vue d'un être pur ne nous rappelle pas à d'honorables aspirations. Une vertu sérieuse produit sur nos dispositions morales le même effet que

Digitized by Google

l'Apollon sur notre attitude extérieure : par imitation, notre âme se relève et prend une pose plus digne. Jamais Edouard n'avait senti aussi vivement le regret de son passé. Cet amour de miss Fanny lui causait une sorte de remords. Savait-elle à qui elle se donnait? Ah! pourquoi, pourquoi n'était-il point resté sans reproche? Il est donc vrai que, dans toute existence, il vient un jour, une heure, où les fautes commises se dressent autour de nous; un jour, une heure, où l'on apprend que bonheur et devoir sont deux noms donnés à une même chose. Comme alors tout se défleurit! comme les sources les plus fraîches s'empoisonnent! rien ne soulage plus; les gémissements étouffent, les pleurs brûlent. Vous avez beau entasser les joies dans votre cœur, tout fuit comme du tonneau des Danaïdes. Launay l'éprouvait douloureusement, car son bonheur même était devenu pour lui une source de souffrances.

Il parcourut longtemps la vallée cherchant à calmer son agitation. Enfin, lorsque cette crise fut apaisée, il revint vers l'auberge, où Fanny devait déjà l'attendre.

Le long du chemin, les gracieuses images dont il était entouré, et l'espoir de revoir bientôt celle qu'il aimait, dissipèrent les nuages de son front. Avec cette souplesse de toutes les natures sensibles, il passa en peu de temps du désespoir à l'allégresse. Il se mit à faire un bouquet de fleurs des champs pour Fanny, et, à chaque fleur

Digitized by Google

cueillie, une triste pensée s'envolait de son cœur.

Comme il approchait de l'auberge, il aperçut devant la porte madame Perscof avec la grosse dame, et quelques autres baigneuses qui semblaient en grande conférence. Ne pouvant les éviter, il hâta le pas pour passer rapidement; mais, au moment où il mettait le pied sur la première marche, madame Perscof l'arrêta par le bras :

— Nous causions de vous, monsieur Launay, dit-elle.

— C'est trop de bonté, madame.

— Je racontais votre histoire.

— Je ne comprends pas.......

— Oh ! c'est que je suis au fait de votre vie passée... Vous ne vous en doutez guère, n'est-ce pas?

— Madame, dit Edouard troublé, c'est une plaisanterie.....

— Ce n'est point une plaisanterie. Je sais que vous êtes né à Brest, que vous avez été reçu chirurgien de marine en 1816; je sais que vos camarades vous appelaient le dernier des Stuarts, par allusion à votre nom d'Edouard et à vos rêves ambitieux..... Ne suis-je pas bien informée?

— Si bien, madame, que je veux savoir qui vous a donné ces détails.

— Attendez, ce n'est pas tout; je sais encore que vous

Digitized by Google

êtes devenu riche subitement, en héritant d'un oncle que personne ne connaissait.

— Madame ! madame ! s'écria Launay, je veux savoir qui vous a parlé de moi. Suis-je donc soumis ici à une inquisition occulte?

Madame Perscof fut presque effrayée.

— Mon Dieu ! dit-elle, je ne voulais point vous mettre en colère, je n'ai pas même cherché à connaître ce qui vous concerne ; mais il y a ici sans doute des gens qui sont plus intéressés que moi. Un fragment de lettre, trouvé par hasard, m'a appris ce que je viens de répéter.

— Où est-il?

— Le voici.

Edouard reconnut la lettre qu'il avait vue la veille entre les mains de miss Fanny. En la parcourant, il vit que c'était une réponse à des questions fort détaillées à son sujet.

La découverte de cette lettre lui causa une véritable colère: L'idée que sa vie, qu'il eût voulu cacher à tous les yeux était ainsi souillée, et que tous pouvaient y porter un regard curieux, le transporta d'indignation. Ne pouvant maîtriser son agitation, il balbutia quelques excuses à madame Perscof, garda la lettre et entra à l'auberge.

Miss Morpeth, qui l'attendait, sourit en l'apercevant ; mais Launay s'avança jusqu'au balcon où elle se trouvait, sans répondre à ce sourire.

Digitized by Google

— Mon Dieu ! qu'avez-vous, Edouard ? demanda-t-elle avec crainte.

Pour toute réponse, il lui tendit la lettre. Elle y jeta un regard, rougit et baissa les yeux. Launay froissa le papier avec emportement.

— Il y a, dit-il, des gens prudents jusqu'à n'ouvrir leur cœur que comme on ouvre un crédit, après renseignements, et dont l'amour ne se déclare que sur un certificat de bonnes mœurs.

— Edouard ! cria Fanny en se levant.

Mais il ne l'écouta pas.

— Ceux-là ne savent pas que se défier c'est mépriser ; ils aiment mieux croire l'étranger qu'ils interrogent que l'homme dons l'âme entière leur appartient ; c'est le soupçon qui leur forge l'anneau d'alliance, et ils ne donnent leur affection que sur bonne hypothèque. Que vous semble, miss Morpeth, de pareilles gens ?

Miss Fanny avait écouté sans faire un mouvement ; seulement elle était devenue plus pâle à mesure qu'Edouard parlait. Quand il s'arrêta, elle posa doucement la main sur le bras du jeune homme, et, d'un accent indicible, tant il contenait de douleurs retenues :

— Je ne suis pas de ces gens-là, Edouard, vous le savez, car je vous ai aimé quand je connaissais à peine votre nom. Cette lettre qui vous blesse ne m'était point adressée ; ce n'est point moi qui l'ai demandée. En la lisant,

Digitized by Google

j'ai pleuré de joie, parce que j'y lisais votre éloge, et qu'elle pouvait lever bien des obstacles ; mais pourquoi aurais-je songé à avoir des renseignements sur votre vie ? Avais-je pensé à vous en donner sur la mienne ? Je vous connaissais mieux que nul autre, car je vous aimais plus. Je n'ai pu empêcher cette démarche qui vous a irrité ; j'ai eu tort, puisque vous avez souffert ; mais vous me pardonneriez une faute, ne pouvez-vous me pardonner un malheur ?

Ces mots avaient été prononcés avec une si angélique douceur ; il y avait dans le geste, dans la voix, dans le regard de miss Fanny, une vérité si saisissante par sa simplicité, une douleur si sincère, et pour ainsi-dire, si modeste, qu'Edouard en demeura frappé. Son ressentiment s'amortit contre cette soumission. Il arrivait furieux, la main levée, et il trouvait un enfant à genoux, qui lui prouvait d'un mot son innocence, et lui demandait néanmoins pardon. Quelle colère ne se serait brisée devant cette humble tendresse ? Il prit les mains de miss Fanny, et les serrant contre sa poitrine :

— C'est vrai, dit-il, je suis un fou, et vous un ange, ne m'en voulez pas. Mais l'idée d'une défiance de votre part m'a mis hors de moi : j'ai été trop prompt. C'est encore cet homme que j'aurais dû accuser. Toutes les fois qu'un ennui m'arrive, je devrais penser à lui, je le trouve partout sur mon chemin.

Digitized by Google

— Ne le jugez pas, au nom du ciel ! Edouard, ne le jugez pas encore ; attendez à le mieux connaître.

— Quel qu'il soit, devrais-je le remercier du mal qu'il m'a fait ?

— Peut-être, mon ami.

— Je ne vous comprends pas, Fanny.

— Aussi ne vous ai-je point demandé de me comprendre, mais de me croire, dit-elle, avec un irrésistible sourire.

Edouard fut entraîné.

— Vous avez raison, Fanny ; c'est moi qui suis un insensé de vous tourmenter ainsi. Vous voyez, je suis si peu accoutumé au bonheur, que je ne sais point m'en servir ; je le gâte et le gaspille sans raison, pardonnez-moi. Je sens combien je vous méritais peu...

— Allez, interrompit gaiement la jeune fille, en posant sur les lèvres de Launay deux mains qu'il baisa avec amour ; je vous pardonne, mais ne péchez plus.

Les deux amants s'assirent ensuite l'un à côté de l'autre et commencèrent une de ces conversations impossibles à redire, mélange de mots sans suite, de gestes joueurs, de folies sérieuses et de lutineries caressantes. Leur amour paraissait doublé, car c'est là l'effet ordinaire de ces querelles. Il semble alors que la passion, comme un enfant qui a boudé longtemps et auquel on vient de pardonner, cherche à faire oublier ses fautes

Digitized by Google

par mille gentillesses. Fanny et Edouard se livrèrent à toutes les puérilités ravissantes habituelles à de tels entretiens. Rêves, souvenirs, confidences, idolâtries, rien ne fut oublié ; puis il fallut savoir qui d'elle ou de lui aimait le mieux ; éternel débat des amants toujours soulevé et jamais résolu.

— J'aime plus que vous, car je vous dois plus, répétait Launay, en jouant avec l'écharpe de Fanny.

— On ne peut jamais devoir plus que le bonheur.

— Moi, j'aime en vous votre douceur, votre intelligence, votre beauté ; mais vous que pouvez-vous aimer en moi?

— J'aime votre amour.

— Ah ! oui, aimez cela, Fanny, s'écria le jeune homme, aimez cela, car c'est la seule chose que je sois sûr de ne perdre jamais ; vous avez raison, c'est là mon charme ; aimez mon amour, car il est immense, car c'est le premier, le seul que j'aie ressenti.

— Le premier, le seul, répétait Fanny, en secouant la tête, et cependant cette main porte une bague d'alliance.

— Cet anneau ? Ah ! n'en soyez point jalouse ; ce n'est qu'à défaut de vous, qu'il me procurera une fiancée, et alors mon infidélité ne pourra vous blesser : *Mon ombre, comme celle du poëte, voyagera sur l'aile des vents, couverte d'un nuage sombre.*

Digitized by Google

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, rien, enfant ; ne nous occupons que du présent, parlez-moi de votre tendresse, si vous m'aimez toutefois, car vous ne me l'avez point encore dit.

— Méchant, murmura-t-elle, souriante et confuse.

— Méchant, veut dire je vous aime un peu, n'est-ce pas ? Et pourtant, miss, vous êtes trop bien élevée pour m'aimer devant le monde ; quand nous ne sommes point seuls, et que je cherche à vous parler du regard, vous baissez vos grandes paupières comme une pensionnaire en visite, et vous faites de vos longs cils une sorte d'éventail à votre cœur. Parmi vous, cela s'appelle, je crois, décence, mais, dans le dictionnaire, ma belle miss, cela se nomme hypocrisie.

Et Fanny de se récrier.

— Hypocrisie, miss, répétait Edouard en souriant, et de la moins logique ; car pourquoi cacher l'amour quand vous ne cachez point l'amitié ? Vous souriez à M. Burns, et non à moi ; vous lui accordez des faveurs que vous me refusez.

— Lesquelles donc ?

— Mille : par exemple, cette écharpe que je tiens, c'est lui qui vous l'a donnée ; porteriez-vous ainsi un présent de moi ?

— Quelle différence !

— Je n'en vois pas ; pourquoi ne m'accordez-vous pas

Digitized by Google

aussi cette joie? Laissez-moi vous donner une agraffe pour cette écharpe, Fanny : chaque fois que je vous la verrai, je me dirai que vous voulez établir une douce égalité entre M. Burns et moi.

— Plus tard, répondit la jeune fille prête à céder.

— Je vous l'enverrai ce soir, dit Edouard.

Quelqu'un entra.

Une heure après, Launay fouillait dans un écrin richement garni et en retirait un magnifique camée que Fanny reçut le jour même, avec un billet qui ne contenait que ces mots :

« C'est un bijou de famille, il appartenait à ma mère, c'est elle qui l'offre à sa fille. »

Ainsi que le jeune homme l'avait prévu, ces deux lignes levèrent les derniers scrupules de la jeune fille, et, lorsqu'il descendit le soir dans la salle commune où les baigneurs étaient réunis, il aperçut miss Morpeth trop entourée pour qu'il pût lui parler, mais qui le cherchait des yeux ; le camée retenait son écharpe. Edouard la remercia d'un regard plein de reconnaissance et d'amour.

Dans ce moment Burns entra. Après avoir salué tout le monde, il s'approcha de miss Morpeth ; en se penchant vers elle pour lui parler, ses yeux rencontrèrent le camée, et il s'arrêta tout court.

— Qu'avez-vous ? demanda Fanny étonnée.

Digitized by Google

— Je ne vous connaissais pas ce bijou, dit-il en désignant l'agrafe du regard.

Miss Morpeth devint confuse.

— Depuis quand est-il en votre possession ?

— D'aujourd'hui seulement.

Il s'approcha davantage, et l'examina plus attentivement.

— A qui l'avez-vous acheté ?

— Je ne l'ai point acheté, murmura la jeune fille n'osant lever les yeux.

M. Burns fit un brusque mouvement de surprise.

— On vous l'a donné ?

Elle ne répondit pas.

Il laissa échapper un geste de mécontentement et parut près d'adresser un reproche, mais comme s'il eût senti que le lieu n'était point favorable pour une explication :

— Nous en reparlerons, veuillez, dit-il, seulement me confier un instant ce camée.

Miss Morpeth tremblante le détacha et le lui remit. M. Burns le considéra longtemps avec une attention singulière ; il le retourna en tous sens, examina les moindres détails d'un air d'incertitude, mais tout à coup un souvenir sembla l'illuminer ; il posa le doigt sur une aspérité imperceptible et le camée s'ouvrit ; il ne put retenir une exclamation. Fanny suivait tous ses mouve-

Digitized by Google

ments avec une sorte d'épouvante. Il se tourna brusquement vers elle.

— D'où M. Launay a-t-il eu ce bijou ?

— Il lui a été laissé par sa mère.

— Il vous a dit cela ?

— Il me l'a dit.

Le front de l'Anglais s'assombrit, il s'éloigna tenant toujours l'agrafe, et se mit à se promener dans le fond de la salle. Ses yeux se portaient alternativement du camée sur Launay, qui, placé à quelque distance, n'avait rien remarqué. Enfin il parut prendre une résolution subite et se rapprocha du cercle des baigneurs.

Dans ce moment, un Français parlait de l'expédition de l'*Euphrate* et des dangers que couraient les explorateurs au milieu de ces peuplades sauvages.

— Les dangers auxquels on est exposé en Europe ne sont guère moins grands, fit observer M. Burns, et il est peu de voyageurs qui n'aient couru risque de la vie au moins une fois.

— Sur les routes d'Angleterre peut-être, répondit le Français mécontent d'avoir été interrompu.

—En France, monsieur, il n'y a pas encore douze ans que moi, qui vous parle, j'y ai été assassiné.

Les femmes poussèrent une exclamation d'effroi et de curiosité.

— Vous, vous ! comment cela ?

Digitized by Google

Tous les siéges se rapprochèrent, et le cercle se resserra autour de M. Burns.

— C'est un événement fort simple, reprit-il, quoiqu'il ait eu pour moi des suites cruelles. Après être débarqué à Brest, je parcourais la Bretagne en chaise de poste, j'étais seul et porteur de 400,000 francs, en bank-notes. Nous devions traverser une grève immense appelée grève de Saint-Michel.

Launay qui était resté à l'écart et étranger au mouvement qui s'était fait autour de M. Burns, tressaillit au nom que celui-ci venait de prononcer; il leva la tête et prêta l'oreille. L'Anglais, qui avait tout vu, continua :

— Quand nous arrivâmes à ce passage, la nuit se trouvait déjà avancée, et l'obscurité était profonde. La chaise de poste commença à rouler sur le sable humide sans que l'on entendit le bruit des roues, ni celui des chevaux. Il y avait quelque chose d'étrange dans cette situation, je me sentais emporté comme par enchantement à travers les ténèbres; à ma droite et sur une ligne immense, je voyais des formes blanches et mouvantes qui paraissaient et disparaissaient alternativement. Une rumeur confuse semblable à celle d'une multitude, venait de ce côté; c'était le bruissement de la marée qui descendait. Je roulais ainsi depuis dix minutes, tout occupé du spectacle bizarre que j'avais sous les yeux, lorsque la voiture passa devant un rocher ac-

Digitized by Google

croupi au milieu de cette plaine de sable, comme un sphinx égyptien dans le désert. — *l'Irglas* ! me cria le postillon, en me montrant avec son fouet l'écueil énorme. Ce nom devait rester dans ma mémoire. A peine avions-nous dépassé le rocher, que la chaise de poste s'arrêta subitement, j'entendis un cri et le bruit que fait la chute d'un homme, je m'élançai à la portière, mais je n'eus le temps de rien voir ; je retombai à l'instant dans la voiture, la tête brisée et baigné dans mon sang.

Un long murmure d'horreur interrompit M. Burns. Il tourna les yeux vers Launay, celui-ci n'avait point quitté la même place, mais sa pâleur était effrayante.

Il reprit :

— Lorsque je revins à moi, plusieurs jours après, je sus que des pêcheurs m'avaient recueilli sur la grève, où l'on avait trouvé ma voiture pillée et le postillon mort. Je fus trois mois à me rétablir de ma blessure.

— Et l'on ne put découvrir vos assassins ? demandèrent plusieurs personnes en même temps.

— Les recherches qui furent faites alors n'amenèrent aucun résultat. J'avais pourtant quelqu'espoir, car, parmi les objets volés, se trouvait une cassette qui contenait plusieurs bijoux faciles à reconnaître, entre autres, un camée semblable à celui-ci.

M. Burns montra l'agraffe qu'il avait gardé à la main. On se penchait déjà pour l'examiner, lorsque miss Fanny

Digitized by Google

poussa un cri : tous les yeux se tournèrent vers l'endroit qu'indiquaient ses regards; Edouard Launay s'appuyait au mur, prêt à perdre connaissance.

— Qu'a-t-il? s'écria-t-on de tous côtés.

M. Burns se leva.

— Je puis vous l'apprendre...

— Mon père !... s'écria Fanny en s'élançant vers lui éperdue et les mains suppliantes.

L'Anglais s'arrêta et la reçut dans ses bras presque évanouie. Mais à ce cri tous les spectateurs s'étaient détournés stupéfaits. Launay lui-même l'entendit, il se redressa comme un spectre, écarta ceux qui l'entouraient et apercevant M. Burns qui soutenait la jeune fille :

— Son père ! répéta-t-il avec égarement ; mon Dieu, son père !

Il chercha un instant autour de lui d'un œil éperdu, et s'élançant vers la porte, il disparut.

Digitized by Google

VI

Les soins que M. Burns fut obligé de faire donner dans les premiers instants à miss Morpeth, qui venait d'être saisie de spasmes, le détournèrent de toute autre pensée. Sa fille, car nous pouvons désormais lui donner ce nom, venait enfin de s'assoupir ; il l'avait quittée un instant et se promenait pensif dans la chambre qui précédait celle de Fanny, lorsque la porte s'ouvrit doucement et Edouard Launay parut sur le seuil. M. Burns recula de surprise et presque d'effroi. Le jeune homme s'arrêta ; il y avait tant d'humilité dans son attitude que l'Anglais en fut rassuré.

Digitized by Google

— Vous ne m'attendiez guère, sans doute, monsieur, dit Edouard à voix basse.

— Il est vrai : les assassins ont d'habitude plus de prudence.

— Aussi en aurais-je davantage, si j'étais un assassin, mais je tiens à vous détromper, monsieur.

M. Burns secoua la tête.

— Ah! ne vous pressez point de juger; ce que je vais vous dire me laisse assez coupable pour qu'on me croie. Du reste, monsieur, la preuve que je n'ai point trempé dans ce crime est facile; à l'époque où il fut commis, je me trouvais, depuis un an, dans les mers du Sud. Ces actes de services en font foi.

L'Anglais jeta les yeux sur le papier que Launay lui présenta.

— D'où vient donc alors ce camée? demanda-t-il, pourquoi votre trouble en écoutant tout à l'heure mon récit? Il est évident que vous avez eu connaissance du crime, si vous n'y avez pris part.

— J'en ai eu connaissance.

— Vous avez remis une agrafe à miss Morpeth comme un héritage de famille; est-ce votre famille que je dois accuser ?

Launay frémit; une justification à laquelle il n'avait point songé lui était indiquée !... Mais il eut honte de cette pensée.

Digitized by Google

—Non, non! dit-il, ma famille fut toujours respectée et digne de l'être.

— Quelle part avez-vous donc eue au crime, malheureux?

— J'en ai accepté l'héritage, voilà ma faute. Ecoutez-moi, monsieur, mes instants sont précieux et je n'ai point de temps à perdre.

M. Burns lui fit signe qu'il l'écoutait. Alors Launay lui raconta tout ce qui s'était passé. La révélation de Pierre Cranou, sa mort, les recherches qu'il avait faites d'après ses indications dans l'Irglas; enfin, leur succès. Quand il eut achevé cette longue confession dans laquelle il ne négligea aucun détail, il présenta à M. Burns un portefeuille et un écrin.

— Vos quatre cent mille francs ont été placés sur l'Etat, continua-t-il, vous en trouverez là les reçus avec un acte de ma main qui vous en confère la propriété. L'écrin renferme le reste de ce qui vous avait été enlevé.

M. Burns examina les papiers et l'écrin. Lorsqu'il se fut assuré que rien ne manquait :

— Monsieur, dit-il à Launay avec un certain embarras, ce que vous venez de me raconter est si étrange, cette restitution est pour moi si imprévue, que je ne sais quels sentiments vous témoigner, et si je dois vous adressez des remerciements ou des reproches; vous avez commis une faute grave.

Digitized by Google

— Un crime, monsieur, interrompit Edouard, un crime. Ah! je ne cherche point à farder la vérité. Après la confidence de Cranou, j'ai lutté quelque temps, mais sans succès; je ne pensais qu'au trésor caché. Chaque nuit je voyais l'Irglas dans mes rêves, j'y apercevais la cassette et le portefeuille. Quand un chef brodé d'or me rendait à peine mon salut, quand une femme élégante passait près de mon humble uniforme sans se détourner, j'entendais en moi une voix qui criait : *l'Irglas! l'Irglas!* Là était tout; les saluts polis, les équipages, les sourires de femmes! Pour devenir riche, il me suffisait, comme dans les contes de fées, de dire: Je veux! Je n'avais, nouveau Moïse, qu'à frapper le rocher, j'en faisais couler un ruisseau d'or! et pour cela, il ne fallait ni tuer, ni parjurer son nom, mais seulement essuyer le sang dont un autre avait taché le trésor et l'emporter sans rien dire. Je succombai. Mais avec ma pauvreté je perdis mon repos; une ombre me suivait partout! A chaque instant il me semblait qu'une voix allait me dire : Rends-moi ce que tu as volé. Je ne marchais plus qu'avec du poison, résolu de ne pas survivre à ma honte, si j'étais découvert. Je me répétais en vain que mes craintes étaient insensées, que le propriétaire de ses richesses ne vivait plus; malgré tout, j'avais peur comme les enfants ont peur la nuit, par instinct et sans savoir pourquoi.

Digitized by Google

Launay s'arrêta. Depuis quelques instants il semblait éprouver de vives souffrances, et sa main se portait fréquemment à sa poitrine. Après un court silence, il reprit :

—Mais que vous importent tous ces détails, monsieur? le récit de mes tentations ne peut intéresser que moi. Pardon, je me retire.

Il fit un pas vers la porte, puis s'arrêta comme s'il eût désiré quelque chose qu'il n'osait demander.

—Nous ne nous reverrons plus, dit-il d'une voix entrecoupée, et sans lever les yeux... l'adieu que je vous fais peut être considéré comme celui d'un mourant... Monsieur, j'aurais voulu... j'avais espéré qu'il ne serait point entendu de vous seul... monsieur... Oh! qu'elle me jette un dernier coup d'œil, que je l'entende parler encore une fois.

Il s'arrêta et regarda M. Burns; mais celui-ci avait baissé les yeux à son tour.

— Je comprends, dit Édouard accablé, vous me jugez indigne de cette dernière faveur; je n'ai point droit de me plaindre, il n'y a que ceux qui sont purs qui peuvent exiger la pitié.

Il s'inclina profondément et se disposait à sortir, lorsque Fanny parut tout à coup. Elle était vêtue de blanc, ses cheveux étaient épars et ses yeux étincelaient du feu de la fièvre. En la voyant, Launay ne put retenir un cri;

Digitized by Google

les deux amants restèrent vis-à-vis l'un de l'autre, immobiles et palpitants. M. Burns courut à sa fille.

— Que cherchez-vous ici, miss Fanny? s'écria-t-il, rentrez, je le veux...

—Ah! monsieur! ne m'enviez point cette triste et dernière joie, dit Launay d'un accent si doux que la jeune fille fondit en larmes.

Il se retourna vers elle.

— Miss Fanny, soyez bénie pour ces larmes, soyez bénie pour être venue; je n'espérais plus vous voir.

— J'ai tout entendue, balbutia-t-elle, au milieu de ses sanglots.

— Vous me méprisez bien, alors?

Pour toute réponse, miss Morpeth se jeta dans ses bras. Launay s'attendait si peu à cet élan, qu'il resta comme étourdi de bonheur; mais bientôt, revenant au sentiment de sa joie, il serra la jeune fille contre son cœur en couvrant sa tête de baisers. Pendant quelques minutes ce ne furent que sanglots, caresses, noms répétés; enfin, les deux amants semblèrent succomber à leur émotion; ils s'affaissèrent sur eux-mêmes et glissèrent à genoux sur le parquet en se tenant entrelacés. M. Burns qui jusqu'alors était resté muet de stupeur, saisit enfin le bras de sa fille avec violence et chercha à l'arracher aux étreintes d'Edouard; mais Fanny résista.

Digitized by Google

— Laissez-moi, mon père, dit-elle avec une exclamation délirante, j'ai promis d'être à lui.

— Fanny, vous êtes insensée.

— J'ai promis d'être à lui, je ne le quitterai plus.

— Monsieur, dit l'Anglais qui tremblait de colère, sur votre tête, laissez cette jeune fille.

— Ecoutez-moi, mon père, dit tout à coup Fanny en se dressant sur ses genoux; abandonnez-moi et laissez-moi le suivre, je ne ferai point de honte à votre nom illustre, car la tache qui couvre ma naissance ne m'a jamais permis de le porter; je ne ferai point de vide dans votre vie, car je n'ai jamais été pour vous qu'un remords ou un embarras. Je veux vous en délivrer, mon père. Dites-vous qu'aujourd'hui je suis morte : cette robe blanche est mon linceul. Adieu, mon père, je ne suis plus la fille d'un prince, mais la femme d'Edouard; adieu jusqu'au ciel.

En parlant ainsi, miss Fanny entoura de ses bras Launay et cacha contre son sein sa tête échevelée. M. Burns ne put supporter plus longtemps ce spectacle. Au comble de l'emportement, il saisit Fanny d'une main et leva l'autre, avec menace, sur Edouard.

— Point de violence, monsieur, dit celui-ci avec effort; ne craignez rien, je n'accepterai pas le sacrifice de cet ange, je ne puis l'accepter. Je n'ai pas voulu vivre pauvre; avez-vous pensez que je me résignerais à vivre

Digitized by Google

pauvre et déshonoré? Eloignez votre fille, monsieur, ne voyez-vous donc pas que le poison était sûr et que je meurs?

Fanny jeta un cri, elle se pencha vers le jeune homme qui chancelait et le reçut dans ses bras. Alors, Edouard sourit, chercha le cœur de la jeune fille, y posa doucement sa tête et expira.

Digitized by Google

LE MARI DE MADAME DE SOLANGE

I

On se trouvait aux derniers mois de l'année 1775. Deux hommes étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre auprès d'un bureau chargé d'*in-folios* ouverts, de parchemins timbrés et de sacs à procès.

Le costume du premier annonçait l'un des plus brillants gentilhommes de la cour de Louis XVI, tandis que le second portait l'habit de drap noir et le jabot en or-

Digitized by Google

gandi, qui désignait alors l'homme de loi d'une manière presque certaine.

— Ainsi, maître Durocher, reprit le jeune seigneur comme s'il eût voulu résumer les renseignements que le notaire venait de lui fournir, vous m'assurez que la fortune de madame de Solange ne monte pas à moins de cent mille livres de revenu ; qu'elle est liquide de toute dette et susceptible d'augmentations.

— Je puis vous l'affirmer, répondit le notaire.

— Fort bien ; mais vous n'êtes point seulement un habile praticien, maître ; tout ce que vous m'avez appris jusqu'à ce jour des personnes que je voulais connaître, l'expérience l'a justifié ; voulez-vous me donner une nouvelle preuve de vos lumières ?

— Monsieur de Lanoy peut compter en toute occasion sur mon dévouement, répondit le notaire sérieusement.

— Eh bien ! dites-moi ce que vous savez de madame de Solange et ce que vous en pensez.

Durocher sourit.

—Je pense, monsieur le comte, dit-il, que c'est le plus grand homme d'État de l'époque et que tous les autres ne sont auprès d'elle, que des femmes de ménage.

Le comte regarda Durocher avec étonnement.

— Vive Dieu ! qu'a-t-elle donc fait de si miraculeux ? demanda-t-il.

— Elle donne des bals où vous dansez, et elle est re-

Digitized by Google

que chez M. de Choiseul ! répondit le notaire ; cela peut vous paraître peu de chose, M. le comte ; mais, pour arriver là, il lui a fallu plus de volonté et de suite qu'à nos ministres pour faire la guerre d'Amérique.

— Ah ! je comprends ; on m'a dit, en effet, que son père n'était point noble.

— Son père était porte-balle, M. le comte, puis prêteur sur gages. Il mourut en laissant deux millions. Une bourgeoise ordinaire se fût contentée d'en jouir ; mais madame de Solange voulait être de la cour. Concevez-vous ? être de la cour quand votre père a vendu des chaussettes de laine ! Il fallait d'abord un mariage qui fît oublier son origine. Elle eût pu trouver un duc ou un marquis ruiné par le jeu ; il y en a toujours quelques-uns dont la noblesse est en vente pour les filles d'enrichis ; mais, en épousant, il eût fallu payer des dettes, subir des insolences, et la fille du porte-balle voulait avant tout un mari docile.

— Et elle le trouva ?

— Elle découvrit un pauvre gentilhomme qui consentit à lui donner son nom sans stipuler aucun avantage au contrat : c'était M. le marquis de Solange. Le malheureux l'épousa seulement pour avoir un habit de noces. Elle avait eu raison de penser qu'un tel mari la laisserait maîtresse de tout ; mais elle s'était trompée en espérant l'utiliser. M. de Solange avait pris une femme

Digitized by Google

comme la plupart des gentilshommes prennent un emploi : pour ne rien faire. Nature timide, il n'avait jamais reculé son horizon au-delà d'un bonheur vulgaire ; c'était un de ces hommes qui vivent pour ainsi dire au clair de lune de toutes les pensées et de toutes les passions. Aussi, une fois assuré de ses quatre repas, se croisa-t-il philosophiquement les bras. Madame de Solange tenta en vain d'exciter son ambition, de le pousser, de le produire ; elle avait beau souffler son âme dans ce corps endormi, y faire entrer sa volonté, penser, parler, marcher pour lui, rien ne pouvait réveiller sa paresseuse nature. Pendant dix ans, elle a continué cette rude tâche ; elle a porté M. de Solange dans ses bras, comme un enfant, sur toutes les routes du crédit, elle l'a conduit à toutes les portes du pouvoir, et toujours le corps sans âme est retombé de son haut : c'était la roche de Sisyphe.

— Elle a enfin renoncé pourtant ?...

—Oui, mais alors elle s'est vue forcée de défaire tout ce qu'elle avait fait. Pour pousser le marquis, elle lui avait créé une importance artificielle ; elle s'était étudiée à lui donner l'air du chef de la famille et n'avait agi, pour ainsi dire, que sous son enveloppe. Une fois son impuissance reconnue, il fallait lui retirer, une à une, toutes les forces qu'elle lui avait prêtées ; il s'agissait enfin, après avoir passé dix ans à faire prendre un fantôme pour un homme, de rejeter ce fantôme dans le

Digitized by Google

néant et de se mettre à sa place sans avoir l'air de rien déranger.

— Et madame de Solange a réussi ?

— Elle a réussi. Son mari est rentré insensiblement dans l'ombre. Les habitudes indépendantes qu'elle lui avait données pour le faire valoir, elle les lui a reprises jour par jour. On a vu cette individualité s'éteindre comme on l'avait vue se former. Elle a réaccoutumé le monde à ne voir qu'elle, à ne connaître qu'elle. Elle seule est riche, elle seule est influente, elle seule existe. Le nom de son mari même lui appartient; c'est elle qui le porte; lui, on l'appelle *le mari de madame de Solange.*

— Et il a consenti à cette annulation ?

— Non pas sans lutte. Comme on touchait à ses habitudes, il a d'abord résisté; mais que pouvait une aussi frêle intelligence contre la terrible volonté de cette femme ? Aujourd'hui le mari de madame de Solange est un vieillard presque en enfance, que l'on soigne à part dans un appartement retiré et que la voix de sa femme fait trembler. Nul ne lui obéit, et les étrangers mêmes n'y prennent point garde. Il est chez la marquise comme un portrait de famille accroché au mur. Il ne parle à personne et personne ne lui parle. Sa fille seule, sortie du couvent depuis quelques mois, lui témoigne une affection dont il semble heureux; mais cette consolation lui sera bientôt enlevée, car madame de Solange

Digitized by Google

n'a point renoncé à ses projets ambitieux et sait par expérience que les efforts d'une femme seule ne peuvent conduire bien loin. Aussi ne tardera-t-elle pas à marier demoiselle Jeanne, et ce qu'elle n'a pu faire par son mari, elle l'essaiera par son gendre.

— Et j'espère qu'elle y réussira, maître Durocher, dit le gentilhomme, car ce gendre est trouvé.

— Je m'en doutais, dit tranquillement le notaire.

— Et vous le connaissez ?

Durocher leva la tête avec une sorte d'étonnement.

— Monsieur le comte a bien mauvaise opinion de mon intleligence aujourd'hui, dit-il en souriant.

De Lanoy lui frappa sur l'épaule.

— Eh bien ! oui, Durocher, dit-il, on m'avait proposé ce mariage, et tout ce que je viens d'apprendre me décide. Vous savez dans quel état le désordre et les procès de ma mère m'ont laissé ; il faut qu'une riche alliance rétablisse ma fortune et me permette de prendre une maison digne de mon rang. Quant à la naissance de madame de Solange, ce sont de ces choses au-dessus desquelles doit se mettre un esprit éclairé. Que la noblesse ait ses priviléges, c'est de droit, et personne, je pense, n'y peut trouver à redire ; mais je partage, du reste, l'avis de notre grand poëte :

« Les mortels sont égaux, etc. »

Digitized by Google

Dans notre siècle, il faut de la philosophie, mon cher Durocher. La dot de la petite me servira d'ailleurs à acheter une charge importante ; avec mon nom je puis arriver à tout.

— Ainsi, monsieur le comte ne s'effraie point de l'ambition de madame de Solange ?

— Loin de là, mon cher, je m'en réjouis ! Ne pouvant arriver que par moi, elle n'épargnera rien pour me pousser en avant. Sa fortune, ses relations, son adresse, tout sera employé à mon profit. En galanterie comme en politique, nul ne peut remplacer une vieille femme. Elle hasarde mille démarches que l'on ne pourrait faire soi-même, rend mille services qu'une plus jeune refuserait par inexpérience ou par scrupule. N'appartenant plus à aucun sexe, elle peut être la confidente de tous deux. Elle remarque ce qui vous échappe, intrigue, rampe et ment pour vous !

—Monsieur le comte peut avoir raison, dit le notaire ; avoir une vieille dans ses intérêts, c'est prendre le diable à son service ; on peut s'en trouver bien tant qu'on ne lui vend point son âme.

— C'est à quoi je prendrai garde, Durocher, dit le comte ; je veux bien que madame de Solange me mène, mais comme la poudre mène le boulet, c'est-à-dire, à condition que je serai en avant ; c'est, du reste, chose facile et que je crois entendre.

Digitized by Google

—En effet, dit l'homme de loi avec un sourire où perçait l'ironie, j'ai toujours vu monsieur le comte habile à se faire des serviteurs, sans s'astreindre à leur payer de gages; aussi lui seul me semble-t-il capable de lutter contre madame de Solange; peut-être même n'aura-t-il point à s'en plaindre; quand les forces sont égales, on est juste par nécessité.

—Je l'entends ainsi, dit le gentilhomme en se levant; préparez, mon cher Durocher, un projet de contrat qui puisse être avantageux aux deux parties. J'apporte de mon côté un nom, une position à la cour; j'ai droit à des compensations; vous y songerez. Cette note que je vous laisse vous fera connaître, à peu près, ce que je désire. Arrangez cela en termes de basoche et de manière à ne point effaroucher madame de Solange. Votre projet de contrat rédigé, le duc de Lussac, qui s'est entremis dans cette affaire, le lui portera, et si les clauses lui conviennent, je me ferai présenter à la petite, que l'on dit fort passable.

— Vous ne l'avez point encore vue?

—Non, je veux savoir avant tout si nous pouvons nous entendre; un mariage est chose grave, et l'on ne doit point s'engager à la légère. Tout votre avenir peut dépendre d'un bon ou d'un mauvais contrat; quant à la femme, on a toujours le temps de la connaître. Voyez donc, Durocher, à prendre mes intérêts et à les bien assurer.

Digitized by Google

— J'y mettrai mes soins.

— Tâchez que tout soit prêt pour demain.

— Je doute que je le puisse, monsieur le comte : il y aura des recherches à faire, des titres à consulter...

— N'avez-vous point l'aide de Jérôme Bouvart, votre clerc, que vous dites aussi habile que vous?

— C'était la vérité, monsieur le comte, mais depuis quelques mois Jérôme n'est plus le même.

— Comment! Se dérangerait-t-il?

— Je ne sais; il est devenu pâle et muet comme un trappiste, et son esprit semble toujours en voyage.

— Le drôle est amoureux, dit M. de Lanoy en essuyant sa poudre devant un petit miroir accroché au mur.

— Je l'ai pensé tant que j'ai vu ses fréquentes visites à sa cousine chez les dames de la Visitation; mais depuis deux mois il y retourne à peine.

— N'importe, Durocher, reprit le comte; il faut que vous fassiez diligence; je veux finir cette affaire, maître; je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion.

— Monsieur le comte ne soupçonne point mon intelligence et il connaît mon zèle.

— Fort bien. Vous serez content de moi.

A ces mots, M. de Lanoy salua de la main avec cette familiarité impertinente qui constituait, à cette époque,

Digitized by Google

les bonnes manières, s'avança vers la porte, que le notaire lui ouvrit respectueusement, et disparut, en fredonnant, dans l'escalier tortueux.

Digitized by Google

II

Le siècle de Louis XIV apparaît seul, au premier abord, dans Versailles : palais, jardins, places, rues, boulevarts, tout semble marqué du même cachet de despotique splendeur. Partout éclate cette volonté inflexible du grand roi ramenant toute chose à la ligne droite et soumettant la création à la même étiquette que sa cour. Pour trouver la France des siècles suivants, il faut chercher dans les lieux écartés où se cachent les hôtels à frontons sculptés en guirlande ; les petites maisons à portes dérobées, au-dessus desquelles s'entrelacent

Digitized by Google

des amours; les jardins à longues tonnelles et à charmilles obscures que garde une statue de femme. C'est là que la société de Louis XV, fatiguée de l'éclat symétrique du règne précédent, vint cacher ses vices entre cour et jardin, non par pudeur, mais par sensualité, car le XVIIIe siècle fut, avant tout, une époque de jouissance, n'appuyant sur rien, se jouant de tout et préparant sa propre ruine avec la voluptueuse frivolité de Sardanapale arrangeant son bûcher.

Or, c'est dans un de ces hôtels de l'*ère Pompadour* que je dois maintenant vous transporter. Bâtie quelques soixante ans auparavant au fond de la ruelle Montbauron, le pavillon de madame de Solange avait toute la richesse mesquine et toutes les grâces affectées de l'époque. On y arrivait par une cour étroite sur laquelle s'ouvrait une porte latérale servant d'entrée. La façade, que l'on ne pouvait apercevoir du dehors, donnait sur une terrasse bordée de caisses d'orangers, et sur un parterre presque uniquement garni de tulipes et d'hyacinthes. Le reste du jardin était divisé en étroites plates-bandes, encadrées de sauge, de lavande ou de romarin. Au milieu s'élevait un cadran solaire de marbre blanc, et, çà et là, quelques statues montraient leurs têtes par-dessus les buissons taillés en gobelets. Deux allées de tilleuls, placées aux deux pignons, conduisaient à un vaste berceau de vigne et de chèvre-feuille sous le-

Digitized by Google

quel, en été, madame de Solange recevait quelquefois ses visites.

Au moment où commence notre histoire, un vieillard et une jeune fille s'y trouvaient seuls assis. Le vieillard portait un costume de ville d'une élégance presque coquette. Ses cheveux, soigneusement crêpés, étaient recouverts d'un léger nuage de poudre; une tabatière d'émail sortait à demi d'une des poches de sa veste brodée; ses bas de soie bien tirés étaient retenus par une boucle d'or ciselé, et deux roses d'un grand prix étincelaient à chacune de ses mains.

Mais ce luxe ne servait qu'à rendre sa décrépitude plus visible. Son visage avait, non point cette teinte chaude et tannée, dernière fraîcheur du vieillard, mais une pâleur blafarde qui ôtait à ses rides leurs ombres et leur donnait un aspect maladif; ses lèvres, toujours entr'ouvertes, étaient agitées d'un tremblement nerveux, et ses yeux, d'un bleu tendre, avaient quelque chose de timide et de vague.

Quant à la jeune fille, elle semblait dans toute la splendeur d'une première jeunesse. L'air modeste et provoquant à la fois, elle eût pu servir de modèle à une vierge peinte par Watteau. Son costume participait de cette double expression : on y sentait un reste d'habitudes du couvent déjà mêlé d'une demi-science mondaine.

Digitized by Google

Elle tenait à la main une tragédie de Voltaire, et la lisait à haute voix. Tout à coup elle s'interrompit; le vieillard venait de s'assoupir. La jeune fille posa le livre sur sa chaise et s'approcha doucement; mais ce mouvement lui fit rouvrir les yeux.

— Ah ! je vous ai réveillé, mon père ! s'écria-t-elle avec regret.

— Reste, dit-il d'une voix frêle; assieds-toi là, Jeanne... plus près, plus près encore.

Elle s'accroupit aux pieds du vieillard dans l'attitude gracieuse d'une enfant qui demande des caresses.

Il posa une main sur son épaule, releva de l'autre son front et la regarda longtemps avec une sorte d'enchantement naïf.

La jeune fille sourit d'abord sous ce regard; mais je ne sais quel souvenir traversa subitement sa pensée, ses yeux se mouillèrent et elle baissa la tête.

— Qu'y a-t-il, Jeanne? demanda le vieillard, à qui ce mouvement n'avait point échappé.

— Rien, rien, mon père, répondit-elle rapidement.

— Tu me trompes. Hier encore j'ai vu que tu avais pleuré; je voulais t'en demander la cause, et ce matin j'ai oublié... Oh ! ma tête ! ma tête !...

Il porta les deux mains à son front avec l'expression plaintive d'un enfant. Jeanne voulut l'entourer de ses

Digitized by Google

bras; mais il se dégagea doucement, jeta autour de lui un regard précautionneux, et baissant la voix:

— Madame de Solange te rend malheureuse, peut-être? dit-il avec une sorte d'effroi.

— Qui vous fait penser cela? interrompit la jeune fille.

Il lui imposa silence de la main.

— Bien, bien, je sais que tu ne me l'avoueras point. A quoi bon! je ne pourrais te protéger, moi; mais prends garde, Jeanne; ne résiste pas à ta mère. Tout ce qui résiste, vois-tu, elle le brise!

— Je le sais, murmura Jeanne, dont les yeux se détournèrent vers son père.

Celui-ci l'attira plus près de lui.

— T'a-t-elle refusé quelque plaisir? demanda-t-il.

— Nullement, mon père.

— Tu désires peut-être quelque parure?

— Aucune.

— Pourquoi le cacher? on pourrait te l'acheter. Ta pension est faible et ne doit point te suffire.

— Je ne la voudrais plus forte que lorsque je vois de pauvres familles.

— Et tu en connais maintenant que tu aimerais à secourir?

— Hélas! mon père, ceux qui souffrent ne manquent jamais.

Digitized by Google

M. de Solange regarda autour de lui, et, tirant de la poche de sa veste une petite bourse de cuir de daim :

— Tiens, dit-il.

— De l'or ! s'écria Jeanne étonnée.

— Oui, mais cache-le de peur que ta mère ne le voie !

— Pourquoi cela ? Ne le tenez-vous point d'elle ?

— Non.

— De qui donc, alors?

— Tout est pour toi, dit le vieillard en rougissant.

— Mais vous ne me répondez point, mon père, reprit Jeanne vivement. Cette bourse...

Et comme si un souvenir l'illuminait subitement :

— Cette bourse a été dérobée à ma mère il y a quelques jours ! s'écria-t-elle.

— Tais-toi, dit le vieillard épouvanté.

— Quoi ! ce serait...

— Tais-toi !

Elle regarda son père stupéfaite. Celui-ci jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

— Tout lui appartient, reprit-il à voix basse; je suis chez elle comme à l'hospice; je n'ai rien à moi... Quand j'ai vu cet or, j'ai pensé qu'il pourrait te rendre heureuse.

— Oh ! mon père, mon père ! s'écria Jeanne émue à la fois de honte, de pitié et d'attendrissement.

Digitized by Google

— Dis que tu es heureuse, Jeanne ! reprit celui-ci en l'attirant à lui. Pauvre fille ! J'aurais voulu pouvoir dérober pour toi le trésor du roi de France ! Si j'avais le paradis, vois-tu, Jeanne, je le donnerais tout entier sans y garder même une place... Mais embrasse donc ton père ! remercie-le donc ! C'est la première fois que je puis te faire un présent.

Il y avait dans les paroles du vieillard une tendresse à demi égarée qui émut Jeanne jusqu'au fond du cœur. Dépouillée de sa volonté par une longue oppression, cette pauvre âme en était revenue à tous les instincts de l'enfance.

Jeanne jeta ses bras autour du cou de son père et baisa ses cheveux blancs.

— Cache, cache la bourse, reprit le vieillard joyeusement. Ah ! ils me croient la tête faible !... Mais je vois tout, je comprends tout. Aussi, sois tranquille, ma Jeanneton, je sais comment faire, maintenant. On ne se défie point de moi ; tes pauvres ne manqueront plus de rien. Mais cache la bourse, surtout, cache-la bien.

— Elle ne nous appartient pas, fit observer la jeune fille doucement, et il faudra la rendre.

— La rendre ! à qui ?

— A ma mère.

— Que dis-tu ? s'écria le marquis épouvanté ; tu lui diras donc que je l'ai prise ?

Digitized by Google

— Non, mon père.

— Elle le devinera, on te forcera à l'avouer; tu me dénonceras, malheureuse !

— Mon père !

— Oh ! ne fais pas cela, Jeanne, je t'en conjure; ta mère se vengerait sur moi. Tu ne voudrais point me rendre malheureux. Tu es la seule qui m'aime ici. Oh ! ne rends pas la bourse; je l'ai prise pour toi, Jeanne. Par miséricorde, ne dis rien à ta mère.

Il avait les mains jointes et pleurait. La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras en s'efforçant de le rassurer par ses promesses et ses baisers, mais il semblait toujours inquiet.

— Tu ne sauras point cacher cet or, reprit-il, et tout se découvrira. Rends-le-moi, c'est le plus sûr; rends-le-moi; je le garderai.

Jeanne lui remit la bourse, qu'il ramassa vivement.

— Surtout, pas un mot à ta mère, reprit-il, en posant un doigt sur ses lèvres. Si elle t'interroge, aime-moi assez pour mentir; ton confesseur te le pardonnera, et, s'il le faut, je prendrai sur moi le péché.

Dans ce moment un domestique en livrée parut au bout de l'allée. Il venait annoncer à M. de Solange que le souper était servi.

Celui-ci se leva, fit un signe à Jeanne pour lui recommander la discrétion, et, s'appuyant sur le bras du

Digitized by Google

valet, il regagna d'un pas chancelant l'appartement qu'il occupait dans l'hôtel.

La jeune fille le suivit des yeux avec une expression de pitié caressante, jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les tilleuls. Alors ses idées parurent prendre un autre cours, et elle tomba dans une profonde rêverie.

Le jour, qui commençait à baisser, ne jetait sur la tonnelle que des lueurs incertaines ; la cloche du souper avait sonné, et, suivant l'usage établi dans la plupart des maisons nobles, Jeanne n'y devait point paraître. Certaine ainsi que son absence ne pouvait être remarquée par sa mère, ni par les gens de service occupés ailleurs, la jeune fille chercha le coin le plus reculé de la tonnelle, s'y assit et tira de son sein une lettre qu'elle y tenait cachée.

La seule vue de ce papier sembla réveiller en elle une subite émotion, car la rougeur couvrit ses joues, et elle promena autour d'elle un regard inquiet ; mais, sûre de ne pouvoir être aperçue, elle l'ouvrit lentement et se mit à le relire tout bas.

Cette lecture avait sans doute pour elle un vif intérêt, car elle ne tarda point à l'absorber tout entière. Une lueur d'indicible joie illuminait ses traits par instants, puis s'éteignait tout à coup sous un nuage de doute et de crainte. Deux ou trois fois elle s'interrompit, demeu-

Digitized by Google

rant immobile, les yeux fixes et comme écrasée sous un sentiment de désespoir.

Enfin, elle avait achevé sa lecture et se préparait à la recommencer lorsqu'un bruit de pas se fit entendre : elle cacha vivement dans son sein la lettre qu'elle tenait, et presque au même instant madame de Solange parut à l'entrée de la tonnelle.

Madame de Solange était une femme de haute taille, richement vêtue, à la démarche lente, mais ferme. Rien chez elle ne rappelait son origine. Ses traits avaient une régularité pour ainsi dire hautaine, et leurs rides se cachaient sous une sorte de *blondeur* aristocratique. Ce qui manquait dans tout son être, ce n'était point la distinction : c'était la vie. La robe de velours ne pouvait déguiser sa maigreur, et la lividité de son visage perçait le fard dont elle l'avait couvert. C'était seulement dans le regard que l'on retrouvait l'indice d'une énergie éprouvée ; toute la vitalité s'y était réfugiée, et son œil gris brillait d'un éclat que l'on avait peine à supporter.

Jeanne, qui avait failli être surprise, resta tremblante et la tête baissée à son aspect ; madame de Solange ne parut point y prendre garde.

— Je vous cherchais, dit-elle à la jeune fille d'une voix dont l'harmonie avait quelque chose de métallique. Êtes-vous seule ?

Digitized by Google

— Seule, madame, répondit Jeanne.

Madame de Solange s'assit sur le banc que sa fille venait de quitter et lui fit signe de prendre un des siéges rustiques qui se trouvaient sous la tonnelle.

— J'ai à vous parler, Jeanne, reprit-elle d'un ton plus confidentiel que de coutume. Approchez-vous et écoutez-moi avec attention.

La jeune fille obéit.

— Depuis bientôt trois mois que vous avez quitté le couvent, reprit madame de Solange, j'ai évité de vous présenter à la société qui fréquente l'hôtel. Vous avez vécu dans la retraite comme il convient à une fille de votre condition, qui ne doit paraître dans le monde qu'en se mariant; mais ce moment est enfin venu.

— Que dites-vous, madame? s'écria Jeanne, qui leva brusquement la tête en tressaillant.

— Je dis que je viens d'arranger un mariage tel que je pouvais le désirer.

— Pour moi? interrompit la jeune fille.

— Pour vous, reprit madame de Solange. Qu'y a-t-il dans cette nouvelle qui puisse vous étonner? N'avez-vous jamais pensé qu'il en devrait être ainsi tôt ou tard?

— Madame..., balbutia Jeanne éperdue.

— Allons, remettez-vous, dit froidement madame de Solange; il s'agit ici, non point de s'émouvoir, mais de

Digitized by Google

causer. Le mariage aura lieu dans un mois, et dès demain je vous emmènerai pour choisir le trousseau.

Cette nouvelle était si inattendue que Jeanne resta un instant comme foudroyée. Elle regarda sa mère, pâle, les mains jointes et sans pouvoir parler.

— C'est impossible, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée ; dans un mois, madame, c'est impossible.

— Pourquoi donc? demanda la marquise.

— Je ne savais point... Je n'étais point préparée. Oh! je vous en conjure...

— Enfin?... interrompit madame de Solange avec impatience.

— Je ne veux pas me marier, ma mère! s'écria la jeune fille qui se laissa glisser à genoux.

La marquise recula vivement.

— Relevez-vous, dit-elle. Pourquoi cet effroi, ces larmes; et que dois-je conclure de pareilles folies? Les dames de la Visitation auraient-elles abusé de leur influence pour vous inspirer un fanatique désir de fuir le monde?

— Non, madame.

— Qu'est-ce donc alors? Eprouvez-vous quelque répugnance pour le mariage?

— Je ne dis point cela, madame.

— C'est donc seulement pour le mari que je vous propose; mais je ne vous l'ai point nommé, vous ne l'avez

Digitized by Google

jamais vu. S'il est jeune, spirituel, galant et de grande naissance, le refuserez-vous également?

— Ah! quel qu'il soit! s'écria Jeanne, emportée par son émotion.

Madame de Solange leva brusquement la tête :

— Alors, vous en aimez un autre? dit-elle.

Jeanne se couvrit le visage. Il y eut une pause.

— Ainsi, vous l'avouez, reprit la marquise d'une voix dont le tremblement annonçait une colère retenue; eh bien, mademoiselle, voyons votre choix! Pour être préférable au comte de Lanoy, il faut que l'homme distingué par vous réunisse à un haut degré les avantages de la beauté, de l'intelligence et de la fortune. Nommez-le! nommez-le sur-le-champ! Mais pourquoi ce silence? Hésiter, c'est me faire croire à quelque préférence indigne. Ce nom est-il si honteux, que vous n'osiez le prononcer? Parlez, mademoiselle! mais parlez donc!

— Ne m'interrogez point, madame, balbutia Jeanne, étouffée de sanglots.

La marquise fit un brusque mouvement.

— C'est-à-dire que vous rougissez d'avouer votre choix, reprit-elle. Vous-même, alors, en faites justice! Qu'il n'en soit plus question; vous épouserez M. de Lanoy.

— Ma mère! par pitié! s'écria Jeanne.

Digitized by Google

Mais madame de Solange lui saisit brusquement le bras, et avec un emportement qu'elle avait jusqu'alors difficilement contenu :

— Assez! dit-elle, vous obéirez!... Point de prières, point de larmes! Je le veux ! Je ne vous demande plus la confidence de vos folles préférences. Gardez vos rêves, vous le pouvez; mais ce mariage réalise un espoir que je poursuis depuis vingt années; il vous assure le crédit et le rang que nous avons le droit d'ambitionner : il se fera, mademoiselle. Fussé-je à mon heure d'agonie, je remettrais à recevoir l'absolution de mes péchés pour signer votre contrat.

L'énergie avec laquelle ces mots étaient prononcés saisit la jeune fille; elle leva vers sa mère des yeux noyés de larmes; mais le regard fixe de celle-ci s'appuyait sur elle avec une volonté si implacable, qu'elle fut comme écrasée et qu'elle se laissa retomber sur le siége qu'elle avait quitté.

Madame de Solange s'aperçut de ce subit abattement; elle avait déjà repris possession d'elle-même.

—Vous réfléchirez, dit-elle d'un ton de froideur imposante. On a dû vous apprendre au couvent qu'à nous appartenait le droit de disposer de votre sort, à vous le devoir de vous soumettre; mais il ne suffit point d'obéir, il faut que vous le fassiez avec la bonne grâce qui convient à

Digitized by Google

votre éducation et à votre rang. J'ose espérer que vous ne l'oublierez point. Allez!

Jeanne se leva tremblante, salua et quitta la tonnelle.

Madame de Solange demeura longtemps à la même place, les yeux immobiles, le front soucieux. L'entretien qu'elle venait d'avoir avec Jeanne était loin de l'avoir laissée sans inquiétude. Il était évident que la jeune fille ressentait un amour, impossible à approuver sans doute, puisqu'elle n'avait osé en avouer l'objet, mais dont les suites pouvaient être dangereuses.

Bien qu'elle n'eût étudié sa fille que depuis quelques mois, la marquise avait vu clair dans le fond de cette âme, qui s'ignorait encore elle-même. Jeanne avait cette docilité de l'enfant qui a grandi sans s'en apercevoir; mais le péril de ses affections pouvait lui révéler le secret de sa force, et alors la révolte était à craindre, car il y avait dans la fille quelque chose de l'énergie de la mère. Les grâces de la jeunesse et les timidités de l'ignorance cachaient en vain cette énergie : madame de Solange l'avait devinée sous son enveloppe, comme l'œil d'un soldat devine le glaive dans son fourreau de satin. Aussi comprit-elle sur-le-champ que le seul moyen d'éviter la résistance était de tout brusquer; elle espérait qu'ainsi surprise, la jeune fille n'essaierait point des forces qu'elle ignorait, et que, convaincue de son impuissance, elle se jetterait dans la résignation.

Digitized by Google

C'était par suite de cette pensée que la marquise avait renoncé à pousser plus loin sa découverte et brusquement interrompu l'explication commencée. Elle savait qu'occuper un cœur de son affection, même pour la combattre, c'est l'y engager plus avant; qu'en arrachant à Jeanne une confidence, elle s'associait pour ainsi dire à sa passion, et qu'une fois cette dernière avouée, la jeune fille s'y abandonnerait avec plus de liberté. Elle résolut donc de ne lui faire aucune question, mais de tout découvrir, s'il était possible, décidée à ne rien négliger pour rompre une inclination qui mettait ses espérances en péril.

Digitized by Google

III

Six heures venaient de sonner et tout semblait encore dormir dans l'hôtel de Solange. Une porte vitrée du rez-de-chaussée était seule ouverte, et les premiers rayons de l'aube l'illuminaient d'une molle lueur.

Le marquis était assis près du seuil, respirant cette brise piquante d'octobre que tempérait la première chaleur du soleil levant. Son sommeil était court, comme celui de tous les vieillards, et il se levait avant l'aurore pour jouir de cette heure de solitude. Soumis tout le jour au règlement établi par madame de Solange, ne pouvant lire, se promener, prendre ses repas qu'aux

Digitized by Google

moments indiqués, toujours suivi d'un valet qui semblait un gardien plutôt qu'un serviteur, il se trouvait alors délivré de ces liens dégradants dans lesquels on avait étouffé sa pauvre âme. Le génie tyrannique qui réglait ses destinées dormait encore, et, débarrassé de l'oppression qui tenait habituellement sa pensée captive, il pouvait reprendre possession de l'espace et du jour, retrouver en lui-même la force de désirer, de penser, car Dieu n'avait point refusé toute lumière à cette intelligence. Doucement ménagée, elle eût pu briller comme ces étoiles qui, sans faire remarquer leurs rayons, aident pourtant à la clarté du ciel; mais on lui avait demandé plus qu'il ne lui était permis de donner. Il n'eût fallu à ces facultés modestes que le labeur de chaque jour; attelage vulgaire, c'était assez pour elles de traîner le soc dans le sillon commun; madame de Solange avait voulu les transformer en coursiers de guerre; elle les avait lancées dans la mêlée, poursuivant leur lenteur d'un impitoyable aiguillon, jusqu'à ce qu'elles eussent succombé, brisées par d'impuissants efforts. Alors, dépouillé de son autorité et rappelé à toutes les soumissions de l'enfance, le vieillard avait cédé, après une courte lutte, et les dernières lueurs de son esprit s'étaient éteintes dans les humiliations.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était assis à la même place, fixant sur le jardin un vague regard,

Digitized by Google

lorsqu'une porte s'ouvrit doucement à l'autre extrémité de l'hôtel.

Jeanne y parut, la tête couverte d'une coiffe du matin et enveloppée dans une pelisse. Elle promena les yeux de tout côté, fit quelques pas, puis s'arrêta; elle semblait tremblante. Cependant, après s'être assurée que le jardin était désert, elle se glissa légèrement derrière une touffe de lilas et gagna la tonnelle.

Arrivée là, elle s'assura de nouveau qu'elle était seule, et s'avança vers la grille qui interrompait le mur à cet endroit et permettait d'apercevoir la campagne. Une vieille statue y était adossée, et les lignes tracées sur le marbre par les passants prouvaient suffisamment qu'on pouvait l'atteindre du dehors.

La jeune fille en fit le tour, glissa la main sous le socle à une place qui semblait lui être connue, et en retira une lettre. Au même instant, une exclamation retentit à quelques pas; elle détourna la tête; madame de Solange était debout à l'entrée de l'allée de tilleuls.

La jeune fille n'eut que le temps de s'élancer vers l'autre allée et de courir à la porte du jardin; mais on l'avait refermée. Éperdue, elle cherchait autour d'elle, lorsque son nom prononcé par une voix connue lui fit lever les yeux; elle aperçut son père, poussa un cri de joie et se précipita dans son appartement.

Digitized by Google

Tout cela s'était passé si rapidement que la marquise, qui revenait sur ses pas, ne trouva plus la jeune fille en arrivant devant l'hôtel; mais un regard jeté sur la porte vitrée du marquis lui fit tout comprendre. Elle s'arrêta indécise.

Depuis plusieurs années que M. de Solange vivait relégué dans cette partie de l'hôtel, elle en avait à peine deux ou trois fois franchi le seuil. L'aspect de ce vieillard en enfance lui rappelait trop d'espérances avortées et aussi peut-être trop d'inexorables torts pour qu'elle ne cherchât point à l'éviter. L'appartement qu'il occupait était pour elle comme ces prisons domestiques dans lesquelles on nourrit un monstre ou un fou, et dont on n'approche que lorsque la mort les a rendues vides.

Cependant l'occasion de tout découvrir était trop favorable pour la laisser échapper. Après un moment d'hésitation, elle surmonta sa répugnance, s'avança vers la porte et l'ouvrit résolûment.

Le marquis était assis au fond de la chambre, serrant une des mains de Jeanne, pâle et haletante. Tous deux tressaillirent à l'aspect de madame de Solange, et le vieillard cacha vivement un papier qu'il tenait; mais la marquise avait remarqué son mouvement; elle s'avança vers Jeanne, qui avait baissé les yeux, et de cette voix dont la douceur avait je ne sais quelle inflexibilité sonore :

Digitized by Google

— Votre gouvernante vous cherche, dit-elle.

La jeune fille, étonnée, leva les yeux.

— Allez, reprit la marquise.

Jeanne regarda son père avec inquiétude. Elle parut balancer un instant; sa main serra celle du marquis, comme pour lui demander l'ordre de rester; mais celui-ci, qui avait rencontré l'œil de la marquise, détourna la tête. Obéissant enfin à un geste impérieux de sa mère, la jeune fille sortit lentement.

Madame de Solange reconduisit sa fille jusqu'à la porte, qu'elle referma derrière elle; puis, laissant tomber les rideaux qui avaient été relevés et permettaient de tout voir du dehors, elle revint vivement vers le vieillard :

— Jeanne vous a remis une lettre! dit-elle brusquement.

— Un siége! un siége pour madame! balbutia le marquis, qui promena les yeux autour de lui comme s'il eût cherché un valet.

— Veuillez m'écouter, monsieur, interrompit madame de Solange avec impatience.

— Une belle étoffe! reprit le vieillard en ayant l'air d'admirer la robe de la marquise.

Celle-ci fit un pas en arrière et le regarda fixement.

— Ah! j'entends! dit-elle après un court silence, monsieur le marquis espère échapper à mes questions en

Digitized by Google

feignant de ne les point saisir; c'est un moyen dont il a toujours eu l'habitude; mais il prend une peine inutile, je sais tout.

Le vieillard tressaillit sans paraître comprendre.

— L'hiver vient, madame, continua-t-il; il n'y a plus d'oiseaux dans les tilleuls, plus de violettes...

— Assez, s'écria la marquise; regardez-moi, monsieur, et veuillez m'écouter! Je sais tout, vous dis-je! Jeanne est entrée ici tout à l'heure avec une lettre; je l'ai vue! Sûre que je l'exigerais, elle vous l'a remise pour me la dérober, et vous la tenez encore.

Le marquis cacha vivement ses deux mains dans les larges poches de son habit brodé.

— Je veux cette lettre, reprit madame de Solange avec autorité; il me la faut sur-le-champ!

— Plus de violettes, madame! plus de violettes! murmura le vieillard d'un accent à demi égaré.

La marquise fit un brusque mouvement, mais elle le réprima aussitôt, et, s'approchant d'un air presque riant :

— Allons, dit-elle en changeant subitement de ton, pourquoi refuser de me répondre, monsieur? Je ne suis point venue seulement pour cette lettre, et j'ai besoin de causer avec vous.

Le vieillard jeta à la marquise un regard craintif.

— Je venais vous parler de Jeanne, reprit madame

Digitized by Google

de Solange ; la voilà grande et le temps me semble venu de songer à son établissement.

Le marquis garda le silence.

— J'ai cherché longtemps, continua la marquise, mais je crois enfin avoir trouvé le mari qui lui convient.

— Un mari pour Jeanne? répéta M. de Solange en relevant la tête.

— Jeune, aimable, et tenant un des premiers rangs à la cour, ajouta la marquise ; M. le comte de Lanoy.

— Le fils de l'ancien gouverneur du Périgord?

— Lui-même, monsieur. Auriez-vous connu son père?

— Si je l'ai connu! s'écria le vieillard; un ancien compagnon d'enfance! Grande noblesse, madame! Les de Lanoy comptent autant de quartiers que les Montmorency. Il faut que Jeanne épouse le comte!

— A la bonne heure! dit la marquise; je vois avec plaisir, monsieur, que nous commençons à nous comprendre. Mais, en échange de la bonne nouvelle que je vous apporte, vous ne refuserez point, je pense, de me donner ce papier...

Le marquis tressaillit et fit rentrer dans sa poche la main qu'il en avait laissée sortir à demi; ses regards, dans lesquels s'était allumé un éclair d'intelligence, semblèrent s'éteindre.

Digitized by Google

— Un beau jour, madame, un beau jour, dit-il d'une voix enfantine en montrant le soleil qui étincelait à travers les rideaux.

— Il est vrai, répondit tranquillement la marquise, et vous devriez en profiter pour une promenade.

— Moi ! s'écria le vieillard étonné.

— Je puis mettre le carrosse à votre disposition.

— Une promenade en carrosse ! répéta M. de Solange avec émerveillement.

— Dans la forêt, si vous le voulez, il y a chasse aujourd'hui.

— Et je pourrai la voir ! voir les chiens, les piqueurs, les gentilshommes !

— Pourquoi non ?

— Ah ! je le veux, je le veux, madame, tout de suite !

— Aussitôt que vous m'aurez remis la lettre.

— Ah ! la lettre ? répéta le vieillard d'un ton chagrin et comme si ce mot fût venu couper court à sa joie.

— N'avez-vous point aussi exprimé à Baptiste le désir d'assister aux messes du roi ? demanda la marquise ; il vous y conduira, monsieur... dimanche prochain ; la cour y sera tout entière.

— J'y verrai Marie-Antoinette ?

— Et vous entendrez un office en musique.

— Avec un sermon, madame ; il y aura sans doute un sermon ? On en prêchait de si beaux autrefois en

Digitized by Google

Lorraine, quand j'étais jeune. Il y avait surtout un capucin dont j'ai oublié le nom... Croyez-vous que l'aumônier du roi prêche aussi bien que lui, madame?

— Mieux encore, monsieur, dit madame de Solange qui se prêtait à l'expansion pleine d'enfantillage du marquis. Mais, complaisance pour complaisance; vous me donnerez le papier que Jeanne vous a remis.

Le vieillard retourna la lettre dans sa poche.

— Je ne peux pas, murmura-t-il; elle me l'a donnée à garder; si elle savait que je ne l'ai plus...

— Je ne lui en parlerai point.

— Mais elle me la redemandera!

— Je vous la rendrai.

— Bien sûr? demanda le vieillard qui jeta à madame de Solange un regard incertain.

— Je vous le promets, marquis, dit celle-ci en souriant. Mais vite, si vous tenez à votre promenade dans la forêt. La chasse ne tardera point à rentrer.

Le marquis resta un instant indécis. Le désir de recouvrer quelques heures d'une liberté perdue depuis dix années et de quitter sa prison pour respirer l'air libre des bois luttait en lui contre la parole donnée. On eût dit d'un enfant tenté, dont la passion combattait un reste de volonté. Sa main, qui n'avait point cessé de tenir le papier remis par Jeanne, se montrait, puis se cachait de nouveau. Enfin elle se tendit à moitié vers

Digitized by Google

la marquise, qui saisit vivement la lettre, brisa le cachet, et lut rapidement ce qui suit :

« C'est dans quelques jours que le contrat qui vous » lie au comte de Lanoy doit être signé ! Vous le savez, » car je vous en ai avertie. Vous savez aussi que je » tiens prêts les moyens de fuite. Vous pourrez donc, » jusqu'au dernier instant, choisir entre moi et celui » que votre mère vous destine ; mais, le choix fait en » faveur de celui-ci, ne songez plus à celui qui vous » écrit ; tout sera fini pour lui.

» Ne vous faites point de reproches, Jeanne, cela de- » vait être ainsi ; ce n'est point votre faute si je vous ai » aimée, moi qui n'avais le droit que de vous adorer de » loin comme les saintes du ciel. Plus sage, je serais » aujourd'hui moins malheureux ! Mais, tant que j'ai pu » vous voir, je n'ai pensé à nulle autre chose. Près » de vous, je sentais mon âme refleurir comme la cam- » pagne au printemps ; un tourbillon de joie semblait » vous environner !

» Quoi qu'il arrive, soyez bénie pour le bonheur que » vous m'avez donné. Que vous m'oubliiez pour le » monde ou que vous oubliiez le monde pour moi, je » vous aimerai uniquement et partout.

» Adieu donc, Jeanne ! adieu, pour quelques heures » ou pour toujours. »

Lorsque madame de Solange eut achevé cette lecture,

Digitized by Google

elle se tourna brusquement vers le marquis, qui avait suivi tous ses mouvements avec inquiétude.

— Qui a écrit cette lettre, monsieur? demanda-t-elle, pâle et les lèvres serrées.

— Je l'ignore, répondit le vieillard.

— Je le saurai, moi, murmura-t-elle en faisant un pas pour sortir.

Le marquis se leva.

— La lettre, madame ! s'écria-t-il.

— Je la garde, monsieur.

— Que dites-vous?...

— Je la garde, vous dis-je !

— C'est impossible ! s'écria le veillard éperdu ; Jeanne va revenir et me la redemander. Vous avez promis de me la rendre, madame; il me la faut ! je la veux !

Il s'était mis devant la porte.

— Place, monsieur, cria madame de Solange les yeux enflammés.

— La lettre ! la lettre! répéta le vieillard.

— Place ! vous dis-je.

— Non, non! la lettre !

Il s'efforçait de retenir madame de Solange; mais celle-ci l'écarta d'un geste violent, et s'élança hors de l'appartement.

Le billet qu'elle venait de lire, en confirmant l'amour caché de Jeanne, la laissait dans la même ignorance

Digitized by Google

relativement à l'objet de cet amour, car elle ne renfermait aucune indication, aucun détail qui pût en faire connaître l'auteur. D'un autre côté, les raisons qui avaient autrefois détourné la marquise d'interroger la jeune fille existaient plus puissantes que jamais. Une explication ne pouvait qu'exalter le désespoir de celle-ci, et la pousser à quelque résolution extrême. Madame de Solange trembla à la pensée de voir le caprice romanesque d'une enfant compromettre des projets si longtemps poursuivis.

Le temps, loin d'avoir assoupi sa fièvre d'ambition, l'avait redoublée; c'était désormais une préoccupation unique, dans laquelle allaient se fondre toutes ses volontés. Elle avait vu disparaître, l'un après l'autre, les horizons de la vie, pour tenir les yeux fixés sur ce seul point toujours fuyant; et plus elle avait épuisé d'efforts pour y atteindre, plus le désir avait grandi en elle.

Elle avait été d'ailleurs témoin des subites élevations du règne précédent, et tant de fortunes inattendues avaient entretenu son espoir. Impérissable domination d'une passion inassouvie! Quand les jours qui lui restaient à vivre pouvaient être comptés, elle ne songeait encore qu'à acquérir le rang qu'elle avait rêvé quarante ans plus tôt! Fortune, santé, famille, espoir d'un monde meilleur, elle eût encore tout donné pour être de la cour et mourir sur le tabouret, comme Louis XI sur son

Digitized by Google

trône, le front fardé et dans toute l'étiquette d'une réception royale!

Or, ce triomphe d'orgueil, le mariage de Jeanne avec le comte pouvait le lui donner. De Jeanne allait dépendre la réalisation de toutes ses chimères ou leur anéantissement.

Cette pensée donnait à la marquise une sorte de rage désespérée. Elle eût voulu tenir dans ses mains le cœur de la jeune fille pour le maîtriser et le soumettre, fallût-il pour cela le briser!

Elle hésitait encore sur ce qu'elle devait faire lorsqu'on vint lui annoncer que M. de Lanoy attendait au salon.

Le comte était accompagné du duc de Lussac qui avait été, comme nous l'avons déjà vu, son présentateur chez madame de Solange, et s'était entremis pour le mariage projeté. Il venait aider *son protégé* à discuter les conditions du contrat.

Le duc était alors dans tout l'éclat de son succès à la cour et au plus haut degré de la puissance que lui donnait sa parenté avec la princesse de Lamballe. Nul ne possédait autant que lui cette légèreté moqueuse, alors à la mode chez la reine, et on le citait comme le gentilhomme de France le plus spirituel et le plus brave. Serviable, du reste, il distribuait à tout venant, sur la recommandation de son valet de chambre, les brevets et les pensions qu'il arrachait au ministre.

Digitized by Google

Au moment où madame de Solange entra au salon, il était assis sur une bergère dans tout le débraillé d'un gentilhomme qui se sent chez des inférieurs. A la vue de la marquise, il se leva avec effort.

— Eh! la voilà ! s'écria-t-il. Complimentons-nous donc de notre exactitude, chère marquise. Pour vous, j'ai manqué trois rendez-vous. Il y a manœuvres de cavalerie ce matin au Grand-Camp, et je voulais vous y mener.

— Mille grâces, dit madame de Solange, je ne sais si je pourrai.

— Pourquoi donc? Il le faut! Voyons, marquise, nous allons terminer l'affaire du contrat en un instant.

— J'attends maître Durocher.

— Voici un clerc que j'ai pris en passant et qui vous apporte le projet d'acte.

Madame de Solange aperçut alors debout près de la porte, un jeune homme dont les traits ne lui semblèrent point inconnus. Il était vêtu de noir comme ceux de sa profession, mais elle fut frappée de sa tournure hardie et de l'espèce de triste fierté qui se révélait dans tout son air. Il se tenait immobile à quelques pas du seuil, une main cachée dans sa poitrine. Au mouvement que fit la marquise il salua.

— Vous apportez le modèle du contrat? demanda madame de Solange.

Digitized by Google

Le jeune homme présenta, sans répondre, les papiers qu'il tenait à la main. L'expression de tous ses traits était si profondément douloureuse, que la marquise fut un instant sans pouvoir en détacher ses regards.

Cependant le comte et M. de Lussac s'étaient retirés à quelques pas dans l'embrasure d'une croisée. Elle prit les papiers que lui présentait le jeune homme et les déroula pour les parcourir; mais à peine y eut-elle porté les yeux qu'elle tressaillit. Le clerc releva la tête.

— Cet acte n'est point de maître Durocher, dit-elle vivement.

— Je l'ai écrit sous sa dictée, répondit le clerc.

— Vous?

— Moi, madame.

— Qu'y a-t-il, marquise? demanda le duc en se rapprochant.

— Rien..., rien, monsieur le duc, balbutia madame de Solange d'un accent altéré.

Le duc reprit sa conversation interrompue et madame de Solange s'assit. Elle venait de reconnaître dans l'écriture du clerc celle du billet adressé à Jeanne.

Elle resta un moment comme anéantie de stupeur; elle doutait encore, mais un nouvel examen ne lui laissa aucune incertitude.

Elle leva alors les yeux de nouveau sur le jeune homme et chercha où elle l'avait déjà rencontré.

Digitized by Google

Madame de Solange en prit un, remercia et sortit.

Peu après un domestique vint avertir Jérôme Bouvart que madame le demandait. Il la trouva dans sa bibliothèque, une lettre à la main.

— Vous avez la confiance de maître Durocher, dit-elle ; je puis vous accorder la mienne en toute sûreté.

Le clerc s'inclina.

— Il faut que vous partiez sur-le-champ pour Paris.

Jérôme parut surpris.

— Je ferai avertir votre patron, reprit madame de Solange ; portez cette lettre et attendez la réponse ; elle peut empêcher la signature du contrat.

— J'irai, madame, dit vivement le clerc.

— Surtout, pas un mot de la mission que je vous confie !

— Je vous le jure.

— Et point de retard.

— Je pars à l'instant.

— Allez ; je vous attendrai.

Le jeune homme salua et sortit.

Madame de Solange courut à la fenêtre pour s'assurer de la route qu'il suivait, et le vit prendre l'avenue de Paris. Un éclair de joie illumina tous ses traits.

— Va, murmura-t-elle ; maintenant je ne te crains plus !

Digitized by Google

Et redescendant au salon où MM. de Lanoy et de Lussac l'attendaient toujours :

— Tout est bien, dit-elle en présentant le contrat à ce dernier, je le ferai signer aujourd'hui même par M. le marquis.

Digitized by Google

IV

Mais pendant que tout conspirait ainsi contre l'amour de Jeanne, son malheur même lui acquérait un secours inattendu.

La crainte de rencontrer madame de Solange l'avait empêchée quelque temps de retourner vers son père; son inquiétude l'emporta enfin sur tout le reste, elle se glissa jusqu'à la porte du marquis, et, après s'être assurée qu'elle était seule, entra furtivement.

Celui-ci parcourait la chambre avec agitation en prononçant des mots sans suite. A la vue de Jeanne, il s'arrêta court et lui tendit les bras.

Digitized by Google

— La lettre ! la lettre ! balbutia-t-il.

— Ma mère l'a lue? demanda Jeanne tremblante.

— Et emportée !

La jeune fille poussa un cri.

— Ce n'est point ma faute, Jeanne, reprit le vieillard en étendant les mains ; elle m'a parlé de la messe du roi..., de promenade dans la forêt... Puis elle avait promis de la rendre : tu ne devais pas le savoir. Oh ! Jeanne ! Jeanne ! tu ne m'en veux pas?

Celle-ci s'était laissée tomber sur un fauteuil en se couvrant le visage.

— Au nom du ciel, ne pleure pas ! dit le vieillard près de pleurer lui-même.

— Ah ! mon père, vous m'avez perdue ! s'écria la jeune fille suffoquée de sanglots.

— Perdue ! répéta M. de Solange. Que contenait donc cette lettre? Jeanne, ne t'effraie pas ainsi, je t'en conjure ; mon Dieu ! pourquoi aussi me la donner à garder? Je suis sans force, sans volonté, moi. Tu n'as jamais remarqué son regard immobile et perçant ! Quand il se fixe sur moi, vois-tu, je sens ma tête qui tourne, mes membres qui tremblent : j'ai peur !

Ces mots étaient prononcés d'une voix si profondément altérée, qu'au milieu même de sa désolation Jeanne en fut touchée. Elle saisit les mains de son père avec

Digitized by Google

une pitié douloureuse et les baisa tendrement. Cette caresse toucha le vieillard; son front s'éclaircit.

— Tu me pardonnes, Jeanne, n'est-ce pas? dit-il, en appuyant ses lèvres tremblantes sur la joue de sa fille. Oh! sois tranquille! tout cela finira bientôt; bientôt, tu ne seras plus son esclave et tu pourras faire ce qui te plaît.

— Moi, mon père!

— Ne vas-tu pas épouser le comte de Lanoy?

— Ah! jamais! s'écria la jeune fille avec désespoir.

Le marquis releva la tête.

— Jamais! répéta-t-il étonné; que veux-tu dire, Jeanne?

— Oh! mon père! je suis bien malheureuse! sanglota celle-ci en se jetant dans ses bras.

— Toi, malheureuse, Jeanne? Au nom du ciel, qu'y a-t-il donc? Regarde-moi. Pourquoi pleurer?

Et, comme si un trait de lumière l'éclairait tout à coup:

— Oh! s'écria-t-il, ce n'est pas le comte que tu aimes!

La jeune fille se cacha, honteuse et éplorée, dans le sein du vieillard.

— Oui, je comprends, reprit-il. Il y en a un autre... que ta mère repousse, n'est-ce pas?... Ta mère ne songe qu'à t'élever pour monter après toi! pauvre enfant!... Et tu l'aimes donc bien?

Digitized by Google

— Ah ! mon père, murmura Jeanne, en se pressant sur son cœur.

Il soupira.

— Hélas ! hélas ! que faire ? dit-il d'un ton abattu. Elle a choisi le comte, Jeanne ; elle veut que tu l'épouses ; et on ne peut lui résister, à elle.

— Oh ! je le sais ! reprit la jeune fille avec des sanglots ; mais plutôt que d'épouser le comte, mon père, je mourrai !

— Toi !

— Oui, reprit-elle avec une énergie désolée, car tout me sera plus facile que de supporter une pareille union. Songez, mon père : promettre à Dieu de vivre pour quelqu'un, alors que toute votre âme est ailleurs ! se condamner à mentir jusqu'à la mort ? c'est impossible ! Et lui, que deviendra-t-il si je l'abandonne ! Vous ne savez pas combien il est bon ! Nous parlions de vous si souvent, et il vous aimait seulement parce que je vous aimais ! Oh ! j'aurais pu être si heureuse avec lui, mon père !

La jeune fille parlait d'une voix entrecoupée, et sa douloureuse exaltation avait gagné le vieillard.

— Eh bien ! s'écria-t-il tout à coup, partons ensemble !

— Partir ?

— Oui, Jeanne ; c'est le seul moyen d'échapper à sa tyrannie. On veut te faire souffrir comme moi ; fuyons.

— Y pensez-vous ?

Digitized by Google

— Qui nous en empêche? Ne suis-je pas ton père? Avec moi, tu peux aller partout sans honte. Je vous suivrai, Jeanne; nous irons vivre bien loin, dans quelque coin de campagne où je serai libre de me promener sous les arbres sans un gardien. Si nous sommes pauvres, je travaillerai.

— Vous, mon père?

— Oui, oui; mes forces reviendront, enfant. Ici, sa présence m'empoisonne l'air; je sens autour de moi sa volonté comme un réseau de fer qui m'oppresse... Voilà pourquoi je suis faible, vieux et sans raison. Mais la liberté me rajeunira... Avertis-le, Jeanne; dis-lui qu'il prépare tout et nous fuirons avant que ta mère se doute de rien.

— Hélas! il est trop tard, murmura la jeune fille; la lettre lui aura tout appris.

— La lettre? reprit le marquis en changeant de visage. Oh! oui, tu as raison... La lettre!... Et c'est moi qui l'ai livrée! C'était un dépôt; je l'ai vendu pour de vaines promesses.

— Mon père!

— Vendu, Jeanne! Oh! je suis un lâche!

Le vieillard heurtait son front contre le fauteuil; Jeanne l'entoura de ses bras.

— Ne dites point cela, mon père! s'écria-t-elle; ne vous accusez pas; n'ayez point de douleur pour moi!

Digitized by Google

Dieu a tout fait, et il n'a point voulu me donner la joie que je lui demandais. Lui seul est le maître et règle l'avenir! Puisqu'il m'est refusé de vivre pour Jérôme dans ce monde, eh bien! j'irai prier pour lui dans un couvent. Embrassez-moi, embrassez-moi, mon père, car bientôt vous ne me verrez plus!

— Non, Jeanne, s'écria le marquis, en la serrant contre sa poitrine, cela ne sera point! Toi dans un cloître, ma belle, ma douce Jeanne! Et que ferais-tu, sous le voile, de tes chères bouffées de joie? qui rendrais-tu heureux de ton affection? Ah! tu ne sais point tout ce que l'on peut souffrir au fond d'un couvent!

— Non, mais je sais, mon père, tout ce que l'on souffre dans certaines unions...

— Comme dans la mienne, n'est-ce pas? dit le vieillard en pâlissant. Tu as raison; je n'y avais pas songé. Si tu allais souffrir autant que moi!

Et cette pensée le fit frissonner.

— Jeanne! tu ne te marieras point contre ton gré, s'écria-t-il avec force. Toutes les unions sans amour doivent se ressembler. Tu ne te marieras point; je m'y opposerai. Je suis ton père; ce titre-là, du moins, ils n'ont pu me l'ôter. Ils ne peuvent disposer de ta main malgré moi. Tu n'épouseras point le comte.

— Je venais pourtant présenter le contrat à votre signature, dit une voix calme et sonore.

Digitized by Google

Madame de Solange venait d'entrer et se tenait à quelques pas, des papiers à la main.

La jeune fille se serra contre son père avec effroi. Celui-ci tressaillit, mais sans baisser les yeux. La marquise s'approcha.

— Je crois inutile de rappeler tous les avantages de l'alliance convenue, dit-elle froidement. Les paroles sont données, les conventions écrites, et rien au monde ne pourrait me faire revenir sur ma décision. J'ai donc lieu de croire que M. le marquis ne s'opposera point à l'exécution d'un projet qu'il avait approuvé lui-même.

— Mon consentement suivra celui de Jeanne, répondit M. de Solange d'un ton d'hésitation.

— Votre consentement suivra le mien, monsieur, reprit la marquise avec impatience. Ma volonté n'est point de celles qui cèdent aux caprices ou aux larmes; je ne discute pas, je veux! Signez!

Sa voix avait une domination inflexible et menaçante dont Jeanne fut saisie; mais le vieillard resta impassible. Il était arrivé à une de ces heures où l'âme la plus timide, poussée à bout, a besoin de la révolte pour se soulager d'une trop longue oppression. Sans répondre à l'ordre de la marquise, il prit vivement le contrat qu'elle tendait, le froissa avec mépris et le jeta à terre.

— Vous voyez bien que je ne signerai pas, madame! dit-il d'un ton résolu.

Digitized by Google

La marquise pâlit. Elle regarda le vieillard, puis l'acte qu'il avait repoussé d'un air dédaigneux.

— Prenez garde à ce que vous faites, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante; votre état a des priviléges, et j'aime à croire que vous n'avez point conscience de votre action; mais veuillez réfléchir.

— J'ai réfléchi, dit le marquis, et je refuse. Tant qu'il n'a été question que de mon bonheur, j'ai pu céder; mais Jeanne, madame, est plus que moi-même, c'est la seule part de ma vie que vous n'ayez point flétrie. Ce mariage ne se fera point contre sa volonté.

— Je ferai ce mariage malgré vous!

— Je vous en défie, madame. Mon titre de père me donne une autorité que je maintiendrai. Rien ici ne peut avoir lieu sans mon consentement; je suis le maître, le maître, entendez-vous? Ah! parceque ma tête s'est affaiblie dans l'isolement que vous m'avait fait, parce que je vous ai laissée longtemps me fouler aux pieds, vous croyez peut-être que j'ai oublié mes droits? mais pour me garder soumis il ne fallait pas toucher à cette enfant. Elle est venue pleurer dans mes bras en parlant de mort, de couvent, et ses pleurs m'ont rendu la force! Jusqu'ici j'ai souffert à l'écart, en silence; j'ai mieux aimé la douleur que le combat; mais le courage que je n'ai pas eu pour moi, je l'aurai pour elle. Sur le salut de votre âme, ne touchez point à Jeanne, car je

Digitized by Google

suis son soutien, son tuteur, et je saurai la défendre !

En parlant ainsi, il serrait la jeune fille contre sa poitrine, tout tremblant d'émotion. Ses cheveux blancs semblaient s'agiter sur son front élargi. Sa taille s'était redressée ; on eût dit qu'une force surhumaine était descendue dans ce corps brisé et qu'une âme longtemps cachée venait d'y faire une subite explosion.

Madame de Solange resta immobile. Cette révolte d'un homme si longtemps soumis à ses volontés était un prodige dont elle fut un instant comme intimidée ; mais elle revint vite de sa stupeur.

— A la bonne heure ! dit-elle d'un accent implacable et les yeux étincelants ; c'est une lutte entre nous que vous appelez ? Je l'accepte ! Jusqu'à présent j'avais cru pouvoir ménager un vieillard en enfance ; j'avais laissé, par bonté, à un fantôme l'apparence du chef de la famille ; mais il devient rebelle et dangereux : je saurai lui arracher cette apparence de droit dont il veut abuser ! Vous vous dites le tuteur de cette enfant, monsieur ? Dans quelques jours, vous en aurez un vous-même !

— Ah ! madame ! s'écria Jeanne en s'élançant les mains jointes vers la marquise.

Celle-ci la repoussa.

— Laissez-moi, dit-elle, vous avez voulu combattre, nous combattrons ! Que cet esprit si prompt à proclamer

Digitized by Google

vos droits tâche de les défendre. Nous verrons comment il soutiendra l'humiliant examen de ses juges. Je ne vous demande plus votre signature, monsieur, je n'en aurai bientôt plus besoin; un contrat se passe de la signature d'un interdit.

A mesure que madame de Solange parlait, l'exaltation du vieillard semblait s'évanouir; le feu de ses regards s'était éteint, son front avait pâli, ses bras étaient retombés immobiles; on eût dit que cette âme, poussée un instant hors d'elle-même, reconnaissait la voix de son maître et rentrait insensiblement dans sa craintive obéissance. Mais, au dernier mot prononcé par la marquise, il poussa une exclamation d'épouvante.

— Interdit! balbutia-t-il, moi! Je ne veux pas de juges! Moi, répondre comme un criminel! Non, non! Je ne me défendrai pas! Vous ne ferez pas cela... par honneur... par pitié... Interdit!... J'aime mieux mourir, madame, laissez-moi mourir!

Des larmes étouffèrent sa voix; il chercha son fauteuil à tâtons et s'y laissa tomber en chancelant.

— Mon père! ô mon père! s'écria Jeanne en le recevant à demi dans ses bras.

— Pas interdit! pas de juges! balbutia le vieillard.

Et il s'évanouit.

Digitized by Google

V

Huit jours s'étaient écoulés et tout semblait rentré dans le calme à l'hôtel de Solange; seulement ce calme avait quelque chose de lugubre. Depuis la scène que nous venons de rapporter, le bruit de la folie du marquis s'était sourdement répandu, sans qu'on pût la vérifier, car tous les services qui eussent conduit les valets près de son appartement avaient été interrompus par ordre de la marquise, et toutes les rumeurs susceptibles d'y parvenir sévèrement défendues. La vie semblait s'être brusquement retirée de cette partie de l'hôtel, et, à voir ces portes closes, ces contrevents soigneusement

Digitized by Google

fermés, à travers lesquels glissait la lueur d'une lampe, on eût dit une de ces chambres consacrées au cercueil d'un mort.

Les défenses de la marquise s'étaient étendues jusqu'à Jeanne; toutes les prières de celle-ci pour qu'on lui permît de voir son père avaient été inutiles.

Ainsi privée du seul appui et de la seule consolation qu'elle pût invoquer, la jeune fille avait passé ces huit journées dans les larmes. A la douleur que lui causait la séquestration du vieillard, dont elle s'accusait d'être cause, venaient se joindre toutes les angoisses d'un amour sans espoir. Où était Jérôme, et que contenait sa lettre tombée au pouvoir de la marquise? Avait-elle pu le faire connaître? Ne l'exposait-elle point à quelque odieuse persécution? Que pensait-il du silence de Jeanne? Il l'accusait peut-être d'ingratitude ou d'oubli; il prenait quelque résolution fatale! Et nul moyen de l'avertir! La jeune fille appelait en vain à son secours toutes les imaginations de la douleur et de l'amour : la surveillance muette de sa mère l'entourait comme un réseau. Son esprit allait se heurter de tous côtés à l'impossible.

Alors venaient des désespoirs sans fin. Vaincue par la souffrance, elle allait jusqu'à regretter cet amour qui avait été si longtemps pour elle comme un soleil intérieur; elle demandait à Dieu cette nuit des cœurs froids

Digitized by Google

et des méchants, puisque ceux-là seuls n'étaient point brisés.

Puis succédaient de profonds abattements ! Cessant de se débattre, elle se laissait aller jusqu'au fond de l'abîme, et ne demandait à Dieu que de pouvoir mourir.

Madame de Solange avait suivi toutes les agitations de cette âme bourrelée d'un œil curieux, comme le médecin qui étudie la crise dont il veut profiter. L'exécution de la menace qu'elle avait faite au marquis entraînait avec elle trop de scandale et de danger pour qu'elle s'y arrêtât. Appeler des tiers à son aide, c'était s'exposer à les avoir pour maîtres ou pour ennemis. Elle préféra tout faire sans bruit, briser la résistance du père et de de la fille en s'armant contre chacun d'eux de leur commune affection, obtenir enfin que Jeanne renonçât au bonheur, sans violence, et pour ainsi dire par compromis.

Mais elle comprit que pour l'amener là, il fallait d'abord la désintéresser de la vie en lui ôtant toute espérance, afin de profiter de l'espèce d'abandon de soi-même qui accompagne les grandes souffrances. Elle savait, en effet, combien l'abnégation est facile au désespoir, et avec quelle promptitude le premier élan de la douleur nous jette dans le dévouement.

Les circonstances la servirent à souhait pour l'exécution de ses projets.

Digitized by Google

Un matin l'on vint avertir Jeanne que sa mère la demandait. La marquise, qui se trouvait dans sa bibliothèque avec maître Durocher, fit signe à la jeune fille de passer dans sa chambre et de l'attendre. Celle-ci obéit; mais la vue du notaire l'avait saisie; elle pensa qu'il avait été appelé pour son mariage, dont madame de Solange ne lui disait rien depuis huit jours, et que son sort se décidait peut-être dans cet entretien. Poussée par une inquiétude curieuse, elle s'approcha doucement de la portière de tapisserie qui séparait la chambre de la bibliothèque, et prêta l'oreille.

Elle ne put d'abord saisir que quelques paroles confuses, et elle allait se retirer lorsqu'elle s'aperçut que maître Durocher s'était levé; la marquise le reconduisait, et tous deux se rapprochèrent.

— Il est donc bien entendu, disait madame de Solange, que vous allez presser la rentrée des cinquante mille livres destinées à M. de Lanoy.

— Je ferai mes efforts, répondit maître Durocher.

— Et vous m'avertirez du résultat de vos démarches?

— Je vous le promets.

Tous deux étaient arrivés près de la portière; la marquise s'arrêta.

— A propos, dit-elle en souriant, et cet amas de vieux titres qui m'ont été envoyés dernièrement de province?

Digitized by Google

— Il faudrait les examiner, répondit le notaire ; mais le temps me manque.

— Que ne confiez-vous cette besogne à vos clercs? vous en avez d'habiles.

— J'en avais un, répondit Durocher en secouant la tête ; je vous l'ai même envoyé plusieurs fois.

— Envoyez-le-moi de nouveau.

— Plût à Dieu que je le pusse, madame la marquise! mais Jérôme Bouvart n'est plus chez moi.

— Comment cela?

— Je l'ai perdu par suite d'un fol amour.

— Dont vous connaissez l'objet? interrompit vivement madame de Solange.

— Non, madame la marquise, mais dont j'ai constaté les tristes résultats. Depuis près de deux mois Jérôme était chaque jour plus sombre et il lui échappait parfois des paroles lugubres...

— Enfin?

— Enfin, il y a huit jours qu'il a subitement disparu.

— Et vous ignorez ce qu'il est devenu?

— J'ai peur de le savoir, au contraire. Soupçonnant quelque acte de désespoir, j'ai pris des informations, et j'ai appris des bateliers qu'un garçon de l'âge et de la tournure de Jérôme avait été aperçu le soir sur le pont de la Tournelle.

Digitized by Google

— Se peut-il?

— Ils l'ont vu se promener près du parapet, d'un air égaré, jusqu'à la nuit.

— Et alors?

— Alors, madame la marquise, ils croient avoir entendu la chute d'un corps dans la rivière.

Un cri déchirant et étouffé interrompit maître Durocher; il se détourna étonné et regarda madame de Solange; mais celle-ci avait feint de ne rien entendre : elle ouvrit la porte de la bibliothèque.

— J'attendrai que vous ayez remplacé ce jeune homme, dit-elle avec un calme souriant. Au revoir, maître, et portez-vous bien.

Le notaire sortit.

A peine eut-il tourné le corridor, que madame de Solange courut à sa chambre, et soulevant la portière, elle aperçut Jeanne étendue sans mouvement sur le parquet.

La douleur qui saisit la jeune fille au sortir de son évanouissement amena une fièvre délirante dont la marquise elle-même fut effrayée. Cette âme, fermée à toutes les affections, n'avait pu soupçonner la force du coup qu'elle portait à Jeanne ; elle en demeura saisie, non de remords, mais d'épouvante. Avec Jeanne périssaient les dernières espérances d'élévation qui frappaient son orgueil. La vie de Jeanne lui devint plus précieuse que la

Digitized by Google

sienne même, et cette vanité à l'agonie montra toutes les angoisses de la tendresse. L'ambitieuse pleura des larmes de mère.

Assise au chevet de sa fille, elle épiait ses mouvements, écoutait son souffle, interrogeait les teintes les plus fugitives de son front brûlant. Tous les secours de l'art furent appelés, tous les soins prodigués. Enfin la nature vainquit la douleur même : Jeanne se rétablit.

Pendant que l'état de la jeune fille avait inspiré quelque inquiétude, madame de Solange avait soigneusement évité tout ce qui eût pu lui rappeler le mariage projeté ; mais dès que ses craintes furent dissipées, elle songea à presser l'accomplissement de son projet.

Semblable à un accusé que l'on arrache à la mort pour le conserver aux tortures du bourreau, Jeanne ne revenait à la santé que pour subir de nouvelles persécutions. Le retour du comte de Lanoy, que ses affaires avaient appelé en Bourgogne, était prochain et devait la trouver prête à obéir. Madame de Solange eut recours à toute l'énergie de sa volonté pour soumettre cette âme affaiblie.

Hélas! la maladie et le désespoir y avaient laissé peu d'éléments de résistance, et désormais, sans intérêt au monde, elle ressemblait à une barque qui a perdu son point d'attache et flotte impuissante à toutes les vagues.

Digitized by Google

Cependant, bien qu'elle partageât l'erreur de M. Durocher, et qu'elle crût à la mort de Jérôme, dont la disparition était l'ouvrage de sa mère, son souvenir lui restait, et elle voulait demeurer fidèle à ce doux fantôme. Mais la marquise savait le moyen de vaincre ses derniers scrupules ; elle avait déjà réussi à lui ôter la force en lui ôtant l'espoir ; il ne restait plus qu'à lui présenter la soumission comme un sacrifice nécessaire.

Depuis sa convalescence, la jeune fille avait plusieurs fois demandé à voir son père. Cette faveur lui fut enfin accordée.

Ce fut Baptiste qui introduisit Jeanne chez le marquis. Les volets y étaient soigneusement fermés et une lampe de nuit y répandait seule sa douteuse clarté. Mais lorsque les yeux de la jeune fille se furent accoutumés à la demi-obscurité qui y régnait, elle ne put retenir un cri de surprise à l'aspect sombre et dévasté de l'appartement.

Les rideaux, les meubles et les tableaux avaient été enlevés. Une tapisserie, dont les personnages livides semblaient vaciller à la vague lueur de la lampe, garnissait seule la muraille et leur donnait un aspect encore plus sombre. Le bruit des pas de la jeune fille, amorti par un double tapis, n'avait point sans doute été entendu du vieillard, car il resta immobile. Jeanne s'approcha de son lit sans rideaux et put le contempler avec un douloureux saisissement.

Digitized by Google

Il était étendu, la tête nue, les yeux fermés et les mains jointes; ses cheveux sans poudre tombaient épars sur ses joues creuses, de longues veines bleuâtres traversaient son front pâle, et ses lèvres desséchées laissaient échapper un souffle entrecoupé.

La jeune fille joignit les mains et se laissa glisser à genoux près du lit. Ce mouvement parut tirer le marquis de sa torpeur. Il rouvrit les yeux, souleva la tête et aperçut Jeanne.

Celle-ci saisit une de ses mains, qu'elle couvrit de pleurs et de baisers.

— C'est moi, mon père, dit-elle; ne me reconnaissez-vous point?

Le vieillard la regarda fixement; puis, dégageant la main qu'elle tenait :

— Interdit! murmura-t-il. Plus de soleil... plus de bruit... plus rien!...

— Mon père! s'écria Jeanne épouvantée en se redressant.

Il y avait dans ce cri un effroi si tendre qu'il pénétra jusqu'au cœur du marquis. Il regarda fixement la jeune fille, et un éclair traversa ses yeux.

— Jeanne, dit-il en tendant les bras...

— Oui, mon père, oui, votre Jeanne bien-aimée, reprit la jeune fille; regardez-moi. Oh! que vous êtes pâle, mon Dieu!

Digitized by Google

— Ils m'ont interdit, répéta le vieillard.

— Ne le croyez pas, mon père.

— Regarde plutôt, murmura-t-il en promenant les yeux autour de lui... Ils m'ont tout ôté, jusqu'à la chambre où je vivais depuis dix années.

— Cette chambre, vous y êtes! mon père.

— J'y suis, dis-tu, folle! Où sont alors mon grand fauteuil, ma bibliothèque, les portraits de ma famille, la pendule d'écaille que j'aimais à entendre sonner la nuit! Non! non! Ils ont mis cette grande tapisserie pour me tromper; mais ceci est une tombe, vois-tu. Fais attention en sortant, et tu liras mon nom au-dessus. Ils m'ont descendu au cercueil tout vivant, Jeanne, parce que j'étais interdit.

— Oh! mon père, mon père! revenez à vous!

— Regarde plutôt, ajouta le marquis en montrant avec une honte presque féminine ses cheveux défaits et son linge souillé, ils m'ont refusé jusqu'aux soins de chaque jour; je ne suis plus pour eux qu'un cadavre.

Et comme si une pensée d'orgueil traversait son affliction:

— Mais il n'importe, continua-t-il d'un ton de triomphe, j'ai refusé de signer, Jeanne. Ah! ah! ah! elle croyait me faire céder comme autrefois, mais pour toi j'aurais résisté à Dieu. Ne crains pas, va, Jeanneton; qu'elle vienne encore, eût-elle la mort avec elle, je

Digitized by Google

répondrai comme avant : Je refuse! je refuse! je refuse!

— Mon père, s'écria Jeanne éperdue, oh! mon père, c'est moi qui suis cause de tout! Si j'avais obéi, vous seriez encore libre et heureux. Mais vous ne pouvez rester ici, mon père; il faut que vous quittiez ce cachot; vous en avez le droit. Venez!

— Tais-toi, dit le vieillard, dont la préoccupation n'était déjà plus la même; tais-toi; c'est l'heure où il va paraître.

— Qui cela, mon père?

— Plus bas! plus bas! Il y a un Dieu même pour les interdits, vois-tu. Ils ont cru m'ôter la vue du soleil; mais il me visite malgré eux chaque jour.

— Que dites-vous?

— Regarde de ce côté, sous cette croisée : un rayon s'y glissera bientôt... Il ne brille qu'un instant, mais il revient tous les jours et je compte les heures en l'attendant. Grâce à lui je sais qu'il y a encore un soleil sur la terre. Mais surtout n'en dis rien à ta mère, Jeanne, n'en parle à personne; ils m'ôteraient mon rayon.

— O mon père! dit la jeune fille attendrie, vous souffrez donc bien de votre captivité!

— Si je souffre! ah! tu ne sais pas ce que c'est que cette nuit et ce silence éternels! Il y a des instants où je doute de ma vie et où ce lit me paraît un cercueil. Oter

Digitized by Google

ses habitudes à un vieillard, vois-tu, c'est comme si l'on voulait changer son cœur de place. Je me cherche moi-même au milieu de cette dévastation. Ils m'ont enlevé tout ce que mon œil connaissait, tout ce qui me rappelait quelque chose. En vidant cette chambre, ils ont vidé ma mémoire; je ne me souviens plus, je ne désire plus, je cherche le monde autour de moi sans le trouver.

— Se peut-il, ô mon Dieu!

— Oh! si je pouvais sortir, reprit le vieillard d'un ton plaintif; une heure... une minute!... Jeanne, ne peux-tu me délivrer sans qu'ils le sachent? Le temps seulement de voir le ciel, d'entendre les oiseaux, de sentir un peu d'air dans mes cheveux. Jeanne, faudra-t-il donc mourir au fond de ce sépulcre?

Il avait les mains jointes et sanglotait comme un enfant. La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras.

— Non, mon père! s'écria-t-elle suffoquée de larmes, on vous rendra la liberté, vous verrez le jour.

— Quand cela?

— Sur-le-champ, mon père!

Elle s'était élancée vers la sonnette, dont elle tira vivement le cordon. La porte s'ouvrit, et madame de Solange parut.

— Que mon père soit libre, madame, s'écria la jeune

Digitized by Google

fille en courant vers elle; je consens à épouser M. de Lanoy.

. . . .

Huit jours après, les cloches de Saint-Louis sonnaient à pleines volées et une longue file de carrosses assiégeait la porte de l'église. On y célébrait le mariage du comte avec mademoiselle de Solange.

Près de l'autel se tenait le marquis, en habits de fête, regardant la foule parée, respirant l'odeur de l'encens et écoutant le chant des orgues d'un air ravi.

L'union prononcée, au moment où le prêtre se retirait, Jeanne se leva chancelante et comme égarée; mais ses yeux, en se promenant autour d'elle, rencontrèrent le vieillard; elle s'élança vers lui par un mouvement pour ainsi dire désespéré, et, se jetant dans ses bras :

— Réjouissez-vous, mon père, s'écria-t-elle; désormais vous serez heureux.

De retour à l'hôtel, les nouveaux époux trouvèrent le notaire qui apportait à signer des quittances et actes additionnels. A cette vue les deux familles se séparèrent, par l'instinct de leurs intérêts opposés; les politesses réciproques cessèrent pour faire place à une gravité contrainte, et l'on s'assit, comme des ennemis en présence qui vont discuter les conditions d'un traité.

Maître Durocher commença à lire les différentes pièces de ce ton endormeur dont sa longue expérience lui avait

Digitized by Google

donné l'habitude. Il savait que peu de patiences pouvaient tenir à la monotonie d'une pareille lecture, et que l'ennui, en rendant les auditeurs moins attentifs, épargnait de dangereux débats. Mais ni la fatigante lenteur du débit ni l'obscurité de la rédaction ne purent lasser la marquise : elle fit éclaircir plusieurs passages et exigea le retranchement de quelques articles dont elle parut craindre les conséquences. Le comte consentit à tout avec cette nonchalance impertinente qui semble mépriser les détails. Quant à Jeanne, muette, insensible et une main dans celle de son père, elle avait écouté sans entendre et approuva sans avoir compris.

La lecture venait de finir, et le jeune homme dont maître Durocher s'était fait accompagner recueillait les signatures des deux familles; le notaire se trouva près de madame Solange.

— Vous avez enfin un nouveau clerc? demanda celle-ci, sans songer à ce qu'elle disait et seulement pour échapper à l'embarras du silence.

— Oui, madame, répondit Durocher; mais je ne désespère point de retrouver l'ancien.

— Comment? dit la marquise en tressaillant.

— Le cadavre du jeune homme que les bateliers ont entendu tomber dans la Seine a été retrouvé.

— Eh bien?

— Ce n'était pas celui de Jérôme.

Digitized by Google

Jeanne, qui écoutait palpitante, se leva en poussant un cri.

— Tout le monde a signé, maître Durocher, dit la marquise vivement.

Et pendant que le notaire réunissait les actes, elle saisit la main de Jeanne, et, la forçant à s'asseoir :

— Remettez-vous, madame de Lanoy, dit-elle, votre mari vous regarde !

. . . .

Le marquis de Solange mourut peu après, et avec lui eût disparu le dernier intérêt que Jeanne conservait dans le monde, si elle ne fût devenue mère. La marquise et le comte, qui poursuivaient de concert leurs plans ambitieux, troublaient rarement sa solitude ; la jeune femme chercha dans ses nouveaux devoirs et dans la piété des consolations qu'elle eût en vain demandées ailleurs.

Cependant les événements ne tardèrent pas à déjouer tous les projets de madame de Solange. Il ne fut bientôt plus question pour la noblesse de conquérir une plus haute position, mais de conserver celle qu'elle occupait ; la révolution commençait !

Le comte, qui avait renoncé aux idées philosophiques dès qu'il avait craint de les voir appliquer, fut un des premiers à invoquer l'appui de l'étranger pour arrêter le mouvement. Chargé par les princes d'une mission

Digitized by Google

secrète, il partit pour l'Allemagne, laissant Jeanne avec la marquise que les déceptions avaient enfin vaincue, et dont les facultés affaiblies s'éteignaient chaque jour.

La jeune femme, au contraire, ne reçut aucune atteinte de ces agitations publiques auxquelles elle demeurait étrangère. Telle on l'avait vue quitter l'autel, après son mariage, belle, dévouée, douloureuse, telle on pouvait la voir encore. L'éternelle jeunesse de son âme avait passé sur ses traits : on eût dit une fleur cueillie dans sa première fraîcheur et conservée, par quelque magique puissance, aussi suave et aussi pure.

Elle revenait un jour du quartier Saint-Marceau, où l'avait appelée une de ces bonnes œuvres qu'elle accomplissait avec toutes les grâces du cœur ; son carrosse allait traverser la place de l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'il fut subitement arrêté par une foule immense qui s'avançait en poussant des cris de triomphe ; madame de Lanoy se pencha vers la glace et demanda au cocher ce qu'il y avait.

— C'est le peuple qui vient de prendre la Bastille, madame, répondit le laquais tremblant.

Dans ce moment une troupe d'ouvriers s'approcha du carrosse, et l'un d'eux ouvrit brusquement la portière. A l'aspect de Jeanne si belle et si triste, il recula involontairement et se découvrit.

Digitized by Google

— Que voulez-vous? demanda la comtesse d'une voix douce.

— Pardon, madame, balbutia l'ouvrier, mais un des prisonniers que nous avons délivrés vient de s'évanouir.

— Qu'il vienne! s'écria vivement Jeanne; il y a place ici pour lui.

Ceux qui portaient le mourant s'approchèrent alors et le déposèrent dans le carrosse.

La comtesse avait rejeté l'écharpe de soie dont elle était entourée, et aida elle-même à le placer à ses côtés; mais, dans ce mouvement, le tapis qui enveloppait le prisonnier s'entr'ouvrit et permit de le voir. Jeanne ne put retenir un gémissement à l'aspect de ce visage qui n'avait conservé rien d'humain.

Le mourant parut l'entendre, car ses paupières se soulevèrent, ses yeux se rouvrirent lentement et restèrent fixés sur madame de Lanoy.

— Vous souffrez bien? demanda celle-ci d'une voix que les larmes rendaient tremblante.

Les traits du prisonnier s'animèrent; il agita ses lèvres, et, faisant un effort :

— Jeanne! murmura-t-il d'un accent confus.

— Vous savez mon nom, dit madame de Lanoy surprise.

— Jeanne! répéta le prisonnier en étendant les mains vers la comtesse.

Digitized by Google

— Qui êtes-vous? s'écria celle-ci éperdue et les regards fixés sur le prisonnier dans une angoisse de doute impossible à exprimer.

— Jérôme! balbutia le mourant.

Madame de Lanoy poussa un cri horrible et tomba à genoux devant le prisonnier. Celui-ci se redressa sur son séant, et, laissant aller ses deux bras sur les épaules de la comtesse :

— Jeanne! reprit-il, je t'ai revue! Dieu est bon!

A ces mots il retomba en arrière. La comtesse se pencha sur lui, éperdue ; mais, épuisé par de trop longues souffrances, il n'avait pu résister à cette dernière émotion... La joie l'avait tué.

Ce coup inattendu abattit le courage de madame de Lanoy, et la jeta dans une sorte de morne désespoir dont l'amour maternel lui-même ne put la tirer. Lorsque la tourmente révolutionnaire grandit, elle refusa de quitter Paris, où son nom devait d'autant plus sûrement la compromettre, que l'on savait le comte en Vendée et les armes à la main; aussi fut-elle arrêtée avec la marquise, alors tombée en enfance. Traduites toutes deux devant le tribunal révolutionnaire, elles furent condamnées à mort et exécutées le neuf thermidor.

Digitized by Google

Digitized by Google

GONZALÈS COQUES

I

Un jeune homme portant le beau costume demi-flamand, demi-espagnol des portraits de Van-Dyck, était assis devant un chevalet et contemplait, d'un œil pensif, une grande toile presque achevée, représentant l'*Annonciation*. Il tenait encore d'une main sa palette et de l'autre des pinceaux qu'il serrait avec une sorte de désespoir contenu. Après quelques minutes de silence,

Digitized by Google

il laissa tomber pinceaux et palette, joignit les mains, et des larmes roulèrent dans ses yeux.

Tout à coup la porte de l'atelier s'ouvrit; le jeune peintre s'essuya vivement les yeux, et se leva avec un mouvement d'impatience ennuyée.

La femme qui venait d'entrer avait la taille épaisse et courte, le visage haut en couleur, et portait le costume des commères flamandes; on eût dit une des buveuses de Téniers. Elle s'approcha du chevalet en grommelant :

— J'en étais sûre, dit-elle, tu viens encore de travailler à ton *image* de sainteté, au lieu de terminer les tableaux que l'archiduc Léopold t'a commandés.

Et se détournant vers plusieurs ébauches suspendues à la muraille :

— N'est-ce pas une honte de laisser là, sans les finir, tant de belles choses?

— En effet, reprit Gonzalès ironiquement, quitter des batailles d'ivrognes et des intérieurs de cuisine pour peindre la Mère de Dieu!

— La mère du diable plutôt!..... Croyez-vous que tout le monde ne reconnaîtra pas dans votre madone le portrait de la Catarina? Comment avez-vous osé donner à la Vierge la figure d'une danseuse de musico?

— Pourquoi Dieu a-t-il donné à une danseuse de musico la figure d'une vierge?

Digitized by Google

— Dites que vous étiez bien aise d'avoir un prétexte pour attirer ici cette fille. Oh! je ne suis point votre dupe, et je sais pourquoi vous aimez mieux peindre des vierges que des buveurs!...

— Encore, Marguerite! s'écria le peintre.

— Je ne veux plus qu'il entre de femme ici, continua la ménagère en élevant la voix.

— Vous oubliez que je suis le maître chez moi, Marguerite.

— Et vous, Jean, vous oubliez que je suis votre femme.

— Oh! non, je ne m'en souviens que trop, dit le jeune homme avec colère; maudit soit le jour où je vous ai rencontrée!

— Ce jour-là vous n'étiez point si fier.

Gonzalès tressaillit.

— C'est juste, dit-il amèrement; j'étais alors un mendiant sans asile; je n'avais pu trouver six rixdalers de mon meilleur tableau, et mon hôtelier venait de me chasser. Oh! je n'ai rien oublié: vous m'avez ramassé dans la rue comme un chien abandonné; vous m'avez généreusement donné chez vous une niche et la pâtée.

— Qui vous parle de cela?

— Vous, Marguerite, vous qui me le rappelez; mais savez-vous ce que je vous ai donné, moi, en retour? Je vous ai donné mes espérances et mes plus beaux rêves;

Digitized by Google

je suis devenu votre mari, moi qui aurais pu être votre fils! J'ai travaillé sous vos yeux, comme un ouvrier pour son patron, n'entendant que votre voix grondeuse, ne voyant que votre visage mécontent. Et pourtant je sentais en moi toutes les aspirations de la jeunesse! je rêvais femmes parées, chants suaves, fêtes étincelantes!.. Oh! que de fois, en passant devant le palais de Rubens, en entendant la musique de ses bals, j'ai frissonné de désir et de douleur! que de fois je suis resté collé à la grille de son jardin, regardant les jeunes dames et leurs cavaliers se perdre deux à deux, sous les charmilles!.... Et je n'aurais eu qu'à vouloir pour que la grille s'ouvrît devant moi; car quiconque sait écrire son nom avec un pinceau est le bienvenu chez Rubens, et Gonzalès Coques n'est point pour lui un inconnu!.... Mais il eût fallu déranger la vie monotone que vous m'avez faite; en revenant du milieu de ces femmes aux douces paroles, j'aurais trouvé votre langage plus rude et votre humeur plus pénible : j'ai mieux aimé renoncer au plaisir pour ne pas trop sentir ma tristesse. L'art, d'ailleurs, peut consoler de tout, même de la jeunesse perdue; c'est à lui que j'ai confié mes douleurs; mais, pour Dieu! ne cherchez point à m'enlever cette dernière joie, Marguerite; car là où il n'y a plus d'espoir, il n'y a plus de patience.

Ces mots avaient été prononcés avec une amertume

Digitized by Google

profonde et une colère maîtrisée; mais la grosse Flamande ne parut pas les comprendre.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? dit-elle; vous vous ennuyez, vous avez envie d'aller au bal; qui vous en empêche?

Gonzalès fit un geste violent aussitôt réprimé.

— Retournez à votre cuisine, Marguerite, dit-il avec un désespoir résigné.

Ce calme subit exaspéra la Flamande.

— A ma cuisine! s'écria-t-elle, suis-je donc une servante et n'ai-je point droit de rester ici, si je le veux?... Oh! je ne suis pas encore si sotte que tu le crois, Jean; au milieu de toutes tes belles phrases, il y a une chose que je comprends, c'est que tu es ennuyé de moi et que tu me voudrais morte... Oui, morte!... Je ne serais plus gênante, alors; tu pourrais aller aux fêtes de Rubens, te perdre avec les belles dames sous les charmilles, et même les peindre en vierges! Seulement, Jean, quand tu ne m'aurais plus là, il faudrait renoncer à être aussi souvent malade, car les belles dames ont peur de la fièvre et les veilles leur gâtent le teint... Il ne faudrait point leur demander de passer dix jours et dix nuits près de toi; il n'y a que les servantes comme moi qui peuvent cela!...

— Oui, dit le jeune homme, vous m'avez soigné comme le bourreau soigne son patient, pour avoir la joie de me

Digitized by Google

tuer ensuite tout à votre aise! Ne suis-je pas, d'ailleurs, votre propriété; et, en bonne ménagère, ne devez-vous pas conserver un animal domestique dont on peut vendre les produits? Ce que vous teniez à sauver, ce n'était point ma vie, c'était mon travail.

— Il est beau, ton travail : voilà deux mois que tu n'as pas vendu un tableau; et cependant on t'en demande de tous côtés; mais tu aimes mieux rester des journées entières devant cette grande toile, regardant les mouches voler et te donnant l'air de penser afin de ne rien faire.

— Allez à votre cuisine, Marguerite, répéta Gonzalès, qui sentait sa patience à bout.

Mais la Flamande avait été blessée au vif, et, comme il arrive toujours en pareil cas, elle sentait sa colère grossir à mesure qu'elle parlait.

— Oui, reprit-elle, ma place est à la cuisine, car c'est celle des honnêtes femmes, et ici on ne reçoit que des filles de joie.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, au nom de Dieu!

— Ici, il ne doit y avoir que les ingrats qui oublient ce qu'on a fait pour eux.

— Sortirez-vous!...

— Que les paresseux qui se laissent nourrir par leur femme.

Gonzalès ne put en écouter davantage; il saisit Mar-

Digitized by Google

guerite par le bras, la poussa rudement dehors, referma la porte à clef et vint se jeter sur un fauteuil à l'autre bout de l'atelier.

C'était la première fois qu'il avait recours à la violence pour échapper aux persécutions de sa femme, et il se sentit à la fois triste et effrayé de ce qu'il venait de faire.

Gonzalès Coques avait épousé Marguerite un peu par reconnaissance, un peu par faiblesse et sans trop calculer les suites d'un pareil engagement. Il est un âge où l'on essaie tout ce qui est nouveau, sans hésitation, où l'on joue son bonheur, sa vie, par indifférence ou curiosité. Gonzalès avait moins regardé son union avec Marguerite comme un mariage que comme une association domestique. Il n'y avait vu, au premier abord, que le moyen de se faire un intérieur où il serait sûr de trouver quelqu'un qui lui tînt lieu de mère et de sœur; il ne tarda pas à voir combien il s'était trompé.

Marguerite l'aimait d'une affection peu élevée, mais entière et dominatrice. Il est rare que l'amour d'une femme déjà vieille pour un homme jeune n'ait point ce caractère tyrannique : il semble que dans les attachements tardifs, la passion veuille se dédommager d'une longue retenue, qu'elle tienne à compenser le temps perdu et à dépenser dans ses derniers élans tout ce qu'elle a économisé de tendresse et d'exaltation.

Digitized by Google

Malheureusement ces affections sont de tristes fleurs d'automne sans charme et sans parfums. La passion n'a de grâce que dans la jeunesse : c'est alors seulement qu'elle est aimable, caressante, car c'est alors seulement qu'elle est heureuse d'elle-même. Aussi les amours venus après l'âge manquent-ils toujours de loisirs et de possession. Le cœur s'y réchauffe comme les vieillards aux derniers rayons de l'été, avec une joie égoïste et puérile; on ne songe qu'à écarter tout le monde de son soleil, tandis que, plus jeune, on eût voulu le faire partager à tous. Heureux encore quand d'extravagantes faiblesses ne viennent pas déshonorer ces liaisons et compromettre par le ridicule la sainteté de l'amour !

Marguerite ne sut point éviter ce dernier écueil. Jalouse et impérieuse, elle poursuivit partout Gonzalès de ses ordres ou de ses plaintes.

Du reste, son penchant pour celui-ci ne manquait point seulement de jeunesse, mais de distinction, et l'on y trouvait, outre l'égoïsme d'une passion tardive, la grossièreté d'une âme plus soumise à l'instinct qu'au sentiment. Ce qu'elle aimait surtout dans Gonzalès, c'était sa jeunesse, sa beauté; c'était peut-être aussi cette faiblesse maladive qu'elle pouvait maîtriser ou soigner, et qui lui donnait ainsi, tour à tour, les plaisirs du despotisme et de la protection.

Or, aucune nature ne pouvait être plus antipathique

Digitized by Google

au jeune peintre. Autant il y avait chez Marguerite de brutalité ignorante, autant il y avait chez lui de susceptibilité délicate; c'était une de ces âmes amoureuses seulement des idéalités; papillons charmants, mais frêles, qui ne peuvent se heurter à la réalité sans y laisser la poussière de leurs ailes.

Gonzalès Coques ne manquait point pourtant d'énergie, mais c'était une énergie paresseuse à se produire au dehors. Replié sur lui-même, il était capable de tout supporter, pourvu qu'il fallût souffrir et non combattre. Ne sachant point soutenir l'action, la résistance le lassait vite; aussi n'eût-il rien accordé à la menace ni à l'insulte, mais la tracasserie obstinée finissait toujours par le vaincre.

Là était la cause de la domination presque absolue que Marguerite exerçait sur lui dans tous les détails de la vie, domination facile d'ailleurs, et dont les intelligences supérieures laissent le plus souvent le plaisir aux intelligences vulgaires, soit par indifférence, soit parce que, tourmentées de plus hautes préoccupations, elles dédaignent de combattre pour si peu.

Cependant, depuis que le despotisme de Marguerite s'était étendu sur l'art, Gonzalès commençait à le trouver plus difficile à supporter. Plusieurs fois déjà, lassé de ses accès de jalousie et irrité de ses persécutions, il avait songé à reconquérir son indépendance en quit-

Digitized by Google

tant Anvers ; mais un besoin d'affection le retenait malgré lui : il avait peur de retomber dans l'isolement qui avait attristé ses premières années. Marguerite était encore le seul être auquel il fût attaché par quelque lien ; près d'elle il était malheureux ; mais il n'était point seul, et pour ce cœur plein d'amour, la solitude c'était le néant.

La dernière scène que nous venons de raconter lui fit pourtant penser de nouveau à la fuite, et sans avoir pris de résolution, il se demandait comment il pourrait partir et où il devait aller, lorsqu'il entendit frapper doucement à la porte de l'atelier.

— Qui est là ? demanda-t-il brusquement.

Une voix douce et un peu tremblante répondit :

— C'est moi, maître.

Gonzalès alla ouvrir, et un enfant d'environ quinze ans, portant un riche costume polonais, entra dans l'atelier.

— Pardon, Antonio, dit le peintre, en passant amicalement la main sur la tête de l'enfant ; j'avais oublié que ce fût ton jour de leçon.

Antonio leva sur lui un regard triste et qui semblait exprimer un reproche.

— Je ne l'oublie point, moi, dit-il doucement.

Gonzalès alla se rasseoir, pensif, et l'enfant s'approcha de lui avec une timidité tendre.

Digitized by Google

— Vous êtes triste, maître !

Jean baissa la tête.

— Je comprends : elle est encore venue ici.

— Oui, dit Gonzalès ; elle est venue me rappeler qu'elle me nourrissait depuis deux mois à ne rien faire ; et elle a raison : depuis deux mois je n'ai travaillé que pour l'art ; mes journées et mes nuits se sont consumées ici, devant cette toile, où j'efface chaque matin ce que j'ai peint la veille !... car tous mes efforts sont inutiles, Antonio ; j'essaie en vain de saisir les vagues images qui flottent devant ma pensée : au moment de les reproduire, elles s'effacent et se confondent. Et comment en serait-il autrement ? Rien ne me rappelle leur beauté. Je cherche en vain autour de moi des formes à imiter : tout est lourd, grossier, trivial. Oh ! pourquoi ne suis-je pas né en Italie comme nos divins maîtres ?.... Pourquoi n'ai-je pas grandi comme eux dans une atmosphère de lumière, d'élégance et de poésie ?... Ah ! ils étaient heureux, ceux-là !... leurs âmes n'avaient qu'à refléter la création qui les entourait, et leurs pinceaux qu'à la copier. Ils n'avaient pas besoin, eux, d'inventer le soleil et la grâce. Ils ne prenaient pas pour modèle de Vierge une danseuse ramassée sur la place publique ! Ils peignaient au milieu de fleurs embaumées, de chants mélodieux, de femmes demi-nues ; et leur génie n'était que du bonheur !

Digitized by Google

En parlant ainsi, Gonzalès s'était approché de son tableau.

— Tout cela est froid et vulgaire, dit-il, en secouant la tête. Mon Dieu ! ne trouverai-je donc jamais le modèle de cette beauté que j'entrevois dans mes méditations?..... O Raphaël! Titien, où sont vos belles maîtresses qui vous ont rendus immortels ?

Il soupira et se tourna vers Antonio.

— Grâce à toi, du moins, enfant, j'aurai trouvé une des formes que j'avais rêvées; regarde, ma tête d'ange est belle, et cependant qu'elle est loin de la tienne! Veux-tu me servir encore de modèle aujourd'hui ?

— Je suis à vos ordres, maître.

Gonzalès reprit sa palette, vint se placer devant le chevalet, et compara les traits de l'ange à ceux d'Antonio.

— Que les lignes de ton visage sont nobles ! dit-il en regardant le jeune Polonais avec une admiration complaisante ; que de douceur et de tristesse dans ton regard !... Ah ! si tu avais une sœur qui te ressemblât !...

Il y eut un assez long silence. Gonzalès s'était remis à peindre avec ardeur. Tout à coup la porte de l'atelier s'ouvrit, et Marguerite parut de nouveau.

— Des gentilshommes espagnols qui demandent à monter, dit-elle brusquement.

— Au diable ! Que veulent-ils ?

— Je ne sais; mais ils sont arrivés en carrosse doré.

Digitized by Google

— Leurs noms ?

— Un seul s'est nommé : c'est le comte de los Cavallos.

Antonio jeta un cri.

— Eh bien, est-ce que vous les connaissez, vous ? demanda Marguerite.

Mais l'enfant ne répondait pas et jetait autour de lui un regard épouvanté. On entendit des voix sur l'escalier.

— Ce sont eux, dit Marguerite en allant ouvrir la porte.

Antonio courut à Gonzalès.

— Je suis perdu !

— Que veux-tu dire ?

— Au nom du ciel, faites-moi sortir sans qu'on me voie.

— C'est impossible.

Les visiteurs étaient déjà sur le palier.

— Cachez-moi, alors, cachez-moi ! s'écria l'enfant éperdu.

— Dans ce cabinet, dit Gonzalès, en le poussant vers un refuge où il ramassait ses toiles.

Dans ce moment, le comte, suivi de deux gentilshommes, parut sur le seuil.

— Voici mon mari, cria Marguerite, en présentant Gonzalès aux visiteurs.

Digitized by Google

— Bonjour, maître, dit los Cavallos; Rubens nous a parlé de toi et nous venons voir ton musée.

— Regardez, messeigneurs.

Les jeunes gentilshommes se mirent à examiner les toiles suspendues à la muraille et s'arrêtèrent devant les six tableaux commandés pour l'archiduc Léopold.

— Pourquoi diable ne termines-tu pas ces belles ébauches ? demanda le comte à Gonzalès.

— Je travaille à autre chose.

— Oui, grommela Marguerite, à une *Annonciation*.

— De la sainteté ? mauvais genre, maître : on ne sait pas où placer cela ; c'est indécent dans une chambre à coucher et triste dans une salle à manger. Et où donc est-elle, cette *Annonciation ?*

Coques montra du doigt son chevalet et les trois seigneurs espagnols s'approchèrent ; mais à peine le comte eut-il jeté les yeux sur la toile, qu'il s'écria :

— Et, pardieu ! regardez donc, Cabrella ; est-ce que vous ne connaissez point cette tête d'ange ?...

— Mais c'est la nièce de la duchesse d'Alcanzo, la belle Dolorès.

— Que dites-vous, messeigneurs ? s'écria Gonzalès en s'approchant.

— Ah ! tu mets nos grandes dames dans ces tableaux de sainteté, reprit los Cavallos ; mais tu connais donc la duchesse ? Je ne t'ai pourtant jamais rencontré chez

Digitized by Google

elle ; comment as-tu pu faire le portrait de Dolorès ? car c'est lui ; la ressemblance est merveilleuse.

— Cette tête d'ange, interrompit Marguerite, qui s'était approchée, mais c'est le portrait du petit Polonais.

— Quel Polonais ?

— Antonio ; il était là tout à l'heure ; où est-il donc passé ?

— Il est sorti, dit vivement Gonzalès.

— C'est impossible : nous l'aurions rencontré dans l'escalier ; il faut qu'il se soit caché.

— Il n'est point ici, vous dis-je.

— Je parie le trouver, moi.

Mais Gonzalès lança à sa femme un regard dans lequel il y avait tant de commandement, qu'elle s'arrêta court.

— Qu'est-ce donc ? demanda le comte ; pourquoi nous cacher le jeune Polonais qui a posé pour l'ange ?

— Cette femme est folle, monseigneur, j'ai peint cette tête de souvenir.

Los Cavallos regarda Gonzalès d'un air soupçonneux, prit ses compagnons à l'écart et échangea avec eux quelques paroles à voix basse.

Coques sentit qu'il fallait en finir.

— Messeigneurs désirent-ils encore quelque chose ? demanda-t-il froidement.

Le comte laissa tomber sur lui un coup d'œil hautain.

Digitized by Google

— Est-ce que nous te dérangeons, maître ?

— Je vis de mon travail, répondit le peintre.

Los Cavallos fit un geste de colère, qu'il réprima aussitôt.

— Nous te laissons alors, dit-il ; seulement, prends garde, il en coûte cher quelquefois pour peindre de nobles dames.

Et se tournant vers ses compagnons :

— Allons chez la duchesse, ajouta-t-il ; nous vérifierons la ressemblance de Dolorès avec l'ange.

Gonzalès leur ouvrit la porte et les vit disparaître dans l'escalier tournant.

A peine seule, Marguerite s'était avancée vers le cabinet, et s'était trouvée face à face avec Antonio.

— J'en étais sûre ! s'écria-t-elle.

— Sortez, sortez, Marguerite ! dit Gonzalès, qui était accouru.

— Pourquoi se cache-t-il ? que signifie tout ceci ?

Tout à coup les yeux de la Flamande s'arrêtèrent sur Antonio ; elle laissa échapper une exclamation, comme si un soupçon tout nouveau la frappait, et, par un mouvement trop rapide pour être prévenu, elle écarta la pelisse de l'enfant.

— Une femme ! s'écria-t-elle.

Gonzalès demeura immobile et sans voix.

— Une femme ! répéta Marguerite : est-ce bien possi-

Digitized by Google

ble ! Ah ! je comprends maintenant !... Voilà donc les élèves auxquels tu donnes des leçons, Gonzalès ?

— Taisez-vous, Marguerite.

— Ce n'est pas assez pour toi de la Catarina, il te faut des grandes dames !

— Taisez-vous, taisez-vous...

— Et tu crois que je souffrirai cela ? Non, non, je ne laisserai point changer ma maison en un mauvais lieu.

— Hors d'ici ! s'écria Gonzalès furieux.

— Oui, je m'en vais ; mais je reviendrai bientôt avec la duchesse d'Alcanzo !

Elle s'élança hors de l'atelier ; la jeune fille fit un mouvement pour la suivre ; puis, s'arrêtant :

— Qu'importe après tout ! dit-elle.

Et elle s'assit en pleurant.

Pendant toute cette scène, Gonzalès était resté comme frappé de stupeur. Ce qu'il venait d'apprendre était si subit, si inattendu, qu'il avait peine à en saisir le sens. Il entrevoyait un bonheur qu'il n'osait regarder en face, et devant lequel il fermait les yeux. Cependant, quand il se vit seul avec la jeune fille, qu'il entendit ses sanglots, il sentit son cœur se fondre ; il s'approcha de Dolorès et, se tenant devant elle, debout et les mains jointes :

— Senora, dit-il d'une voix suppliante, ayez pitié de moi, car j'ai peur d'être insensé. Je n'ose comprendre

Digitized by Google

ni croire... Oh ! ne me laissez point de trompeuses espérances, senora ; tout ce qui s'est passé ici est si étrange que j'ai peur de le mal expliquer. Ce déguisement... ces visites... Qu'y a-t-il pour moi au fond de tout cela ? Est-ce un bonheur ou un désenchantement ?...

Et comme la jeune fille gardait le silence et que ses sanglots redoublaient, il se mit à genoux devant elle :

— Senora, un mot seulement qui me dise ce que je dois craindre ou espérer... Oh ! regardez, je vous le demande à genoux, senora ; regardez... je pleure !

La jeune Espagnole laissa tomber ses deux bras autour du cou de Gonzalès, et prononça son nom tout bas. Celui-ci jeta un cri de joie.

— Dolorès ! Dolorès ! est-ce donc vrai, mon Dieu ! que vous êtes venue pour moi ? est-ce vrai que vous m'aimez ?...

— Gonzalès !..... répéta-t-elle, en appuyant sur le front du jeune peintre sa joue mouillée de larmes.

Celui-ci l'entoura de l'un de ses bras avec délire, et, lui relevant la tête de l'autre main, pour mieux voir :

—Oh ! mon Dieu, dit-il d'une voix brisée de bonheur, tout ceci n'est-il point un songe ?... ne suis-je point fou ? Moi aimé de vous, Dolorès, de vous noble fille et si belle !... Mais comment cela peut-il être ?... Mais oserai-je vous aimer, moi ?..... Oh ! il me semble que je ne pourrai que vous adorer comme Dieu ! Devant vous,

Digitized by Google

je sens le besoin de joindre les mains et d'être à genoux. Rien qu'à vous regarder, je pleure de joie! Oh! qui vous a rendue si miséricordieuse, et comment avez-vous pu arrêter vos yeux sur moi?

— Depuis un an, Gonzalès, je vous connais et je vous aime.

— Où m'avez-vous donc vu?

— Au couvent de Sainte-Marie, pendant que vous peigniez votre *Samaritaine*. Chaque jour, cachée dans les tribunes voilées, je passais des heures entières à vous regarder. Invisible pour vous, je vivais dans l'intimité de votre cœur; je vous voyais tour à tour le front pâle de désespoir ou lumineux d'enthousiasme; je vous entendais parler à votre œuvre, la louer ou la maudire; j'assistais enfin à toutes les angoisses de votre inspiration. Quelquefois, quand des curieux venaient vous rendre visite, je vous écoutais parler d'art, de poésie, de religion; tout ce que vous disiez me semblait nouveau, et cependant je sentais que toutes ces pensées étaient en moi. Enfin, un jour (vous l'avez peut-être oublié, vous), un jeune peintre que vous aviez connu dans votre enfance vint vous voir; vous lui fîtes la confidence de vos souffrances, et je vous connus alors tout entier. Votre ami vous raconta à son tour sa vie : il était, lui, plein de force et d'espoir : on l'aimait! Après l'avoir écouté, vous prîtes sa main. « Sois heu-

Digitized by Google

reux, Rynold, lui dites-vous... Ah! si une femme m'avait aimé, moi, j'aurais eu du génie. » Et vous pleuriez en parlant ainsi : ce fut de ce jour que je vous aimai.

— Ange! ange! s'écria Gonzalès, en serrant la jeune fille dans ses bras; et je n'ai rien su!....

— Peut-être me serais-je trahie; mais je n'en eus pas le temps. Ma tante, qui était en Espagne, revint et me fit sortir du couvent de Sainte-Marie. Je vous vis alors plus rarement; cependant je vous cherchais partout, et je vous rencontrais souvent sur les promenades ou dans les musées. Mais tout à coup je cessai de vous voir; je fus longtemps avant d'apprendre la cause de votre disparition; enfin, à force d'informations, je sus que vous aviez fait une longue maladie, que vous étiez encore convalescent!... Je ne pus résister plus longtemps à mon inquiétude. Ma tante, uniquement occupée des plaisirs du monde, me laissait toute liberté. Aidée par ma nourrice qui habite ici proche, je me procurai ce costume, et je me présentai à vous pour prendre des leçons de peinture. Vous savez le reste, Gonzalès. Je vous voyais souvent, je vous entendais parler : j'étais heureuse, et je me serais tue longtemps encore, si le hasard n'avait fait tout découvrir.

— Ah! ne vous en plaignez pas, Dolorès, car j'aurai dû au hasard la plus belle heure de ma vie. Si vous saviez ce que j'éprouve! je voudrais vous remercier de

Digitized by Google

mon bonheur, et je ne puis; je suis à vos pieds comme un enfant sans force, sans volonté, anéanti par la surprise et la joie; je n'ose me sentir vivre, j'ai peur qu'un mouvement ne m'éveille, et je voudrais mourir là en entendant votre voix et en vous regardant.

— Gonzalès, vous m'aimez donc aussi?

— Si je vous aime! Dolorès! mais songez donc que vous n'êtes pas seulement pour moi une femme : vous êtes la réalisation de tous mes espérances, de toutes mes chimères! Si je vous aime, mon Dieu! vous qui êtes descendue comme un ange vers le pauvre abandonné! mais ne voyez-vous pas que vous êtes tout pour moi maintenant, que je ne puis plus vivre que pour vous et par vous? Ah! béni soit le hasard qui a conduit ici ces gentilshommes!....

— Ah! vous me le rappelez; vous m'aviez fait tout oublier; los Cavallos est chez ma tante maintenant.

— Dieu! vous avez raison.

— La duchesse est implacable : elle voudra se venger sur vous de mon amour.

— Que m'importe!

—Songez que Marguerite va les conduire ici. Oh! je ne veux pas les attendre, je mourrais de honte et de douleur à leurs yeux; puis, ils me sépareraient de vous, Gonzalès.

— Oh! jamais! s'écria le peintre en l'entourant de ses bras. C'est Dieu qui nous a réunis, nous ne nous

Digitized by Google

quitterons plus. Tu ne peux rester ici désormais, Dolorès; eh bien! brisons les liens qui nous y retiennent, renonçons à notre passé et recommençons tous deux une nouvelle vie; que chacun de nous soit à l'avenir pour l'autre un monde et une famille : fuyons ensemble!

Digitized by Google

II

On apprit quelques jours après, dans les ateliers d'Anvers, que le peintre Gonzalès Coques avait disparu sans que l'on pût en deviner le motif. La duchesse d'Alcanzo annonça de son côté que sa nièce était subitement repartie pour l'Espagne, où un frère de sa mère l'appelait.

Il se répandit bien des bruits sourds de fuite et d'enlèvement; mais la duchesse n'eut pas de peine à les faire tomber. Elle continua à donner à ses amis des nouvelles de Dolorès et à leur montrer les lettres que celle-ci lui écrivait, disait-elle, d'Espagne, si bien qu'au bout

Digitized by Google

de quelque temps son absence n'occupa plus personne.

Cependant la duchesse ne négligeait rien pour découvrir la retraite de sa nièce. Les précautions qu'elle avait prises dans le but de cacher sa fuite lui avaient été bien moins inspirées par l'affection que par la vanité. Ce qu'elle voulait avant tout, c'était cacher qu'une Alcanzo eût pu descendre à aimer un homme du peuple ; car ce n'était point la faute qui la révoltait, mais le choix de l'amant : peu lui importait l'honneur, pourvu que les convenances fussent sauvées ; et Dolorès, épouse de Gonzalès, au lieu d'être sa maîtresse, lui eût semblé encore plus coupable, comme ayant *dérogé* plus irrévocablement. Peu sévère sur le fond des choses, elle comprenait que l'on accordât des faveurs passagères et secrètes à quelques manants doués d'esprit ou de beauté, mais non que l'on se compromît pour eux. Aussi accusait-elle surtout sa nièce de maladresse, et éprouvait-elle en définitive moins d'indignation que de dépit.

Mais ce qu'elle voulait à tout prix, c'était la séparer de Gonzalès et la faire reparaître avant que quelque circonstance inattendue dévoilât la vérité. Son orgueil y était intéressé; aussi eut-elle recours à tous les moyens pour découvrir les deux fugitifs, mais spécialement à un vieux serviteur de sa maison, dont elle avait éprouvé l'adresse en plusieurs occasions.

Perez avait été autrefois affidé de l'Inquisition et y

Digitized by Google

avait acquis cette perspicacité tenace et rusée de tous les gens habiles à l'espionnage. Semblable aux sauvages du Nouveau-Monde, qui retrouvent sur l'herbe l'empreinte du mocassin ennemi, il savait découvrir la trace la plus légère, l'indication la plus fugitive : il suivait votre piste, sentait l'air que vous aviez respiré, reconnaissait le mot que vous aviez jeté sur votre passage à un hôte ou à un mendiant.

Du reste, entièrement dévoué aux Alcanzo, Perez était un de ces vieux serviteurs qui se confondent avec les familles qu'ils servent et en épousent les passions. Tout ce que l'enlèvement de Dolorès avait fait éprouver à sa maîtresse, il en avait ressenti comme le contre-coup; l'orgueil des Alcanzo avait aussi été froissé en lui. Il jura donc de rejoindre la jeune fille, et partit muni des instructions de la duchesse.

Ainsi qu'il l'avait espéré, le talent de Gonzalès l'aida à retrouver ses traces. Celui-ci s'était réfugié à Bruxelles, où il vivait du produit de ses tableaux, qu'il avait soin seulement de faire vendre par d'autres mains; Perez trouva à Amsterdam plusieurs de ces peintures récemment mises dans le commerce; il remonta d'acheteur en acheteur et finit par arriver à Bruxelles, où il découvrit les fugitifs.

Ses mesures furent aussitôt prises pour enlever Dolorès et se débarrasser de son amant. Il se rappelait son

Digitized by Google

ancien métier d'affidé de l'Inquisition, et s'effrayait peu des moyens violents. Un soir donc que Gonzalès rentrait avec sa maîtresse, il se plaça sur son passage, accompagné de quelques hommes qui se jetèrent sur le jeune peintre et le frappèrent de plusieurs coups de poignard ; mais des bourgeois, attirés par les cris de la jeune fille, accoururent et forcèrent les assassins à prendre la fuite. Perez, arrêté par eux, fut jeté dans une prison, d'où il ne sortit qu'au bout de trois mois, et grâce aux démarches de la duchesse d'Alcanzo. Lorsqu'il se retrouva libre, les deux amants avaient quitté Bruxelles.

Il se remit à leur recherche avec une nouvelle ardeur ; mais, instruit sans doute par ce qui lui était arrivé, Gonzalès avait pris ses précautions pour que ses œuvres ne le trahissent plus. Perez parcourut en vain les boutiques de marchands, demandant des toiles de Gonzalès Coques et proposant de les couvrir d'or ; toutes ses perquisitions furent inutiles ; Gonzalès Coques ne peignait plus !

L'envoyé de la duchesse d'Alcanzo avait déjà parcouru vainement la Flandre, la Hollande, la France, l'Angleterre ; il revenait à Anvers désespéré, mais visitant pourtant sur sa route les magasins de brocanteurs et prenant toujours des informations. Un jour qu'il se trouvait à Oudenarde, dans l'atelier de Hals, moins célèbre par son talent que par son habileté à trafiquer de

Digitized by Google

celui des autres, ce peintre reçut plusieurs toiles qu'il déballa en présence de Perez.

— Quelles sont ces peintures? demanda le vieil Espagnol.

— Des merveilles, répondit Hals; des tableaux de fleurs d'un jeune homme qui ne s'est révélé que depuis quelques mois. D'ordinaire les plus grands artistes s'annoncent par des ouvrages imparfaits; celui-ci débute par des chefs-d'œuvre. Il y a dans ses productions la grâce du jeune homme et l'expérience du maître. Du reste, vous en pouvez juger, car j'ai ici sa plus grande et sa plus belle toile.

Hals écarta un rideau et montra à Perez un grand tableau suspendu à la muraille.

C'était l'intérieur d'une petite chambre pauvre et gaie. Au fond se montrait un lit de serge avec le bénitier et le rameau consacré, plus près deux chaises grossières; sur l'étroite croisée quelques pots de faïence ébréchée, garnis de tulipes variées, et enfin, au milieu, une corbeille d'osier à demi renversée. et d'où ruisselaient la verdure, les fruits et les fleurs.

— Voyez, dit Hals, que de finesse et d'harmonie! ce ne sont point seulement ici des fleurs, des meubles, des fruits; c'est tout un tableau, et cette chambre déserte a son expression comme une tête de Rubens. Parmi tous les peintres de notre temps nous n'en avons eu qu'un

Digitized by Google

seul, avant celui-ci, qui ait su donner à ses intérieurs cette poésie, et à sa peinture une étoffe aussi précieuse : c'est Gonzalès Coques.

— Gonzalès Coques, s'écria Perez, vous dites que le faire de ce tableau ressemble au sien?

— Autant que le faire de deux genres différents peuvent se ressembler.

— Et vous appelez ce peintre de fleurs?

— Henri Staubs.

— Où demeure-t-il?

— A Harlem.

— J'achète le tableau, maître Hals, dit Perez.

Le soir même il était sur la route d'Harlem.

A l'extrémité d'un faubourg de Harlem, et au fond d'un jardin cultivé par le fleuriste Koffman, s'élevait une maisonnette à demi enfouie dans les jasmins. Elle était composée d'un seul étage, auquel on arrivait par un escalier extérieur, que la vigne ombrageait, entrelacée de chèvrefeuilles roses. C'est là que vivaient Gonzalès et sa jeune maîtresse.

Tous deux avaient été séduits par l'isolement de l'habitation, qui les cachait à tous les regards, et par sa grâce rustique. Gonzalès, en outre, y avait trouvé l'avantage d'avoir toujours sous les yeux les fleurs et les fruits qu'il devait peindre.

Ayant compris, après son aventure de Bruxelles, que

Digitized by Google

ses tableaux le feraient toujours reconnaître, il s'était décidé à changer de genre et de nom, afin de donner le change à ses persécuteurs. Il lui en coûta un peu de quitter ainsi une carrière glorieusement conquise pour en essayer une autre incertaine et nouvelle; mais la sûreté de son bonheur était à ce prix.

Puis, il y avait pour cette âme quelque chose de plus précieux que la renommée, c'était l'art! Peu lui importait, après tout, le bourdonnement des hommes autour de son œuvre; ce à quoi il songeait, c'était à l'œuvre elle-même. Son amour (si profond pourtant et si délicieux) se confondait dans son cœur avec l'adoration pour l'art. Il n'aimait pas Dolorès uniquement parce qu'elle était douce à aimer, mais parce qu'elle était sublime à peindre. Il songeait moins souvent à son dévouement qu'à son inspiratrice beauté; et ce qu'il voyait en elle, ce n'était pas seulement une femme chérie, mais une part merveilleuse de la création, quelque chose de saint et de beau qui donnait du génie rien qu'à regarder!

Aussi consacrait-il une partie de ses journées à étudier ses grâces, à les reproduire sur la toile. Il s'inquiétait peu que ses progrès ne fussent point connus de la foule, qu'on n'y applaudît pas; lui, sentait son talent grandir; il en éprouvait le bonheur; il entrait chaque jour davantage dans la possession de l'art, comme le solitaire pieux dans la possession de son Dieu. Son génie

Digitized by Google

était plus que du génie, c'était de la religion. Pareil aux premiers chrétiens qui adoraient le Christ dans les catacombes sans écouter le bruit que Rome faisait au-dessus, il cultivait la peinture sans s'inquiéter de la renommée.

Quant à Dolorès, tout ce que sentait son amant, elle le sentait. Ces deux âmes semblaient s'être fondues dans une même religion; mais elles étaient arrivées au but par deux points opposés: Gonzalès avait compris l'amour par l'art; Dolorès, l'art par l'amour.

Tout le temps dont le jeune peintre pouvait disposer, il le consacrait à des études sérieuses. Condamné à ne peindre pour les autres que des fleurs ou des fruits, il peignait pour lui des madones, des saintes et des anges. Dolorès lui servait de modèle pour ses travaux, qu'il cachait à tous les yeux, et sa vie s'écoulait ainsi dans une succession d'études ravissantes et d'émotions suaves.

A force d'être grand, son bonheur l'effrayait parfois; aussi craignait-il à chaque instant de le voir s'écrouler et y veillait-il avec une fiévreuse anxiété.

Depuis son arrivée à Harlem, il avait tout fait pour s'effacer et empêcher qu'on ne l'entendît vivre. Le marchand qui lui achetait ses tableaux était le seul homme auquel il eût parlé; sa maison, la seule dans laquelle il fût entré. Dolorès était encore plus sédentaire : elle n'allait jamais à la ville et évitait les lieux fréquentés.

Digitized by Google

Seulement, quand la soirée était belle, elle descendait avec Gonzalès dans les prairies qui s'étendaient devant le jardin du fleuriste ; tous deux cherchaient les sentiers les plus solitaires, et, appuyés l'un sur l'autre, se parlant du sourire, ils s'avançaient à petits pas sur l'herbe fine, cueillant une fleur au buisson, suivant un papillon dans le ciel ou écoutant les oiseaux soupirer dans leurs nids de mousse.

Parfois, après une marche longue, ils s'arrêtaient au fond d'une clairière et Dolorès s'asseyait. Alors son amant restait debout devant elle. Les bras croisés et la tête penchée, il regardait le soleil se coucher derrière les arbres, il écoutait les rumeurs du vent dans les feuilles, les chants du laboureur à l'horizon, et au milieu de ces mille harmonies, de ces mille beautés, Dolorès lui semblait la reine de la création.

Puis la nuit descendait lentement ; la lune se montrait à travers les peupliers, et tous deux reprenaient la route qu'ils avaient suivie !.... — Heures d'amoureuses causeries, où l'on ne se voit plus parler, où le bras serre le bras qu'il soutient, où la tête se penche vers la tête aimée et où la confidence plus hardie s'éteint dans un baiser !

Depuis quelque temps, Gonzalès travaillait à une sainte Cécile qui, dans sa pensée, devait surpasser tout ce qu'il avait fait jusqu'alors : c'était la première fois

Digitized by Google

qu'il éprouvait cette joie de l'artiste qui reconnaît que la vie s'est communiquée à son œuvre. Un jour, après avoir travaillé avec plus d'assiduité encore que de coutume, il sentit le besoin de se reposer et sortit seul. Le marchand auquel il vendait ses tableaux de fleurs lui devait quelque argent; il se dirigea vers sa boutique pour le lui réclamer.

Une brise légère commençait à tempérer la chaleur du jour; les maisons du faubourg projetaient une ligne d'ombre à l'abri de laquelle on pouvait marcher; des enfants, assis sur chaque seuil, faisaient leur repas du soir, et les jeunes filles causaient près des fontaines.

Gonzalès s'avançait en promenant autour de lui un regard enchanté : comme tous les hommes que l'étude a tenus longtemps enfermés, il éprouvait, sous le ciel, une ineffable impression de bien-être; il sentait tous ses nerfs se détendre et son cerveau s'épanouir; l'air embaumé du soir l'enivrait, ses pieds ne touchaient plus la terre, tout lui semblait rayonner et sourire.

Il traversa ainsi le faubourg et arriva à la boutique de Georges Krab. Le fils du marchand s'y trouvait seul; Gonzalès lui demanda son père.

Il est en haut avec un étranger, répondit l'enfant.

— J'attendrai, dit le jeune peintre.

Et il se mit à examiner les tableaux et les curiosités de tout genre qui garnissaient la boutique de Krab. Un

Digitized by Google

carton rempli de gravures d'après Michel-Ange et Raphaël finit par fixer son attention ; il s'assit derrière une grande toile de Rubens placée au milieu du magasin, et se mit à les examiner une à une.

Il y avait déjà longtemps qu'il était là, lorsque des voix se firent entendre sur l'escalier. Une porte de ce côté s'ouvrit, et Georges Krab parut avec un étranger.

— Monte, Williams, dit le marchand à son fils, ta mère a besoin de toi.

L'enfant sortit.

— Voilà les deux tableaux dont je vous ai parlé, continua le marchand, en montrant à l'étranger les deux toiles suspendues au mur.

— C'est bien du même Henri Staubs dont j'ai vu les peintures à Oudenarde ?

— C'est moi qui revends ses tableaux à maître Hals.

— Peint-il autre chose que des fleurs ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Sûr.

— Et vous dites que ce Staubs n'habite Harlem que depuis six mois ?

— Environ.

— Quel air a-t-il ?

— C'est un grand et beau jeune homme, un peu pâle ;

Digitized by Google

un peu triste, les cheveux longs et l'œil doux : plutôt un Raphaël qu'un Rembrandt.

— C'est bien cela. Vit-il seul ?

— Je ne sais ; il ne vient ici que pour m'apporter ses tableaux, et ne parle jamais de lui. Cependant je me rappelle maintenant que le voisin Ryscoff m'a dit l'avoir rencontré un soir, dans les prairies, donnant le bras à une jeune femme fort belle ; la sienne, sans doute.

— C'est cela, c'est cela, répéta Perez ; il faut que je le voie.

Le marchand regarda l'Espagnol avec étonnement.

— Vous avez donc affaire à lui ? dit-il d'un ton soupçonneux.

— Oui, maître Krab ; où demeure-t-il ?

— Je ne sais pas, répondit Krab sèchement.

— Comment ?

— Maître Hals, à ce qu'il paraît, est las de me payer une pauvre commission sur les tableaux que je lui vends ; il veut les avoir de première main.

— Vous vous méprenez, maître ; je ne viens nullement de la part de Hals.

— Alors, c'est pour votre propre compte ? En tout cas, vous pouvez chercher ailleurs des renseignements sur Staubs : je ne suis pas encore assez niais pour donner l'adresse de mes peintres à un brocanteur.

Digitized by Google

— Mais il y a erreur, s'écria Perez; je ne suis point un marchand de tableaux.

— A d'autres !

— Je vous jure.

— C'est inutile.

Le marchand reconduisait l'Espagnol vers la porte.

— Maître, dit Perez en l'arrêtant et regardant autour de lui, je vous donne cent ducats si vous me faites connaître la demeure de Staubs.

Et comme le marchand allait faire un signe de refus :

— Écoutez-moi, ajouta-t-il ; il ne s'agit point ici de tableaux, mais d'enlèvement.

— Que voulez-vous dire ?

— Je recherche une jeune fille, dont le ravisseur, si je ne me trompe, est votre peintre de fleurs, qui ne s'appelle pas Staubs, mais bien Gonzalès Coques.

— Est-ce possible ?

— J'ai tout lieu de le croire ; mais vous pouvez m'aider à m'en assurer.

— Que faut-il faire ?

— Me mettre à même de voir la jeune femme avec laquelle votre peintre se promène.

— Ce sera difficile; il habite seul une maisonnette dans le faubourg neuf, sort rarement, et ne reçoit personne.

Digitized by Google

— Nous nous arrangerons de manière à l'en faire sortir. Je puis compter sur votre discrétion, maître ?

— Comme moi sur vos cent ducats ?

— En voici la moitié ; le reste après le succès.

— C'est convenu, dit Krab en comptant l'argent.

Perez s'approcha des tableaux que le marchand lui avait montrés, lorsqu'ils étaient entrés, et lut le nom écrit au bas :

Henri Staubs.

— Oui, oui, murmura-t-il ; tu as cru qu'il suffisait de changer de genre et de signer un faux nom pour me dérouter ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais la chasse aux hommes, et je savais bien que je retrouverais ta piste quelque part.

— En effet, dit le marchand qui s'était approché, maintenant je trouve dans ces peintures de fleurs quelque chose de la touche de Gonzalès Coques.

— N'est-ce pas, maître Krab ? Oh ! c'est lui ; j'en suis sûr ! il n'eût pu m'échapper qu'en cessant de peindre et en se perdant dans la foule ; mais ces grands artistes ont besoin de dire ce qu'ils ont dans le cœur, il faut toujours qu'ils soient en correspondance avec le public. Ils croient bien se cacher en changeant d'écriture, et ne songent pas que, tôt ou tard, on reconnaîtra la plume. Adieu, maître, je vais prendre mes précautions, et demain nous nous mettrons en campagne.

Digitized by Google

En parlant ainsi, Perez sortit de la boutique, et le marchand le suivit.

Cependant Gonzalès avait tout entendu. Aussitôt qu'il se vit seul, il quitta sa retraite, et, ouvrant une porte de derrière qu'il connaissait, il s'élança hors du magasin, et se mit à courir vers le faubourg neuf.

La conversation qu'il venait d'écouter ne pouvait lui laisser aucun doute : on avait découvert ses traces, et une prompte fuite était devenue nécessaire. Mais cette fuite ne devait le soustraire au danger que pour quelques instants; l'heureux hasard qui l'avait servi ne se reproduirait pas toujours; alors même que Dolorès et lui échapperaient encore une fois aux poursuites des Alcanzo, ne s'y trouveraient-ils pas bientôt exposés de nouveau, et tous leurs soins pour se cacher seraient inutiles. Perez l'avait dit, le pinceau du jeune peintre devait partout *signer son nom!*

Il fallait bien que Gonzalès le comprît enfin; il était placé dans l'alternative de renoncer à Dolorès ou de renoncer à l'art! et pourtant, entre ces deux malheurs, le choix lui paraissait impossible: le peintre et l'amant s'étaient désormais tellement confondus en lui, que, perdre l'une de ses joies, c'était les perdre toutes deux. Que serait, en effet, l'art sans Dolorès, sinon la nature sans le soleil? mais aussi, comment refuser le génie au moment où il allait venir? n'était-ce point là un sa-

Digitized by Google

crilége qu'expieraient les remords de toute une existence?

Oh! s'il n'avait fallu que se décider entre la pauvreté et la richesse! entre la vie et la mort!... Mais briser son cœur en deux parts, et choisir!... Gonzalès devenait fou à cette pensée. Également dominé par ses deux amours, il allait sans cesse de l'un à l'autre; on eût dit une mère entre deux enfants également chéris et dont un seul pouvait être sauvé. Par instants, l'art était le plus fort; puis Dolorès l'emportait à son tour. Il se débattait en vain au milieu de cette lutte, essayant de remettre la décision à plus tard; une voix qu'il ne pouvait étouffer lui criait de *choisir*. Il sentait comme un besoin d'embrasser sa situation tout entière; l'heure de la crise était venue, et son âme se révoltait contre une plus longue incertitude.

Il traversa le faubourg sans rien voir, sans rien entendre, et arriva, éperdu, au jardin du fleuriste. A l'aspect de la maisonnette, il s'arrêta.

Dolorès était là, qui l'attendait, sans doute, et rien n'était encore décidé dans sa pensée! Il se laissa tomber sans forces sur un banc de gazon; son incertitude était devenue du désespoir.

Il promena autour de lui un œil égaré: les fleurs fatiguées commençaient à relever leurs têtes; l'eau des bassins frissonnait sous le vent du soir, et le soleil couchant

Digitized by Google

étincelait comme un incendie à travers les acacias. Cette beauté de la création saisit Gonzalès.

— Oh ! non, murmura-t-il, en étendant les bras, non, je ne renoncerai point à tout cela ! Je veux vivre avec les fleurs et le soleil ; je suis peintre, je suis peintre !

Dans ce moment, un chant doux et retenu se fit entendre. Le jeune homme tressaillit, et, écartant avec précaution le feuillage du berceau sous lequel il était caché, il aperçut Dolorès penchée à la fenêtre, et qui semblait interroger la route du regard. La jeune Espagnole tenait à la main un vase de terre commune qu'elle essuyait, en chantant à demi-voix un *romancero* de son pays...

..... « Et le pâtre dit à Inès : je vous aime depuis sept ans, senora, et j'ai voulu vous le dire une fois.

» Maintenant, faites venir les soldats du comte votre père, pour qu'ils me chargent de chaînes ; appelez le bourreau qu'il mette mes membres à la torture ; commandez pour moi un cercueil, car je sais que j'ai mérité la mort.

» Inès répondit au pâtre : il sera fait selon votre désir, mais, pour chaînes, vous aurez mes bras ; pour tortures, mes baisers, et pour cercueil, le lit nuptial,

» Moi aussi, je vous aime, et, pour vous, je quitterai le château du comte ; j'étais riche, je serai heureuse ; j'étais puissante, je serai aimée.

» J'irai habiter votre cabane. Sanchez, je garderai avec

Digitized by Google

vous les chèvres dans les rochers; je serai une épouse laborieuse et soumise, comme il convient.

» Et ne regarde pas si mon front est plus blanc que le tien; il brunira bientôt sur la montagne; ne t'inquiètes pas si mes mains sont faibles; elles se fortifieront par le travail; mais regarde-moi au cœur, Sanchez, car mon cœur est courageux et fort. »

Pendant que Dolorès chantait, une révolution avait semblé s'opérer dans l'âme du jeune peintre. Ses deux mains s'étaient portées à son cœur comme pour en comprimer les battements; ses lèvres avaient murmuré le nom de Dolorès, et des larmes avaient mouillé ses paupières. Lorsque la jeune fille eut quitté la fenêtre, il demeura longtemps immobile; enfin, relevant la tête comme s'il eût pris une résolution, il sortit du berceau, monta l'escalier de la maisonnette et ouvrit doucement la porte.

Dolorès dressait la table pour le repas du soir : à l'aspect de son amant, elle poussa une exclamation de joie et vint se jeter dans ses bras.

— Que tu as tardé! dit-elle : j'allais devenir inquiète.

Gonzalès l'embrassa sans répondre.

— Qu'y a-t-il? demanda la jeune fille en reculant, tu es pâle.

Il s'assit et attira Dolorès sur ses genoux.

— On a découvert notre retraite, dit-il.

Dieu!

Digitized by Google

— L'homme qui a voulu m'assassiner à Bruxelles est ici.

— Perez !... qui te l'a dit ?...

Gonzalès raconta ce qui lui était arrivé chez maître Krab, et la conservation qu'il avait entendue.

— Tu le vois, ajouta-t-il, il faut que je renonce à la peinture ou à toi : le choix est fait.

Et courant à son chevalet, où la sainte Cécile était exposée :

— Je ne suis plus peintre ! s'écria-t-il ; tu m'as sacrifié ton rang et ton honneur, Dolorès, moi je te sacrifie mon art.

Il serra le tableau sur son cœur et y posa ses lèvres.

— Adieu, répéta-t-il, ô ma sainte adorée, qui devais me donner la gloire ! adieu, mon espérance ; adieu, mon rêve !

Et saisissant la toile avec rage, il la déchira sous ses pieds.

Digitized by Google

III

Deux années s'étaient écoulées depuis le jour où Gonzalès avait fui Harlem, et Perez avait inutilement continué à le chercher partout. Réfugié dans la petite ville de Carigliano, en Italie, l'amant de Dolorès avait été fidèle à sa résolution : ce n'était plus le peintre Staubs, mais le vannier Gonzalès Cano.

Cette métamorphose avait complétement dérouté l'émissaire de la duchesse d'Alcanzo; mais elle avait été fatale à Gonzalès.

Lorsqu'il avait sacrifié la peinture à Dolorès, il n'avait pas compris combien cette résolution lui deviendrait

Digitized by Google

cruelle; le sacrifice contraire lui eût été peut-être plus facile. La perte de sa maîtresse eût sans doute brisé son cœur; mais elle ne l'eût point anéanti; sa douleur eût trouvé à s'épancher dans l'art, elle eût pu avoir une expression et fût devenue du génie, tandis que maintenant son amour pour Dolorès demeurait condamné au silence.

C'était seulement en reproduisant les grâces de la jeune Espagnole, en faisant passer son âme sur la toile, que Gonzalès savait dire combien il la chérissait; plus il la peignait belle et céleste, plus il lui révélait son amour; la voix, pour lui, c'était le pinceau. Aussi, depuis que cette voix lui manquait, il ne savait plus exprimer sa tendresse; les paroles lui semblaient froides; elles appartenaient à tout le monde, tandis que son langage d'autrefois n'était qu'à lui!

Ainsi obligé de se taire, sa passion s'oubliait elle-même; depuis qu'il ne s'occupait plus aussi continuellement de Dolorès, il craignait de l'aimer moins, et cette pensée l'indignait. Il accusait son cœur d'ingratitude, d'insensibilité; il l'interrogeait comme un cadavre dans lequel on cherche à trouver de la vie.

Malheureusement, plus il le torturait ainsi, plus il le sentait refroidir. Dolorès était toujours ce qu'il aimait le plus au monde, mais il aimait moins toute chose; il y avait en lui comme une source amère qui coulait

Digitized by Google

sans cesse et empoisonnait ses joies ; il sentait enfin une sorte d'impuissance à désirer et à vouloir qui n'était autre chose que l'incapacité du bonheur.

Sa position matérielle ajoutait à ses souffrances. Il avait été habitué au travail capricieux de l'artiste, aux gains faciles, et il se lassait d'un labeur assidu qui lui apportait à peine chaque jour de quoi vivre le lendemain. Élevé au milieu d'ateliers tapissés de peintures, d'armes, d'étoffes précieuses, et accoutumé depuis l'enfance à tout ce qui était éclat et couleur, il sentait ses yeux blessés par la nudité de sa nouvelle demeure ; la tristesse monotone de ces murailles blanchies se communiquait à tout son être.

Dolorès s'en était aperçue avec une surprise douloureuse. Pour elle, l'indigence n'avait rien d'amer ; son amour enrichissait tout ; il illuminait sa cabane et en faisait un palais de fées ; non qu'il fût plus sincère que celui de Gonzalès, mais il était unique. Aucune autre passion n'y faisait obstacle, il n'y avait pour cette vie qu'un courant et qu'une étoile.

Puis son âme était jeune ; elle n'avait rien perdu de sa première souplesse, tandis que celle de Gonzalès avait vieilli dans les épreuves. Le bonheur lui était venu trop tard ; c'était maintenant un malade chez qui la joie elle-même éveillait un frisson douloureux.

Un jour que Dolorès était sortie pour rapporter quel-

Digitized by Google

ques ouvrages de femme à la comtesse d'Apani, qui habitait une villa près de Carigliano, Gonzalès vint s'asseoir seul au seuil de sa cabane. Depuis qu'il ne peignait plus, sa seule joie d'artiste était de contempler la campagne, et de voir les jeunes Napolitaines gagnant la ville avec leurs corbeilles de fruits, ou agenouillées aux pieds des madones. Il trouvait là tout ce que l'école d'Italie avait fait passer dans sa peinture : c'était un tableau immense qui comprenait tous les autres, et devant lequel il s'oubliait des heures entières.

Il l'admirait déjà depuis longtemps, lorsqu'une main folâtre se posa sur ses yeux, comme un bandeau; le jeune homme la reconnut et la baisa.

— C'est toi, Dolorès?

— Oui, moi, mon Gonzalès; mais lève donc la tête... ne vois-tu pas dans mes yeux que je t'apporte une heureuse nouvelle?

— Laquelle?

— Oh! tu attendras... je suis venue en courant; laisse-moi respirer et fais-moi une place près de toi.

Gonzalès l'assit sur ses genoux.

— Qu'y a-t-il donc, joyeuse messagère? voyons.

— Tu sais que je viens de voir la comtesse d'Apani? et nous avons causé longtemps. Elle m'a appris que la jeune fille qui veillait chez elle à tous les travaux de

Digitized by Google

femme était partie, et elle m'a proposé de la remplacer.

— Toi, s'écria Gonzalès, au service de la comtesse!

— Pourquoi non?

— Oublies-tu qui tu es, Dolorès?

— Je suis la bien-aimée d'un vannier.

Gonzalès la pressa contre sa poitrine en soupirant.

— Mais ce serait nous séparer, dit-il.

— En vérité!.... Croyez-vous que je n'y aie point pensé, signor Cano?.... c'est la première chose que j'ai objectée à la comtesse. — Eh! mon Dieu! m'a-t-elle répliqué, ton mari écrit bien, j'ai vu les mémoires qu'il envoie à ses pratiques; le comte a justement besoin d'un copiste, il le prendra.

— Et qu'as-tu répondu?

— J'ai accepté.

— Y songes-tu? Nous, attachés à la maison du comte... sous ses ordres... presque ses valets... Je ne pourrai m'y décider.

— Oh! ne dis pas cela, Gonzalès; tu accepteras, car je le désire, et tu ne voudrais pas me refuser. N'aie pas plus de fierté que moi, ami. Que t'importe d'être le vannier Cano ou le copiste du comte d'Apani? Il ne faut point être orgueilleux avec le bonheur, et là tu seras heureux, Gonzalès : les murailles de cette pauvre cabane n'attristeront plus tes regards; nous habiterons,

Digitized by Google

dans le parc, la joyeuse maisonnette que nous avons tant de fois regardée et enviée en passant sur le chemin; tu vivras au milieu des fontaines de marbre, des tableaux, des statues, de tout ce que tu aimes et qui te manque maintenant. Puis, songes-y, nous nous assurons un asile. Si jamais nous étions découverts, le comte nous protégerait. Oh! ne refuse pas, je t'en conjure.

Dolorès avait passé ses deux bras autour du cou de son amant, et levait sur lui des yeux pleins de prière.

— Qui pourrait te refuser? dit-il avec enchantement; nous irons chez le comte.

Le lendemain, tous deux se présentèrent à la *villa* Apani. C'était la première fois que Gonzalès y entrait; il fut frappé de sa grandeur et de sa richesse. A l'aspect des fresques qui ornaient le vestibule, il sentit son cœur battre et ses yeux se voiler: c'étaient, depuis trois ans, les premières peintures qu'il voyait.

On leur fit traverser plusieurs salles, une porte s'ouvrit: ils se trouvèrent en face du comte et de sa femme.

— Voilà votre copiste et ma femme de charge, dit celle-ci.

Gonzalès salua; mais ses yeux, en se levant, tombèrent sur une grande toile placée au fond de l'appartement.

— Un Corrége! s'écria-t-il.

Digitized by Google

Dolorès pâlit.

— Pardieu! dit le comte, vous êtes connaisseur, signor Cano. Comment avez-vous appris à distinguer si bien la touche des maîtres?

— En regardant, répondit Gonzalès.

— Et où avez-vous vu leurs tableaux?

— Chez les marchands et dans les musées.

Le comte ne le pressa point davantage; il lui fit quelques questions, lui donna ses ordres et l'engagea à aller prendre possession avec Dolorès du logement qui leur était destiné.

Mais la vue de cette peinture du Corrége avait troublé Gonzalès jusqu'au fond de l'âme. Tant qu'il n'avait vu que la nature, sa passion s'était agitée sourdement en face de cet immense et écrasant chef-d'œuvre ; elle était demeurée comme immobile d'impuissance et absorbée tout entière dans une incessante contemplation ; la sublimité du modèle ôtait même le désir de l'imitation ; l'aspect de ce tableau du Corrége, au contraire, le rendit à toutes ses préoccupations d'autrefois. C'était comme un témoignage de ce que pouvait l'art, une leçon qui révélait les moyens d'atteindre le but.

L'amour de Gonzalès pour la peinture se réveilla, accru de toutes les contraintes qu'il s'était imposées longtemps. Ce fut comme un long jeûne dont cette imagination ardente voulait se dédommager enfin. Il n'y

Digitized by Google

eut plus pour l'amant de Dolorès ni calme, ni joie, ni sommeil. Il voulut lutter contre ses tentations, mais en vain : une fièvre de désir, de douleur et de colère s'était emparée de lui ; le tableau du Corrége était un talisman fatal dont il ne pouvait vaincre la puissance ; il y songeait sans cesse ; la nuit, il le retrouvait dans ses rêves ; il croyait entendre des voix mystérieuses qui lui criaient : *Regarde! regarde!* Souvent, au point du jour, pendant que Dolorès dormait encore, se levant éperdu, il se glissait comme un criminel le long des murailles de la *villa*, franchissait une fenêtre, pénétrait sans bruit jusqu'à la salle où l'œuvre merveilleuse était exposée, et demeurait là, muet, l'œil fixe, jusqu'à ce que les premier bruits du matin le forçassent à fuir.

Cette visite redoublait chaque fois son exaltation ; il le savait et ne pouvait s'empêcher de le faire. Semblable à ces hommes qui redoutent l'ivresse et y retombent toujours, il revenait chaque jour attiser ses désirs devant la magique peinture.

Ces émotions ne tardèrent pas à altérer gravement sa santé. La vie de Gonzalès avait toujours été menacée, et la joie inespérée que lui avait donnée l'amour de Dolorès avait pu seule conjurer la maladie ; le bonheur lui avait tenu lieu de santé ; mais avec celui-ci cessa le prodige, et le mal fit des progrès rapides.

Chaque jour ses forces diminuaient : cependant ja-

Digitized by Google

mais la vie n'avait été pour lui si douce, si facile : tout le monde l'aimait à la villa Apani, le comte le laissait libre, et ses journées s'écoulaient à se promener sous les bosquets de lauriers, à lire auprès des cascades, ou à cultiver des fleurs. Mais ces loisirs mêmes entretenaient son mal et lui étaient funestes. Uniquement préoccupé de son rêve, il ne voyait que lui sous les bosquets, près des cascades et au milieu des fleurs. Le médecin du comte avait vainement été appelé pour lui donner des soins, tous les remèdes avaient échoué contre la langueur à laquelle il succombait.

Dolorès ne négligeait rien pour pénétrer la cause de ce mal secret. Elle avait redoublé d'affection, elle avait interrogé Gonzalès ; tout avait été inutile : il avait refermé son âme sur son désespoir! Aussi tendre près de la jeune fille, il continuait à lui sourire, mais de ce pâle sourire qui glace. Celle-ci renonça à obtenir de lui une confidence qu'il paraissait décidé à refuser; mais elle se mit à scruter toutes ses paroles et tous ses mouvements, espérant découvrir, à force de surveillance, ce qu'il lui cachait.

Une nuit, elle crut entendre quelque bruit et se réveilla en sursaut. Gonzalès n'était plus là! Effrayée, elle se leva en l'appelant, et courut à la pièce voisine ; mais elle s'arrêta muette sur le seuil.

Debout devant le mur que la lune éclairait, comme

Digitized by Google

devant une toile préparée, Gonzalès faisait le geste de peindre. Par instants il s'éloignait pour juger de l'effet de son tableau. Son front étincelait d'enthousiasme, et ses lèvres murmuraient des paroles interrompues.

— Courage!.... j'ai trouvé ton secret, Corrége..... je trouverai le tien, Raphaël..... c'est le même..... Mêler ses couleurs à un rayon de soleil..... Regardez.... c'est cela!....

Il fit quelques pas en arrière; sa figure s'illumina d'une joie céleste, et ses mains se joignirent.

— Enfin, mon Dieu! enfin, murmura-t-il.

Il demeura assez longtemps immobile, puis relevant la tête comme s'il sortait d'une profonde rêverie, il s'avança vers le mur, fit le mouvement de fermer un rideau sur sa peinture imaginaire, et s'avança vers l'autre chambre.

Ce qu'elle venait de voir avait tout révélé à Dolorès; elle résolut de sauver Gonzalès à tout prix.

Dès le lendemain, elle demanda à voir la comtesse; elle la trouva causant avec son médecin.

— Que veux-tu donc, mon enfant, dit celle-ci, et pourquoi es-tu ainsi tremblante?

— Signora, répondit Dolorès, je viens vous confier un secret.

Le médecin voulut se lever.

Digitized by Google

— Restez, signor Juliano, continua-t-elle, vous aussi; vous devez tout savoir.

Alors, les yeux baissés, pâle de honte et la voix étouffée, elle raconta son amour pour Gonzalès, comment celui-ci avait renoncé à son art, et comment cette résolution le faisait mourir. Quand elle eut achevé, elle joignit les mains, et laissant couler ses larmes :

— Maintenant, ajouta-t-elle, ayez pitié de moi et sauvez-le. Je ne veux pas qu'on m'arrache à lui, mais je veux qu'il vive. Vous êtes puissante, signora; chez vous, on n'osera pas nous faire violence : cachez-nous ici, et je serai votre esclave soumise, et Gonzalès tapissera votre palais de chefs-d'œuvre.

Dolorès était tombée aux pieds de la comtesse. Celle-ci, tremblante de surprise et d'émotion, s'efforça de la relever avec de tendres paroles; mais la jeune fille éperdue restait à genoux en répétant :

— Ne me refusez pas ! oh ! ne me refusez pas !

— Qui aurait le courage de vous refuser, pauvre enfant? dit la comtesse. Rassurez-vous; Gonzalès reprendra ses pinceaux, et vous trouverez ici, tous deux, un asile sûr; mais de grâce, relevez-vous.

— Oh ! non ! non ! s'écria la jeune fille, en couvrant de baisers la main de la comtesse; laissez-moi à genoux pour vous remercier, signora. Oh ! répétez-moi que Gonzalès pourra peindre : c'est sa vie, signora. Vous le

Digitized by Google

voyez, depuis qu'il a brisé ses pinceaux, il est plus faible, plus pâle chaque jour....; et si je le perdais..... oh! si je le perdais!...

— Ne craignez point cela, enfant, nous le sauverons; n'est-ce pas, docteur, que nous le sauverons?

Le médecin fit, avec hésitation, un signe affirmatif.

A ce geste, Dolorès se dressa sur ses genoux, droite et pâle.....

— Ah ! s'écria-t-elle, il est perdu!

— Je n'ai pas dit cela, répliqua Juliano embarrassé.

— Il est perdu! reprit Dolorès en se levant d'un bond; votre geste l'a dit. Oh! ne me cachez pas la vérité. N'est-ce pas qu'il est perdu? Depuis longtemps vous ne reveniez plus le voir; vous l'aviez donc abandonné? O mon Dieu! n'y aurait-il plus d'espoir? Mais c'est impossible, depuis quelques jours il cause, il sourit, il est presque bien portant.

Et comme Juliano restait les yeux baissés, sans répondre:

— Ah! reprit-elle, j'y pense maintenant: on dit qu'il y a des maladies où l'on est mieux ainsi aux derniers instants.... Est-ce la vérité?

— C'est la vérité.

La jeune fille retomba à genoux en se tordant les mains; puis, comme si son cœur se fût refusé au désespoir, elle reprit:

Digitized by Google

— Mais maintenant vous connaissez la cause de son mal, signor Juliano..... Vous êtes habile...; vous le guérirez... Oh ! dites qu'on peut le guérir.

— Il est trop tard !

Dolorès jeta un cri. Au même instant, la porte de la chambre voisine s'ouvrit, et Gonzalès parut, l'œil étincelant.

— Trop tard ! répéta-t-il; des pinceaux alors, donnez-moi des pinceaux.

— Ah ! c'est moi qui t'ai tué, dit Dolorès en se jetant dans ses bras.

— Des pinceaux ! des pinceaux avant de mourir ! répétait Gonzalès avec égarement... Je viens de voir le Corrége.... là, près de son tableau....; il m'a parlé... Moi aussi, je suis peintre !

Il voulut faire quelque pas en avant; mais il chancela, s'appuya au mur et s'évanouit.

On le transporta chez lui, où il reprit bientôt ses sens; il était en proie à une fièvre ardente. Il voulut qu'on lui apportât tout ce qu'il fallait pour peindre; toile, pinceaux, palette, il toucha tout avec une joie d'enfant : il respirait avec délices ce parfum d'atelier qu'il n'avait point senti pendant deux longues années. Lorsque le chevalet eut été approché, il se dressa sur son lit, pria Dolorès de se placer à quelques pas, et se mit à peindre.

Digitized by Google

On eût dit qu'une puissance surnaturelle était descendue en lui, et qu'il agissait sous son influence, sans avoir conscience lui-même de ce qu'il faisait. Sa main n'avait ni hésitation ni tremblement; la toile, sous son pinceau, s'animait comme par enchantement. Le comte et Juliano, placés derrière lui, ne pouvaient retenir, par instants, leurs cris d'admiration; mais Gonzalès ne les entendait pas. Les cheveux en désordre, l'œil étincelant, il peignait en chantant les airs de son enfance, oubliés depuis longtemps, et qu'il retrouvait alors comme par miracle.

Tout à coup, au milieu de ces chants qui semblaient murmurés par instinct, le *romancero* favori de Dolorès se fit entendre :

« Moi aussi, je vous aime, et pour vous je quitterai le château du comte. J'étais riche, je serai heureuse ; j'étais puissante, je serai aimée.

. . . .

» Et ne regarde pas si mon front est plus blanc que le tien : il brunira bientôt sur la montagne ; ne t'inquiète pas si mes mains sont faibles, elles se fortifieront par le travail ; mais regarde-moi au cœur, Sanchez, car mon cœur est courageux et fort. »

Les premiers vers avaient été chantés par le mourant comme une vague réminiscence, mais insensiblement ses souvenirs semblèrent se réveiller.... et il s'arrêta.

Digitized by Google

— C'est Dolorès qui chantait cela à Harlem, dit-il... le jour où je lui ai promis de ne plus peindre.

Et apercevant les pinceaux qu'il tenait à la main :

— Malheureux ! j'ai manqué à ma promesse..... Perez va venir... il va nous reconnaître... Fuyons... fuyons...

Il voulut faire un mouvement pour s'échapper ; le comte et Juliano le retinrent.

— Les voilà ! s'écria-t-il ; Dolorès... cache cette toile... déchire-la... déchire-la !...

Il fit un effort pour saisir lui-même son tableau ; mais à peine sa main l'eut-elle touché, qu'elle s'arrêta comme impuissante à consommer cette destruction. Ses deux bras se roidirent dans un geste de douleur et de prière, il retomba en arrière avec un soupir, et ses yeux se fermèrent pour toujours.

Digitized by Google

LES EAUX D'ABANO

I

Deux hommes étaient assis sous un berceau de vigne, les coudes appuyés sur une table rustique, et fumant des cigarettes parfumées.

Le plus vieux, qui paraissait avoir environ quarante ans, était grand et pâle ; son costume, riche, quoique simple, avait quelque chose de grave et presque de militaire ; quant au plus jeune, il se faisait remar-

Digitized by Google

quer par l'élégance débraillée alors à la mode en Italie comme en France. Ce fut lui qui reprit la conversation évidemment tombée depuis plusieurs minutes.

— Ma foi, mon cher Alfieri, dit-il en secouant délicatement la cendre de sa cigarette, je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer en venant aux eaux d'Abano.

— C'est cependant la place d'un malade.

Le jeune homme regarda le comte.

— En effet, reprit-il, je vous trouve changé; vous êtes encore plus pâle que de coutume. Avez-vous consulté les médecins ?

— Oui.

— Que vous ont-ils dit ?

— Ce qu'ils disent toujours. L'hiver ils me promettent la guérison pour l'été prochain; l'été ils me la promettent pour l'hiver: les docteurs de Milan me conseillent l'air de Naples, et les docteurs de Naples l'air de Milan ! Je me laisse conduire, je fais ce qu'ils veulent, et j'achève tranquillement de vivre.

— Allons donc, quelle idée ! est-ce qu'on meurt à votre âge ?

— Quelquefois, murmura Alfieri d'un air pensif et en baissant la tête.

— Parbleu, j'y suis ! s'écria le jeune homme, je parie que vous pensez à la prédiction de votre vieille sorcière ?

Digitized by Google

— Ai-je tort, Celini ? Je n'avais que douze ans lorsque cette femme m'a annoncé tout ce qui m'est arrivé depuis. Elle m'avait averti que je quitterais le Piémont, que je deviendrais poëte, que mon nom serait célèbre.

— Et que vous deviez mourir à trente-cinq ans ? Qui ne connaît cette histoire ? Vous avez fait sur cette prédiction un sonnet que toute l'Italie sait par cœur. Mais, que diable ! vous avez trop de raison pour être superstitieux !

Le comte soupira sans répondre, et il y eut un moment de silence.

— Voulez-vous savoir ce qui vous tue ? reprit Celini ; c'est votre isolement. Au fond, vous n'êtes point malade.

— Les médecins me l'ont déjà assuré, répondit le comte en souriant, et je sais que je mourrai très-bien portant.

— Pourquoi ne pas vous distraire ? Quand vous avez quitté Milan vous parliez de voyager ; je vous croyais en Espagne.

— J'en viens.

— Ah !... Vous deviez aussi visiter la France ?

— J'en viens.

— L'Allemagne ?

— J'en viens.

Celini le regarda entre les deux yeux.

— Mais vous venez donc de partout ? s'écria-t-il. Au

Digitized by Google

fait; je me rappelle que vous êtes un voyageur expéditif; vous visitez les pays au galop de votre cheval ! Mais vous ne devez avoir rien vu.

— Pardonnez-moi; j'ai vu des montagnes, des routes, des villes, et, au milieu de tout cela, beaucoup d'hommes qui s'agitaient pour ne rien faire.

— Et qu'avez-vous remarqué ?

— Trois institutions fort belles : la schlague en Allemagne, la police en France et l'inquisition en Espagne.

— Vous serez toujours le même, dit Célini en riant : misanthrope et républicain; un vrai descendant de Brutus devenu sujet du pape.

Puis, prenant un ton plus sérieux :

— Savez-vous, Alfieri, que vous ne méritez pas les faveurs dont le sort vous a comblé ? Tous nos théâtres retentissent de vos triomphes; l'Italie entière a les yeux sur vous, vous êtes noble, riche, encore jeune, et vous paraissez mécontent de vivre !... Que pouvez-vous donc désirer pour être heureux ?

— Mon Dieu, qui sait ? quelque chose, peut-être, que possède le dernier de ceux qui me regardent du milieu de la foule : un bonheur obscur, une maisonnette cachée dans les arbres, et une femme aimée assise sur mes genoux.

— Mais, tout cela, qui vous empêche de l'avoir ?

Alfieri haussa légèrement les épaules en soupirant.

Digitized by Google

— Vous oubliez que le hasard a fait de moi un *homme célèbre*, dit-il, et un *homme célèbre* est un animal rare que chacun veut voir. Je cherche vainement l'ombre : il faut que je vive perpétuellement en plein jour et en représentation. Tout le monde se croit le droit de regarder jusqu'au fond de mon existence ; mes livres sont comme des laquais, qui crient partout mon nom devant moi. Dès que je parais, adieu la libre causerie ; chacun se hausse sur la pointe du pied, pour me voir par-dessus l'épaule de son voisin. En ma présence, les femmes se taisent par crainte ou posent par vanité. Vous le savez, d'ailleurs, Célini, élevé au fond des montagnes, longtemps étranger au monde, j'y apporte une tristesse embarrassée. Tous ces regards qui sont sur moi me gênent, me font souffrir ; ne pouvant distinguer la sympathie véritable de la curiosité, je me tiens à l'écart et je garde le silence. On me trouve hautain quand je ne suis que malheureux ! Ah ! pauvre et obscur, je pourrais croire à l'intérêt que l'on me témoigne, tandis que maintenant je doute toujours de la sincérité d'une affection et je ne sais jamais si c'est moi que l'on aime ou si c'est ma position.

— Je comprends ; vous êtes malheureux comme un roi.

— Vous croyez plaisanter, mais c'est la vérité. Lorsque je suis arrivé ici, j'espérais échapper à ces ennuis ;

Digitized by Google

pendant quelques jours, j'ai pu vivre comme tout le monde, d'une vie libre et simple, j'étais heureux !... Lorsque l'arrivée d'un homme qui m'avait aperçu je ne sais où a tout détruit.

—Voyez pourtant l'injustice du sort, dit Celini ; votre célébrité vous gêne, et moi j'ai beau travailler, je reste plongé jusqu'aux oreilles dans mon obscurité.

— C'est de votre faute, vous ne faites rien sérieusement.

— Pardieu ! il s'agit bien de cela ; oubliez-vous que je suis aux gages d'un *impressario*, obligé d'avoir trois actes d'esprit tous les mois. Vous ne savez pas ce que c'est que les théâtres, mon cher ; des espèces de cabarets où l'on tire son génie à la clef...

— Au risque de trouver bientôt la lie.

— C'est précisément ce qui m'est arrivé ; j'ai vécu longtemps sur une douzaine d'idées... Vous savez, une idée, cela peut se présenter de mille manières : on met le commencement à la fin, le milieu au commencement, et le public appelle cela de la fécondité ! Je suis allé ainsi trois ans ; mais à la fin on s'est aperçu que je donnais du drap retourné pour du drap neuf : on a sifflé !

— Et comment avez-vous fait ?

— Ma foi, quand j'ai vu qu'il fallait trouver du nouveau, je me suis décidé à voyager pour régénérer mes inspirations et chercher des sujets ; si bien, mon cher

Digitized by Google

comte, que ce n'est pas moi dans ce moment, mais le théâtre de Milan qui est malade et qui prend les eaux.

— Et vous pensez que ce moyen vous réussira ?

— J'en suis sûr. Il y a foule à Abano, je ne puis manquer de rencontrer des originaux, d'entendre des anecdotes, de découvrir des intrigues ; il se joue ici cinquante comédies par jour, et autant de drames ; ce sera bien le diable si je n'en devine aucune : d'autant que je compte adopter le rôle d'espion.

— N'avez-vous encore rien trouvé ?

— Vous croyez rire... parce que je ne suis arrivé que depuis hier ; eh bien ! si je vous disais que je suis déjà sur la voie d'une intrigue !

Alfieri fit un geste d'incrédulité.

— Écoutez, dit Celini en baissant la voix, hier, fort tard, ne pouvant dormir, par suite de l'agitation du voyage, je suis descendu au jardin ; vous connaissez le petit pavillon qui se trouve au bout ?

— Oui.

— Eh bien ! je venais d'y arriver, et j'allais passer outre, lorsque j'entends tout à coup une porte ou une fenêtre se refermer brusquement ; je me détourne, et je me trouve face à face avec un inconnu.

— Que dites-vous ?

— A ma vue, il s'arrête court, fait un mouvement

Digitized by Google

comme pour me parler, puis paraît se raviser, tourne le dos et disparaît.

— Avez-vous vu ses traits?

— Comme je vous vois; il faisait un clair de lune admirable.

— Alors, vous pourriez le reconnaître?

— C'est déjà fait.

— Comment?

— Ce matin, je l'ai retrouvé parmi les baigneurs.

— Vous savez son nom?

— On l'appelle Marliano.

Le comte se leva vivement.

— Êtes-vous sûr qu'il sortît du pavillon? s'écria-t-il.

— Je ne puis l'affirmer; mais cela se pourrait.

— Et c'est bien au bout du jardin, près des peupliers, que vous l'avez rencontré?

— Sous les fenêtres de la marquise d'Alcanzo.

Alfieri devint pâle; ses lèvres s'agitèrent convulsivement; mais il maîtrisa presque aussitôt son émotion et se rassit.

— Vous voyez que je n'ai pas perdu mon temps, continua Celini, qui, tout entier à son récit, n'avait point pris garde au trouble du comte. Je suis sur la voie d'un imbroglio amoureux qui peut me fournir d'excellentes scènes. J'avais déjà remarqué ce Marliano pour sa laideur; il a l'air du mauvais larron. En le voyant suivre

Digitized by Google

partout la marquise, qui a l'air de ne pouvoir le souffrir, j'avais cru d'abord que c'était son mari; mais on m'a détrompé; ceci est un secret qu'il faut que vous m'aidiez à éclaircir.

Il y en avait un, en effet; mais ce n'était point de ce jour que le comte en cherchait l'explication. Celini était loin de soupçonner tout l'intérêt que ce mystère avait pour lui, et dans quelles angoisses son récit venait de le jeter.

Digitized by Google

II

La marquise d'Alcanzo était arrivée à Abano, seule et malade, depuis environ trois mois. Alfieri avait alors affecté de la fuir, et n'avait négligé aucune occasion de lui témoigner de l'éloignement; mais la jeune veuve sembla prendre à tâche de détruire des préventions dont elle ignorait les motifs. Par suite, la froideur du comte fit insensiblement place à une politesse bienveillante, puis à une intimité chaque jour plus familière. C'était la première fois qu'il trouvait les grâces de la femme ennoblies par une intelligence qui semblait s'ignorer elle-même, sans pourtant s'abandonner. De douces ha-

Digitized by Google

bitudes s'établirent entre la marquise et lui. Il sentit bientôt qu'elle entrait dans sa vie, et en devenait la part la plus précieuse.

Il allait le lui dire sans doute, lorsque Marliano arriva. A sa vue, Bianca parut se troubler; elle l'accueillit avec un effroi déguisé : il y eut entre eux comme un combat muet, duquel la jeune veuve sortit vaincue et soumise.

Alfieri s'aperçut dès lors qu'elle le fuyait. On eût dit que ce Marliano exerçait sur elle une surveillance jalouse à laquelle elle se soumettait à contre-cœur. Quels étaient les droits de cet homme? Alfieri l'ignorait. S'il était l'amant de la marquise, pourquoi semblait-elle le craindre? s'il lui était étranger, pourquoi semblait-elle lui obéir? Le comte avait en vain hasardé quelques questions; l'Italienne s'était refusée à toute explication. Depuis quinze jours que Marliano était arrivé, rien n'avait révélé sa véritable position près de Bianca. Le récit de Celini paraissait, au premier abord, lever tous les doutes, mais en flétrissant la jeune veuve : le comte n'y crut qu'un instant. Son cœur se révolta contre une supposition injurieuse, et il aima mieux ne pas comprendre que de soupçonner.

Cependant une inquiétude navrante lui restait : croire à la pureté de l'objet aimé ne suffit pas; il faut qu'elle ne soit point discutée par l'esprit. Puis, quel

Digitized by Google

ché à la cacher. Mais si c'est là, madame, la cause de la froideur qui a succédé, depuis quelques jours, à votre bienveillance, vous punissez bien cruellement des préventions que votre présence a suffi pour dissiper.

— Et puis-je savoir quelles étaient ces préventions, monsieur?

— Refuser de vous les expliquer serait vous faire croire à quelque répugnance injurieuse : quand vous êtes arrivée, j'ai voulu partir, parce que votre vue me rappelait un souvenir douloureux.

— Et lequel?

— Celui d'un ancien compagnon d'études, madame, avec lequel j'avais grandi et que j'aimais comme on s'aime dans l'enfance, parce qu'on est joyeux et du même âge. Nous étions séparés depuis longtemps sans nous être oubliés; je savais qu'il vivait heureux à Gênes; des amis communs me donnaient de loin en loin de ses nouvelles. Il y a un an environ, j'appris qu'il aimait une femme belle, noble et recherchée; je lui écrivis deux fois sans obtenir de réponse; enfin, je reçus une lettre de sa mère... Son amour lui avait été funeste; un rival l'avait tué.

— Et vous appelez cet ami?

— Julio Aldi.

A ce nom, la marquise jeta un cri.

Digitized by Google

— Ce fut alors que j'entendis prononcer votre nom pour la première fois, continua Alfieri...

Et voyant que la jeune femme avait caché son visage dans ses mains :

— Pardon, madame, dit-il d'une voix émue et suppliante, je vous ai affligée... mais il le fallait. Maintenant vous comprenez pourquoi j'ai voulu un instant éviter une rencontre qui me rappelait la perte d'un ami.

— Mon Dieu! vous avez dû bien me haïr, s'écria la marquise, suffoquée par les larmes.

— Ne le croyez pas, madame; je sais que vous avez tout fait pour empêcher ce duel dont vous étiez la cause innocente; que vous avez même couru au lieu du combat.

— Trop tard, mon Dieu!

— La faute n'en fut point à vous, et la mère d'Aldi elle-même vous a rendu justice; ce n'est pas vous qu'elle accusait dans sa douleur, madame, mais son fils, qu'une folle témérité avait jeté devant l'épée toujours levée de ce baron de Rocca. Ah ! combien de fois moi-même l'ai-je condamné d'avoir ainsi exposé volontairement aux hasards d'un duel une vie pleine d'avenir! Je ne savais pas alors ce que la jalousie peut inspirer de colère; je ne savais pas ce qu'il y a de douloureux à trouver toujours près du visage aimé un autre visage dont la tranquillité insulte à vos angoisses, à entendre

Digitized by Google

partout où retentit la voix connue une autre voix qui lui répond avec familiarité !... Maintenant je comprends qu'Aldi ait préféré une mort presque certaine à ces tortures, car moi, homme de pensée et de rêverie, qui n'ai jamais touché une épée, je sens depuis quelques jours des désirs de combat; vingt fois un défi est venu sur mes lèvres, et j'aurais voulu me trouver une arme à la main, achetant au péril de ma vie le droit d'aimer seul.

La voix d'Alfieri s'était élevée, son visage pâle étincelait, et, en prononçant ces derniers mots, sa main s'était étendue comme si elle eût tenu une épée; la marquise fit un mouvement involontaire pour l'arrêter.

— Oh ! ne craignez rien, reprit-il avec un sourire amer, j'ai refoulé ma colère au fond de mon cœur; de quel droit me serais-je fait le rival de quelqu'un ? la jalousie n'est permise qu'à celui qui peut espérer l'amour... — Et cependant, ajouta-t-il après un court silence, qu'avais-je à risquer dans les hasards d'un duel ?... N'y en a-t-il pas déjà un engagé entre moi et la maladie ? et celui-là, on m'en a prédit l'issue.

La jeune femme, qui avait tenu les yeux baissés, les releva vivement sur Alfieri, et joignit les mains avec une tendre douleur.

— Encore ces tristes pensées, dit-elle; pourquoi ne point vouloir espérer ?

— Je souffre, répondit Alfieri d'un air sombre.

Digitized by Google

La marquise se rapprocha insensiblement de lui; son regard s'attacha sur les traits altérés du poëte avec une indicible inquiétude, et elle dit d'une voix tremblante et contenue :

— Mon Dieu, qu'avez-vous donc?

— Vous me le demandez? ah ! ne savez-vous pas quel est mon mal et ce qu'il faudrait pour le guérir?... Rien qu'un peu d'affection qui me donnât le désir et la joie de vivre !... Un instant j'ai cru l'avoir trouvée, mon sang ne brûlait plus mes veines; je respirais à l'aise, je me sentais redevenir jeune et fort parce que je redevenais heureux ! Tout cela n'a duré que quelques jours, et j'ai vu bientôt que mon espérance était insensée.

— Qu'en savez-vous?

Ces mots avaient été murmurés plutôt que prononcés; cependant le comte les entendit, et saisissant la main de la jeune femme :

— Bianca ! s'écria-t-il, ai-je bien compris? De grâce, achevez ! achevez !

La marquise allait répondre; mais tout à coup elle poussa un léger cri d'effroi, et se dégagea vivement de ses étreintes.

Le comte leva les yeux; Marliano était debout à l'entrée du bosquet !

Le Génois salua froidement. A sa vue la marquise s'était laissée tomber plutôt qu'elle ne s'était assise sur le

Digitized by Google

banc de la tonnelle; il s'approcha d'elle, sans paraître remarquer son émotion, et s'informa de sa santé avec une politesse impassible.

Quant à Alfieri, l'arrivée de cet homme, au moment où il allait entendre un aveu si longtemps désiré, lui avait d'abord arraché un geste de colère; mais toute son attention s'était bientôt tournée vers Bianca, dont les regards éperdus semblaient supplier Marliano.

L'intimité de la causerie au milieu de laquelle il venait d'être surpris par celui-ci ne pouvait en effet justifier une telle émotion. Qu'importait, après tout, que l'étranger eût vu leurs mains se presser, qu'il eût même deviné le sujet de leur entretien? L'amour d'Alfieri n'avait rien qui pût flétrir Bianca; tous deux n'étaient-ils pas maîtres de leurs destinées? Pour que la marquise tremblât devant cet homme, il fallait donc qu'il y eût entre eux quelque mystère? Alfieri sentit tous ses doutes renaître; un instinct invincible lui désignait un rival dans Marliano; il résolut de tout faire pour vérifier ses soupçons.

Bianca s'était un peu remise, bien qu'elle continuât à lever de temps en temps sur le Génois des yeux inquiets; Alfieri lui fit observer que c'était l'heure où l'on se rendait à la source, et proposa de l'y conduire.

— Je vous rends grâce, monsieur, dit la marquise

Digitized by Google

avec embarras, je reste ; mais que je ne dérange en rien vos projets.

— Mes projets sont les vôtres, madame, dit le comte ; vous le savez, les seules douces heures de ma vie sont celles que je passe auprès de vous.

— Monsieur le comte, je le vois, ne réussit pas moins dans le madrigal que dans la tragédie, répondit la marquise avec effort.

Alfiera secoua gravement la tête.

— Ne donnez point un nom railleur à l'expression d'un sentiment que vous savez sincère, dit-il ; vous n'avez pu vous méprendre au changement que votre présence a opéré en moi, madame ; avant de vous connaître j'étais malheureux, découragé, fatigué d'entendre autour de ma tristesse ce vain bruit que l'on appelait la gloire !.... je vous ai vue, et tristesse, fatigue, tout a disparu ; vous avez lui sur ma vie comme le soleil, et vous avez tout ranimé en moi.

— Monsieur ! s'écria la marquise en se levant avec effroi.

Et elle tourna vers Marliano des yeux effrayés ; mais Marliano était toujours aussi calme.

Alfieri avait suivi ses regards et ses mouvements.

— Pardon, reprit-il en se tournant vers le Génois, de tels aveux ne se font pas d'ordinaire devant témoins, et j'ai sans doute violé quelque convenance.

Digitized by Google

Marliano s'inclina.

— Je dois m'estimer heureux, dit-il, d'inspirer à monsieur le comte assez de confiance pour qu'il ouvre son cœur devant moi.

— Je me réjouis, en effet, monsieur, que vous puissiez m'entendre.

— C'est à moi de me réjouir. Un grand poëte trouve, pour faire parler sa passion, une éloquence que les autres chercheraient vainement dans leur amour.

L'ironie avec laquelle ces mots furent prononcés avait quelque chose de si froid, qu'elle produisit sur Alfieri l'effet de ces blessures que l'on ne sent point au premier moment; mais à peine l'eut-il comprise, qu'un frisson de colère passa dans toutes ses veines; ses yeux rencontrèrent ceux de Marliano... Bianca s'avança vivement et vint se jeter entre ces deux regards dans lesquels ils échangeaient leur haine.

— C'est assez plaisanter, dit-elle; monsieur le comte, je vous tiens quitte de toute galanterie; mais je ne veux point que vous manquiez pour moi aujourd'hui votre promenade à la source; vous m'apporterez un bouquet de mauves sauvages.

Le comte hésita; mais les yeux de la jeune femme le suppliaient. Il fit un effort sur lui-même, s'inclina d'un air contraint et sortit.

Marliano voulut le suivre.

Digitized by Google

— Monsieur Marliano, s'écria la marquise, vous m'avez promis une lecture.

Le Génois se détourna vers elle; un sourire étrange effleura ses lèvres.

— Vous avez donc bien peur pour lui? dit-il.

Bianca mit la main sur son cœur et s'assit sans pouvoir répondre.

— Vous devez être contente de moi pourtant, madame, reprit Marliano d'un ton amer; je l'ai laissé vous parler de son amour, j'ai souffert ses insultes; car il voulait m'insulter; j'ai eu avec lui assez de patience pour qu'il me croie un lâche : cela ne vous suffit-il pas?

— Il faut que je parte, dit la marquise avec angoisse; je ne puis plus rester ici, je veux retourner à Gênes.

— Je suis prêt.

Bianca jeta sur Marliano un regard où l'indignation se mêlait à l'effroi.

— Oui, répéta-t-elle, je retourne à Gênes; mais pour renoncer au monde. J'y ai pensé souvent, et mon parti est pris : je veux me retirer dans un couvent.

Marliano fit un brusque mouvement.

— Que dites-vous, madame? Vous, entrer dans un couvent!

— J'y suis décidée.

Digitized by Google

— C'est impossible! si jeune, si belle, vous ensevelir dans une prison éternelle.

— Suis-je donc libre maintenant?

Le Génois la regarda.

— Ainsi, dit-il tristement, c'est pour me fuir que vous fuyez le monde; vous me haïssez plus que vous n'aimez ses joies?

— Et quand cela serait, ne m'y avez-vous pas forcée?

— Que vous ai-je donc fait?

La marquise leva vivement la tête.

— Vous me le demandez! dit-elle avec une surprise indignée; M. le marquis de Rocca a-t-il déjà oublié tout le passé? N'avez-vous pas tracé autour de moi un cercle fatal que nul n'a pu passer sans mourir? Vous me demandez ce que vous m'avez fait, quand vous avez profité de votre odieuse adresse de spadassin pour devenir sans droit mon gardien, et demander compte de leur audace à tous ceux qui osaient m'approcher? Sans famille et sans amis, je n'ai pu même trouver protection contre cette tyrannie à ceux qui auraient eu le courage de me défendre, car c'eût été les exposer à une perte certaine : à l'abri derrière le point d'honneur, vous eussiez attendu leur provocation, puis, maître des armes et des conditions, vous les eussiez frappés sûrement, comme l'infortuné Aldi!.... Vous me tenez ainsi, depuis trois années, tremblant sous votre regard, vous rece-

Digitized by Google

vant par crainte, éloignant les autres par prudence! En vain j'ai essayé de vous échapper; vous m'avez poursuivie partout. Ici même, où j'espérais être cachée, je vous ai vu bientôt paraître sous le faux nom de Marliano, comme si vous aviez craint que le vôtre ne m'avertît de fuir; et vous me demandez encore ce que vous m'avez fait!

Pendant que la marquise parlait, le Génois était devenu toujours plus pâle; ses traits avaient pris une expression impossible à décrire: c'était une angoisse qui avait quelque chose de cruel, une sorte de désespoir qui faisait souffrir sans inspirer de pitié; la douleur de Satan devenu roi du mal et de la souffrance.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas aimé? dit-il en fixant sur la marquise un regard funeste; c'est vous qui avez voulu tout ce qui est arrivé. Le bonheur eût apprivoisé mon âme; vous l'avez exaspérée. Cette adresse de spadassin que vous me reprochez, c'est le monde qui m'a forcé à l'acquérir : j'étais laid, j'étais abandonné; j'avais besoin d'une défense contre le mépris; je me fis habile à tuer! Plus tard, ce qui avait été calcul devint habitude; je mis mon honneur dans une science dont je n'avais voulu faire qu'une sauvegarde. Pourquoi, d'ailleurs, aurais-je épargné des hommes qui me haïssaient? La haine des autres rend méchand, madame. Ah! quand je vous ai connue, Dieu m'est témoin que j'aurais voulu

Digitized by Google

n'avoir jamais versé de sang; mais pouvais-je anéantir le passé? Mon amour fut repoussé; je vis votre mépris à travers votre peur; alors je fus pris d'une sourde rage. Pourquoi aurais-je laissé à un autre le bonheur qui m'était refusé? m'en auriez-vous seulement remercié dans votre âme?.... vous auriez ri de moi dans les bras du rival préféré!.... Je ne l'ai point voulu. Si je suis cruel, Bianca, c'est que je ne puis supporter la pensée qu'un autre soit aimé de vous.

— Ainsi je suis l'esclave de votre passion?

— Je vous aime, et je suis jaloux.

— Mais moi, je ne vous aime pas!

— Ah! je le sais, je le sais; et pourtant, cet amour pourrait changer ma vie et racheter mon passé!

Il saisit les mains de la marquise et les serra violemment sur sa poitrine.

— Oh! je vous aime tant, Bianca, s'écria-t-il, pourquoi êtes-vous sans pitié?

— Laissez-moi, dit la jeune femme en cherchant à se dégager.

— Que faut-il donc faire pour que vous m'écoutiez?

— Laissez-moi.

— Bianca, tu ne peux te refuser toujours à mes prières; je t'aime trop pour que tu ne finisses point par être à moi.

— Un couvent, plutôt! cria la jeune femme éperdue.

Digitized by Google

— Je t'en arracherai.

— La tombe alors.

Marliano laissa tomber les mains qu'il tenait.

— Vous aimez le comte, s'écria-t-il avec un accent terrible.

La marquise tressaillit, voulut parler et fondit en larmes. Marliano demeura un instant immobile.

— Demain vous repartirez pour Gênes, madame, dit-il enfin.

Dans ce moment, des promeneurs parurent au bout de la charmille ; Marliano offrit le bras à la marquise, et tous deux s'éloignèrent.

Mais à peine avaient-ils disparu sous les arbres, que Celini sortit doucement d'un massif d'acacias placé derrière la tonnelle. Arrivé là peu après le départ d'Alfieri, il avait reconnu la voix de Bianca et de Marliano. Or, la discrétion n'était point la vertu favorite du *librettiste :* désireux d'éclaircir les soupçons qu'avait fait naître dans son esprit la rencontre du Génois sous les fenêtres de la marquise, il avait prêté l'oreille et avait tout entendu.

Le commencement de l'entretien n'avait excité que son étonnement, et il n'y avait vu, selon son idée fixe, qu'un sujet de *scenario ;* mais la fin lui apprit la part qu'Alfieri avait à ce débat ; il courut le chercher et lui raconta ce qu'il venait d'entendre.

Cette révélation fut pour le comte aussi enivrante

Digitized by Google

qu'inattendue. Il voyait ses doutes dissipés, et apprenait en même temps qu'il était aimé. Tout s'expliquait en effet maintenant; le trouble de la marquise à l'arrivée de Marliano, sa soumission craintive aux volontés de cet homme, son changement subit avec Alfieri. Celui-ci était fou de joie.

— Mais, fit observer Celini, elle a promis à ce Marliano, ou plutôt à ce baron de Rocca, de partir demain.

— Que parlez-vous de partir? s'écria Alfieri; elle restera, je le veux. Ah! béni soit Dieu! de m'avoir fait découvrir la vérité; cette fois le baron de Rocca trouvera quelqu'un entre lui et la femme qu'il opprime.

— Oubliez-vous que vous n'avez jamais touché une arme, et que cet homme est sûr de vous tuer?

— Que m'importe?

— C'est juste, vous êtes trop heureux dans ce moment pour tenir à la vie; seulement, si vous succombez, la marquise reste sans défense et abandonnée à son percuteur.

— Vous avez raison; mais qu'ai-je besoin de combattre cet homme pour en délivrer la marquise? ne suffit-il pas de publier la vérité?

— Elle est injurieuse pour le baron; il vous provoquera, et vous ne pourrez refuser de lui donner satisfaction, ou l'on dira que vous avez peur.

— Eh bien! je la lui donnerai.

Digitized by Google

— Alors il vous tuera, et rien ne sera changé pour la marquise : c'est un cercle vicieux qui vous ramène toujours au même point.

Alfieri frappa du pied avec rage.

— Est-il donc vrai, s'écria-t-il, que l'on puisse tout cacher derrière le point d'honneur? Quoi! parce qu'un homme est habile à tuer, il pourra vous forcer à vous taire ou à mourir?... Étrange justice du monde! si je refuse de me faire assassiner par un misérable, mille voix me crieront que je suis un lâche, et ma célébrité ne servira qu'à publier ma honte, à rendre le mépris plus retentissant! Ah! puisque la vie est une arène de gladiateurs, pourquoi ne m'a-t-on pas appris à verser le sang? à quoi me sert ce que je suis, ce que je sais? O mon Dieu! mon génie, ma gloire, je donnerais tout aujourd'hui pour la science d'un maître d'armes! Que faire? que faire?

— Autrefois, un *bravo* vous eût tiré d'embarras; malheureusement ils sont passés de mode.

Alfieri secoua la tête et demeura tout pensif; mais, sortant tout à coup de sa rêverie :

— Oui, oui, murmura-t-il, il faut qu'il en soit ainsi; c'est le seul moyen!...

— Qu'allez-vous faire? demanda le jeune homme.

— Vous le saurez ce soir, répondit le comte, et il sortit.

Digitized by Google

III

Les heures qui suivirent furent employées par lui à régler ses affaires et à écrire ses dernières volontés. Quelque ferme que soit une âme, il est difficile que ces préparatifs n'y jettent pas de nuage : il y a dans toute existence quelque coin riant, quelque place plus douce que l'on se rappelle alors, et vers lesquels l'œil humide se retourne. Puis, que de doutes s'élèvent, que d'inquiétudes au fond du cœur ! Qui pleurera votre perte ? Remarquera-t-on le vide que vous laissez ? Votre nom retentira-t-il encore longtemps quelque part ?... — Mélancoliques problèmes que soulève le cœur et pour lesquels on n'ose consulter l'expérience !

Digitized by Google

Alfieri se les proposa aussi : il pensa aux montagnes où il avait passé son enfance, à ses premières émotions, à ses premiers vers, aux prédictions de cette vieille femme qui allaient s'accomplir? Il examina ensuite ses papiers, séparant ses compositions achevées et arrêtant un triste regard sur ces œuvres plus chéries qui, seulement projetées, n'ont point encore constaté l'impuissance du génie. Oh ! que de rêves commencés, que d'inspirations entrevues lui revinrent alors au souvenir ! que de fois sa main se porta convulsivement vers son front, comme pour en arracher ce trésor d'idées qui allait périr avec lui ! car, tel est le besoin de perpétuité de l'homme qu'il ne peut se résoudre à emporter une pensée inexprimée ; il sent que tout ce qu'il y a d'intelligence en lui est l'héritage de l'humanité, et qu'en garder quelque chose, c'est commettre un vol.

Mais le temps pressait ; le comte acheva rapidement de tout mettre en ordre ; il écrivit à sa sœur, dit adieu, dans sa pensée, à tout ce qu'il avait aimé, puis descendit au salon.

Celini et Marliano s'y trouvaient seuls.

Celini était occupé à faire l'éloge du livre de Machiavel, qu'il tenait à la main.

— Je ne le connais point, dit froidement Marliano.

— Désirez-vous le lire? demanda le jeune homme en le lui présentant.

Digitized by Google

— Je ne lis jamais.

Celini le regarda avec étonnement. On était alors dans toute l'ardeur du mouvement intellectuel qui signala le commencement du XIXe siècle; c'était, surtout pour la noblesse qui en avait fait une question de mode, le règne des brochures et des discussions sociales; si bien qu'un gentilhomme qui déclarait ne point lire paraissait aussi extraordinaire qu'un seigneur de la régence qui eût déclaré n'avoir point de maîtresse. Le comte, qui venait d'entrer, remarqua la surprise de Celini.

— Monsieur Marliano a raison, dit-il; que peuvent apprendre les livres à des gens bien nés?

Marliano le regarda comme pour s'assurer qu'il raillait; mais ses traits étaient si impassibles qu'il ne sut que penser.

— Vous devriez bien alors, mon cher comte, ne pas vous fatiguer la vue à lire toutes les nuits, répondit Celini en riant.

— Oh! moi, c'est autre chose, reprit le comte; moi, je suis un poëte, un fou! j'aime Plutarque, je prends au sérieux des mots ridicules comme ceux de patrie, de liberté!..... Je rêve un monde où les récompenses seraient aux plus dignes, le pouvoir aux plus dévoués, le bonheur à tous!... Je n'ai pas le sens commun, tandis que monsieur est sage!

Digitized by Google

Tout cela était dit d'un ton si calme et d'un accent si uniforme qu'il eût été difficile d'en accuser l'intention. L'ironie était cachée au fond; mais on la sentait, pour ainsi dire, sans l'apercevoir. C'était une de ces sourdes attaques qui blessent d'autant plus sûrement qu'on ne peut les repousser, et qui, après vous avoir irrité par mille coups d'épingle invisibles, vous amènent nécessairement à une représaille ouverte qui vous donne le rôle d'agresseur. Marliano s'efforça pourtant de se maîtriser. Il comprenait qu'une querelle pouvait tout perdre en poussant la marquise à quelque extrémité fâcheuse, et il eût voulu l'éviter. Ce fut donc d'un ton d'impatience contenue qu'il répondit.

—Je n'accepte point les éloges de monsieur le comte; mais je laisse, en effet, à de plus habiles que moi, à ceux qui se donnent, je crois, le nom de philanthropes et de philosophes, le soin de refaire le monde, comme une pièce de théâtre, entre leurs repas.

— Que parlez-vous de gens habiles à propos de philosophie et de philanthropie? s'écria Alfieri. Ah! c'est trop d'indulgence, monsieur!... fi donc!... Des hommes qui veulent éclairer le genre humain, les misérables!... qui aiment leurs semblables plus qu'eux-mêmes, les niais!... Les habiles sont ceux qui profitent des abus, au lieu de les combattre; qui décorent leur dureté du nom de raison, glanent quelque profit ou quelque joie à la

Digitized by Google

suite de tous les malheurs; égoïstes d'élite qui mettraient le feu à la république pour se chauffer les mains! Voilà ceux qui savent vivre, ceux qu'il faut imiter! et c'est chose facile : n'est-ce pas la vie de tous les gens *comme il faut?* On ruine des créanciers, on déshonore le plus de femmes possible, on tue quelques amis en duel, et l'on meurt avec la réputation d'un parfait gentilhomme.

Pendant qu'Alfieri parlait, Marliano avait paru en proie à une irritation croissante. Aux derniers mots prononcés par le comte, il se détourna brusquement, puis, comme s'il eût voulu éviter une querelle à tout prix, il s'avança vers un fauteuil pour prendre son chapeau, qu'il y avait posé.

— Pardon, dit Alfieri, qui affecta d'interpréter aussitôt ce mouvement, je blesse les opinions de monsieur, peut-être; je serais désolé de le forcer à me céder la place...

Marliano rejeta vivement son chapeau.

— Je ne cède la place à personne, dit-il d'un ton hautain.

Alfieri s'inclina avec un vague sourire. Pendant quelques instants, les trois interlocuteurs gardèrent le silence. Celini, embarrassé, ne savait où le comte en voulait venir, et le Génois cherchait évidemment les moyens d'éviter une provocation.

Digitized by Google

Il s'était approché de la console pour respirer le parfum de quelques fleurs rares qui y étaient exposées, lorsque ses yeux tombèrent sur une boîte de pistolets que Celini y avait déposée, en revenant du tir : ce fut pour lui un trait de lumière. Il ouvrit la boîte, y prit un pistolet qu'il examina en jouant, et s'approcha de la fenêtre.

— Êtes-vous content de ces armes ? demanda-t-il à Celini.

— Fort content : ce sont des pistolets de Cosimo.

— Me permettez-vous de les essayer ?

— Faites.

Marliano regarda par la fenêtre.

— Je vois une fleur, je crois, à ce camélia rose, dit-il négligemment.

— Là-bas ? mais c'est hors de portée.

Marliano tira.

— Ah ! monsieur, s'écria Celini.

— La fleur est abattue, dit tranquillement le comte, qui était resté au fond de l'appartement.

— Vous croyez plaisanter, mais c'est la vérité.

Le comte sourit : il avait compris que le Génois venait de lui donner une preuve de son habileté pour l'effrayer.

— Pardieu ! signor Marliano, reprit Celini, qui re-

Digitized by Google

gardait toujours du côté du camélia, si nous nous battons jamais, je ne choisirai pas le pistolet.

— Pourquoi cela? demanda Alfieri; à cause de cette fleur?

— Du tout; à cause de moi.

— Mon Dieu! qui sait? il n'est point rare de voir cette adresse qui étonne disparaître au milieu du danger.

Marliano fit un mouvement.

— Je ne dis point cela pour vous, monsieur; mais le spadassin le plus adroit ne supporte pas toujours le regard d'un homme de cœur, et sa conscience fait quelquefois trembler sa main. Il y en a même qui ne font parade de leur habileté qu'afin d'éviter une lutte sérieuse, et qui ne donnent une preuve d'adresse que pour se dispenser d'une preuve de courage.

— Comte! s'écria Marliano en s'élançant vers Alfieri.

— Encore une fois, je ne dis point cela pour vous, répéta tranquillement celui-ci.

— Cette assurance est inutile, dit Marliano, dont les lèvres tremblaient de colère : je sais, monsieur le comte, que vous n'oseriez m'adresser de telles paroles. Les poëtes sont prudents; ils n'insultent que par allusion; ils ne provoquent que derrière une précaution oratoire, et quand on se montre las de leur insolence déguisée, ils feignent de ne point s'en apercevoir; au besoin,

Digitized by Google

même, ils invoqueraient leur mauvaise santé et se diraient trop malades pour avoir de l'honneur.

— Vous ne dites point cela pour moi non plus, n'est-ce pas, demanda le comte doucement.

— Je vous en laisse juge, monsieur.

— Oh! non, reprit Alfieri; car, si cela était, le signor Marliano sait bien que je pourrais lui en demander raison.

— Qui vous en empêche?

— Ainsi vous reconnaissez que j'aurais ce droit?... que vos outrages s'adressent à moi?... que je suis l'insulté?

— Soit.

Alfieri s'élança d'un bond vers le Génois, et lui saisissant la main :

— Monsieur, j'ai le choix des armes, s'écria-t-il.

— Que m'importe !

— Vous allez le savoir.

Il courut à la console, saisit les pistolets, et revènant à Marliano.

— Choisissez, dit-il.

— Mais l'un de ces pistolets est vide.

— L'autre est chargé, monsieur.

— Quoi !... vous voulez vous battre?...

— L'arme de chacun de nous sur la poitrine de son adversaire, et Dieu décidera !

Digitized by Google

— C'est impossible ! s'écria Marliano.

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur, s'écria Alfieri ; je suis l'insulté, vous l'avez dit ; j'ai le droit de faire les conditions, vous l'avez dit ; vous ne pouvez refuser sans être un lâche. Le point d'honneur, qui vous a servi tant de fois, est contre vous aujourd'hui. Vous espériez que j'irais, comme tant d'autres malheureux, servir de but à votre balle ou à votre épée ; que vous pourriez m'abattre sans danger, en souriant, comme cette fleur que vous avez frappée tout à l'heure ; mais vous vous êtes trompé, baron de Rocca.

— Vous savez mon nom ! dit le Génois.

— Oui ; et ne croyez pas que je renonce à mes avantages. Je ne me bats pas pour faire parade de bravoure ou de générosité, je me bats pour délivrer la marquise de vos persécutions ; je me bats parce que je veux vous tuer.

— Votre espérance pourra être déçue ! s'écria le baron, dont la surprise s'était changée en fureur.

— Je le sais ; mais quelle que soit l'issue du combat, Bianca n'aura plus rien à craindre de vos poursuites, car mes précautions sont prises. Mon testament est écrit : si je succombe, il fera connaître à toute l'Italie la cause de ma mort ; j'aurai payé avec mon sang le droit de dire ce que vous êtes, et on me croira, car on sait que les morts ne calomnient pas. On me plaindra, car je n'aurai plus

Digitized by Google

d'envieux ! Mes ennemis eux-mêmes exalteront ma gloire; votre célébrité funeste demeurera clouée à la mienne comme à un pilori, et vous serez à jamais infâme pour m'avoir tué. J'aurai brisé ainsi le joug que vous aviez appesanti sur la marquise; placée sous la sauvegarde de l'opinion publique, elle n'aura plus rien à craindre de vous, et nul n'aura besoin désormais de mourir pour la défendre, car vous n'aurez plus le privilége accordé à ceux qu'on croit hommes d'honneur, et l'on pourra vous refuser satisfaction.

— Assez, assez ! s'écria le baron, qui ne se possédait plus; il faut que l'un de nous deux meure; venez.

— Je suis prêt, monsieur.

Tous deux firent un pas vers la porte; Celini les arrêta.

— Vous ne vous battrez pas sans témoins, dit-il; avec de telles conditions surtout, c'est impossible.

— Vous serez mon témoin, dit Alfieri; que monsieur le baron en cherche un.

— J'y vais.

— Dans une heure, nous vous attendrons à la Source, monsieur.

— J'y serai avant vous.

Celini et le baron sortirent.

Digitized by Google

III

Lorsqu'Alfieri se trouva seul, une sorte d'affaissement moral s'empara de lui. La partie de mort était engagée ; dans une heure, le sort allait décider ! Il profita de ce dernier répit pour regarder encore dans sa vie et penser à Bianca.

Le récit de Celini devait lui faire croire qu'il était aimé ; mais était-ce assez que cette croyance incertaine au moment de mourir ? savait-il d'ailleurs si son ami n'avait point pris l'expression de la crainte pour celle d'un intérêt plus tendre ? était-ce par amour ou seulement par pitié que la marquise avait voulu éloigner de

Digitized by Google

lui le danger? Ah! que ne pouvait-il éclaircir ce doute! Sûr d'être aimé, il eût affronté l'épreuve avec plus de calme, et la solennité lugubre de cette heure se fût effacée dans la joie d'une telle certitude.

Il était en proie à ces pensées, lorsque la marquise entra dans le salon un livre à la main. En voyant le comte, elle s'arrêta court et rougit; mais se remettant presque aussitôt :

— J'étais avec vous, dit-elle en lui montrant le livre qu'elle lisait.

Alfieri reconnut le dernier volume de poésies qu'il avait publié.

— Vos livres, monsieur le comte, reprit-elle, ne sont pas, comme les autres, des causeurs auxquels on a recours pour se distraire; ce sont des amis dont on partage toutes les émotions, et qu'on ne peut quitter.

— Aussi en suis-je jaloux, madame.

— Jaloux de vos livres?

— Oui, car ce sont eux que l'on aime et non pas moi : avant de me connaître, on me cherche dans mes œuvres, on me devine à travers ma poésie, on me rêve semblable aux héros que je fais parler; puis, quand on voit paraître un homme pareil aux autres, on s'étonne, on s'éloigne, et l'idole tombe de toute la hauteur à laquelle on l'avait placée?

Voyez vous-même, ajouta-t-il, c'est le poëte qui vous

Digitized by Google

plaît, et non pas l'homme; vous aimez mes vers, dites-vous, et vous me fuyez!

La marquise voulut parler.

— Oh! ne le niez pas, madame, continua Alfieri; vous me fuyez, et cependant vous aviez semblé me comprendre! Un instant j'avais pu croire que j'avais touché votre cœur: ah! j'aimais ma gloire alors; j'étais heureux de penser que je pourrais vous en parer!... Pourquoi m'avoir ôté cette enivrante espérance?...

La marquise parut émue: il y avait tant de prière dans la voix du comte, tant de caresses dans ses regards, qu'elle se sentait comme fascinée; elle voulut répondre et ne put que balbutier quelques mots sans suite.

— Ah! parlez-moi, parlez-moi, reprit le comte, qui saisit ses mains et les pressa sur ses lèvres; pourquoi cet embarras, ces détours? Vous savez bien que je vous aime, moi; si cet amour ne vous est point odieux, pourquoi refuser de me l'avouer? pourquoi m'envier ce bonheur, le dernier peut-être dont je pourrai jouir.

— Que dites-vous?

— Qui connaît les desseins de Dieu? ne savez-vous pas la prédiction qui m'a été faite?

— Oh! ne me la rappelez pas.

— Eh bien! si elle devait se réaliser pourtant... si je vous voyais dans cet instant pour la dernière fois... On accorde tout aux mourants; me refuseriez-vous un re-

Digitized by Google

gard pour me rendre heureux?... Bianca... ah! vous tremblez... Mon Dieu, un mot, un seul mot : Bianca... m'aimez-vous?

— Il me le demande! murmura-t-elle en fondant en larmes et cachant son visage dans ses mains.

Alfieri jeta un cri de joie.

— C'est donc vrai, elle m'aime. Merci, mon Dieu! Bianca chérie, Bianca!

— Ah! pourquoi m'avoir fait parler, dit-elle, si vous saviez!...

— Rien, je ne veux rien savoir. Sinon que tu m'aimes; je ne veux pas que tu pleures, je ne veux pas que tu trembles! tu m'aimes... oh! maintenant que mon sort s'accomplisse!

L'horloge sonna : le comte tressaillit.

— Adieu, Bianca, dit-il en serrant la jeune femme sur sa poitrine, et lui donnant un long baiser; adieu.

Et se dégageant de ses bras il s'élança hors du salon.

La marquise était restée immobile, livrée tout entière, dans le premier instant, à l'émotion qui suit un aveu et au vague effroi des malheurs qui allaient sans doute en résulter: mais bientôt le trouble du comte frappa sa pensée; elle se demanda pourquoi cette fuite précipitée, et un soupçon horrible traversa son esprit.

Elle courut au jardin, Alfieri n'y était pas; elle demanda Marliano, il était absent! son cœur battait à

Digitized by Google

se rompre; elle monta à la chambre du comte sans savoir ce qu'elle faisait et y entra, elle était vide ! elle se précipita vers le balcon... Dans ce moment un coup de pistolet se fit entendre; elle jeta un cri et s'appuya chancelante à la muraille; presqu'aussitôt Celini parut à l'entrée du parterre en criant :

— Un médecin !...

Bianca sentit la terre tourner sous ses pieds, elle étendit les bras pour se soutenir, et voulut quitter la fenêtre; mais tout à coup un bruit de pas retentit dans l'escalier, une voix se fit entendre; la porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

C'était Alfieri !

Digitized by Google

LE JEUNE HOMME PALE

I

— Dix heures bientôt, et pas encore habillée ! mais dépêchez-vous donc, Louise !

Et elle tournait avec impatience le riche bracelet dont son bras était entouré, en ouvrait et fermait alternativement la riche monture. A la voir ainsi empressée et toute tremblante, qui n'eût attribué cette émotion d'enfant à l'attente de la fête ? qui n'eût cru voir une naïve

Digitized by Google

coquetterie se refléter dans cet œil bleu et clair qui souriait si doucement au miroir? Qui eût pensé que ce front épanoui sous de frais camélias pouvait porter autre chose que des fleurs?... Et pourtant, à en croire ses *amies*, il n'en était pas ainsi. Il y avait, disaient-elles, un jeune homme devant lequel tout ce charmant enfantillage de Marie disparaissait. La veille même, au bal de l'ambassadeur d'Espagne, elles en avaient longtemps parlé avec des signes mystérieux et des rires moqueurs.

— Voyez donc, disait l'une, elle ne danse qu'avec lui.

— Mais, quel est ce M. Arthur? demandait une autre.

— Un journaliste, je crois.

— Oh! mon Dieu!... et mademoiselle de Beaugency peut aimer un pareil homme?

— C'est une républicaine!.. Elle me disait hier que nous n'en étions plus à l'aristocratie de naissance, et qu'il était temps que celle du talent lui succédât.

— Quelle phrase de journal!

Et les *amies* riaient en haussant les épaules.

Tout ce qu'elles disaient ainsi pourtant était vrai. Mademoiselle de Beaugency aimait Arthur Aubert. Élevée dans un pensionnat, loin des hautaines inspirations de sa famille, Marie avait puisé dans ses rêveries et dans ses lectures solitaires une exaltation qui, en la défendant des triviales erreurs, pouvait la jeter dans de dangereuses imprudences; plaçant peut-être trop haut le

Digitized by Google

bonheur, elle ne pouvait se résigner à une de ces existences où le lendemain se traîne semblable à la veille, dont toutes les époques ne se datent qu'avec des chiffres, et où l'impression ne laisse jamais un souvenir. Déjà elle avait bien des fois tressailli douloureusement au toucher de cœurs froids et incrédules; mais elle aimait mieux sa vie entremêlée de froissements et de telles espérances que les joies vides de ceux qui l'entouraient; elle marchait confiante au-devant de son rêve, présentant son âme toute nue à l'avenir, plaignant ces gens qui s'enveloppent d'indifférence comme d'un manteau contre la douleur, et qui aiment mieux n'être jamais caressés d'un rayon de soleil que de s'exposer à une goutte de pluie.

Il y a, pour ceux auxquels le monde n'a pas ôté la foi dès la première enfance, un âge de facile admiration pour toute chose; non qu'ils ne comprennent le beau réel, mais parce que la beauté morale que leur âme porte en elle se reflète alors sur tout, comme un rayon de soleil donnant l'éclat du diamant au verre le plus grossier. Époque de doux enchantements où nous nous passionnons à la lecture d'un mauvais drame, où nous croyons pleurer d'amères larmes sur le roman que nos yeux parcourent, tandis qu'elles ne tombent que sur celui qui est écrit au fond de notre cœur. C'est à cet âge que la jeune fille vient s'accouder à sa fenêtre pour

Digitized by Google

écouter les bruits harmonieux du soir. C'est alors qu'elle se met à regarder dans son avenir, à songer à celui qu'elle doit aimer. Et puis, le lendemain, pleine de ses espérances, elle cherche dans la foule celui qu'elle a vu la veille, et s'il se trouve sur sa route une figure répondant à son rêve, son cœur cède, sa vie est décidée.

C'était là ce qui était arrivé à Marie : après avoir songé d'un ange, elle avait vu Arthur, qui avait un teint pâle, des yeux pensifs, une voix douce!.. et elle s'était sentie troublée jusqu'au fond de l'âme. Dès lors, son regard n'avait plus quitté le jeune homme; elle avait observé ses moindres actions. Au bal, elle avait remarqué qu'il commettait sans cesse de ces distractions qui annoncent une âme occupée plus haut; à la campagne, elle l'avait vu fuir les danses et s'asseoir à l'écart, l'œil fixé sur un livre; mais le vent seul en tournait les feuillets, comme si les pensées d'Arthur n'eussent trouvé de sympathie dans aucune pensée humaine. Puis, il était pauvre, et l'on avait dit devant Marie que c'était un jeune homme d'une haute intelligence, auquel les moyens de réussite avaient seuls manqué. Alors elle s'était mise à le regarder comme un de ces génies refoulés par leur siècle, et se débattant dans une silencieuse torture. Elle avait songé combien il serait doux pour une femme d'appuyer sur son épaule cette tête lourde de pensées, et elle s'était dit qu'elle voulait être cette femme. Comment en eût-il

Digitized by Google

té autrement? Elle avait dix-huit ans, et l'expérience ne lui avait pas encore appris le doute.

Le jeune homme ne tarda pas à la deviner, et tous deux s'entendirent.

Chaque jour, Marie le voyait et l'aimait davantage. Ce soir même il devait venir au bal pour lequel elle était parée; il le lui avait promis la veille, elle allait le voir.

Maintenant vous comprenez pourquoi elle était si impatiente d'arriver à cette fête; pourquoi elle avait grondé Louise.

Digitized by Google

II

Neuf heures sonnaient, et la bienséance ne permettait pas de se présenter sitôt à la fête. Arthur était assis près du feu, non plus avec cette attitude pensive, ce regard distrait qu'il ne prenait que comme dernière pièce de sa toilette, mais avec l'air d'impatient ennui d'un homme qui attend quelque chose de plus important que l'heure d'un bal. Raymond Perrier entra.

Arthur et Raymond étaient entrés à la même époque dans la carrière littéraire, tous deux ignorés et sans protection. Sentant qu'ils n'avaient d'abord à espérer

Digitized by Google

que l'appui l'un de l'autre, ils s'étaient rapprochés par instinct, et la ressemblance de leur position les avait amenés à une aussi grande familiarité que l'eût pu faire une sympathie d'idées. Raymond Perrier était un de ces hommes qui, au lieu de lutter contre l'abjection morale à laquelle de fâcheuses circonstances les entraînent, se mettent tout de suite à l'aise dans leur dégradation, et s'abritent à elle comme d'autres à l'hypocrisie. Il calculait tout haut sa conscience avec une naïve impudeur, et rejetait ouvertement tout sentiment qui ne devait produire que des zéros à la masse des bénéfices positifs. Quant à Arthur, sans avoir l'âme plus élevée, il se montrait moins franc dans l'expression de ses désirs; aussi sa liaison avec Raymond lui était-elle un embarras; il souffrait chaque fois que celui-ci, avec une bonhomie toute bienveillante et sans songer à le blâmer, lui dévoilait quelque honteuse pensée qu'il croyait bien cachée au fond de son âme. Il se sentait insulté par cette indulgence qui semblait établir entre eux une parité qu'il n'aurait pas voulu s'avouer, et il avait honte de cette association de deux âmes qui n'avaient que des vices pour point de contact.

Cependant Raymond ne s'était même pas aperçu de la froideur d'Arthur, et il était toujours resté avec lui sur le même ton de familiarité. A peine fut-il entré, qu'il se jeta sur un divan, caressa sa moustache blonde

Digitized by Google

avec une coquetterie toute féminine, et fit quelques oiseuses questions qui conduisent à une demande plus intime.

— A propos, dit-il tout à coup sans plus chercher de transition, tu es un homme fini ; ton opinion est en baisse, et ton journal se meurt de consomption.

— Du moins, reprit Arthur, on ne pourra pas dire que j'ai transigé avec mes convictions.

— Non, pardieu ! c'est ton système à toi, tu pensais arriver plus vite au but en ayant l'air de croire. Malheureusement, tu n'as pas réussi. Au reste, tu as mieux que cela maintenant en perspective.

— Comment ?

Raymond se croisa les jambes en ricanant.

— N'as-tu pas rendez-vous ce soir au bal avec mademoiselle de Beaugency ? demanda-t-il.

Arthur tressaillit. Il y a dans ces révélations brusques de notre pensée, faites par un autre, un choc stupéfiant qui ne laisse point place d'abord à la manifestation du mécontentement; aussi releva-t-il la tête avec une expression plus surprise qu'irritée.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il.

Mais Raymond continua sans se donner la peine de répondre.

— Au fait, cinquante mille livres de rente valent bien la peine de calculer quelle courbe il faut donner à

Digitized by Google

son œil ! On étudierait à moins l'art de la mélancolie et la gymnastique des soupirs.

Arthur avait eu le temps de se remettre, et il reprit avec cette dignité exagérée, qui indique toujours l'absence de dignité réelle :

— Il y a certaines accusations auxquelles il est inutile de répondre.

Raymond éclata de rire.

— Au reste, reprit Arthur un peu décontenancé, je ne sais ce qui a pu faire penser que j'avais des vues sur mademoiselle de Beaugency ; je la connais à peine.

— Oh ! celui-là est trop fort ! s'écria le journaliste ; tu nous crois plus bêtes que des actionnaires. Que diable ! mon cher, on voit ce que l'on voit ; il est certain que depuis trois mois, tu as les yeux tournés vers la baronnie du sire de Beaugency ; et ne pense pas que je t'en blâme !... — Il n'y a qu'un but dans le monde, et nous savons très-bien que toutes les routes sont bonnes, si l'on arrive... L'or, l'or ! c'est la vie, c'est le siècle, c'est tout. J'en veux, moi, et je n'écris que pour cela. Je suis bien obligé de me salir les mains en ramassant la boue que je jette aux autres ; mais qu'importe ! mes articles sont bien payés ; on ne me croit pas, mais on me lit. Toi, les espérances s'échappent de ce côté, et tu prends une autre direction : c'est du savoir-vivre. Un beau mariage a moins de retentissement qu'un succès

Digitized by Google

littéraire; mais aussi on se trouve riche le lendemain du contrat, et les revenus qu'on tire de son esprit ne sont jamais aussi sûrs que ceux qu'on tire d'une métairie. Je te dis, moi, que tes attentions pour mademoiselle de Beaugency ne sont autre chose qu'une action prise dans une bonne spéculation. Je fais le feuilleton, tu fais le sentiment; ton métier est plus lucratif que le mien.

— Il y a des gens qui trouvent moyen de tout salir, dit Arthur avec aigreur. En admettant que j'eusse de l'amour pour mademoiselle de Beaugency, qui pourrait te faire mettre en doute la sincérité de ce sentiment? L'homme qui souille ses plus nobles facultés pour de l'or ne peut-il même plus croire à la délicatesse des autres? ne peut-il comprendre que l'on aime sans aucune arrière-pensée de position sociale?

— Connu ! s'écria Raymond, avec un geste populaire; tu es un de ces êtres qui ne demandent qu'un cœur d'ange à la femme qu'ils choisissent... comme moi, je ne demande au monde que de la gloire et un grenier. Au moins, tu ne te retranches plus dans tes dénégations, et tu avoues que tu en veux à la belle Marie.

— Non, j'ai vu dans mademoiselle de Beaugency, comme tu l'as dit toi-même en raillant, un ange qu'on ne peut s'empêcher d'adorer, et je l'ai aimée avant de m'être demandé où me conduirait cette affection.

Digitized by Google

— Parbleu! au mariage.

— C'est une plaisanterie cruelle. Ignores-tu quelle distance les préjugés ont mise entre elle et moi?

—Non, mais je ne sache personne au monde plus propre que toi à les faire oublier. Quand un œil se noie comme le tien dans une mer de tristesse; quand le corps a assez de souplesse pour prendre à volonté ces attitudes affaiblies, qui semblent l'effet d'une organisation pliant sous le poids de la pensée, quelle femme pourrait vous résister? Et puis, tu es pâle!... et, vois-tu, ce mot-là résume tout. Nos poëtes ont tant parlé de la pâleur, qu'il est désormais convenu que c'est le cachet d'une sensibilité profonde et d'une *âme type*. Être pâle est un don du ciel, un moyen de se faire une position sociale, un état comme celui de ventriloque ou d'albinos; le tout est de tirer parti de ce présent de la nature, et tu ne laisses rien à désirer à cet égard.

— Tu es fou, et bien impertinemment fou, répondit Arthur en haussant les épaules avec humeur.

— Dis que je suis clairvoyant. Et toi-même, mon discret ami, tu n'ignores point que ta belle et poétique figure t'a servi merveilleusement près de Marie qui raffole de toi. La pauvre enfant se compromet tous les jours davantage pour le *jeune homme pâle :* elle est ridicule à force d'amour.

— Assez, Raymond; elle du moins, épargnez-la.

Digitized by Google

Quand il serait vrai que mademoiselle de Beaugency eût deviné et accepté mon amour, ce serait un malheur de plus, car sa famille n'en resterait pas moins inexorable.

— En vérité?.. Et tu ne vois pas que cet amour poussera vers toi la jeune fille d'une manière si ostensible, que sa famille sera forcée de te la donner?

— Sa famille cachera son amour, étouffera ses larmes et la mariera ailleurs.

L'indignation sans chaleur vraie d'Arthur avait fait place au ton d'une causerie raisonnée; Raymond lui-même avait moins de raillerie dans la voix. La dernière objection du jeune homme le fit réfléchir un moment; puis il reprit :

— Ce que tu dis est juste, mais tu peux prendre tes précautions : fais un éclat.

— Comment?

— En entraînant Marie à une démarche décisive... à un enlèvement, par exemple.

Arthur haussa les épaules.

— Cela est bon dans un opéra-comique; mais dans la vie réelle...

— La vie réelle n'est pas faite pour les êtres d'exception comme mademoiselle de Beaugency. Si je ne me trompe, tout ce qui la sortira de la voie commune lui paraîtra l'accomplissement d'une destinée d'élection qu'elle recherche.

Digitized by Google

— C'est impossible... et sa famille?... elle nous maudirait...

— Vous déshériterait, tu veux dire?

— Nullement.

— Elle est fille unique, on lui pardonnera. En tous cas, vous auriez la réserve légale, ce qui est encore fort convenable. Puis, vois-tu, ces gens nobles ont du tact, ils ne font jamais de scandale inutile. Après l'éclat d'un enlèvement, ils sentiront qu'ils n'ont rien à te refuser. Et pour donner du retentissement à l'affaire, ajouta en riant Raymond, tu peux compter sur moi; ne suis-je pas journaliste?.. je dirai...

Ici, le jeune homme prit une voix grotesquement solennelle :

« Qu'une jeune fille de ces races que le monde appelle nobles, et qu'une éducation orgueilleuse n'avait point viciée, n'écoutant que la voix de son cœur, a repoussé loin d'elle de gothiques préjugés, et vient de s'enfuir avec un jeune homme sans naissance et sans fortune, mais appelé aux hautes destinées du talent! »

Je désignerai les personnes de telle sorte qu'on ne pourra s'y méprendre, et le baron de Beaugency sera trop heureux de tout étouffer par un mariage.

Le front d'Arthur s'était coloré d'une de ces rougeurs équivoques qui peuvent être ou l'expression d'une adhésion humiliante dans votre pensée ou celle d'une indi-

Digitized by Google

gnation méprisante; il garda un instant le silence, puis se leva et prit son chapeau.

— Voilà assez de folies, dit-il à Raymond; viens, le bal doit être commencé.

Digitized by Google

III

Le salon retentissait du son des instruments et du bruit de la danse. On entendait éclater le rire frais des jeunes filles, les exclamations complimenteuses des jeunes gens; puis, les murmures plus sourds de ces mystérieuses causeries qu'on hasarde à travers les bruyantes harmonies du bal. La fête était dans toute sa beauté. Les voix semblaient plus émues, les bras des jeunes femmes posaient plus mollement sur les épaules de leurs valseurs, les regards des hommes brillaient plus chauds d'admiration et de volupté.

Digitized by Google

Il y a tant d'enchantements dans un bal. Là, les fronts soucieux perdent leurs rides; l'air, chargé de parfums, passe sur les yeux humides comme une main bien-aimée; les flots souriants de danseurs roulent avec l'oubli, et le malheureux lui-même se sent entraîné à la remorque de cette joie universelle.

Mais parmi ces figures à expression riante, il y en avait une plus lumineuse que toutes les autres. Mademoiselle de Beaugency semblait abîmée dans son bonheur: uniquement occupée d'Arthur, elle restait immobile au milieu de ces mouvements joyeux, et son long regard planait sur la foule sans la voir; le monde tout entier était sorti de son âme, qui ne contenait plus maintenant que la pensée du jeune homme. Voulant échapper aux invitations sans cesse renouvelées qui troublaient son enchantement, elle se dirigea vers une croisée, souleva le double rideau de soie qui la cachait, et se glissa sur le balcon.

C'était une belle soirée du mois de mars, froide encore, mais qui apportait déjà quelques exhalaisons de printemps; une de ces soirées où le vent ne siffle plus dans les feuilles séchées, et nous arrive en rafales parfumées de violettes et de jacinthes.

Marie se sentit rafraîchie par cette brise un peu rude. Si heureuse, elle n'avait pas trop de tout le ciel à respirer! Elle s'appuya sur la balustrade du balcon,

Digitized by Google

contempla longtemps la nuit scintillante d'étoiles; puis saisie d'un de ces élans de piété qui ne viennent que dans les grandes joies, elle joignit les mains comme si elle eût voulu prier.

Le bruit d'un rideau qu'on écarte et celui d'un pas qui cherche à se dérober la fit se redresser précipitamment : Arthur était déjà près d'elle.

— Pardon, dit-il, j'ai enlevé un ange à sa méditation.

La jeune fille rougit.

— Cette nature est si belle, répondit-elle, que je n'ai pu me défendre, en sa présence, d'un mouvement religieux. Ne raillez point cette faiblesse.

— Moi, vous railler! me croyez-vous donc sans foi, parce que je suis sans espérance?

— Et pourquoi sans espérance? dit l'enfant à voix basse.

— Est-ce à vous de me le demander, Marie?... Ne connaissez-vous pas le fond de toutes mes pensées? Voulez-vous aussi vous envelopper dans ces étroites dissimulations auxquelles la femme est accoutumée?

— Non, dit la jeune fille vivement, je vous ai compris... mais vous?

— Moi? Je sais que vous avez été touchée de mon amour, mais tant d'obstacles nous séparent!... Vous êtes femme, Marie, vous vous lasserez de lutter pour un

Digitized by Google

malheureux qui ne peut vous payer de vos sacrifices que par de nouvelles douleurs.

— Dieu est témoin que c'est vous qui avez parlé de ces sacrifices ; moi, je n'avais pensé qu'au bonheur de nous être rencontrés.

— Pardon, j'ai tort de vous attrister, je le sais ; c'est mal, cette prudence d'avenir... Je ne devrais songer qu'au présent, qu'à vous, Marie, qu'à vous qui avez voulu me guérir de mon désespoir, — vous qui m'aimez, — car vous m'aimez ?

Marie pleurait doucement, et pourtant elle répondit :

— Je vous aime.

— Oh ! répétez-le souvent ; dites-moi, Marie, que vous serez à moi et à nul autre.

— Je vous l'ai promis.

Un étrange éclair de triomphe passa dans le regard d'Arthur ; la jeune fille sourit comme un ange, car elle crut que c'était le bonheur qui lui donnait cette lumière. Il y eut un instant de silence, pendant lequel sa main dans la main du jeune homme et sa tête appuyée sur le balcon, elle laissa couler ses larmes.

Tout à coup Arthur lui montra une étoile qui courait à l'horizon et alla mourir dans la nuit.

— Voyez, dit-il, elle n'a fait que briller un instant au ciel ; elle a parcouru dans une seconde l'espace que ses sœurs mettent une éternité à parcourir : ainsi en

Digitized by Google

sera-t-il peut-être de moi ! Qui sait si je n'épuise point en ce moment tout le bonheur qui m'avait été réservé ?

— C'est vous qui êtes faible maintenant, répondit la jeune fille ; moi, qui ne suis qu'une femme, je ne doute pas de l'avenir ; j'ai confiance en Dieu et en vous : Dieu ni vous, ne me tromperez.

Dans ce moment la musique qui s'était tue, donna de nouveau le signal de la danse.

— Rentrons, dit Arthur ; une absence plus longue pourrait être remarquée.

Il sortit le premier, la jeune fille ne tarda pas à le suivre. En passant devant un groupe de femmes qui se trouvait près de la fenêtre, elle entendit un éclat de rire à demi voilé ; puis une voix, pleine d'un amer triomphe, s'écria : Ils y étaient tous deux.

L'enfant entendit ces paroles et cet éclat de rire, comme les esprits bienheureux entendent les bruits de la terre ; elle portait dans son âme trop de bonheur pour qu'une raillerie la troublât.

Digitized by Google

IV

Tous me l'ont dit, Marie !... ont-ils menti, ou est-ce vous qui m'avez trompé?... Menti ! et pourquoi ? que leur importe à eux que vous soyez la femme d'un riche duc de Montyon ou celle du pauvre artiste Arthur Aubert ! Ils ont dit que vous épousiez le premier, parce que cela est. Et vous, jeune fille candide, vous vous êtes tue sur ce mariage, parce qu'il aurait fallu me retirer vos promesses. Oh ! oui, je conçois qu'après tant d'espérances données vous vous trouviez embarrassée de venir me dire : Je me marie !... Et pourtant il y avait un

Digitized by Google

moyen bien simple de me l'avouer sans rougir; vous n'aviez qu'à me dire : J'épouse un duc et pair! Alors, j'aurais compris.

Car moi aussi, tout ignorant que je suis de vos soumissions sociales, je sais qu'il y a des titres et des noms devant lesquels toute résistance tombe.

Soyez heureuse. Adieu!

ARTHUR.

Arthur, quoiqu'il y ait eu dans ma vie un événement que je vous ai caché, je n'ai point mérité vos reproches. Je ne vous l'ai laissé ignorer que pour vous épargner une douleur qui n'eût rien changé à nos situations. En voyant la calme expression de votre figure, j'avais plus de force pour la lutte qu'il me fallait soutenir.

Vous êtes toujours près du soupçon; moi, je me repose avec confiance dans la conviction de votre amour. Dites-moi, qui vous a donné le droit de douter de ma force, quand il s'agit de votre destinée à vous? N'est-ce pas pour vous, que j'ai oublié toutes les hontes qu'on m'avait apprises? ne vous ai-je pas dit que je vous aimais? n'ai-je pas osé vous l'écrire? Pour vous, j'ai supporté les

Digitized by Google

railleries d'un monde dont les préjugés de position sont la plus forte croyance ; et tout ce passé s'est effacé devant un mot qu'on vous a jeté : *Elle se marie.* Vous les avez crus, ceux qui vous répétaient cette nouvelle insouciamment, comme l'annonce d'un bal ; et pour moi, dont toute la bonne foi, dont toute l'énergie de cœur étaient compromises dans ce fait, vous avez dit : *Elle a menti.*

Non, Arthur, j'étais sincère et sûre de moi, quand je vous ai dit que je serais votre femme, et ce n'était pas une de ces résolutions que renverse le premier événement. Savez-vous, d'ailleurs, quel est l'homme qu'on me propose? Avant même de vous connaître, je l'aurais refusé. Je vous l'ai promis, et je vous le promets encore, je ne serai qu'à vous. Je ne ferai point de demi-sacrifice. »

MARIE.

Vous êtes généreuse, Marie : vous voulez bien rester la jeune fille *promise* à mon avenir et continuer votre *sacrifice.* Je vous remercie ; mais moi, j'avais rêvé une femme heureuse de mon amour, et non *sacrifiée.* Je ne veux pas vous sentir pleurer sur votre passé dans mes

Digitized by Google

bras... C'est beaucoup déjà de vous être compromise jusqu'à parler, jusqu'à écrire au pauvre artiste : que d'autres hontes il faudrait oublier pour porter son nom!

Vous ne pouvez être à moi, vous, belle, riche et enviée de tous. Ce n'est pas pour les nuits d'orage que Dieu a fait ses étoiles. Allez, vous êtes promise aux joies de ce monde : vos épaules satinées pourraient-elles se couvrir d'autre tissu que de celui du cachemire? vos pieds, habitués à ne fouler que des tapis, ne seraient-ils pas endoloris par le contact d'un rude parquet?... La nature vous a faite pour être la femme d'un duc et pair : pourquoi vous refuseriez-vous à cette belle destinée? Vous ne l'aimez pas, cet homme : qu'importe! Vous voyez vous-même ce qu'est l'amour pour le bonheur.

Et puis, votre mère ne vous l'a-t-elle pas dit : on finit toujours par aimer son mari! Qu'a-t-il d'ailleurs qui dépare un duc et pair? Ses mains sont belles et bien gantées, ses joues fraîches, sa bouche souriante; il est parfait, cet homme, et vous êtes une femme heureuse!...

A quelle triste vie vous échappez!... Vous ne savez pas que de privations il y a dans les existences médiocres : qu'aurais-je pu vous offrir, moi? Une maisonnette hors des barrières, avec un petit salon à rideaux blancs; un parterre de six pieds, orné de quelques fleurs que

Digitized by Google

j'aurais cultivées moi-même. Adieu alors à ces longues charmilles qui sont les salons en plein air de vos hôtels! Il aurait fallu vous contenter d'une tonnelle, d'un banc bien étroit où nous n'aurions pu tenir que deux! Là, serrée près de moi, votre taille entourée de mon bras, vous n'auriez entendu que ma voix, vous n'auriez vu que mes lèvres vous sourire.

L'hiver, il aurait fallu vous contenter d'une lecture près du foyer, d'un peu de musique, pâle et languissante, sans doute; car qui vous aurait écoutée? Moi, toujours moi, que vous auriez connu tout entier, dont vous auriez épuisé le cœur, qui ne vous aurais applaudie que d'un regard ou d'un serrement de main. Oh! combien vous devez préférer les longs retentissements de la louange dans vos salons ruisselants d'or et de lumière! — Restez-y, Marie, c'est votre place.

Adieu.

Que vous ai-je fait pour que vous m'accabliez ainsi? Moi, mon Dieu, je vous ai dit que je ne serais à vous que pour ne pas mentir à mes promesses; que j'étais prête encore à consommer pour vous tous les *sacrifices commencés?* Mais j'étais donc folle! mais vous ne savez

Digitized by Google

donc pas que si je ne vous avais fait aucun serment, à cette heure je les ferais tous? Oh! non, non, mon ami, je ne sacrifie rien; je ne veux que vous d'ici-bas! C'est votre existence toute paisible, toute simple que je demande à Dieu, et non les délices payées du monde!

Mon Dieu! pourquoi avoir fait en raillant le tableau de ma vie près de vous? Oui, c'est une maison simple que je veux; votre maison! Oh! que je respirerais à l'aise dans cette petite demeure!... Comme toutes les surveillances de ménage me plairont!... Vous verriez si c'était pour la vie du grand monde que Dieu m'avait faite, et si je n'étais pas, au contraire, réservée aux joies saintes et calmes de l'intérieur! Vous verrez si ce n'est pas à l'air de votre petit jardin que mes joues reprendront leurs couleurs d'autrefois, et si mon front sera moins serein sous la fleur que vous aurez cueillie, que sous les diamants et les oiseaux de paradis!

Votre lettre m'a fait souffrir, par la pensée de ce que vous avez souffert vous-même, et cependant, je suis bien heureuse en songeant à l'avenir qui nous attend tous deux. Adieu! Aimez-moi : maintenant c'est un devoir pour vous.

Digitized by Google

Pardon, pardon, Marie, j'ai dû vous blesser bien cruellement, vous si dévouée !... mais si vous saviez ce que j'éprouve, quand je songe que mon bonheur, ma vie dépendent d'une volonté que tout doit ébranler !

Ne comparez point nos deux situations, je vous en conjure ; vous êtes l'ange que tout le monde voudrait associer à sa destinée, moi je suis le paria repoussé de tous ; parmi tant d'êtres qui se pressent autour de vous, ne peut-il s'en trouver un qui vous promette plus de bonheur que vous n'en pouvez espérer de moi ?

Songez-y bien, ce n'est pas avec un préjugé, avec le monde seulement qu'il faut rompre pour m'appartenir, c'est avec votre famille tout entière. Croyez-vous, dites-moi, qu'à moi seul je puisse remplacer tous les nœuds qui vont se briser ? Moi, je me sens assez de force pour vous rendre heureuse, vous, en aurez-vous assez pour l'être ? Si vous avez cru que vos parents céderaient à des sollicitations, qu'ils recuRuleraient devant la peur de vous rendre malheureuse, vous vous êtes trompée. Je vous parle sans irritation, sans aigreur, mais ils vous donneraient à un forçat aussi bien qu'à Arthur Aubert. Moi aussi, je suis le forçat de votre société aristocratique ! Elle a écrit sur mon front *plébéien et pauvre*, et ces deux mots-là contiennent à eux seuls toutes les hontes. Songez à ce qu'il vous faudra de force pour lutter contre la réprobation de tous ? Oh ! mon Dieu !

Digitized by Google

ayez-là cette force, mais ne venez à moi, que sûre de vous-même, car je serais sans courage, si je voyais vos regrets.

J'ai fait ce que je devais ; je vous ai dit toutes les résistances qu'il y aura à vaincre pour notre union. — Maintenant, voyez qui vous préférez de votre famille ou de moi.

C'est vous, vous, Arthur ; en pouvez-vous douter ? mais pourquoi rompre pour cela avec ma famille ? Mon père, ma mère... ce serait les tuer que de les abandonner ; c'est sur moi qu'ils placent leurs plus chères espérances. Ne pouvons-nous attendre ? Je suis leur fille unique et chérie, ils céderont, je vous le dis, quand ils me verront si malheureuse ; attendez qu'ils veuillent vous appeler leur fils ; je vous promets qu'un jour ils vous donneront ce nom. Mais s'exposer à leur haine, à leurs reproches, oh ! ce serait affreux !

Je vous le dis encore, je vous aime plus que tout ce que j'ai aimé ; mais cet amour ne doit pas être un linceul jeté sur toutes mes affections d'autrefois. Vous êtes noble, vous, mon ami ; c'est surtout votre générosité de

Digitized by Google

cœur que j'ai aimée. Pourquoi ne voudriez-vous pas faire le sacrifice de quelques jours de notre bonheur au repos de mes parents ? Attendons et espérons.

Je vous l'avais dit, Marie, il ne suffit pas d'un de ces courages d'enfants, qui, n'osant regarder l'objet de leur terreur, vont vers lui les yeux fermés... *Attendons et espérons,* dites-vous ; et dans quel but ? Plus vos parents vous ont aimée, plus ils ont placé de rêves sur votre tête, plus ils se montreront implacables, parce que ce n'est pas un bonheur simple qu'ils ont désiré pour vous, mais un rang. C'est là leur ciel, à eux ; ils veulent vous y placer ; ils font bien, et vous aussi, vous faites bien d'être une fille soumise.

Non, Marie, je ne passerai point des années d'angoisses dans l'attente d'une position qui ne peut arriver. Je sais que vos parents ne consentiront jamais ; qu'attendrais-je alors ? que la mort vous ait laissée seule sur la terre... Je comprends ! quand vous n'auriez plus autour de vous que des tombes, vous voudriez poser votre front sur le cœur vivant qui vous restera ! Mais qui sait, Marie, si alors mes bras ne vous seraient point aussi refermés à jamais ?

Digitized by Google

Qu'importe, au reste! attendons, puisque vous le voulez. — Je saurai bien toujours me débarrasser de ma douleur quand elle sera devenue trop cuisante. Attendons, Marie, et prions la mort, puisque c'est sur deux cercueils que vous devez prendre votre couronne de fiancée.

Digitized by Google

V

Le mariage de Marie avec le duc de Montyon, d'abord présenté comme une simple probabilité, puis comme un projet, avait enfin été annoncé comme une décision arrêtée. En vain la jeune fille avait prié, avait embrassé les genoux de sa mère, la baronne l'avait consolée avec douceur, avait essuyé ses larmes et baisé ses yeux tout gonflés, mais sans rien accorder à ses prières. C'était une de ces femmes qui environnent toujours de caresses la dureté d'une volonté inébranlable, et dont la main de fer ne s'appesantit sur ce qui l'entoure que cachée dans un gant de velours.

Digitized by Google

Marie, voyant tout espoir lui échapper, avait voulu déclarer qu'un autre amour remplissait son cœur. Mais aux premiers mots de cette confidence, la baronne avait refusé d'en entendre davantage. Elle avait attiré, en souriant, sa fille sur ses genoux, l'avait pressée contre sa poitrine, et d'une voix calmement impérieuse, elle lui avait déclaré qu'aucune raison ne pouvait la détourner de sa résolution.

— Sois raisonnable, mon enfant, avait ajouté la bonne mère en caressant les joues pâles de Marie ; je sais ce que c'est que ces fantaisies de jeunes filles ; tout cela disparaîtra devant les avantages d'une position élevée.

La violence aurait exaspéré Marie, et l'eût rendue capable d'une résolution extrême, cette sorte d'indulgence affectueuse brisa tout son courage. Elle demeura indécise, désespérée, ne pouvant plus que pleurer et n'espérant que mourir.

Cependant son amour n'avait fait que s'accroître. Sa nature romanesque et tendre s'était exaltée en présence des douloureuses oppositions que le sort mettait à l'accomplissement de ses vœux. D'ailleurs, les lettres d'Arthur venaient chaque jour raviver chez elle la passion, et plus les difficultés s'élevaient insurmontables, plus les sacrifices devenaient immenses à faire, plus cette position, toute d'exception, séduisait la noble je-

Digitized by Google

fille, qui se cramponnait à ce rêve tout doré d'un éclat de dévouement.

Cependant les prières d'Arthur étaient devenues plus pressantes. Un jour Marie reçut un billet qui ne contenait que ces mots :

« Une décision, une décision, quelle qu'elle soit ; si vous me la refusez, je ne demande plus rien. »

Égarée, elle répondit, elle promit tout, mais elle demandait du temps ; elle espérait encore dans l'avenir, dans le hasard, dans tout ce que l'on espère quand la raison dit qu'il n'y a plus d'espoir. Arthur ne répondit pas.

Deux jours s'écoulèrent, le silence du jeune homme continuait ; Marie commença à trembler.

Bientôt sa frayeur devint un soupçon ; son soupçon, une certitude. Elle écrivit trois fois sans recevoir de réponse. Elle avait prié trois nuits, priant à genoux sur son lit, mains jointes, et offrant sa vie à Dieu pour un seul mot de lui. Rien n'était venu !..

Le vendredi arriva ; c'était le jour où elle le voyait à la soirée ordinaire du général. Elle y arriva au moment où l'on éclairait le salon, elle attendit. Les habitués arrivèrent lentement, l'un après l'autre ; un seul n'arrivait pas ! Chaque fois que le laquais paraissait à la porte pour annoncer un nom nouveau, Marie tremblait ; mais dix heures sonnèrent et son nom n'avait point encore

Digitized by Google

été prononcé; un profond découragement s'empara de la jeune fille.

Enfin un pas se fit entendre : un jeune homme parut à la porte; elle se leva à demi...

— Monsieur Raymond Perrier, dit le laquais.

Elle se laissa retomber sur son fauteuil.

Cependant le journaliste, après avoir fait quelques tours dans le salon, avoir distribué ces inclinations de tête et ces questions aimables que l'usage ordonne, aperçut mademoiselle de Beaugency, et s'avança vers elle.

— Je n'osais compter sur le bonheur de vous voir ce soir, Mademoiselle, vous devenez si rare!

— Je sors peu, murmura Marie; j'étais souffrante...

— Je l'ai appris par Arthur Aubert.

Au nom d'Arthur Aubert, Marie releva vivement la tête, comme si alors seulement elle eût été frappée de l'idée que Raymond le connaissait.

— L'avez-vous vu depuis peu? demanda-t-elle d'une voix basse et vive.

— Tout à l'heure.

— Il était bien?

— Bien.

— Et pourquoi n'est-il pas venu?

— Je ne sais... il est triste... il n'a point voulu.

Toutes ces réponses furent faites avec un embarras

évident. Le visage de Raymond était devenu si subitement sérieux que Marie se sentit glacée.

— Mon Dieu, dit-elle, serait-il arrivé quelque chose à M. Aubert?

— Il m'attriste et m'épouvante, répondit Raymond en secouant la tête; je l'ai trouvé livré à un profond désespoir; j'en ignore la cause, mais j'en crains les suites...

— Que dites-vous?

— J'ai voulu rester avec lui ce soir; il a refusé et m'a forcé de le quitter avec une sorte d'emportement que je ne puis m'expliquer; puis, au moment où je le laissais, il m'a serré la main d'une façon étrange...

— Eh bien? s'écria Marie égarée.

— Eh bien, je crois qu'il est las de la vie, dit Raymond tranquillement.

Elle n'en entendit pas davantage; un cri s'éteignit sur ses lèvres et elle s'évanouit.

Le lendemain, au milieu de la nuit, elle descendait mystérieusement au jardin, pâle et éperdue. A peine revenue à l'hôtel de son père, elle avait pris une résolution désespérée; elle avait écrit à Arthur, et elle l'attendàit, décidée à tout.

La nuit était obscure; minuit sonnait au Val-de-Grâce; la pauvre enfant s'assit sous la charmille en fon-

Digitized by Google

dant en larmes. Quelques instants s'étaient à peine écoulés, lorsqu'un léger bruit se fit entendre : la porte du jardin s'ouvrit ; Marie se leva avec un cri, et elle se trouva dans les bras d'Arthur.

Digitized by Google

VI

Trois ans après, un groupe de dames élégantes et de jeunes gens se promenaient aux Tuileries le long de la terrasse; une calèche découverte suivait les quais au petit pas.

— N'est-ce pas là M. Aubert? dit une des dames à un dandy qui lui donnait le bras.

— Lui-même; il vient de perdre son beau-père; ce deuil-là lui vaut cinquante mille livres de rente.

La calèche passait près des promeneurs; le jeune homme qui avait parlé salua Aubert.

Digitized by Google

— Vous les connaissez? lui demanda-t-on.

— Pardieu! dit Raymond en souriant, c'est moi qui l'ai marié.

— N'y a-t-il pas eu une affaire d'amour, un enlèvement?...

— Précisément.

— Cet Arthur Aubert a fait rapidement son chemin, murmura un des promeneurs.

— C'est un homme habile, répéta un second.

— Un charmant cavalier, ajouta la dame.

— Il faudra, mon cher Raymond, que vous me fassiez faire sa connaissance, reprit le premier interlocuteur.

Raymond s'inclina en signe de consentement.

— Sa jeune femme est bien pâle, dit quelqu'un.

— Elle est malade, répondit Raymond.

— Comment cela?

— Elle s'est aperçue que l'on avait traité son cœur comme une denrée en circulation, et que l'on avait spéculé dessus : elle se meurt d'un espoir rentré.

La dame qui avait déjà parlé haussa les épaules.

— Elle a toujours eu des idées romanesques, murmura-t-elle.

— Dites que c'est une folle qui finira à Charenton,

Digitized by Google

ajouta un gros député qui n'avait encore rien dit. J'ai défendu à ma fille de la voir.

Tout le monde approuva, et ils continuèrent leur promenade.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES D'ÉMILE SOUVESTRE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

Un philosophe sous les toits	1 vol.
Confessions d'un ouvrier	1 —
Au coin du feu	1 —
Scènes de la vie intime	1 —
Chroniques de la mer	1 —
Les clairières	1 —
Scènes de la chouannerie	1 —
Dans la prairie	1 —
Les derniers paysans	1 —
En quarantaine	1 —
Sur la pelouse	1 —
Les soirées de Meudon	1 —
Souvenirs d'un vieillard, la dernière étape	1 —
Scènes et récits des Alpes	1 —
Les anges du foyer	1 —
L'échelle de femmes	1 —
La goutte d'eau	1 —
Sous les filets	1 —
Le foyer breton	2 —
Contes et nouvelles	1 —
Les derniers Bretons	2 —
Les réprouvés et les élus	2 —
Les péchés de jeunesse	1 —
Riche et pauvre	1 —
En famille	1 —
Pierre et Jean	1 —
Deux misères	1 —
Les drames parisiens	1 —
Au bord du lac	1 —
Pendant la moisson	1 —
Sous les ombrages	1 —
Le mat de cocagne	1 —
Le mémorial de famille	1 —
Souvenirs d'un bas-breton	2 —
L'homme et l'argent	1 —
Le monde tel qu'il sera	1 —
Histoires d'autrefois	1 —
Sous la tonnelle	1 —
Le mendiant de Saint-Roch	1 —

Paris.— Imprimerie de A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

Digitized by Google

LE MENDIANT

DE

SAINT-ROCH

PAR

ÉMILE SOUVESTRE



PARIS

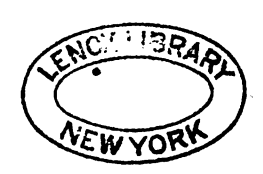
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

Reproduction et traduction réservées





Digitized by Google

LE

MENDIANT DE SAINT-ROCH

I

LE GRAND PORTAIL DE SAINT-ROCH

On était en l'an de grâce 1723, et sous le règne de ce Louis, quinzième du nom, que le peuple aimait comme les mères aiment l'enfant qu'elles ont failli perdre, moins pour les espérances qu'il fait naître que pour les inquiétudes qu'il a données. Le régent était mort depuis un an, et le duc de Bourbon, qui l'avait

Digitized by Google

remplacé au ministère, n'avait guère signalé son apparition que par un renouvellement de rigueurs contre les protestants.

Ceux-ci, qui commençaient à respirer, s'étaient vus attaqués encore une fois dans leurs intérêts ou dans leurs personnes, et, tandis que quelques-uns, à bout de patience, abandonnant une patrie où la tolérance ne pouvait s'acclimater, allaient enrichir de leur industrie la Suisse, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, le plus grand nombre suspendait toutes ses affaires et se retirait à l'écart, dans l'espoir d'être oublié.

Il en était résulté un sensible amoindrissement dans l'activité commerciale et manufacturière; mais, depuis Colbert, les ministres de la France étaient de trop grande naissance pour prendre garde à ces intérêts roturiers. La monarchie donnait son festin de Balthazar! Enivrée de parfums et de voluptés, elle ne voyait pas la main mystérieuse qui commençait à graver la mençante inscription sur les murs de la salle de fête.

L'aveuglement, à vrai dire, n'était pas moindre à la ville qu'à la cour. Les philosophes donnaient tous les matins quelques coups de pioche à l'édifice social, au grand amusement de la noblesse, qui en occupait les

Digitized by Google

premiers étages, et à la grande surprise du peuple qui, logé dans les combles, écoutait le bruit de la sape sans comprendre. Mais personne ne prenait trop au sérieux l'attaque, pas même les assaillants. C'etait pour eux une gymnastique divertissante, une sorte de tournoi, où les représentants des principes qu'ils combattaient leur distribuaient généreusement la gloire et les récompenses. On faisait la petite guerre à la religion, à l'aristocratie, à la royauté, sans s'apercevoir que les armes étaient chargées à balles, et que tous les coups tirés faisaient des blessures !

Et comment l'aurait-on soupçonné, en voyant cette société si gaie et si paisible ? Rien n'y était changé en apparence. A Versailles, la cour donnait des bals et des petits soupers ; à Paris, on allait au spectacle et à la Courtille. Au fond, tout menaçait ruine ; mais, à la surface, tout avait le même air que par le passé.

Nous nous trompons, tout semblait en meilleur état. Jamais noblesse n'avait laissé tomber plus abondamment cette pluie d'or dont s'enrichissaient les bourgeois ; jamais la foule affamée qui vit de corruption n'avait trouvé plus riche curée ! Le règne de Louis *le Désiré* semblait un long carnaval pendant lequel la

Digitized by Google

France se laissait aller joyeusement à tout faire et à tout dire, sans s'occuper du lendemain.

La vieillesse dévote du grand roi avait surtout contribué à cette folle réaction! On se dédommageait des tragédies sacrées de Saint-Cyr, des retraites forcées et des sermons de cour! Les danseuses de l'Opéra avaient remplacé les directeurs.

On comprend que, par suite, les églises se trouvaient abandonnées : on n'y allait plus pour voir le roi, mais seulement pour Dieu, ce qui avait singulièrement réduit le nombre des fidèles.

Au moment où commence notre récit, le curé de Saint-Roch venait d'en avoir une preuve qui, sans être nouvelle, lui semblait toujours aussi mortifiante. En descendant de l'autel, il avait promené son regard autour de lui, et n'avait aperçu qu'un petit nombre de paroissiens, pauvrement vêtus pour la plupart, et dispersés autour des bancs fermés et vides des gentilshommes, de la magistrature et de la bourgeoisie! Il ne put retenir un soupir, et regagna la sacristie, en mêlant à sa dernière prière un anathème contre l'impiété toujours croissante.

Mais, tandis qu'il se contentait de le murmurer au fond du cœur, d'autres voix le répétaient tout haut,

Digitized by Google

sur les tons de la plainte ou de la colère; c'étaient celles des mendiants attitrés de la paroisse, qui se trouvaient rassemblés sous le grand portail de l'église.

Le moyen âge, qui s'était principalement appuyé sur le système des associations partielles, formant autant de bataillons distincts dans l'armée sociale, avait légué à la monarchie absolue la plus grande partie de ses corporations. Celle des bons pauvres, connue sous le nom de *grande quémanderie*, n'était pas une des moins importantes : elle se distinguait des corporations de la *libre aumône*, de la *truanderie*, et de quelques autres d'ordre inférieur, qui, de proche en proche, finissaient par se rattacher aux associations les plus criminelles ou les plus corrompues. La confrérie des bons pauvres formait une sorte de haute noblesse de la gueuserie, qui, comme toutes les noblesses, avait ses priviléges et surtout ses vanités. Protégés par les fabriques des paroisses, ses membres étaient tenus à une moralité apparente dont ils se dédommageaient sous le manteau. Beaucoup d'eux joignaient, dit-on, aux bénéfices de leurs *charges* les profits d'intrigues privées dont ils se faisaient les agents directs, et les libéralités du lieutenant de police, qui les regardait comme de précieux auxiliaires d'espionnages.

Digitized by Google

Cette aristocratie de la mendicité formait donc, à tout prendre, une association médiocrement respectable, et nous éprouverions quelque embarras à introduire le lecteur en pareille compagnie, si notre histoire ne nous en faisait une nécessité : mais il en est des récits comme des voyages ; on subit la route, on ne la choisit pas. Avant d'arriver aux vallées riantes et aux riches cités, il faut souvent traverser la fange des marécages ou des faubourgs. — On nous pardonnera, j'espère, ce passage involontaire par les rues basses que nous ne pouvions éviter. Tout n'est point, d'ailleurs, à dédaigner dans de semblables traversées. Les personnalités infimes d'une époque la révèlent mieux peut-être que les personnalités élevées ; il ne faut regarder l'homme ni les sociétés à la tête, mais aux pieds, pour savoir ce qu'il y a de boue dans le chemin qu'ils suivent.

Les mendiants alors réunis sous le grand portail de Saint-Roch étaient au nombre de trois, outre deux jeunes enfants. Ils avaient vu passer successivement les fidèles qui venaient d'écouter la messe, sans avoir reçu d'autre aumône que quelques liards acompagnés de demandes de prières. Chacun de ces maigres dons avait été accompagné de grimaces de mépris ou de

Digitized by Google

sourdes malédictions, bientôt interrompues pour reprendre les supplications psalmodiées qui constituaient l'exercice de leur profession.

Une vieille femme en haillons, qui sortit à son tour de l'église, leur fit signe de se taire :

— Vous égosillez donc pas davantage, pauvres gens, dit-elle d'une voix aigre ; tout le monde est parti; il n'y a plus là-dedans que monsieur le curé et le bedeau !

A cette annonce, le mendiant qui se trouvait le plus près du bénitier, se souleva sur ses béquilles, et, les faisant passer toutes les deux dans la même main, il se mit à se secouer et à allonger ses membres à la manière des chiens qui s'éveillent.

— Pour lors, mettons-nous à l'aise, dit-il ; d'être paralytique, ça finit, à la longue, par vous engourdir.

— En voilà une matinée de misère ! s'écria un second mendiant à la voix enrouée ; voyez-moi un peu ça ! trois liards doubles ! — Et il les faisait tinter dans le creux de sa main. — Que Dieu me pardonne ! il n'y a plus dans le monde que des païens... Ah ! maître Miroton, la religion s'en va, et, avant peu, la place de bon pauvre ne rapportera pas seulement de l'eau à boire.

Digitized by Google

— Pour lors, nous nous contenterons de vin, monsieur Riflou! dit le prétendu paralytique qui avait toujours le mot pour rire, et qui tira de sa gibecière une petite bouteille plate qu'il emboucha courageusement.

— Oui, oui, c'est bon de plaisanter, reprit la vieille femme; mais, pas moins c'est un scandale, savez-vous! faire des journées de deux où trois livres quand on est pauvre de la paroisse, patenté de la fabrique, et gradé dans la corporation de la *quémanderie!* Non, voyez-vous, monsieur Miroton, je dis, moi, que ça finira mal pour le peuple de Paris! faudra que Dieu et la Vierge fassent un exemple! S'il venait tant seulement de petite vérole ou un tout petit peu de peste, vous verriez les Parisiens faire des cierges à tous les autels, et les blancs marqués tomberaient dans notre giron comme la grêle en avril! Aussi faut-il espérer qu'un jour ou l'autre la Trinité montrera comment elle châtie!

— Que tous les saints vous entendent, mère Rossignol, reprit Riflou, qui laissa glisser les trois doubles liards dans son gousset. Le diable m'emporte! si je ne fais pas dire une messe pour demander un bon fléau et corriger ces mauvais chrétiens! — Les fléaux, c'est notre gagne-pain.

Digitized by Google

Une querelle qui se fit entendre à l'autre bout du porche les interrompit : c'était une mendiante qui gourmandait les deux jeunes enfants déguenillés assis à ses pieds dans une attitude languissante.

— Eh bien ! s'avisent-ils pas de jouer à cette heure! disait-elle en les secouant rudement ; vous ne pensez donc pas qu'on peut vous voir, petits marauds ; vite, voyons, reprenez l'air triste, ou je tape !

Madame Rossignol se retourna au bruit et parut surprise.

— Tiens, dit-elle, comment donc ça se fait-il? mademoiselle Céleste n'a plus que deux enfants.

La mendiante redressa la tête.

— Je crois bien, reprit-elle; pensez que ces gueux de parents veulent me les louer maintenant six deniers de plus !... Ils abusent de leur position.

— Et encore on dit qu'il n'y a pas de frais dans notre état ! fit observer Riflou.

— Ah ! je ne suis pas à me repentir d'avoir pris les rôles de mère de famille, dit Céleste, c'est bien moins avantageux !

Miroton se pencha vers la mère Rossignol.

— Elle aimerait mieux continuer ceux qu'elle jouait quand elle était comédienne de campagne, mumura-

Digitized by Google

t-il; mais le temps de rire est passé! l'âge lui a marché sur la figure, comme on dit; il a laissé au coin de l'œil la marque de ses deux pattes d'oie, et ça suffit, prétend la chanson :

Pour effaroucher les amours.

— Voulez-vous bien vous taire, mauvais sujet! interrompit madame Rossignol avec un sourire édenté; si on allait vous entendre!

— Il n'y a pas de risque! dit le faux paralytique en jetant un regard vers l'entrée; nous n'aurons personne aujourd'hui.

— C'est pas comme mardi dernier! fit observer Riflou.

— Mardi! répéta Miroton; ah! Dieu me sauve! voilà un grand miracle! On savait que monsieur le duc de Richelieu viendrait à l'office; toutes les dames de la ville et de la cour étaient accourues! C'est comme quand le régent l'avait fait enfermer à Vincennes, vous vous rappelez bien? A l'heure où il se promenait au haut du donjon, toutes celles qui avaient eu des bontés pour lui venaient le voir, et ça faisait une foule qui remplissait le faubourg Saint-Antoine.

Digitized by Google

— Oui, oui, continua mademoiselle Céleste qui s'était approchée, monsieur de Fronsac est la fleur des gentilshommes; grandes dames, petites bourgeoises, simples grisettes, tout lui est bon; il mène dix affaires d'amour en même temps.

— Aussi, dit madame Rossignol, quand sa voiture paraît dans un quartier, faut voir la terreur des mères, des tantes, des maris! C'est comme si on criait au feu! chacun regarde si l'incendie est chez soi.

— Eh bien, fit observer Riflou, ils vont être tranquilles à cette heure que le duc part pour l'armée.

— C'est donc certain? demanda Céleste.

— Puisqu'il a fait vendre tous ses équipages de ville; même qu'hier vous avez pu voir son petit carrosse orange qui a été acheté par monsieur Moreau... Vous connaissez bien?... l'intendant de Saint-Lazare.

— Oui, oui; un vrai saint homme du bon Dieu!

— Qui est lancé dans les grandes affaires avec les fermiers généraux.

— Tiens! interrompit Riflou qui s'était avancé à l'entrée du porche; ce que c'est que de parler des gens!... le voici!

— Monsieur Moreau! répéta Miroton en se racornissant sur ses béquilles; peut-être bien qu'il vient à

Digitized by Google

l'église! Faut pas avoir l'air désœuvré, les enfants, reprenons nos infirmités!

Tous s'étaient remis en place, l'air dolent et résigné, comme il convenait à leur profession; les femmes armées de leurs chapelets et les hommes murmurant à demi-voix des prières d'un latin singulièrement modernisé, quand l'intendant de la prison de Saint-Lazare parut à quelques pas du porche.

Monsieur Moreau ne paraissait avoir guère plus de cinquante ans, encore ses manières et son costume devaient-ils vieillir sa figure. Vêtu de drap noir, il ne portait ni bijoux ni dentelles; mais un simple jabot d'organdi, une cravate roulée de mousseline épaisse et une canne à pomme d'écaille. Le tricorne rabattu sur les yeux, les deux mains dans ses manches, et rasant les maisons, il semblait moins marcher que se glisser. Toute sa personne, tous ses mouvements avaient quelque chose de timide, et pour ainsi dire de fuyard. Il vous parlait toujours à trois pas de distance, les yeux baissés, d'une voix humble et embarrassée. Sa piété était de notoriété publique. Alors que tout le monde quittait Jéhovah pour Baal, monsieur Moreau avait persisté dans ses saintes pratiques, et, bien qu'on l'eût raillé d'une pareille bizarrerie, la confiance s'en

Digitized by Google

était accrue. Les plus audacieux incrédules voyaient avec plaisir que leur homme d'affaires eût de la religion; aussi nobles et bourgeois lui apportaient-ils leurs fonds avec un égal empressement. La corporation de la *grande quémanderie* faisait elle-même partie de sa clientèle, et c'était à lui que les *bons pauvres* de presque toutes les paroisses de Paris confiaient leurs épargnes, sous la seule garantie de sa bonne renommée.

Le dévot intendant de Saint-Lazare arriva jusqu'aux marches de l'église sans être sorti de sa méditation; la voix de madame Rossignol, qui le saluait par son nom en multipliant les souhaits de bonheur, finit pourtant par l'y arracher. Il releva la tête en tressaillant; une expression de contrariété crispa ses traits; mais ce fut un éclair. La placidité soumise qui était le caractère habituel de sa physionomie reparut aussitôt; il sourit d'un air de bénignité, porta une main à son tricorne et l'autre à la poche de sa veste.

Les mendiants, qui avaient compris la signification de ce dernier geste, se rapprochèrent tous avec de grands témoignages de respect: monsieur Moreau mit dans la main de chacun une petite pièce d'argent, munificence qui fit éclater autour de lui les bénédictions.

Digitized by Google

— En vous remerciant, mon digne monsieur, dit Rifleu, qui porta la pièce à ses lèvres.

— Que Dieu vous le rende dans son Paradis! continua Céleste.

— Qu'il vous conserve la santé! gémit Miroton replié en double.

— Et qu'il donne un bon mari à votre fille! acheva madame Rossignol.

Monsieur Moreau remercia d'un ton d'humilité et entra dans l'église.

Dès qu'ils eurent cessé d'entendre le bruit de ses pas, les bons pauvres se remirent à l'aise.

— Parbleu! votre souhait vient trop tard, madame Rossignol, dit gaiement Miroton en se tournant vers la mendiante, le bon mari que vous demandez pour mademoiselle Moreau est trouvé depuis longtemps.

— Elle est donc promise? demanda la vieille femme.

— Au pupille de l'intendant, monsieur Gaston de Vignolles.

— Je le connais, interrompit Céleste; c'est un beau jeune homme...

— Qui a des qualités solides, poursuivit Miroton... Vingt mille écus de rente!

Et baissant la voix :

Digitized by Google

— Après ça, reprit-il, monsieur Gaston était obligé de reconnaissance. Il paraît que maître Moreau a rendu autrefois un grand service à sa mère... — J'ai entendu parler de ça quand j'étais porteur de cédules chez mon procureur du Châtelet... — C'est pourquoi madame de Vignolles l'avait choisi, au lit de mort, pour tuteur de son fils, et maintenant celui-ci achève de payer la dette en devenant son gendre...

— Tant il est vrai, dit sentencieusement mademoiselle Céleste, qu'un bienfait n'est jamais perdu !

Riflou haussa les épaules.

— On dit ça dans les pièces de théâtre et au sermon, répliqua-t-il brusquement; mais à la pratique, bonsoir, c'est autre chose! A preuve, moi qui vous parle, que j'ai introduit le vétéran dans la corporation, et qu'à cette heure il ne me considère pas plus que le cheval de bronze du Pont-Neuf !

— Ah ! ne me parlez pas du vétéran, s'écria mademoiselle Céleste; quand vous pensez qu'à la dernière distribution qui a été faite l'autre jour, à la noce du contrôleur des fermes, on nous a donné à chacun une pièce de quinze sous, tandis que lui a eu un petit écu !

— Eh bien, ça ne m'étonne pas! reprit Miroton ; il

Digitized by Google

y a des gens, voyez-vous, qui sont destinés à réussir ; on naît avec la chance comme avec un nez aquilin. Qui est-ce qui aurait dit qu'un bon pauvre du petit porche comme le vétéran gagnerait plus à lui seul que nous tous, les ceux du grand portail?

— Dame! fit observer Riflou, c'est un vieux soldat... qui a des cheveux blancs sans perruque, dix-sept blessures pour de bon, qui est manchot et quasi-aveugle!... Vous comprenez; il abuse de ses avantages!

— Et voilà pourquoi on l'a fait syndic de la corporation, dit Céleste.

— Il peut se vanter de n'avoir pas eu ma voix! répliqua son interlocuteur; — un ladre qui ne vous ferait jamais une politesse au cabaret!... qui parle morale quand on n'est qu'entre soi!

— Et qui a empêché de recevoir mon neveu Coquillard parmi les bons pauvres! s'écria madame Rossignol. — Le garçon le plus adroit de tous les valets de place de Versailles! — Car il n'y a pas son pareil pour remettre un billet sans qu'on le voie; et savoir ce qui se passe dans une maison ; — enfin, c'est ce qu'on appelle un sujet!

— Oui, oui, il a tout plein de moyens! dit sérieu-

Digitized by Google

sement Miroton; s'il évite la corde, il fera son chemin! c'est une vraie bonne graine de coquin!

— Plait-il? Qui est-ce qui parle de moi? s'écria une voix joviale.

Et un gros garçon de bonne mine, portant la souquenille des laquais de louage, frappa sur l'épaule de Miroton. Les mendiants se retournèrent.

— Tiens, le neveu! s'écria madame Rossignol.

— A vous rendre mes devoirs si j'en étais capable, répondit le nouveau venu en saluant du pied comme les serviteurs qui voulaient se donner l'air naïf des campagnards.

— Et par quel hasard te trouves-tu à Paris? demanda la vieille femme.

— C'est pas un hasard! répliqua le garçon de place confidentiellement: je suis venu pour un particulier qui m'a demandé des renseignements, et comme il me donnait rendez-vous dans une église, j'ai choisi Saint-Roch, rapport que ça me procurait l'occasion de causer de mon affaire avec vous...

— Ah, ah! tu veux donc toujours entrer dans notre corporation? demanda le faux paralytique, qui prit l'air protecteur.

Coquillard plia les épaules.

Digitized by Google

— Dame! vous concevez, monsieur Miroton, dit-il d'une voix câline, je voudrais être reçu pauvre... pour me trouver plus à mon aise.

— Possible! reprit madame Rossignol; mais on t'oppose que tu es trop jeune et que tu as un état.

— Un état! répéta le valet de place, puisque je le quitterai, j'en aurai plus! et quant à la jeunesse, c'est un défaut dont je me corrigerai tous les jours.

Les mendiants se mirent à rire.

— Allons! tu es un bon drille! s'écria Riflou en lui frappant sur la joue.

— C'est connu, ajouta Miroton; mais ça ne suffit pas! Pour être admis à la mendicité, faut avoir de l'argent? Une place de bon pauvre, ça se vend comme une charge au Parlement.

— Je sais, je sais, dit Coquillard; aussi j'avais proposé d'acheter à la veuve la survivance du manchot qui est mort le mois dernier. Ils m'ont opposé que j'avais mes deux bras, comme si c'était une raison quand on ne veut pas s'en servir!... Mais je viens de savoir qu'il y avait un sourd et muet ambulant qui s'est noyé hier... Celui qui jouait du flageolet... Et je me suis dit que je pourrais le remplacer!

— Faudrait avoir la protection du syndic, objecta

Digitized by Google

madame Rossignol, et il est contre toi! J'ai eu beau lui parler, inutile! Le vétéran est un vrai tigre, vois-tu! Il oppose toujours la justice, la conscience...

—Il parle de conscience? s'écria Coquillard; alors, c'est qu'il veut de l'argent. Je connais la chose, tante Rossignol; je m'en sers aussi au besoin...

— De la conscience?

— Non, du mot. — Si je pouvais seulement parler au syndic, gage que ça s'arrangerait.

— Pour lors, tu n'as qu'à voir, il doit être au petit porche.

— Eh bien, c'est dit! Je vais le trouver; je reviendrai vous raconter ce qu'il m'aura répondu; et si je réussis, je paye un vin épicé *Au Chat qui file*.

Miroton lui fit de la tête et de la main un geste d'approbation.

— A la bonne heure, dit-il, tu as mon estime, Coquillard! Va, mon petit, va, nous t'attendons.

— Un moment! reprit madame Rossignol en se rapprochant de son neveu et parlant à demi-voix; dans le cas où le vieux ne voudrait rien entendre, viens me chercher. Depuis hier, je sais quelque chose qui peut-être bien le rendra plus gentil.

Digitized by Google

— Quoi donc? demandèrent les mendiants qui prêtaient l'oreille.

La vieille femme regarda autour d'elle.

— Eh bien, voilà! dit-elle, tout est mystère avec ce vétéran! Aussi il y avait longtemps que j'avais des soupçons. Je me disais toujours, un bon pauvre qui a l'air si rangé, si honnête, c'est louche!... Avec ça qu'on ne peut dire d'où il vient, où il va, ni ce qu'il fait de son argent. — Faut qu'il cache quelque vice!

— Ou quelque bonne action, hasarda Coquillard.

— Vaut mieux croire que c'est un vice, répliqua sentencieusement madame Rossignol; c'est plus naturel! — Et puis, comme je vous disais, j'ai fait une découverte! Vous savez que le syndic demeure là aux mansardes de la maison qui fait le coin des deux rues... Hier soir, je voulais lui parler en particulier rapport à Coquillard; je monte chez lui, j'arrive au corridor d'en haut, je cherche sa porte, et, avant de frapper, je regarde au trou de la serrure, — par discrétion! — Au lieu du vétéran, savez-vous bien ce que je vois?

— Une vétérante? demanda Miroton ironiquement.

— Non, reprit la vieille femme; un bourgeois en lunettes, en culottes de velours et en habit violet.

Digitized by Google

Les mendiants firent un geste de surprise.

— Vous comprenez que ça m'interloque! continua madame Rossignol; je crois que je me suis trompée et je vais aux autres portes, — personne! — Pour lors je reviens à la première, je regarde encore, et, qu'est-ce que j'aperçois cette fois? le vétéran vêtu de son vieil uniforme!

— Et le bourgeois? demandèrent en même temps mademoiselle Céleste et Riflou.

— Disparu! répondit la pauvresse avec une énergie mystérieuse.

— Sans qu'on l'ait vu sortir? demanda Coquillard.

— Et j'avais pas quitté le corridor! acheva sa tante.

Les bons pauvres se regardèrent en poussant une exclamation de surprise.

— Vous comprenez qu'au premier moment ça m'a confondue! continua la vieille femme; mais à la réflexion je me suis dit : c'est incompréhensible, ça m'explique tout! Si le vétéran se déguise, c'est pour se cacher, et s'il se cache, il fait quelque chose qu'il ne veut pas qu'on sache. Donc j'ai barre sur lui, et faudra qu'il file doux!

— C'est clair! répondirent toutes les voix.

— Seulement, continua madame Rossignol, comme

Digitized by Google

il faut parler avant de mordre, je veux que Coquillard essaye encore les moyens de douceur et les petits écus; si ça ne prend pas, je ferai savoir au syndic qu'on connaît son numéro!

— Vrai, ma tante, s'écria Coquillard avec une admiration singulière, vous êtes une femme..., mais une femme... qui serait digne d'être un homme!

— C'est bon! interrompit la pauvresse d'un ton péremptoire; ne t'attarde pas et va faire ce que tu as dit.

— Voilà! dit le valet de place tournant les talons.

Et il entra dans l'église pour la traverser et gagner plus vite le petit porche où se tenait le vétéran.

Digitized by Google

II

LA CHAPELLE DES TRÉPASSÉS

Lorsque monsieur Moreau était arrivé, environ un quart d'heure auparavant, les derniers fidèles dont les prières s'étaient prolongées au delà de l'office avaient tous disparu, et l'église se trouvait déserte. Le soleil, qui n'avait pu se dégager du brouillard ce jour-là, ne répandait dans la nef qu'une lueur douteuse encore assombrie par l'ombre des colonnes, et les chapelles latérales formaient çà et là des retraits obscurs où descendait un vague rayon teint par les vitraux coloriés. Le parfum de l'encens flottait au-dessus de ces demi-ténèbres, enveloppant les autels et les saintes images d'une légère vapeur.

Digitized by Google

L'intendant traversa d'abord l'église de son pas mesuré; puis il promena un regard perçant et rapide autour de lui, comme s'il eût voulu s'assurer de sa solitude, gagna la chapelle des trépassés et s'agenouilla devant la balustrade de fer qui entourait les marches de l'autel.

Il y demeura quelque temps, le front appuyé sur ses mains jointes et murmurant à voix basse une prière; enfin, l'accent faiblit; les paroles devinrent plus confuses; il y eut comme des intermittences pendant lesquelles ses lèvres continuaient à s'agiter sans faire entendre aucun son.

Qui eût pu apercevoir alors ses traits cachés, eût été saisi de leur âpre expression d'angoisse; mais qui eût entendu les mots inarticulés qu'il entremêlait à sa prière, eût bientôt deviné la cause de son agitation!

Ces mots étaient des chiffres qu'il combinait en vain pour la millième fois sans pouvoir y trouver autre chose que la constatation d'une ruine amenée par ses audacieuses entreprises.

En renonçant volontairement aux voluptés mondaines, l'intendant de Saint-Lazare avait reporté ailleurs son activité et ses ambitions. Ce que d'autres donnaient aux plaisirs bruyants, il l'avait donné aux

Digitized by Google

spéculations hasardeuses; c'était-là que s'étaient concentrées toutes ses ardeurs. Le roman que chaque homme bâtit en imagination avec les joies de l'amour, de la puissance ou de la sensualité, lui l'avait bâti avec des nombres! Devenir le plus riche financier du royaume; remuer les millions d'un trait de plume, recommencer ce Jacques Cœur ou ce célèbre Ango, qui faisait la guerre au Portugal pour son compte, et régner par le crédit de l'or comme le roi par droit de naissance, tel avait été son unique rêve! Il l'avait poursuivi avec la ténacité silencieuse des gens qui n'ont qu'une idée et qui y subordonnent tout le reste. Monomane téméraire, il était allé droit vers sa chimère, sans s'inquiéter de ce qu'il fallait fouler aux pieds, et, dans sa course au clocher vers cet étrange idéal, tous les sentiments d'honneur, de tendresse et de pitié, s'étaient successivement éteints dans son âme. Pareil au sauvage qui, pour frapper l'ennemi, multiplie les artifices et épuise les trahisons, il n'avait reculé devant aucun moyen; le devoir à ses yeux était devenu le succès!

C'était pour l'assurer qu'il avait revêtu ces habitudes de piété apparente qui doublaient la confiance et attiraient l'argent des dépositaires. La religion n'avait été pour lui qu'un instrument de crédit.

Digitized by Google

Et ce crédit, il le voyait perdu sans retour ! Encore quelques semaines, au plus quelques mois, et les pertes jusque-là connues de lui seul allaient être révélées; les dernières ressources qui l'aidaient à déguiser son désastre seraient épuisées; à bout d'expédients, il devrait tout avouer! Cet édifice de fortune, si longuement construit pierre à pierre, croulerait dans la honte!

A cette pensée, tout son être se révoltait. Tant d'obstacles surmontés, de si durs sacrifices, une si longue patience! tout inutile, faute d'un répit qui permît de retrouver la chance plus heureuse! Il ne voulait point y croire, il ne pouvait l'accepter!

C'est que quelques jours auparavant rien n'était encore désespéré. L'union de sa fille avec son pupille qu'il prenait pour associé lui apportait une somme avec laquelle il pouvait faire face aux premiers embarras, masquer ses pertes, s'en relever presque certainement. Cette union, convenue depuis longtemps, n'attendait que la fixation d'une époque pour s'accomplir. Monsieur Moreau feignit de céder à l'impatience supposée des fiancés et choisit un terme très-prochain, en engageant Gaston à hâter ses préparatifs; mais, à son grand étonnement, le jeune homme parut se

Digitized by Google

troubler, balbutia de vagues objections et finit par demander un délai.

Monsieur Moreau n'insista pas; comprenant que ces tergiversations inattendues cachaient quelque mystère, il s'informa avec adresse et apprit que depuis deux mois monsieur de Vignolles faisait de fréquents voyages à Versailles sans qu'on pût lui en expliquer les motifs. Il mit aussitôt en campagne un de ses hommes de confiance, Lavarane, et découvrit que Gaston se rendait chez une dame Armand qui habitait seule avec sa nièce l'impasse la plus solitaire d'un des faubourgs. Tremblant de comprendre, mais voulant pousser jusqu'au bout, il prit prétexte d'un procès dans lequel le jeune homme se trouvait intéressé, pour l'envoyer à Orléans où l'affaire devait se juger, et, sûr d'avoir le champ libre pendant son absence, il chargea Lavarane de tout découvrir.

Trop connu pour se présenter lui-même, ce dernier eut recours au neveu de madame Rossignol dont il avait déjà expérimenté l'adresse, et c'était lui que monsieur Moreau attendait à Saint-Roch.

En traversant l'église, comme nous l'avons dit, pour gagner le petit porche, Coquillard passa devant la chapelle des trépassés et aperçut l'intendant age-

Digitized by Google

nouillé à la grille de l'autel. Bien qu'il ne l'eût jamais vu, le lieu, l'attitude et le costume semblaient lui indiquer la personne désignée par Lavarane. Il tira du gousset de sa culotte de panne une grosse montre de cuivre, et reconnaissant que l'heure du rendez-vous était sonnée depuis longtemps, il ralentit le pas en hésitant. Quelle que fût l'utilité de son entrevue avec le vétéran, celle pour laquelle il venait à Paris avait une importance plus immédiate; en la retardant il risquait de la manquer, et, par suite, de perdre la récompense convenue! Cette dernière raison lui parut décisive. Ajournant sans balancer sa négociation avec le syndic de la corporation des bons pauvres, il s'approcha de l'autel et s'agenouilla à côté de monsieur Moreau.

Celui-ci fit un léger mouvement, mais ne changea point d'attitude. Coquillard, qui s'était signé, se mit à murmurer à demi-voix une prière avec une sorte de sincérité naïve. Chez lui, comme chez la plupart de ses pareils, la corruption n'avait point supprimé les pratiques pieuses, et, en perdant ses croyances, il avait gardé sa dévotion! Ce fut seulement après l'oraison achevée qu'il se pencha vers l'intendant de Saint-Lazare et dit à demi-voix :

Digitized by Google

— *Que Dieu protége les hommes de bonne volonté!*

— Qui vous envoie? demanda monsieur Moreau très-bas.

— Lavarane!

L'intendant tressaillit, se redressa brusquement et enveloppa d'un regard le valet de place, comme s'il eût voulu s'assurer de son identité.

Qui l'eût remarqué quelques instants auparavant, au moment de son entrée dans l'église, l'eût à peine reconnu. La sérénité composée de ses traits avait fait place à une expression de dureté inquiète; ses yeux s'étaient arrondis et allumés; un tremblement d'impatience agitait ses lèvres.

— Eh bien, que sais-tu? parle! dit-il en élevant la voix et en avançant le bras vers le valet de louage.

Celui-ci regarda derrière lui pour s'assurer qu'on ne pouvait les entendre. Ce mouvement rappela monsieur Moreau à sa prudence. Il s'interrompit brusquement, porta la main à ses lèvres comme un homme qui se rappelle lui-même au silence, et, faisant signe à Coquillard, il appuya de nouveau son front sur la balustrade, dans l'attitude d'une méditation pieuse.

Digitized by Google

Le valet de place comprit son intention et se pencha lui-même vers la grille en disant :

— Le bourgeois n'a rien à craindre; il n'y a personne.

— N'importe, répliqua monsieur Moreau du ton bas et monotone de la prière; ne me regardez pas, ayez l'air de faire vos dévotions et n'élevez point la voix.

Coquillard tira de sa poche un chapelet garni de médailles de cuivre qu'il se mit à égrener d'un air de componction.

— Vous vous êtes bien fait attendre, reprit l'intendant.

— Je viendrai plus vite si le bourgeois veut me payer le coche de Versailles! répondit le valet de louage, qui ne perdait jamais une occasion de recommander ses intérêts.

— Enfin... que savez-vous? interrompit monsieur Moreau.

— Tout! répliqua Coquillard; rapport que j'ai lié connaissance avec la servante, moyennant mes agréments personnels, et qu'à cette heure je suis employé comme commissionnaire dans la maison... où j'ai pénétré le fond des choses.

Digitized by Google

— Vite, alors, voyons !

— Eh bien, d'abord et d'un ! le jeune gentilhomme que vous appelez monsieur Gaston n'est connu chez madame Armand que sous le nom de monsieur Hubert.

L'intendant tressaillit.

— Hubert ! répéta-t-il en redressant la tête, pourquoi ce changement?... dans quelle intention?

— Minute ! vous allez le savoir, reprit le valet de place; mais tenez-vous tranquille, si vous ne voulez pas qu'on nous voie causer.

Monsieur Moreau reprit sa pose méditative.

— Pour lors donc, continua le valet de place, monsieur Hubert est maître de dessin et donne des leçons à la nièce de madame Armand... une jolie blonde qui est très-portée à la peinture, faut croire, car ces leçons font son bonheur.

— C'est-à-dire... qu'ils s'aiment? demanda monsieur Moreau d'une voix altérée.

— Si fort que, depuis huit jours que le maître n'est pas venu, l'écolière en est triste à mourir, sans que madame Armand devine pourquoi.

— Et quelles sont ces femmes? d'où viennent-elles? que font-elles?

Digitized by Google

— Inconnues! depuis deux ans qu'elles habitent Versailles, ça vit retiré comme les escargots dans leurs coquilles. Ni famille, ni amis,— sauf monsieur Marc, un vieux particulier dont ils parlent tous au logis, comme de leur saint patron, mais que je n'ai pas encore vu.

— Ainsi vous ne savez rien autre chose?

Le valet de place fit un mouvement.

— Eh bien, mais! dites donc, répliqua-t-il, m'est avis qu'en voilà pas mal comme ça, et plus que monsieur Lavarane ne m'en avait demandé. J'espère que le bourgeois s'apercevra que j'ai pas regardé à ma peine quand il payera la bonne-main.

Monsieur Moreau ne répondit pas. Il était facile de voir à son agitation qu'il se trouvait en proie à une perplexité douloureuse. Évidemment son esprit balançait entre plusieurs résolutions. Il y eut une pause assez longue; enfin Coquillard le regarda de côté :

— Et à cette heure, demanda-t-il, n'y a-t-il rien de plus à faire pour le service du bourgeois?... C'est-il monsieur Lavarane qui donnera les nouvelles instructions?... Et qui payera?... Il avait parlé d'un louis... mais...

Digitized by Google

— Veux-tu en gagner quatre? interrompit monsieur Moreau qui parut avoir enfin pris son parti.

— Moi! s'écria Coquillard que la proposition fit sursauter... Parlez, notre maître, qu'est-ce qu'il faut faire?

— Il faut, dit l'intendant qui appuyait sur ses paroles, que tu me conduises chez madame Armand.

Coquillard redressa la tête.

— Chez madame Armand, répéta-t-il; mais le prétexte?

— C'est à toi de le trouver.

— Bien! pour lors je préparerai la chose de longueur.

— Non, non, je veux profiter de l'absence de Gaston... de monsieur Hubert, comme tu l'appelles... Il faut que tu trouves moyen de m'introduire aujourd'hui même... sans quoi j'aurai recours à quelque autre.

— Un moment... attendez! j'ai votre affaire! interrompit le valet de place dont l'imagination s'exaltait à l'idée de la récompense promise; madame Armand veut quitter le pavillon de l'*Impasse Verte*; l'écriteau y est de ce matin; monsieur peut se présenter pour louer.

Digitized by Google

— Parfait ! dit monsieur Moreau ; tu dis *Impasse Verte.*

— C'est le pavillon du fond..., qui a un jardin entre les deux routes.

— J'y serai dans deux heures ; repars sur-le-champ ; il faut que je t'y trouve.... Je puis avoir besoin de toi.

Il s'était levé et se dirigeait déjà vers le petit portail ; Coquillard le suivit en jouant l'embarras.

— Pardon, excuse, bourgeois, reprit-il à demi-voix ; mais pour être là-bas dans deux heures, faudrait prendre un carrosse de louage.

— Tu en prendras un, dit l'intendant, qui continuait à marcher ; il y en a aux deux porches.

— Je sais, je sais, dit le valet de place ; mais vu que je devais recevoir de monsieur Lavarane un à-compte..., je suis parti sans argent...

L'intendant tira de la poche de son gilet deux louis qu'il glissa entre les doigts de Coquillard. Celui-ci reconnut l'or au tact, referma la main avec un empressement convulsif et voulut remercier ; monsieur Moreau l'interrompit par un signe.

— Le reste, ce soir... si je suis content, dit-il, mais il ne faut pas qu'on nous voie ensemble ; remonte

Digitized by Google

vers la sacristie et prends la porte de service ; je sortirai par le petit porche.

Le valet de place rebroussa vivement chemin sans autre observation, atteignit l'entrée des sacristains et disparut.

L'intendant, qui avait attendu sa sortie, passa alors la main sur son visage comme s'il eût voulu en effacer l'expression soucieuse; ses traits semblèrent reprendre à commandement leur sérénité modeste ; ses paupières abaissées éteignirent son regard, ses coudes se rapprochèrent, son pas prit une allure plus raccourcie, et quand il reparut au grand jour, il était redevenu tel qu'on avait l'habitude de le voir, c'est-à-dire la personnification de l'humilité calme et souriante.

Digitized by Google

III

LE PETIT PORCHE

Le petit porche par lequel monsieur Moreau allait sortir donnait sur un carrefour encombré de marchands criant leurs denrées, de mules, de litières et de voitures de louage dont les conducteurs offraient leurs services aux passants, de messagers faisant retentir leurs clochettes ou leurs crécelles et distribuant aux portes les missives avec les paquets. Il en résultait un mouvement et un tumulte qui frappaient doublement au sortir de la solitude silencieuse de l'église. Le petit porche était une sorte de vestibule commun qui ouvrait d'un côté sur l'agitation, de l'autre sur le repos. Un vieillard semblait garder cette en-

Digitized by Google

trée de deux mondes contraires; c'était le vétéran!

Il portait le costume militaire du règne précédent. Rien dans son extérieur ne révélait la misère qui s'étale et violente pour ainsi dire la pitié; loin de là, son habit, bien qu'il accusât un long usage, n'avait point perdu sa propreté presque élégante; la haute guêtre militaire, qui montait au-dessus du genou, ne laissait voir ni accroc ni souillure; sa chaussure était cirée avec soin, ses cheveux ramenés en arrière par un ruban; et si la poudre leur manquait, c'est que l'âge, en les blanchissant, l'avait rendue inutile. Assis sur le banc de pierre qui longeait les deux côtés du porche, il avait près de lui son feutre de grenadier, dans lequel on pouvait voir toutes les offrandes recueillies depuis le matin, comme si en faisant chacun juge de ses ressources, il eût voulu donner plus d'indépendance à la charité. — Aussi pouvait-on dire que l'aumône perdait avec lui son caractère habituel pour prendre celui d'un don spontané. Ce n'était point un secours accordé à l'indigence ou à la plainte; c'était un témoignage de sympathie amicale; on ne croyait pas le sauver de la faim, mais lui rendre la vie plus douce : il n'y avait ni sollicitation d'une part, ni de l'autre surprise; on donnait au vétéran pour le plaisir

Digitized by Google

de lui donner; il avait ennobli le présent par la manière de recevoir!

Et comment, en effet, passer avec indifférence devant ce noble et franc visage que sillonnaient de glorieuses cicatrices? Qui n'eût été ému par le vague regard de ces yeux menacés d'aveuglement? Le moyen de ne pas s'attendrir à la vue de ce bras droit dont la main avait disparu? Aussi, en laissant tomber une offrande, obéissait-on à un intérêt plus élevé que la pitié et semblait-on bien moins faire acte de générosité que réparer un oubli de la patrie.

Monsieur Moreau ne manqua pas de joindre une petite pièce blanche à celles que le vétéran avait déjà reçues, en murmurant selon son habitude un souhait compatissant; le vieillard se contenta d'incliner la tête avec le remercîement grave qui lui était ordinaire; mais quand l'intendant eut franchi le seuil, une marchande d'images, dont l'étalage occupait l'encoignure du petit porche, avança la tête vers l'intérieur en cherchant du regard l'ancien soldat.

— Eh! monsieur Michel, dit-elle, est-ce là tout ce que vous faites d'accueil à l'homme de confiance de votre corporation?

— Qui cela, dame Berthet? demanda le vétéran

Digitized by Google

dont la voix avait l'accent timbré du Gévaudan, mais avec des inflexions moins précipitées et plus douces.

— J'étais sûre que vos pauvres yeux vous avaient empêché de le reconnaître, reprit la marchande; et de fait, on ne le voit guère à notre paroisse; mais le digne homme ne saurait passer devant une église sans y entrer.

— Parlez-vous de monsieur Moreau? demanda Michel en redressant la tête.

— Et de qui donc? reprit madame Berthet; quel autre que lui saluerait ainsi les pauvres gens? — Dieu le conserve! Si tous les riches lui ressemblaient, on ne songerait point à jalouser leurs carrosses ni leurs hôtels!

Le vétéran ne répondit rien, et son visage conserva une complète impassibilité. La marchande d'images en parut surprise.

— N'est-ce pas l'avis de monsieur Michel, demanda-t-elle d'un ton d'insistance, et aurait-il quelque chose contre l'intendant, qu'il n'en dit mot?

— Pardon, dame Berthet, répliqua le vétéran avec un léger sourire; mais le prophète Amos dit que « *l'homme prudent doit se tenir en silence;* » seulement il ne parle pas de la femme..., ce qui vous autorise à émettre votre opinion.

Digitized by Google

— Eh! Seigneur! c'est celle de tout le monde! reprit madame Berthet; ne savez-vous pas que nul ne donne avec plus de générosité aux quêtes des couvents, aux pauvres et aux hospices?

— Ceci lui sera compté quand Dieu viendra juger les vivants et les morts! répliqua sérieusement Michel.

— Et vous pouvez ajouter que monsieur Moreau aura sa place marquée aux premiers rangs des élus! continua la marchande; à moins que les juges du Ciel ne voient de travers comme ceux du Châtelet.

Le vétéran secoua la tête.

— Ne craignez rien, dame Berthet, dit-il; l'arrêt sera porté selon l'équité; mais le laboureur seul connaît bien la terre qu'il cultive, et saint Paul l'a dit: « *L'homme est le champ de Dieu!* »

— Sur mon âme! vous parlez comme le curé au prône, reprit la marchande avec une sorte d'admiration, et je m'étonne toujours de vous entendre citer de saintes paroles pour chaque occasion. C'est à croire que vous avez autrefois étudié dans quelque collége!

Le soldat sourit.

— Mon collége a été la cabane de ma mère-grand,

Digitized by Google

devers Marjevols, dit-il, et c'est là que j'ai entendu répéter les versets qui sont restés dans ma mémoire!...

Puis, comme s'il eût craint de pousser plus loin les explications sur ce sujet, il se leva pour couper court, prit son chapeau et s'avança vers l'ouverture extérieure du porche.

Un messager portant la gibecière de sa profession venait de s'arrêter à quelques pas, une lettre à la main, en regardant à droite et à gauche. Le vétéran, qui l'aperçut à travers le nuage dont ses yeux étaient couverts, saisit l'occasion de changer l'entretien, et le montra à la marchande en demandant ce qu'il faisait là.

— Eh! c'est le Gascon, le messager de Versailles! dit-elle; Dieu me sauve! il a l'air de chercher quelqu'un.

L'homme à la gibecière l'entendit et se retourna.

— Capdious! voici mon affaire, s'écria-t-il avec le geste d'un homme que frappe un trait de lumière; c'est mon saint patron qui vous a mise là, dame Berthet : dites-moi un peu voir si vous connaissez le bourgeois à qui je dois remettre ce billet?

— Vous l'appelez?... demanda la marchande.

— Monsieur Hubert.

Digitized by Google

— Qu'est-ce qu'il fait?

— L'adresse dit qu'il est peintre.

— Et vous êtes sûr que c'est ici?

— Voyez vous-même, carrefour Saint-Roch.

— Fallait au moins mettre le nom de la maison, fit observer madame Berthet, qui regardait la lettre... Hubert, peintre! Avez-vous vu au logis des *Armes de Portugal?*

— J'en viens.

— Et à la maison Morice?

— Aussi.

— Pour lors, je ne saurais que vous dire, reprit la marchande qui regardait l'une après l'autre les maisons du carrefour, comme pour en rappeler les habitants à sa mémoire... J'ai beau penser... Il n'y a point de monsieur Hubert... Faudrait voir peut-être rue Saint-Honoré.

— Mordioux! en voilà assez, s'écria le messager; j'ai eu beau chercher depuis une heure : j'y renonce.

— Ne désespérez point encore, fit observer Michel, vous touchez peut-être à la découverte; saint Mathieu dit que « *celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé!* » Qui sait si la lettre n'est pas d'importance et impatiemment attendue?...

Digitized by Google

— Ça doit être de quelque dame, reprit la marchande qui continuait à regarder l'adresse.

Le Gascon se retourna vers elle.

— Eh! péchaire! à quoi reconnaissez-vous ça? demanda-t-il.

— Au papier de Hollande et à la cire d'Espagne, répondit madame Berthet, sans parler de ces jolies petites lettres si bien rangées qu'on dirait les barbes d'un épi de blé.

Le messager fit un geste d'émerveillement.

— Que saint Sechaire m'épargne! s'écria-t-il, jamais chien braque n'a mieux éventé le gibier. — Capdioux! la mère, il ne serait pas facile de vous en faire accroire. — C'est vrai que la lettre m'a été remise par une jolie blonde.

— Voyez-vous ça! dit la marchande flattée de la justice rendue à sa perspicacité; et peut-être bien vous l'a-t-on donnée en cacheminette?

— Peuh! je n'oserais jurer du contraire, répliqua le messager qui cligna de l'œil; c'est vrai que la demoiselle m'attendait à la petite porte rouge du jardin.

Le vétéran, qui n'avait prêté jusqu'alors à la conversation qu'une oreille distraite, devint plus attentif.

Digitized by Google

— C'est bien à Versailles? demanda-t-il.

— Eh! mordioux, où donc? reprit le Gascon; je ne suis messager ni de Pontoise, ni de Gonesse. Par les vertus de la Vierge, je crois encore voir cette petite sur le seuil, m'appelant du doigt...

— C'est sans doute quelque dame de la cour? fit observer Michel.

— Non, non, le quartier n'est point celui des gens de qualité.

— Où donc... l'avez-vous vue!

— Ne vous l'ai-je pas dit?... Au coin de la rue des Réservoirs...

Le vétéran tressaillit.

— Et vous êtes sûr que c'est à la porte d'un jardin... reprit-il vivement, une porte rouge?...

— Per jov! je le dis parce que c'est la vérité. Et maintenant que je me souviens... on a appelé la chère créature pendant qu'elle me donnait la lettre.

— Vous avez entendu son nom?

— Certainement. Attendez donc; il me semble qu'on criait quelque chose comme... Henriette.

Michel laissa échapper une exclamation.

— Vous la connaissez? demanda madame Berthet.

Digitized by Google

— Je le crois... dit-il en paraissant hésiter... ou plutôt j'en suis certain...

Et comme s'il réunissait par la pensée les différentes indications données par le messager :

— Oui, continua-t-il, il est impossible de douter... c'est bien cela!... Et cette lettre... donnez.

Il avait tendu la main vers le messager qui lui remit le billet; il l'approcha assez près de ses yeux affaiblis pour en reconnaître l'écriture.

— C'est sa main ! murmura-t-il avec une sorte de saisissement.

— Oui-dà, reprit le Gascon sans prendre garde à son trouble... pour lors, vous savez peut-être où trouver le particulier que je cherche.

— Hubert?

— Juste. Si vous me disiez comment lui faire tenir la lettre...

— Je m'en charge! interrompit Michel, qui glissa le billet dans sa poche d'uniforme et fit un mouvement pour rentrer sous le porche; — mais le messager l'arrêta.

— En douceur, vétéran! s'écria-t-il; je réponds de ce qui m'a été confié, capdious!... si la petite blonde allait me demander ce que j'ai fait de sa lettre...

Digitized by Google

— Vous répondrez qu'elle est à son adresse, répliqua le vétéran.

— Encore faut-il que j'en sois assuré, reprit notre Gascon.

— Puisque je vous le dis! répliqua Michel qui gagnait la porte de l'église.

— Péchaire! j'entends bien! s'écria le messager; mais on a ses scrupules, vétéran! dans notre état, pour avoir la conscience tranquille, faut savoir que le message est à son adresse et pour cela il n'y a qu'une preuve...

— Laquelle?

— Le payement du port!

Michel porta vivement la main au chapeau qu'il tenait de son bras mutilé, et y prit une pièce d'argent qu'il présenta au Gascon; celui-ci fit un mouvement pour la prendre, puis, comme gagné par la honte, il parut hésiter...

— Mais avez-vous foi qu'on vous le rendra, vétéran? demanda-t-il.

— Ne vous inquiétez de rien et prenez! répliqua brusquement Michel.

Le messager ne se le fit pas répéter; il fit sauter la pièce dans la poche de sa ceinture de cuir.

Digitized by Google

— C'est donc par obéissance, dit-il ; pour lors le message est à votre compte et je ne réponds plus de rien. Dieu vous conduise, vétéran ! et vous, mère Berthet, adiousias !

Il reprit sa crécelle qu'il se mit à tourner bruyamment et disparut au coude de la rue Saint-Honoré.

Michel n'avait point attendu son départ pour quitter le porche ; poussant avec une impatience agitée la porte de l'église, il traversa rapidement la nef et ne s'arrêta qu'à l'entrée du chœur, près du pilier auquel était accrochée la lampe de veille. Il se plaça sous son rayon le plus vif, regarda encore une fois l'adresse de la lettre, puis, brisant le cachet, il se mit à la parcourir avec une visible angoisse.

Mais son demi-aveuglement lui rendit la tâche longue et pénible. Forcé de s'interrompre presque à chaque ligne, il laissait paraître tour à tour sur ses traits le sentiment éveillé par les mots auxquels il avait dû s'arrêter. Son visage exprimait tantôt une anxiété poignante, tantôt une sorte de soulagement épanoui. Quand il eut achevé, il relut une seconde fois plus facilement, mais sans que cette seconde lecture parût dissiper ses inquiétudes. Le front plissé, la tête penchée et laissant échapper tout bas des mots

Digitized by Google

entrecoupés, il demeura quelque temps à la même place, comme un homme qui cherche la lumière et ne trouve que les ténèbres. Enfin, il sembla sortir de cette délibération douloureuse par une résolution subite; il se redressa, dit à demi-voix : — Allons! et quitta l'église d'un pas précipité.

A peine fut-il sorti qu'un témoin jusqu'alors invisible sortit de l'ombre projetée par le pilier le plus proche : c'était la tante de Coquillard, la pauvresse du grand portail. Surprise de ne point voir revenir son neveu qu'elle croyait occupé à convaincre le vétéran, elle avait voulu traverser l'église à son tour pour le rejoindre au petit porche, et s'était arrêtée à la vue du vieux soldat debout sous la lampe de service. Elle avait observé ses changements de physionomie à la lecture de la lettre mystérieuse, elle avait remarqué son hésitation tourmentée et sa brusque sortie; après la découverte de la veille, c'était plus qu'il n'en fallait pour surexciter sa curiosité malveillante. Aussi courut-elle sur-le-champ au grand portail pour avertir les autres bons pauvres de ce qu'elle venait de voir, et pour tenir conseil.

Il parut évident à tous qu'il y avait là quelque secret dont on pourrait s'armer contre le vétéran, et

Digitized by Google

l'envie les rendit unanimes sur la nécessité de le pénétrer à tout prix. Riflou se rendit sur-le-champ au petit porche afin de commencer l'enquête ; mais il y apprit de la marchande d'images que Michel venait de rentrer chez lui.

Son absence à une pareille heure était trop préjudiciable à ses intérêts et trop inusitée pour ne pas confirmer les soupçons des mendiants. En conséquence, madame Rossignol et Miroton se décidèrent à lui rendre visite. Ils s'acheminaient vers la ruelle obscure qui conduisait à son logis, lorsque la vieille femme s'arrêta tout à coup et saisit le bras de son compagnon.

— Voyez ! voyez ! s'écria-t-elle à demi-voix en montrant l'entrée de l'étroit passage.

— Quoi donc? demanda Miroton...

— Ce monsieur en culotte de velours et en habit violet !

— Eh bien !...

— Plus bas ! le voici !... faut pas avoir l'air de le regarder.

Les deux mendiants se retournèrent et le vieux bourgeois désigné par madame Rossignol s'avança vers eux.

Digitized by Google

Il portait un chapeau à larges bords qui lui ombrageait le visage, une perruque rousse et de larges lunettes à doubles verres. Ses deux mains étaient cachées par des gants de fin poil de castor; mais tandis que la gauche tenait une haute canne à pomme d'ivoire, la droite pendait immobile à son côté.

Au moment où il passa près des deux mendiants, il parut tressaillir, s'avança plus vivement vers un carrosse de louage, y monta et dit au cocher d'un accent précipité :

— A Versailles !

A ces mots, Miroton qui arrivait près de la portière se redressa avec un léger cri; il avait reconnu la voix du vétéran, et c'était lui que la voiture emportait sous ce déguisement.

Digitized by Google

IV

L'IMPASSE VERTE

Pendant que monsieur Hubert, ou plutôt Gaston de Vignolles, mettait ainsi en mouvement les principaux acteurs de notre drame, lui-même s'était échappé d'Orléans et avait regagné Paris.

Évitant la grande route de Sèvres où il eût pu rencontrer quelque connaissance, il avait tourné le faubourg Saint-Germain, traversé Vaugirard, et il galopait dans la direction de Versailles en suivant un des chemins de chasse tracés à travers les bois de Meudon. Mais quel que fût son empressement, il dut permettre à sa monture de reprendre le pas en arri-

Digitized by Google

vant au ravin de Viroflay. Il laissa aller les rênes, releva la tête et promena les regards autour de lui.

L'automne commençait à diaprer la cime des arbres de ses plus riches teintes; à chaque raffale une pluie de feuilles tourbillonnaient sous les arcades de la futaie et allaient se perdre parmi les mousses. On n'entendait, dans le silence du bois, que le cri rauque des oiseaux aquatiques qui tournoyaient au-dessus des étangs, ou le roulement éloigné d'un chariot sur le pavé des Gardes. Gaston suivit quelque temps la montée raboteuse sans que son œil parût s'arrêter sur aucun objet; mais, près d'atteindre la crête de la colline, il tressaillit tout à coup à la vue d'un sentier perdu qui perçait le fourré vers sa gauche, arrêta brusquement sa monture et plongea son regard au fond de l'espèce de fissure ouverte dans le feuillage.

Quelque souvenir bien puissant venait, sans doute, de s'éveiller chez lui à cet aspect, car il parut oublier un instant son impatience : on eût dit qu'il s'efforçait de reconnaître les lieux dans leurs moindres détails, qu'il y cherchait quelqu'un dont la présence les eût complétés, qu'il écoutait la brise arrivant du fond des vals, comme si elle eût dû lui apporter un bruit de voix.

Digitized by Google

Cependant, après une halte de quelques minutes, il laissa de nouveau aller la bride, et le cheval se remit en marche.

Seulement il ne le força point à reprendre sa course emportée; son esprit avait changé de direction; il s'était détourné du but de son voyage pour se replier en arrière. Plongé dans une rêverie demi-mélancolique et demi-souriante, il repassait, depuis le premier chapitre, le roman commencé quelques mois auparavant à cette même place.

Il se voyait gravissant la ravine aux lueurs empourprées du soleil couchant; il croyait entendre au fond du fourré des accents confus, puis comme des appels! Il mettait pied à terre, il prêtait l'oreille, et tout à coup les voix devenaient plus distinctes, deux femmes haletantes apparaissaient à l'entrée du sentier, poussaient à sa vue un cri de joie et accouraient à sa rencontre. — Parties de Versailles pour une promenade dans les bois, elles s'étaient insensiblement égarées, et en voyant la nuit venir, la tante avait été prise d'épouvante; mille récits de meurtre et d'enlèvement s'étaient réveillés dans sa mémoire; c'était elle dont les cris venaient d'être entendus de Gaston,

Celui-ci l'avait rassurée en s'offrant à la reconduire,

Digitized by Google

proposition accueillie par la vieille dame avec empressement. Quant à la jeune fille, renfermée dans un silence modeste, elle n'avait d'abord frappé Gaston que par sa beauté. Mais lorsqu'un peu plus familiarisée avec leur nouveau compagnon de route, elle avait enfin parlé, le jeune homme s'était senti fasciné par le charme de sa voix! C'était comme la traduction de sa physionomie fraîche et suave; elle semblait la confirmer en la complétant!

Un bras passé dans la bride de sa monture et marchant à petits pas près des deux femmes, il l'avait longtemps écoutée dans une sorte d'extase! A mesure que le jour tombait, la jeune fille semblait s'enhardir. On entendait sa parole s'élever plus sonore, et retentir à l'oreille comme une mélodie, tandis qu'elle-même glissait dans l'ombre des feuillées, vision svelte et fuyante!

Peu à peu l'isolement et la longueur de la route avaient amené les confidences. Les deux femmes avaient dit comment elles vivaient seules à Versailles, dans une humble retraite; la nièce s'était mise à raconter les soins donnés à ses fleurs et à sa volière; leurs promenades dans les bois dont elle dessinait les plus beaux sites; ses lectures à haute voix pen-

Digitized by Google

dant les longues soirées d'hiver! Plus elle parlait, plus Gaston se sentait pris au piége de cette grâce tour à tour expansive et contenue! Près de trois heures s'étaient écoulées ainsi, et, lorsqu'ils avaient atteint les premières maisons de Versailles, il lui avait semblé qu'il était arraché en sursaut à un rêve enchanteur.

La tante l'avait remercié, et sur sa demande de les visiter, s'était excusée en répondant qu'elles ne recevaient personne.

Mais trop ravi pour renoncer à revoir la jeune fille, il les avait secrètement suivies jusqu'à l'*Impasse Verte*, où il était revenu dès le lendemain, dans l'espérance d'apercevoir Henriette.

Vaine tentative! — La maison était restée close et nul n'avait paru! A plusieurs reprises il avait inutilement renouvelé ses tentatives; la voix de la jeune fille s'était seule fait entendre dans le jardin, chantant un vieux air de Lulli.

C'était assez pour redoubler les désirs de Gaston, mais non pour lui fournir le moyen de les satisfaire! Il cherchait en vain par quel détour il pourrait pénétrer dans cette demeure fermée, lorsque le hasard lui fit rencontrer le vieux maître de dessin d'Henriette qui avait été également le sien.

Digitized by Google

Monsieur Sauron était un de ces artistes dressés par les mœurs de l'époque à toutes les fructueuses complaisances. Plus d'un homme de cour avait glissé dans son carton de modèles le billet qu'il ne pouvait faire parvenir à quelque beauté trop bien gardée: plus d'une marquise avait secrètement posé chez lui pour un portrait dont le mari ne devait rien savoir. L'adresse et la discrétion du vieux peintre avaient fait sa réputation; afin de profiter de ses services on avait vanté ses talents!

Gaston n'eut pas de peine à obtenir de lui les moyens d'arriver jusqu'à Henriette. Monsieur Sauron, un peu alourdi par les années, se faisait remplacer, de loin en loin, près de ses élèves bourgeoises, par un neveu qu'il préparait ainsi à lui succéder. Il fut convenu que Gaston prendrait sa place et son nom près de la jeune fille qui ne l'avait jamais vu. Un billet écrit par le vieux professeur fit savoir à la tante que des travaux pressés le retenaient à Paris, et annonça la visite de son neveu Hubert, dont il répondait comme d'un autre lui-même.

En reconnaissant leur guide inconnu dans les bois de Viroflay, les deux femmes avaient poussé un cri de surprise, mais sans soupçonner la supercherie.

Digitized by Google

Accepté pour maître, Gaston était revenu d'abord deux fois par semaine, puis presque tous les jours, à la grande satisfaction de la tante qui admirait son zèle, et de la nièce pour qui sa présence devenait insensiblement un besoin.

Quant à lui, l'irrésistible attrait qui l'avait attiré s'était vite transformé en une véritable passion. Après quelques hésitations il l'avait avouée, et la réponse d'Henriette, bien qu'entrecoupée de réticences balbutiantes et effrayées, ne lui avait point permis de douter qu'elle fût partagée.

C'était au milieu même du trouble joyeux qui devait nécessairement accompagner une pareille découverte, que monsieur Moreau l'avait forcé à partir pour Orléans. Ne pouvant revoir la jeune fille, il avait écrit pour lui tout expliquer. Il ignorait que la lettre, interceptée par l'intendant, n'était point parvenue à l'*Impasse Verte*. Il espérait y trouver la jeune fille attristée, mais non inquiète de son absence.

Cependant, à la vue des toits de Versailles qui commençaient à poindre au-dessus des arbres, il sortit brusquement de la rêverie rétrospective dans laquelle il s'était oublié, et, se redressant sur son cheval, qu'il éperonna, il reprit le galop.

Digitized by Google

Il eut bientôt atteint une petite auberge bâtie à l'entrée de la route de chasse, où il laissa sa monture, puis, descendant jusqu'aux grandes avenues qui conduisent au château, il les traversa rapidement et se dirigea vers l'impasse habitée par madame Armand.

Celle-ci se trouvait dans ce moment assise à l'une des fenêtres du petit salon du rez-de-chaussée tourné vers le jardin. Elle tenait sur ses genoux un de ces tambours à dentelles, en serge verte, hérissé de courtes épingles au-dessous desquelles pendaient les bobines de fil que ses doigts faisaient mouvoir avec une dextérité merveilleuse.

Le bruit d'un pas sous lequel criait le sable des allées lui fit relever la tête ; elle aperçut Coquillard tenant un écriteau de location sur lequel une main exercée avait écrit, en bâtarde magistrale :

PAVILLON A LOUER AVEC JARDIN.

Elle se pencha en dehors de la fenêtre et appela le valet de place. A sa voix celui-ci tressaillit et s'efforça de dissimuler l'écriteau.

— Que faites-vous donc là ? demanda-t-elle en indi-

Digitized by Google

quant du regard l'affiche que le neveu de madame Rossignol montrait seulement de profil.

— Pardon, excuse! j'avais pas vu madame, dit-il de cette voix lente et obséquieuse qu'il ne manquait jamais de prendre quand il se trouvait embarrassé; je viens de scier le bois pour Françoise..., du vrai cœur de faillard... c'est dur comme fer!...

Madame Armand l'interrompit.

— Jè vous demande où vous portez cet écriteau, dit-elle.

— Ah! l'écriteau! répéta Coquillard en balbutiant... pardon, excuse... je l'ai trouvé là.

— Vous n'allez pas le remettre à la grille au moins, reprit la vieille dame; Françoise a dû vous dire que le propriétaire reprenait le bail, et que, par conséquent, le pavillon n'était plus à louer.

— Voyez-vous ça! dit le valet de place, sans répondre directement; et pour lors madame a consenti?... madame n'a pas préféré chercher un locataire pour la remplacer!

— Quel avantage pourrais-je y trouver?

— Ah! Sainte Vierge! quel avantage? s'écria Coquillard; madame ne sait donc pas comme nos gentilshommes recherchent à cette heure les petites mai-

Digitized by Google

sons qui sont cachées comme celle-ci au fond des impasses!... surtout quand il y a plusieurs sorties... et madame en a trois... Gage qu'elle aurait sous-loué avec surenchère... sans compter les épingles!...

— Au fait..., il a peut-être raison! dit madame Armand, se parlant à elle-même.

— J'en suis sûr! répliqua Coquillard qui s'approcha; à la cour, il n'y a pas d'homme de qualité qui n'ait deux ou trois pavillons pareils à celui-ci pour ses petits soupers, il y en a même d'aucuns qui en ont dans tous les quartiers... à preuve monsieur de Fronsac.

Madame Armand fit un signe de la main en grossissant les yeux, et regarda si Henriette était là.

— Chut! dit-elle à demi-voix; je vous défends de parler jamais de cet homme, Coquillard!

— Madame le connaît? demanda le valet de louage un peu surpris.

— Que trop! répéta la vieille dame avec un regard lancé vers le ciel... sans l'avoir jamais rencontré pourtant!... Je n'ai vu que l'équipage de l'infâme!... Un joli petit carrosse orange traîné par des chevaux superbes!... Il m'a donné assez d'inquiétude quand nous demeurions à Paris.

Digitized by Google

— Vrai ! interrompit Coquillard en se rapprochant; c'était donc rapport à la demoiselle !...

Madame Armand lui imposa de nouveau silence.

— Songez, reprit-elle, que pendant près de quinze jours son carrosse s'arrêtait tous les matins au bout du faubourg Saint-Antoine, presque à notre porte !... sans qu'on pût deviner pour qui il venait dans le quartier !... Enfin on a su que c'était pour cette pauvre madame Michelin.

— La mercière qui s'est tuée de désespoir ?

— Juste ! Vous comprenez quel bruit ça a dû faire dans le faubourg ! Tout le monde répétait que ce monsieur de Fronsac était un monstre; mais on ne s'occupait plus d'autre chose devant Henriette !... Et je connais les jeunes filles; elles sont naturellement portées pour cette espèce de monstres-là !... Aussi j'ai déménagé au prochain terme et je ne veux plus qu'elle en entende parler !

— Ça suffit, madame Armand, dit Coquillard avec déférence; on s'y conformera !... mais, pas moins, lui ou quelque autre aurait pu louer ce pavillon...

— Taisez-vous ! voici Henriette.

La jeune fille venait en effet de paraître au tournan d'une des allées du jardin. Elle arrivait en courant,

Digitized by Google

un petit carton à dessin sous le bras, le visage coloré, l'œil brillant et ses beaux cheveux blonds sans poudre soulevés par le vent.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc? demanda madame Armand frappée de son agitation.

— C'est lui! je l'ai aperçu du petit pavillon! s'écria la jeune fille haletante.

— Qui cela?

— Monsieur Hubert!

— Monsieur Hubert! répéta la tante; ah! cette fois je n'aurai pas à le complimenter sur son exactitude. — Coquillard, vite, allez lui ouvrir la petite porte!

Mais le valet de place avait profité de l'arrivée d'Henriette pour s'éclipser avec l'écriteau, et n'avait entendu ni l'annonce de la jeune fille ni l'ordre de madame Armand. Avant qu'on eût pu le rappeler, Gaston parut à l'entrée de la charmille.

La jeune fille monta vivement le perron pour rejoindre sa tante dans le petit salon : lorsque Gaston y entra, elle paraissait sérieusement occupée à préparer le guéridon qui lui servait habituellement pour dessiner, et elle répondit à peine au salut du jeune homme.

Digitized by Google

En revanche, madame Armand, qui s'était levée, s'avança à sa rencontre.

— Enfin, monsieur, s'écria-t-elle, enfin !

— Voilà un mot, madame, qui est tout un accueil, dit Gaston en s'inclinant; croyez qu'il n'y a pas de m'a faute si j'ai dû rester si longtemps loin de Paris...

— Vous avez quitté Paris? demandèrent en même temps Henriette et sa tante.

Le jeune homme les regarda avec surprise.

— Ma lettre ne vous en avait-elle point averties? s'écria-t-il.

— Quelle lettre? dit vivement Henriette.

— Quoi ! n'auriez-vous rien reçu?

— Rien.

Gaston fit un geste de surprise.

— Est-ce possible? reprit-il; ainsi, vous ignoriez la cause de mon absence?

— Et nous pouvions tout supposer, continua la jeune fille.

— Tout, excepté l'oubli, j'espère ! acheva vivement Gaston. Ah ! dites-moi que vous n'y avez point cru, que vous ne pouviez y croire ! J'ai besoin de savoir qu'ici, du moins, on n'a pas douté de moi !

Bien que ces mots parussent adressés à madame

Digitized by Google

Armand, la jeune fille comprit, à l'émotion de la voix, qu'ils étaient prononcés pour elle seule; la sincérité de l'accent la fit rougir de son doute; elle baissa les yeux sans oser répondre; mais la tante, qui n'avait rien compris à l'intention du jeune homme, se hâta de le rassurer.

—Soyez tranquille, cher monsieur, dit-elle avec une bonhomie protectrice; on connaît votre exactitude; mais vous avez donc fait un voyage?

Gaston déclara qu'il arrivait d'Orléans où l'avait appelé une affaire de famille. La perte du billet par lequel il en avait prévenu la tante n'était point alors chose assez rare pour qu'on pût s'en étonner longtemps. L'inexactitude du service et les accidents fortuits auraient suffi pour l'expliquer, alors même que la main de la police n'eût point fouillé, à chaque instant, dans les correspondances privées ouvertes au hasard et détruites aussitôt, lorsqu'elles n'avaient rien appris.

Pendant ces explications, qui justifiaient évidemment le jeune homme, Henriette avait tout préparé pour la leçon. Madame Armand la montra déjà assise et le crayon à la main.

— Allons, vous êtes absous! dit-elle en souriant à

Digitized by Google

Gaston ; mais il faut réparer le temps perdu. Henriette vous attendait avec tant d'impatience !... Aussi a-t-elle été tout à l'heure la première à vous apercevoir.

—Est-ce vrai? dit vivement Gaston, qui se retourna de son côté.

— Mon Dieu !... parce que j'étais à la fenêtre, répliqua Henriette embarrassée.

— Tu attendais monsieur Hubert?

— Du tout, je dessinais.

— Ah ! c'est juste, reprit la tante; depuis votre départ elle passait des journées entières au pavillon pour copier l'échappée que nous avons sur la route de Paris. Mais que le Ciel me conserve ! depuis que vous étudiez ce paysage, il doit être achevé, ma chère !

— Pas encore... tout à fait... balbutia la jeune fille confuse.

Et comme madame Armand s'approchait pour examiner le travail de ces huit jours passés à la croisée du kiosque, elle voulut recouvrir vivement son dessin ; mais la tante l'arrêta, et mit ses lunettes afin de mieux voir : elle ne distingua sur la feuille de vélin que quelques lignes vaguement indiquées.

— Eh bien ! s'écria-t-elle ; mais..., mais rien n'est même commencé !

Digitized by Google

— Oh! pardonnez-moi, interrompit Henriette qui avait beaucoup rougi; vous voyez que j'ai indiqué les places... Voici où seront les maisons... là, le coteau, et au bas... la route...

— Quoi! ce petit trait noir c'est une route?

— Celle de Paris.

— Le moyen de s'en douter! vous n'y avez même pas mis un voyageur!

— C'est que... je ne voyais personne venir! dit la jeune fille, qui jeta à la dérobée un regard vers Gaston.

— Par exemple, s'écria la vieille dame, entendez-vous ce qu'elle dit là, monsieur Hubert?

— Parfaitement, madame!

— Et vous trouvez une pareille raison?...

— Excellente.

Madame Armand haussa les épaules.

— Allons, allons, vous êtes un flatteur, répliqua-t-elle en regagnant son fauteuil, vous ne trouvez jamais rien à reprendre dans ce que fait ni dans ce que dit cette petite. — Au reste... cela vous regarde! Si vous êtes content, c'est bien... — Je vous avertis seulement qu'il faudra que votre élève ait quelque chose d'achevé à la fin du mois pour montrer à ce bon monsieur Marc. — Vous ne le connaissez point en-

Digitized by Google

core?... Il ne vient à Versailles que tous les trimestres. — Un homme de l'âge d'or, cher monsieur!... et qui, pour sa pupille Henriette, se ferait tirer à quatre chevaux!

Gaston ne répondit pas : il savait qu'une fois sur le chapitre de monsieur Marc, la vieille dame ne tarissait plus. Renfermée dans un cercle d'idées et de sentiments très-restreint, elle y tournait comme l'écureuil dans sa cage. C'était une de ces excellentes créatures à qui Dieu n'avait point accordé le charme de son utilité, et que l'on pouvait comparer à un meuble journalier dont on se sert sans y prendre garde.

Elle continua à parler quelque temps du bon monsieur Marc, et à répéter sur son compte vingt anecdotes déjà racontées; mais personne ne lui renvoyant la parole, elle se lassa de cette espèce de partie de volant qu'il fallait jouer toute seule; le métier à dentelles fut repris, et les bobines recommencèrent à faire entendre leur cliquetis.

Par malheur, ce travail silencieux manquait rarement son effet. Dès qu'elle cessait de parler, madame Armand ne pensait plus, et une sorte de langueur somnifère se répandait dans tout son être. Elle commença par bâiller à bouche close, puis le mouvement

Digitized by Google

de ses doigts se ralentit, ses yeux se fermèrent insensiblement, sa tête tomba sur sa poitrine, et elle s'endormit.

Pendant ce temps, Gaston s'était assis à quelques pas d'Henriette, un petit album sur ses genoux, comme s'il eût voulu dessiner le paysage qu'elle copiait elle-même; mais, en l'observant avec soin, on se fût aperçu que son regard, au lieu de chercher le modèle, se fixait toujours sur la jeune fille. De loin en loin, seulement, il le retournait vers madame Armand pour s'assurer qu'elle ne quittait point son tambour. Enfin, sa respiration régulière et bruyante lui apprit qu'il n'avait rien à craindre. Il se leva alors doucement et s'approcha d'Henriette.

En le sentant au-dessus de son épaule, la jeune fille rougit, mais resta immobile. Il y eut un assez long silence. Enfin Gaston se pencha presque jusqu'à son oreille, et murmura :

— Doutez-vous donc de ce que je vous ai dit tout à l'heure, Henriette, et m'en voulez-vous toujours?

— Non... plus maintenant! répondit-elle d'un accent si bas qu'il eut peine à l'entendre.

— Ainsi, vous m'avez d'abord accusé! reprit le jeune homme sur le ton du reproche.

Digitized by Google

Elle parut embarrassée, et hésita à répondre.

— Comment ne pas s'étonner! dit-elle enfin; vous étiez parti en promettant de revenir le lendemain, et vous ne reparaissiez plus... Les deux premiers jours, j'ai pris patience; mais le troisième, je n'ai plus douté qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur... Je ne rêvais que maladie, meurtre, Bastille, que sais-je! tout me faisait peur!

— Mon Dieu! dit Gaston, que l'accent de la jeune fille troublait à son tour, et cette letttre, cette lettre qui vous eût tout expliqué!...

— Je l'attendais en vain, reprit Henriette. J'avais décidé ma tante à écrire à monsieur Sauron! monsieur Sauron ne répondait pas! Je ne savais plus à qui m'adresser. Enfin, ce matin, à bout de patience et de courage, je vous ai écrit.

— A moi? interrompit le jeune homme alarmé; et où cela?...

— Ne m'aviez-vous pas dit que vous habitiez à Paris le carrefour de Saint-Roch? Je n'en savais pas davantage; mais le messager qui s'est chargé du billet m'a juré qu'il découvrirait la maison.

Gaston se pencha sur la jeune fille, qui sentit son haleine lui effleurer la joue.

Digitized by Google

— Chère créature! dit-il avec un amour attendri, et c'est moi qui, sans le vouloir, vous ai causé toutes ces inquiétudes!

— Prenez garde! interrompit Henriette en se retournant effrayée.

Le jeune homme lui montra madame Armand profondément endormie, et dont la tête reposait sur son métier à dentelle.

— Vous voyez qu'on ne peut ni nous entendre ni nous observer, dit-il; ah! laissez-moi profiter de cette occasion pour vous dire combien moi aussi j'ai souffert de cette absence! Quelle lenteur dans les journées! quelle tristesse dans tout ce qui m'entourait! La joie et le soleil étaient restés à Versailles! tout avait perdu son intérêt; les hommes passaient devant moi comme des ombres; leurs voix n'étaient pour mon oreille qu'un vain bruit; j'assistais là-bas à la vie à la manière de ces fantômes qui, dans les vieilles romances, s'assoient aux festins sans en prendre leur part; vous aviez gardé ici mon âme tout entière!

— Alors... pourquoi partir? fit observer Henriette avec un accent de tendre reproche.

— Ah! vous avez raison! vous avez raison! reprit Gaston emporté par son amour, je ne veux plus

Digitized by Google

m'exposer à ces cruelles séparations; je ne veux plus vivre ainsi à côté du bonheur sans pouvoir en jouir! — A quoi bon de plus longs retards, puisque nos deux cœurs sont d'accord?... Car je ne me suis pas trompé, Henriette, vous aussi vous m'aimez?...—Oh! répétez-le moi, je vous en conjure; dites que ce projet d'union est, comme la mienne, votre espérance, et que vous le hâtez de vos désirs!

— N'est-ce pas vous qui avez parlé d'obstacles? murmura Henriette.

— Je les briserai! répliqua vivement Gaston; oui, aujourd'hui même je veux que tout s'explique... et demain, Henriette, je serai libre! je pourrai parler à votre tante, je pourrai tout vous dire...; demain, une nouvelle existence s'ouvrira pour nous.

Il pressait contre ses lèvres les mains de la jeune fille qui, troublée et palpitante, résistait à peine, quand la porte du salon s'ouvrit brusquement; tous deux se retournèrent avec une exclamation.

— Mon tuteur! s'écria Henriette, qui se leva.

Michel était debout sur le seuil, dans le costume de ville décrit par madame Rossignol. La jeune fille courut à sa rencontre.

— Ah! cher monsieur Marc, quelle surprise!

Digitized by Google

s'écria-t-elle en parlant très-vite, comme quelqu'un qui veut déguiser son trouble. — Entrez donc, de grâce... Savez-vous que c'est merveille de vous voir ainsi avant l'époque ordinaire...— Prenez ce fauteuil, nous étions si loin de vous espérer!

— En effet, dit Michel, qui avait répondu à l'empressement d'Henriette avec une sorte de déférence respectueuse; je suis venu aujourd'hui par extraordinaire; et, — il jeta un regard sur Gaston, — je crois bien qu'on ne m'attendait pas.

— Cependant, ajouta la jeune fille qui continuait à cacher son trouble sous un entrain de paroles, il y a quelques instants nous parlions de vous.

— Vraiment! répliqua le tuteur en promenant autour de lui ses yeux affaiblis, qui ne distinguaient qu'à la longue et avec peine; c'est donc cela qui aura endormi madame Armand.

— Plaît-il? bégaya celle-ci réveillée en sursaut par le bruit, qui est-ce qui me demande?

Et, reconnaissant le nouveau visiteur :

— Dieu nous protége! s'écria-t-elle, c'est ce digne monsieur Marc!

— Comme vous voyez, dit le vétéran, qui s'était levé en saluant; vous avez bien dormi, chère dame?

Digitized by Google

— Moi, dormi? répéta la tante d'Henriette, qui se frottait les yeux; du tout, du tout... — Seulement, quand vous êtes arrivé, je rêvais... c'est-à-dire je réfléchissais...

— Les yeux fermés?

— Pour me recueillir... Au reste, il n'y avait pas d'impolitesse... Henriette tenait compagnie à monsieur Hubert.

Et comme si elle se fût ravisée tout à coup :

— Mais, au fait, vous ne l'avez point encore vu, notre monsieur Hubert, reprit-elle; c'est le nouveau maître de dessin d'Henriette, un élève de monsieur Sauron.

Gaston s'inclina devant Michel qui, les yeux fixés sur lui, rendit faiblement le salut.

— Et avez-vous le plaisir de connaître monsieur depuis longtemps? demanda-t-il.

— Mais, il y a bien environ trois mois, répliqua madame Armand; figurez-vous que notre première rencontre a eu lieu dans la forêt... Une véritable rencontre de roman... Je vous conterai ça!... Monsieur Hubert, qui nous avait reconduites jusqu'ici avec de grandes politesses, avait demandé à nous revoir, mais j'avais naturellement répondu que nous ne rece-

Digitized by Google

vions personne; quand, huit jours après, monsieur Sauron nous annonce qu'il envoie son neveu pour donner leçon à sa place, et nous avons vu entrer qui?... notre inconnu des bois de Viroflay.

— Voilà, en effet, un hasard qui a l'air d'avoir de l'intention! dit Michel en continuant à observer le jeune homme; et monsieur vient depuis?

— Presque tous les jours, au grand contentement d'Henriette, qui a maintenant une passion de peinture; quand vous êtes entré, le maître et l'élève étaient au travail.

— C'est ce qui m'a semblé, dit Michel en se levant et s'approchant du fauteuil sur lequel Gaston avait posé son album; monsieur dessinait quelque chose...

— Oh! rien... un paysage, répliqua le jeune homme qui voulut étendre la main vers l'album; mais le vétéran s'en était déjà emparé et le regardait de très-près...

— En effet, reprit-il ironiquement, c'est un paysage... où il n'y a encore qu'une tête de femme!

— Comment! une tête de femme! s'écria madame Armand.

— Qui ressemble même beaucoup à mademoiselle Henriette! regardéz plutôt.

Digitized by Google

La vieille dame s'approcha.

— C'est ma foi vrai! s'écria-t-elle; on dirait son portrait!

— Mon Dieu! balbutia Gaston embarrassé, ce n'est qu'un premier plan... il y aura dans le fond de l'eau..., des arbres..., des nuages..., vous comprenez.

— Qu'alors le portrait deviendra une vue de campagne, acheva Michel; parfaitement, monsieur! Aussi, que je ne vous dérange point, de grâce; continuez la leçon comme si je n'étais point là.

— J'espère, dit madame Armand, que M. Marc nous reste jusqu'à ce soir!

— Si vous le permettez.

— Alors, Henriette va vous tenir compagnie pendant que j'irai donner quelques ordres; allons, ma chère, reprenez votre crayon pour montrer à votre tuteur ce que vous savez faire; et vous, monsieur Hubert, donnez-lui l'exemple; je reviens tout à l'heure.

La vieille dame sortit en trottinant, et le maître et l'écolière reprirent leur place avec un visible embarras.

Le vétéran s'était assis en face des deux jeunes gens et promenait son regard de l'un à l'autre.

Digitized by Google

Qui eût pu étudier ce regard sous le double verre de lunettes qui le cachait, eût été frappé de ses expressions successives et opposées. Chaque fois qu'il s'arrêtait sur Henriette, il semblait exprimer la tendresse et le respect; mais lorsqu'il revenait à Gaston, on le voyait s'assombrir et un éclair d'indignation le traversait.

Depuis le départ de madame Armand, il n'avait point prononcé un seul mot: ce silence obstiné augmentait, d'instant en instant, le malaise des deux jeunes gens. Gaston avait en vain essayé de le rompre par quelques conseils donnés à Henriette sur le paysage qu'elle continuait à crayonner au hasard; enfin, il se décida à y échapper en se retirant.

Il referma son album, se leva et dit qu'il reviendrait le lendemain. Michel, qui jusqu'alors avait paru observer sans prendre de parti, se redressa comme un homme qui se décide, et regardant le prétendu professeur:

— J'espère, dit-il, que ma venue n'a point fait abréger la leçon. Je serais désolé de nuire aux progrès que mademoiselle Henriette ne peut manquer de faire sous la direction d'un maître aussi habile que monsieur Hubert.

Digitized by Google

Gaston s'inclina avec un remerciement embarrassé.

— C'est un vrai coup du Ciel pour madame Armand, continua Michel dont l'œil ne quittait pas son interlocuteur; avoir trouvé un homme de votre âge, en qui elle peut mettre sa confiance... et incapable de la trahir!

— J'ose espérer... qu'elle n'en doute point, balbutia Gaston.

— Et cependant la défiance serait permise, fit observer le tuteur d'Henriette; car nous vivons à une époque où la ville et la cour sont peuplées de jeunes gentilshommes qui ne s'imposent d'autre tâche que la séduction, qui ne cherchent d'autre gloire que la honte des femmes assez crédules pour croire à leur honneur.

Il y avait dans l'accent du vétéran, dans la fixité du regard qu'il appuyait sur le jeune homme, une sorte d'intention soupçonneuse qui troubla celui-ci. Son changement de nom aurait-il été découvert? allait-il être démasqué avant d'avoir pu tout déclarer de son propre mouvement? Cette pensée lui causa un saisissement qui fut remarqué d'Henriette. Elle regarda avec surprise Gaston, puis Michel qui continua:

— Triste tâche, monsieur, que celle de veiller au

Digitized by Google

repos d'une jeune fille, lorsqu'elle est poursuivie par la honteuse préférence d'un de nos seigneurs ! La prudence a beau se mettre en garde ; s'il veut pénétrer dans une humble et honnête maison, — comme celle-ci, par exemple, — il saura profiter d'une rencontre, se faire recevoir sous quelque déguisement...

A ce dernier mot, l'embarras de Gaston devint plus visible, et l'étonnement de la jeune fille se changea en inquiétude.

— Un déguisement ! répéta-t-elle. Que voulez-vous dire?... Je ne puis comprendre...

— M. Hubert me comprend, lui ! reprit le vétéran avec intention ; il connaît les principes de la grande école de M. de Fronsac !

— Pardon ! balbutia le jeune homme..., ces principes..., croyez que je ne les juge pas moins sévèrement que vous-même.

— Prenez garde ! monsieur, reprit Michel dont la voix s'élevait ; saint Jean nous recommande « *de ne pas nous juger les uns les autres ;* » tôt ou tard la vérité se découvre, et quelle que soit l'habileté de nos roués, le hasard finit toujours par les trahir. Il suffit pour cela qu'ils prolongent une absence..., que celle

Digitized by Google

qui s'est accoutumée à les voir s'inquiète, qu'une lettre soit écrite par elle..., et tout est découvert!

— Comment cela? s'écria Henriette, qui ne pouvait plus douter de l'intention de son tuteur et qui respirait à peine.

— Tout est découvert! reprit-il avec force; parce que l'adresse indiquée se trouve fausse, parce que le messager ne peut rencontrer celui qu'il cherche, parce que voici la lettre écrite à monsieur Hubert au carrefour Saint-Roch..., et que ce nom est un mensonge!

Michel présentait le billet de sa pupille au prétendu professeur qui rougit, puis devint très-pâle. Henriette reconnut son écriture, joignit les mains et poussa un cri.

— Ainsi, ce n'est pas le nom... de monsieur!... reprit-elle; et... cette parenté avec monsieur Sauron..., cette absence pour affaire..., tout ce qu'il nous a dit... depuis trois mois...

— N'était pas plus sincère! acheva le vétéran.

La jeune fille recula avec une exclamation si poignante qu'elle arracha Gaston à son saisissement.

— Ah! ne le croyez pas! s'écria-t-il, en faisant un pas vers elle; non, je n'ai point voulu vous tromper! Si pour être reçu chez votre tante j'ai eu recours à un

Digitized by Google

faux titre et à un faux nom, c'est que je n'avais pas d'autre moyen d'arriver jusqu'à vous, et si j'ai tardé à tout avouer, c'est... que je voulais..., c'est que je devais écarter d'abord des obstacles... Mais ma résolution était prise et j'allais parler...

— Qui me le prouvera, monsieur? dit Henriette dont la voix tremblait.

— Ah! écoutez-moi, de grâce, s'écria Gaston, vous saurez tout...

— Et comment saurai-je qu'aujourd'hui j'entends la vérité? interrompit la jeune fille dont le cœur blessé traduisait sa douleur en indignation; trompée une fois, n'ai-je pas le droit de douter toujours?

— Je vous jure..., s'écria Gaston.

— Tout à l'heure aussi vous juriez! dit-elle avec une impétuosité amère; je vous ai cru..., et vous abusiez de ma confiance.

Il voulut protester de nouveau.

— Assez, monsieur, ajouta-t-elle, en se raidissant contre sa propre émotion pour n'écouter que son ressentiment; vous m'avez trop bien prouvé la nécessité de la prudence... Désormais, je laisserai à de plus sages le soin de vous entendre et de démêler la réalité de la fiction!

Digitized by Google

A ces mots, elle courut vers la porte d'entrée et s'élança dans le jardin.

Le jeune homme, qui s'était efforcé de la retenir, voulut la suivre. Michel, silencieux et debout à la même place, avait jusqu'alors tout écouté d'un air sombre; mais au mouvement de Gaston, il lui barra brusquement le passage.

— Restez, monsieur, dit-il avec une sévérité presque menaçante; quel que soit votre véritable nom, n'oubliez pas que vous êtes ici chez mademoiselle Henriette; qu'elle seule peut vous donner le droit de lui parler, et que ce droit, elle ne l'accordera qu'à l'homme dont les intentions seront honorables et avouées.

— Elles le sont, monsieur, reprit vivement Gaston, et je puis vous dire...

— Rien, interrompit Michel qui avait repris son chapeau; jusqu'ici, les paroles ne vous ont servi qu'à tromper; désormais, il nous faut des preuves et nous les attendrons.

Il salua gravement et sortit à son tour.

En se trouvant seul, Gaston demeura d'abord étourdi de tout ce qui venait de se passer; mais après le premier moment de trouble, il se rassura. On ne

Digitized by Google

lui demandait, après tout, que ce qu'il était lui-même décidé à faire. La découverte du tuteur d'Henriette hâtait une explication indispensable et déjà trop retardée; toutes les preuves qu'on lui demandait pouvaient être fournies; il allait les recueillir sur-le-champ, et dès le lendemain il serait justifié.

D'ici là, seulement, Henriette devait douter, et cette pensée lui poignait le cœur! il ne pouvait accepter d'être soupçonné par elle, de la laisser toute une nuit livrée aux angoisses de la défiance; il eût voulu la rassurer par quelques mots, lui donner au moins une espérance en attendant la justification! Ne pouvant lui parler, il se décida à lui écrire.

Digitized by Google

V

LE CARROSSE ORANGE DE MONSIEUR DE FRONSAC

Nous avons vu comment Coquillard avait profité de l'apparition d'Henriette pour quitter furtivement madame Armand. Son premier soin fut d'aller replacer à la grille l'écriteau de location qui devait servir de prétexte à la visite de monsieur Moreau. Lui-même resta en sentinelle derrière la charmille, afin d'attendre l'intendant et de l'introduire. Il ne sut rien ainsi de l'arrivée de Gaston ni de celle de Michel, qui étaient entrés tous deux par la petite porte rouge.

Près de deux heures s'écoulèrent. Enfin monsieur Moreau parut enveloppé dans un surtout garni de queues de renard et coiffé d'un chapeau aux ailes rabattues, qui le vieillissaient d'un quart de siècle.

Digitized by Google

A sa vue, Coquillard, que sa longue attente commençait à déconcerter, fit un geste de soulagement et courut ouvrir la grille.

— Dieu me sauve! notre bourgeois, j'ai cru que j'avais mal compris, dit-il à demi-voix, et que la visite n'était point pour aujourd'hui.

— Il a fallu prendre mes mesures, fit observer l'intendant; j'ai amené mon carrosse et mes gens; ils attendent dans la petite ruelle au bout du jardin.

— Pourquoi faire? demanda Coquillard étonné.

— Je n'en sais rien, répliqua Moreau; mais j'ai voulu les avoir là sous la main, à tout hasard... Maintenant, montre-moi le chemin de la maison.

Le valet de louage passa devant, et tous deux suivirent l'allée tortueuse d'une charmille qui formait labyrinthe. Ils allaient en atteindre l'extrémité, lorsque Coquillard s'arrêta avec une interjection de surprise. Il venait d'apercevoir, sur la terrasse, Gaston qui regardait autour de lui comme s'il eût cherché quelqu'un. A la vue du neveu de madame Rossignol, il descendit vivement les marches et vint à sa rencontre. Monsieur Moreau, prévenu par son guide, eut à peine le temps de se jeter derrière un massif de verdure.

Digitized by Google

Le jeune homme semblait très-agité et tenait à la main une lettre. Il demanda à Coquillard où était la servante.

— Françoise! répéta celui-ci; faites excuse, mais j'en ignore.

— Et madame Armand,... mademoiselle Henriette?

— Ah! pour la demoiselle, je viens de la voir traverser le jardin et prendre la route du pavillon.

Gaston regarda du côté qu'on lui indiquait et parut hésiter; mais, prenant enfin son parti :

— Non, murmura-t-il, la voir serait inutile!

Et élevant la voix :

— Porte-lui ce billet sur-le-champ, ajouta-t-il : demain, avant midi, je serai de retour.

Il glissa dans la main du valet de place la lettre qu'accompagnait un petit écu, lui fit, du doigt, un signe de discrétion et s'éloigna d'un pas rapide.

A peine eut-il disparu, que M. Moreau sortit de derrière le massif et saisit le billet.

— Un moment, bourgeois, s'écria Coquillard en voulant le reprendre; c'est pour la demoiselle...

— Silence! dit à voix basse l'intendant qui décachetait.

— Mais, permettez...

Digitized by Google

— Regarde s'il ne vient personne !

L'ordre était donné d'un ton si absolu, que Coquillard obéit par habitude; il s'avança pour observer le tournant de l'allée, tandis que M. Moreau, qui avait reculé jusqu'à l'un des coins de la charmille, ouvrait la lettre et lisait :

« Vous n'avez point voulu m'entendre; votre tuteur » demande des preuves pour me croire! Demain, je » vous les apporterai toutes.

» Vous saurez alors comment un engagement im- » posé par la reconnaissance et pris avant de vous » connaître, m'a empêché de parler jusqu'à ce mo- » ment. Je reculais à le rompre par honte ou par fai- » blesse! Mais ce qui vient de se passer m'oblige à » sortir enfin de ce douloureux embarras par une » franche explication.

» Ce soir même je vais tout avouer, me faire libre, » et demain, Henriette, je viendrai m'expliquer en » présence de monsieur Marc et de madame Armand; » demain, je pourrai vous offrir, en échange du nom » mensonger d'Hubert, celui de

» GASTON DE VIGNOLLES. »

Digitized by Google

L'intendant resta un moment étourdi ! Quelles qu'eussent été ses craintes, elles se trouvaient toutes dépassées. Il avait espéré que l'amour de son ancien pupille serait une de ces passions destinées à demeurer dans l'ombre et qui, d'après les habitudes du temps, pouvaient se concilier avec un mariage officiel ; au lieu de cela, il trouvait l'annonce d'une rupture qui lui enlevait sa dernière chance de salut ! C'était sa fortune et son nom que Gaston offrait à la pupille de madame Armand ! Retourné à Paris pour une explication définitive, il allait, selon son expression, *se faire libre*, et, dans quelques heures, les espérances de M. Moreau seraient ruinées à jamais ; sa perte se consommait !

Il se raidit contre ce dernier coup. Plus le péril était extrême, plus il réveilla vivement l'audace de cette imagination ambitieuse. Poussée à bout, elle courut aux remèdes extrêmes.

Ce n'était point la première fois que l'intendant avait dû se sauver par de brusques résolutions ; dans cette existence de dissimulation prolongée et de hasardeuses entreprises, il s'était accoutumé aux prompts expédients ; il en gardait toujours quelques-uns en réserve dans un coin du cerveau. Aussi, après

Digitized by Google

une courte délibération, parut-il avoir pris son parti. Courant à Coquillard, il lui saisit le bras et l'entraîna à l'écart.

— Écoute et réponds tout bas, dit-il d'une voix brève; ne m'as-tu pas dit que cette petite demeurait seule ici avec sa tante?

— Je l'ai dit, répliqua le neveu de madame Rossignol.

— Il n'y a qu'une servante?

— Françoise; mais elle est sortie.

— Où sont la nièce et la tante dans ce moment?

— La tante doit être au logis.

— Et la nièce?

— Au bout du jardin, dans le petit pavillon.

— Celui qu'on voit de la ruelle où j'ai laissé Lavarane avec le carrosse?

— Juste.

— N'y a-t-il pas une porte rouge par laquelle on peut entrer et arriver à ce pavillon?

— C'est la vérité véridique.

— Tu as moyen de l'ouvrir.

— Aussi facilement que je tire mon chapeau.

L'intendant regarda autour de lui.

— Allons, murmura-t-il; l'habitation est isolée..., la nuit commence..., il n'y a pas à balancer.

Digitized by Google

— Quoi donc? demanda Coquillard; est-ce que le bourgeois aurait quelque nouvelle idée?...

— Silence! interrompit Moreau d'un accent impérieux; je vais demander à voir madame Armand..., je me charge de la retenir...; toi, pendant ce temps, tu ouvriras la petite porte rouge..., tu trouveras Lavarane dans la ruelle..., tu le feras entrer avec ses gens..., tu les conduiras au pavillon.....

— Où est mademoiselle Henriette?

— Oui.

— Pourquoi faire?

— Parce qu'il faut que dans une heure elle soit à ma petite maison de Boulogne.

— Que dites-vous?... la demoiselle? C'est impossible.

— Il y a dix louis pour toi si je l'y trouve.

Coquillard fit un soubresaut.

— Dix louis, répéta-t-il; sainte Geneviève! Elle y sera, bourgeois; faut qu'elle y soit!

— Transmets mon ordre à Lavarane et laisse-le tout conduire.

Ils étaient arrivés à l'entrée du labyrinthe; le valet de place s'arrêta.

— Madame Armand, dit-il en montrant la tante

Digitized by Google

d'Henriette qui se préparait à descendre le perron.

— Cours au pavillon, murmura l'intendant, je l'empêcherai de vous rejoindre.

En quittant l'ombre de la charmille, il s'avança résolûment vers la vieille dame, tandis que Coquillard exécutait l'ordre qui lui avait été donné.

Le visage de M. Moreau, transformé à commandement, avait repris la bénigne placidité dont il avait l'habitude. Il rejoignit madame Armand qui, surprise à la vue d'un étranger, attendait sur la première marche.

Il y avait dans les traits et dans les manières de l'ancien tuteur de Gaston une honnêteté sereine à laquelle tout le monde se laissait prendre ; dès le premier coup d'œil, on se sentait disposé à la confiance.

La tante d'Henriette subit l'inévitable influence de cette heureuse physionomie, et répondit au salut de l'intendant par sa plus belle révérence. Celui-ci s'excusa à plusieurs reprises de sa visite tardive, exprima la crainte de déranger, et multiplia à tel point les politesses, que madame Armand, ravie de ses manières, dut lui offrir d'entrer.

Monsieur Moreau, qui ne voulait que gagner du

Digitized by Google

temps, accepta, non sans avoir encore demandé pardon ; il s'extasia en arrivant au salon, qu'éclairait le soleil couchant, parut frappé à la vue des desseins d'Henriette qui garnissaient quelques-uns des panneaux de boiserie, et demanda le nom des fleurs étagées par ses soins sur la vieille console de gaïac.

Tout cela était fait avec une bonhomie si simple et si caressante, que madame Armand répondait à chaque question sans s'apercevoir que son interlocuteur ne lui avait point encore fait connaître le motif de sa visite. Il parut s'en souvenir le premier et interrompant tout à coup sa revue admirative.

— Eh ! je n'y pense pas ! s'écria-t-il ; j'abuse là de vos moments sans justifier la hardiesse que j'ai eue de me présenter ici..., de vous interrompre... ; évidemment je m'oublie, madame... Ce que votre bienveillante politesse explique sans l'excuser !... Je ne sais, en vérité, comment me faire pardonner !... Si vous le permettez, je vous expliquerai ce qui m'amène.

Madame Armand avait montré un fauteuil ; l'intendant ne voulut l'accepter que lorsqu'elle-même fut assise. Il s'y installa avec de nouvelles excuses et se décida enfin à parler.

Au premier mot de location, la tante d'Henriette

Digitized by Google

l'interrompit en répétant ce qu'elle avait déjà dit à Coquillard; l'écriteau avait été remis par celui-ci malgré ses ordres; elle devait rendre la maison au propriétaire, et c'était à lui seul qu'il fallait s'adresser pour une nouvelle location.

Cette déclaration parut d'abord déconcerter monsieur Moreau; il se récria sur un malentendu qui l'avait exposé à être importun, et se livra à une expansion de regrets et d'excuses qui forcèrent madame Armand à une réponse polie dont il prit acte pour prolonger l'entretien. Si ce n'était plus à elle de louer la maison isolée de l'*Impasse Verte*, elle pouvait au moins le renseigner. L'intendant connaissait, dit-il, assez le monde pour savoir à qui il s'adressait; dès le premier coup d'œil, il avait reconnu tout ce qu'il y avait chez elle d'expérience, de franchise et de bienveillance; il s'en remettait complétement à son jugement et ne voulait se conduire que d'après ses conseils.

Cette verbeuse confiance avait un air de sincérité qui ne pouvait manquer de prendre madame Armand. Pour l'esprit et le caractère, elle appartenait à l'innombrable famille des corbeaux de la fable, dupes prédestinées de tous les renards. Voulant répondre digne-

Digitized by Google

ment à la bonne opinion de son visiteur inconnu, elle se mit à lui détailler les inconvénients et les avantages du logis, dont elle entreprit la description complète. Monsieur Moreau avait soin de prolonger celle-ci en ouvrant, par intervalles, quelque longue parenthèse qui retardait d'autant, et se faisant complice de toutes les digressions de la vieille dame. Ravie de trouver un auditeur qui ne la forçait point d'abréger (chance singulièrement rare), elle se livrait avec enthousiasme à la fécondité de sa verve; c'était comme une digue longtemps fermée et qui donnait enfin passage à des flots jusqu'alors arrêtés.

L'intendant semblait écouter avec un intérêt toujours croissant; mais, malgré les interjections approbatives et les points d'interrogation dont il entrecoupait, de loin en loin, le parlage de son interlocutrice, il était facile de voir, à une sorte d'agitation contenue et aux regards furtifs qu'il jetait vers le jardin, que son attention était ailleurs.

Madame Armand, tout entière à son improvisation, n'y prit point garde; elle venait d'achever l'aperçu topographique de la maison et proposait à monsieur Moreau de la visiter, lorsqu'un cri se fit entendre au dehors.

Digitized by Google

La vieille dame, qui avait ouvert la porte du salon, se retourna saisie.

— Écoutez, dit-elle en prenant le bras du tuteur de Gaston.

— Quoi donc? répéta celui-ci qui était devenu pâle, mais qui feignait de n'avoir rien entendu.

Un second cri s'éleva.

— C'est Henriette, reprit madame Armand épouvantée.

L'intendant voulut nier : il n'en eut pas le temps : de nouveaux cris, poussés cette fois par plusieurs voix, que dominait pourtant celle de la jeune fille, venaient de retentir derrière les massifs de verdure. La tante d'Henriette y répondit en s'élançant d'où ils étaient partis. Monsieur Moreau courut à la fenêtre du salon et se pencha pour mieux voir.

L'ombre du soir qui assombrissait les allées ne lui permit d'abord de rien distinguer; il lui sembla seulement entendre un débat entrecoupé d'exclamations et de menaces; enfin quelqu'un tourna brusquement les charmilles en courant, et il reconnut Coquillard qu'il appela.

Le valet de place lui imposa silence par un geste effrayé.

Digitized by Google

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda monsieur Moreau en baissant la voix.

— Il y a que le coup est manqué ! répliqua le valet haletant.

— Malédiction! vous avez pourtant trouvé la petite au pavillon?

— Oui; mais à la vue de vos hommes elle a eu peur, elle a crié....

— Qu'importe! il fallait l'enlever.

— C'est ce qu'ils faisaient quand le vieux est accouru.

— Quel vieux?

— Eh bien, le tuteur..., monsieur Marc !...

— Il était ici?

— Entré par la porte rouge, faut croire.

— Et vous n'avez pu lui arracher cette enfant?

— Par la raison qu'il aurait fallut le tuer... et qu'il n'y avait pas d'ordre !

Monsieur Moreau ne put retenir une imprécation.

— Ainsi Lavarane est parti? reprit-il.

— Et le mieux est de faire comme lui, ajouta Coquillard qui, en entendant un bruit de voix derrière les charmilles, se retourna avec inquiétude; voici qu'on vient, bourgeois...; vous êtes averti; sauve qui peut!

Digitized by Google

Il enfonça son chapeau, tourna sur ses talons et prit sa course vers la grille. — Au détour de l'allée, il heurta Michel qui ramenait Henriette.

Tous deux reculèrent avec un cri; mais le vétéran, qui avait reconnu un des ravisseurs de la jeune fille, s'élança pour le saisir et l'atteignit au pied du perron, sous la fenêtre même à laquelle se tenait l'intendant. Ce dernier n'eut que le temps de s'accroupir en ramenant le rideau. Coquillard, collé au mur, avait la tête à son niveau, et il n'en était séparé que par la serge verte qui le cachait.

Le valet de place, que Michel tenait de la main gauche, voulut d'abord protester de son innocence; mais celui-ci l'interrompit en s'écriant qu'il l'avait vu parmi les gens qui s'efforçaient d'entraîner Henriette, et cette dernière confirma l'accusation. C'était Coquillard qui avait ouvert la porte du pavillon ; elle l'avait entendu encourager de la voix ceux qui tentaient de lui faire violence; nul doute qu'il ne se fût introduit depuis quelques semaines dans la maison pour en connaître les dispositions et favoriser leur projet.

Malgré son effronterie, Coquillard demeura déconcerté et ne put que balbutier des excuses sans suite. Le vétéran, qui tremblait de colère, serra plus forte-

Digitized by Google

ment le collet de sa souquenille, comme s'il eût voulu l'étrangler.

— Tu entends, misérable! s'écria-t-il; il est inutile de nier davantage...; si tu veux éviter la cravate de chanvre, réponds sans mentir... — Toi et ces scélérats qui ont pris la fuite, vous veniez pour enlever mademoiselle Henriette!.... n'est-ce pas la vérité...., parle?

— C'est... c'est la vérité! bégaya le valet, qui respirait avec peine.

— Et par qui étiez-vous envoyé?

— Par un bourgeois... que je connais point.

— Tu mens!

— Que notre saint Père m'excommunie, si je sais son nom!

— Eh bien! je te le dirai, moi! tu étais envoyé par le prétendu monsieur Hubert!

Coquillard releva la tête d'un air étonné.

— Moi! s'écria-t-il; foi d'homme, il y a erreur, monsieur Marc.

— Il n'y a pas erreur, j'en suis sûr! reprit Michel avec force; mais comme tu sais son véritable nom, je veux que tu nous le fasses connaître.

— C'est inutile! interrompit d'une voix haletante

Digitized by Google

madame Armand, qui arrivait l'air effaré et la coiffure en désordre ; je le connais, moi, ce nom, et je puis le dire !...

— Vous ! demandèrent en même temps le vétéran et Henriette.

— Oui ! répéta la tante d'un ton mystérieux... ; tout à l'heure, quand j'ai entendu des cris, je suis accourue..., des gens s'échappaient par la petite porte !... Je me suis précipitée sur la terrasse et j'ai regardé dans la ruelle.

— Eh bien !

— Eh bien, je les ai vus s'enfuir vers le carrosse dans lequel il comptaient emmener Henriette,... et ce carrosse,... je l'ai reconnu...

— Reconnu ?

— C'était celui de monsieur de Fronsac !

A cette révélation inattendue, trois cris partirent. Henriette recula en pâlissant, Michel lâcha Coquillard et celui-ci se redressa stupéfait.

— Monsieur de Fronsac ! répéta le vétéran... ; mais alors... ce prétendu neveu de monsieur Sauron ?...

— Était ce le duc lui-même.

La jeune fille étendit les mains, chancela, et aurait glissé à terre si madame Armand ne l'eût soutenue.

Digitized by Google

Michel la prit dans ses bras et aida à l'asseoir sur les marches du perron.

— Seigneur Dieu! qu'y a-t-il donc? demanda la tante épouvantée.

— Rien... rien! répéta le vétéran d'une voix altérée... elle a été saisie... par cette brusque découverte... Vite, madame Armand, un peu d'eau!

— J'ai sur moi un flacon de sels.

— Donnez, alors..., cela suffira..., elle revient déjà à elle... Mademoiselle Henriette, au nom de Dieu! remettez-vous.

Les paupières de la jeune fille se soulevèrent avec effort; elle regarda un instant devant elle sans paraître rien voir, puis sa pensée se réveilla; un frémissement douloureux traversa ses traits et elle porta les deux mains à son front.

— Monsieur... de Fronsac! bégaya-t-elle éperdue.

— Oui, répéta Michel, et remercions le Ciel de l'avoir appris quand il était encore temps! Car, vous le voyez, ne comptant plus sur la ruse, il avait recours à la violence!

— Et où donc le scélérat voulait-il la conduire? s'écria madame Armand.

— C'est ce que nous allons savoir! répliqua Michel

Digitized by Google

qui abandonna la jeune fille pour se retourner vers Coquillard.

Mais ce dernier avait profité du court évanouissement d'Henriette pour disparaître. Le vétéran voulut courir à sa poursuite; les supplications de madame Armand l'arrêtèrent.

— Au nom du Ciel! restez, monsieur Marc, s'écria-t-elle; si vous nous abandonnez, nous sommes perdues.

— Craignez-vous donc qu'ils ne reviennent? demanda le véteran.

— J'en suis sûre! répliqua la tante épouvantée; monsieur de Fronsac n'est pas homme à se décourager; s'il a échoué aujourd'hui, il peut revenir demain.

— Que Dieu nous pardonne! c'est la vérité, dit Michel en regardant autour de lui avec une visible inquiétude.

— N'est-il pas riche et puissant, ajouta la vieille dame, dont l'effroi grandissait; que pourraient contre lui deux pauvres femmes sans protection!

Henriette se redressa.

— Mais alors, comment échapper? s'écria-t-elle éperdue.

Digitized by Google

— Il n'y a qu'un moyen, reprit vivement le vétéran, c'est de quitter Versailles, de vous cacher si bien qu'il ne puisse vous retrouver. Mais venez, ajouta-t-il, en voyant le mouvement de la jeune fille, ce n'est point ici que l'on peut causer de choses pareilles; rentrons, de grâce, j'ai un projet que je veux vous expliquer.

Il offrit son bras à Henriette et tous deux montèrent le perron, suivis de madame Armand.

Moreau, qui avait jusqu'alors tout écouté sans faire un mouvement, écarta le rideau avec précaution, et dès qu'il entendit leurs pas dans le corridor, il enjamba la fenêtre, sauta dans le jardin et gagna les charmilles.

L'erreur à laquelle venait de donner lieu le carrosse, qu'il avait acheté au duc de Fronsac quelques jours auparavant, et le brusque départ conseillé par le tuteur de la jeune fille, pouvaient encore tout sauver. La question était de savoir si le parti qu'allaient prendre la nièce et la tante serait assez prompt pour prévenir une nouvelle entrevue avec Gaston. Tout était là désormais. Par malheur, l'intendant ne pouvait rien sur cette résolution. Les ressources de son esprit se trouvaient ici inutiles; le résultat allait dé-

Digitized by Google

pendre de cette espèce de consultation à laquelle il était contraint de rester étranger.

Debout derrière un des massifs de feuillage, il tenait les yeux fixés sur le salon où Michel et les deux femmes étaient entrés. A travers la fenêtre qui venait de s'éclairer, il pouvait suivre tous leurs mouvements. Il les vit quelque temps groupés, comme des gens qui se consultent; puis madame Armand sortit vivement, revint avec sa mante et celle d'Henriette. Évidemment elles se préparaient à quitter la maison.

L'intendant eut peine à retenir un cri de joie; il se glissa derrière une touffe de lilas plus rapprochée de la fenêtre, afin de mieux voir.

Henriette avait son mouchoir pressé sur ses lèvres, comme si elle eût voulu étouffer ses sanglots. Madame Armand et Michel, penchés vers elle, semblaient l'encourager; enfin, ils lui prirent chacun un bras et l'emmenèrent doucement. M. Moreau les vit descendre le perron, gagner la grille, monter dans le carrosse de louage qui avait conduit Michel et qui repartit.

Il voulut voir la route qu'ils prenaient; mais la grille était fermée. Il fut quelque temps avant de pouvoir l'ouvrir, et quand il eut enfin réussi, le carrosse avait disparu.

Digitized by Google

En le cherchant dans l'ombre qui commençait à s'assombrir, son regard en rencontra un autre, arrêté au coude de l'impasse et à demi caché dans un renfoncement; il crut le reconnaître et fit entendre un sifflement particulier auquel Lavarane accourut.

— C'est vous, monsieur, dit-il à demi-voix; ah! Dieu soit loué! nous vous attendions pour savoir ce qu'il fallait faire.

— Au diable les maladroits! interrompit l'intendant, manquer une occasion unique!

— Si vous saviez ce qui est arrivé...

— Je sais tout.... Ne venez-vous point de voir une voiture partir?

— Oui.

— Par quel chemin?

— Par l'avenue de Paris.

— Vite, faites approcher l'équipage; si je puis la rejoindre et savoir où elle s'arrête, rien n'est encore désespéré!

Lavarane courut avertir le cocher, monsieur Moreau monta rapidement et le carrosse orange partit, dans la direction indiquée, de toute la vitesse de ses chevaux.

Digitized by Google

VI

UN EXPÉDIENT DE MONSIEUR MOREAU

Tous les efforts de monsieur Moreau, d'abord pour suivre les traces de madame Armand et de sa nièce, puis pour découvrir leur retraite, avaient été inutiles. Soit heureux hasard, soit habiles précautions, toutes deux avaient échappé aux recherches combinées de Lavarane et de Coquillard.

Il n'était point douteux pourtant qu'elles se cachaient dans Paris, et leur présence y était d'autant plus dangereuse que Gaston pouvait les y rencontrer, et qu'au premier mot d'explication, tout devait s'éclaircir. Douloureusement surpris de la disparition d'Henriette, le jeune homme ne négligeait d'ailleurs aucun moyen pour la retrouver. L'intendant avait

Digitized by Google

primitivement voulu lui expliquer cette disparition, et plusieurs combinaisons s'étaient présentées à son esprit inventif; la crainte d'éveiller les soupçons de son ancien pupille l'avait retenu. Évidemment, le plus sûr était de paraître tout ignorer, en mettant à profit le découragement et la tristesse de Gaston pour le ramener à son premier projet de mariage.

Mais pour cela il fallait avant tout lui enlever la chance de revoir Henriette. Aussi Lavarane avait-il reçu ordre de continuer ses perquisitions.

Il venait précisément d'en rendre compte à l'intendant, qui, renversé dans un fauteuil, les yeux à demi fermés et l'air soucieux, l'avait écouté sans l'interrompre. Lorsqu'il eut achevé, il se fit un silence; monsieur Moreau réfléchissait; enfin il fit entendre une espèce de grognement inarticulé qui semblait une réponse à ses propres pensées, et, regardant Lavarane de côté :

— Ainsi, reprit-il à demi voix, lui aussi il cherche à découvrir ce que la tante et la nièce sont devenues? — Très-bien! — Il faut en finir avec ces créatures! J'ai heureusement des blancs seings qui permettront de les cloîtrer dans quelque couvent de province d'où elles ne sortiront que sous le drap

Digitized by Google

mortuaire! — Mais avant tout, il faudrait les retrouver!

— J'ai quelque espérance depuis ce matin, fit observer Lavarane; Coquillard assure qu'il a reconnu Françoise, leur servante, au petit marché des Innocents.

— Et l'a-t-il suivie?

— Jusqu'à l'entrée du Pont-Neuf, où un embarras de carrosses les a séparés; mais, maintenant du moins, nous ne battrons pas au hasard tous les quartiers de Paris; nous savons dans quel canton se cache le gibier; il ne reste plus qu'à trouver la piste et le terrier.

— Surtout n'allez pas me l'effaroucher une seconde fois, reprit vivement monsieur Moreau; songez bien qu'il faut mettre à ceci le même soin que si c'était affaire du roi! Je veux qu'avant huit jours tout soit fini de ce côté! — J'ai à m'occuper d'autre chose.

— Monsieur l'intendant ne peut pas douter de notre bonne volonté, fit observer Lavarane.

— Au diable! interrompit monsieur Moreau, qui se redressa en frappant sur le bras du fauteuil; il ne s'agit pas de bonne volonté, mais de réussite! Je ne vous demande pas des sentiments, je vous demande de l'adresse.

Digitized by Google

— Sauf le respect que je dois à monsieur l'intendant, j'espère que je n'en ai jamais manqué, reprit Lavarane d'un ton piqué; quand on a été pendant dix ans garde de cabanons à Bicêtre...

— D'où on s'est fait chasser! interrompit monsieur Moreau.

— Non pas comme maladroit! objecta l'affidé vivement.

— Alors, c'est comme fripon! acheva l'intendant, et il y a toujours sottise à le laisser voir...—Mais il ne s'agit point de cela; — je ne me suis point chargé de l'éducation de M. Lavarane; c'est à lui de me prouver qu'elle est achevée!

Il s'était levé et avait fait quelques pas vers son bureau; Lavarane comprit que c'était une manière de le congédier; il salua en reculant jusqu'à l'entrée de l'espèce de couloir que formait le paravent dressé devant la porte. M. Moreau se retourna.

— Vous avez bien compris, ajouta-t-il en élevant la voix avec une impatience impérieuse; il est temps d'en finir! Je vous donne huit jours. A la fin de la semaine, il faut qu'on ait retrouvé madame Armand et sa nièce...

Une exclamation l'interrompit, et la feuille du pa-

Digitized by Google

ravent placée en face fut brusquement repoussée. Gaston, qui venait d'entrer sans être vu, avait entendu ces dernières paroles.

Monsieur Moreau recula d'un pas et devint très-pâle.

— Qu'est-ce donc, que vous voulez? demanda-t-il avec une impatience de saisissement.

— Pardon! dit le jeune homme troublé; il n'y avait personne dans l'antichambre..., la porte était entr'ouverte..., j'ai cru pouvoir me présenter..., et... veuillez m'excuser, monsieur... Quand je suis entré, vous prononciez deux noms... ceux de madame Armand et de sa nièce.

— Vous avez entendu?...

— Que vous donniez ordre de les chercher.

M. Moreau tressaillit.

— Pardon, monsieur, reprit le jeune homme qui regardait son ancien tuteur avec une sorte d'angoisse étonnée; ainsi..., vous les connaissez?

— Permettez!...

— Ah! répondez-moi, monsieur! Qui les a fait quitter Versailles? que sont-elles devenues? courent-elles quelque danger? Dites-moi ce que vous avez pu apprendre?

Digitized by Google

— Vous vous préoccupez donc beaucoup de ces deux femmes? demanda l'intendant, qui commençait à se remettre.

— Mais, vous-même, monsieur, dit Gaston embarrassé, ne disiez-vous pas qu'il fallait les retrouver à tout prix?

— Moi! reprit monsieur Moreau redevenu maître de lui-même; j'ai des raisons particulières!

Gaston fit un mouvement.

— Des raisons... que je ne puis révéler, ajouta-t-il.

— Qui vous en empêche? demanda le jeune homme.

— Mon devoir.

— Ainsi, vous connaissez la cause de leur fuite?

— Peut-être!

— Ah! je veux la savoir! s'écria Gaston; au nom du Ciel! dites-moi ce qui s'est passé; ne me cachez rien! je vous en conjure à mains jointes.

— Un moment! interrompit monsieur Moreau qui le regarda fixement; j'ai peine à comprendre tant d'insistance! A mon tour, je demanderai quel intérêt si vif vous pouvez prendre à deux malheureuses créatures.

Gaston tressaillit.

— Prenez garde! monsieur, s'écria-t-il; vous ne

Digitized by Google

me parlez point, sans doute, de madame Armand et de mademoiselle Henriette?

— Qui vous le fait croire?

— Ce que j'ai vu, ce que je sais!

— Et que savez-vous?

— Que toutes deux méritent le respect.

Monsieur Moreau saisit le bras du jeune homme et le regarda en face.

— Parlez-vous sérieusement? dit-il d'un accent étonné.

— Quel motif avez-vous d'en douter? demanda Gaston.

— Quel motif! répéta l'intendant avec une stupéfaction si bien jouée que le jeune homme se sentit froid jusqu'au cœur; mais alors vous ignorez?... mais vous n'avez donc pas deviné... que si je fais rechercher ces deux femmes...

— Eh bien!

— C'est que toutes deux sont échappées de Saint-Lazare!

Gaston recula éperdu.

— De Saint-Lazare! répéta-t-il; Henriette..., madame Armand!... c'est impossible! il y a quelque malentendu, monsieur.

Digitized by Google

— Je le voudrais ! dit Moreau en secouant la tête,— car votre trouble me prouve combien ces malheureuses vous intéressent; — mais voyons, s'agit-il de deux femmes qui habitaient à Versailles l'*Impasse Verte?*

— Justement !

— La plus vieille a cinquante ans...

— La plus jeune est blonde...

— Elles étaient protégées par un monsieur Marc.

— C'est cela ! c'est cela !

L'intendant plia les épaules.

— Alors le doute n'est plus permis, reprit-il ; ce sont nos fugitives; elles se cachaient là-bas par prudence. Un agent de monsieur le lieutenant de police qui est, je crois, valet de place à Versailles, les a dénoncées; nous avons été avertis, mais quand nos gens se sont présentés, la tante et la nièce, qui avaient soupçonné le danger, étaient parties. J'ai lieu de croire qu'elles ont gagné la Hollande, où il leur sera plus facile de rétablir, sous quelque nom supposé, un de ces salons équivoques dans lesquels vont se ruiner et se perdre les fils de famille. — Il faut remercier Dieu de nous en avoir délivrés. — Mais qu'avez-vous, Gaston? comme vous voilà pâle... Vierge sainte ! que vous arrive-t-il?

Digitized by Google

Le jeune homme ne put répondre. La révélation de son ancien tuteur l'avait si douloureusement et si subitement frappé, que ses yeux s'étaient couverts d'un nuage, les forces l'avaient abandonné.

En le voyant chanceler, monsieur Moreau se hâta d'avancer un fauteuil dans lequel il se laissa tomber. Ses lèvres essayèrent en vain de balbutier quelques mots. Le choc avait été trop rude pour ce cœur tendre que ne soutenait point l'énergie d'un caractère. Gaston était un de ces hommes dont l'acceptation est toute la force, et qui, le coup reçu, croisent les mains sur la blessure plutôt que de chercher à la guérir. — Êtres charmants, mais sans défense, qui ne trouvent leur place que dans une vie toujours abritée.

L'intendant connaissait de longue main cette nature incapable de résister à la violence et de déjouer la ruse. Il savait de quels réseaux il fallait l'envelopper pour lui ravir jusqu'à la volonté. S'il ne l'avait point fait jusqu'alors, c'est qu'il n'en avait point trouvé le temps et n'en avait pas senti la nécessité. Mais, cette fois, il épuisa toutes ses séductions pour obtenir l'entière confiance de Gaston. L'occasion ne pouvait être plus favorable. Aux heures où notre rêve favori fait naufrage, les espérances les mieux cachées poussent

Digitized by Google

un cri de détresse et demandent à tout ce qui les entoure une chance de salut. Livré à son trouble douloureux, le jeune homme ne sut rien cacher.

Monsieur Moreau reçut ses aveux avec une douceur compatissante qui ne fit qu'exalter son expansion. Tout en ne lui laissant aucune illusion sur celle qu'il aimait, il se montra si désintéressé pour son propre compte, si prêt à pardonner l'espèce de trahison de son ancien pupille, si uniquement préoccupé de le consoler, qu'au milieu même de son désespoir, celui-ci en fut frappé et attendri. Pressant dans ses mains les mains de monsieur Moreau, il entremêlait ses témoignages de reconnaissance d'expressions de repentir que l'habile consolateur se hâta d'interrompre.

— Ne parlons point de cela, dit-il, en donnant à sa voix une vibration qui faisait supposer des larmes contenues; ne pensez point à moi... ni à ma fille..... Louise a du courage...; elle pourra souffrir, mais sans se plaindre ni s'irriter; le cœur des femmes est inépuisable dans sa miséricorde.

— Que dites-vous? s'écria Gaston; ah! j'espérais au moins qu'elle ne serait point attristée! je n'ai rien fait pour mériter sa préférence.

Digitized by Google

— Aussi n'est-ce point un payement, mais un don gratuit, répliqua l'intendant avec un triste sourire; ne savez-vous pas que les femmes se ruinent en générosités de ce genre; elles donnent toute leur âme avant de savoir si elles pourront seulement obtenir un remerciement en retour... Mais ne pensons point à cela, ne nous occupons que de vous. — Voyons, cher enfant, vous voulez guérir, n'est-il pas vrai? mais pour cela il faut oublier!

— Oublier! répéta Gaston avec une angoisse désespérée; et le moyen! quand tout me parle de ce que je voudrais éloigner de mon souvenir; quand, chaque matin, je cours malgré moi à cette maison déserte, comme si j'espérais l'y retrouver; quand la grille, les arbres de la terrasse, les toits du vieux logis, me rappellent tant de projets et d'espérances! — Non, non, je le sens; aussi longtemps que je resterai entouré de ce qui m'entretient d'elle, tous mes efforts seront inutiles! il faut que je brise ce cercle d'enchantements, que je parte, que je m'étourdisse dans le mouvement et le bruit!

Un éclair de joie traversa l'œil de monsieur Moreau, mais s'éteignit à l'instant.

— Hélas! le mal est-il donc si grand! dit-il avec

Digitized by Google

affliction; avez-vous laissé prendre un tel empire à cette triste passion qu'il faille nous quitter pour la combattre!

Gaston cacha son visage dans ses deux mains sans répondre.

— S'il en est ainsi, reprit l'intendant avec effort et du ton d'un homme qui se sacrifie, faites ce que vous croyez nécessaire. Quelque douloureuse que puisse être la séparation, je n'essayerai point de vous retenir. Mais je dois pourtant vous rappeler les intérêts temporels que vous laissez derrière vous.

— Que m'importe! interrompit Gaston.

— Oubliez-vous ce procès poursuivi à Orléans et qui peut compromettre une partie de votre fortune?

— Et que ferai-je maintenant de cette fortune?

Monsieur Moreau lui posa une main sur l'épaule.

— Allons, vous êtes un enfant, dit-il avec une compassion caressante; plus tard, quand vous aurez retrouvé le calme, vous comprendrez que la richesse est un instrument de bonheur pour les autres et pour nous-mêmes; qu'on ne doit point la négliger quand on est sage et chrétien! Mais je ne ne veux pas vous gronder aujourd'hui. Partez, cher enfant : je prends les soins à ma charge; je veillerai sur tout.

Digitized by Google

— Ah! comment reconnaître tant d'indulgence et de dévouement! s'écria le jeune homme ému.

— En nous revenant guéri, répliqua l'intendant avec douceur; ne tardez pas davantage. Si vous hésitiez, peut-être manquerais-je moi-même de courage et voudrais-je vous retenir!... Puis, je crains vos adieux à Louise..., épargnez-lui cette épreuve. Partez sans rien dire;... je vous excuserai.

La voix de monsieur Moreau était entrecoupée comme s'il eût fait un effort pour comprimer son attendrissement; Gaston lui prit les mains.

— Oh! dit-il d'un accent pénétré; dans ce moment je ne puis vous dire combien votre bonté me touche; mais croyez que je la comprends, que je l'apprécie.

— Bien, bien! interrompit l'intendant qui essuya du bout du doigt une larme invisible; en voilà assez, Gaston..., il ne s'agit pas de s'attendrir, mon fils... Partez, vous dis-je, et que Dieu vous conduise!...

Puis, comme s'il se ravisait tout à coup.

— Seulement, j'y pense, ajouta-t-il; pour vous remplacer ici, j'aurais besoin d'une procuration générale... Je cours avertir le notaire, et demain nous irons la signer. Du courage, mon enfant; Dieu n'abandonne jamais ceux qui souffrent! ayez confiance

Digitized by Google

dans sa miséricorde!...— Je vais faire libeller la procuration.

Il serra la main du jeune homme, poussa un soupir et sortit en levant les yeux au ciel.

Mais à peine eut-il franchi le seuil que ses traits composés se détendirent, une expression de triomphe les illumina, il ne put retenir un geste de folle joie, et frappant de sa canne le parquet :

— Sauvé! pensa-t-il; avec la procuration, je puis disposer de deux cent mille écus; c'est assez pour faire face aux échéances et maintenir mon crédit.

Digitized by Google

VII

LE VIEUX SERVITEUR

La muse du romancier ressemble à ce démon de Le Sage, qui transporte successivement son protégé d'une demeure à l'autre et ouvre à son regard les réduits les plus secrets. Il n'est pour elle ni distance ni mystère. D'un bond, elle franchit l'espace, elle sait ouvrir toutes les portes, comprendre tous les langages, traduire tous les gestes, deviner toutes les pensées, et on pourrait lui appliquer ce qu'un poëte anglais dit de la muse épique : « Le monde est son champ et les sentiments humains sa moisson. »

Nous profiterons des ressources que nous offre cette ubiquité pour nous échapper avec elle de l'hôtel

Digitized by Google

de monsieur Moreau et pénétrer dans la chambre la plus reculée d'une maison située à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques.

Il pouvait être neuf heures du matin : un rayon de soleil, glissant à travers les petites vitres verdâtres d'une haute croisée, semblait éteindre la lumière d'une bougie qui achevait de se consumer sur une table de Boule, devant laquelle Henriette était assise. Sa tête, rejetée en arrière, s'appuyait au dossier du fauteuil, ses yeux étaient fermés, et l'égalité de sa respiration prouvait que le sommeil venait enfin de la surprendre.

Une porte sous tenture s'ouvrit tout à coup à l'autre extrémité de la chambre, et Michel y parut, conduit par madame Armand. A la vue de la jeune fille endormie, tous deux s'arrêtèrent.

— Voyez ! dit la tante qui montra la bougie près d'enflammer la bobèche de papier ; elle a encore passé la nuit sans se coucher.

— Et ce n'est pas la première fois? demanda le vétéran.

— Hélas ! cher monsieur Marc, depuis que nous avons quitté Versailles, sommeil, appétit, gaieté, tout a disparu ! sa tristesse augmente chaque jour. Rien

Digitized by Google

ne fait pour la distraire ; elle reste des heures entières assise à la même place, une tapisserie à la main, sans lever la tête, sans rien dire ; on croirait qu'elle travaille; mais si l'on s'approche on voit son aiguille immobile et de grosses larmes qui roulent de ses joues sur le canevas.

Michel fit un geste de tristesse découragée.

— Ah ! je la reconnais, murmura-t-il ; c'est le cœur de son père, aimant tout bas, mais pour jamais. Les autres oublient ou se consolent ; elle, vous verrez qu'elle ne saura que mourir !

— Jésus ! ne dites point ca ! interrompit madame Armand ; c'est une crise à passer. A la longue, il faudra bien que le souvenir de ce prétendu maître de dessin (que Dieu confonde !) finisse par s'user, d'autant que le hasard nous favorise. Ce fils de Satan, qui semble né pour notre perdition à nous autres pauvres femmes, a décidément rejoint l'armée.

— Oui ! répliqua Michel ; car je viens d'entendre les crieurs de nouvelles annoncer la part qu'il avait prise à l'attaque de je ne sais quel fort. Mais si nous sommes à l'abri de ses poursuites, madame Armand, nous ne sommes pas à l'abri de son souvenir.

— Seigneur, mon Dieu ! je le sais bien, dit la vieille

Digitized by Google

dame qui avait fait un pas vers la table; regardez! la malheureuse fille aura encore passé la nuit à écrire.

— C'est donc une habitude?

— Depuis que nous sommes ici, je la vois toujours, dès qu'elle est seule, une plume à la main.

— Correspondrait-elle avec le dehors?

— Impossible! elle n'est point sortie et je suis sûre de Françoise. Vous voyez, d'ailleurs, sur le parquet ces papiers en morceaux; elle-même déchire ainsi tout ce qu'elle écrit.

— Je comprends, murmura Michel qui semblait se parler, elle fait ses confidences au papier, faute de quelqu'un à qui elle puisse tout dire... Il faut pourtant que je l'amène à s'expliquer; cela ne peut continuer ainsi.

Et se retournant vers la tante.

— Pardon, madame Armand, ajouta-t-il; j'ai pensé que des fleurs égayeraient mademoiselle Henriette, et je suis passé chez le jardinier du grand clos pour en choisir. On va les apporter dans un instant; ayez la bonté de les recevoir et de les faire ranger sur le petit belvédère.

— C'est ça, dit la vieille dame; et quand elle s'éveillera, vous la conduirez pour les voir.

Digitized by Google

Ah! sainte Vierge Marie! que de tourments vous avez pris avec cette enfant, cher monsieur Marc!

Le vétéran lui imposa silence de la main; elle poussa un soupir, leva les yeux au ciel et sortit.

Dès qu'elle eut disparu, Michel s'approcha doucement de la jeune fille et se mit à la regarder.

Ce n'était plus ce riant et lumineux visage que nous avons entrevu dans le petit salon de l'*Impasse Verte;* la fraîcheur rosée qui semblait transluire à travers l'albâtre de son teint avait fait place à une lividité maladive; les joues s'étaient creusées, un cercle brun estompait ses yeux profondément enchâssés: le nez, devenu plus fin, semblait crispé par une souffrance contenue, et les lèvres pâlies étaient agitées d'un léger tremblement.

Le désordre du sommeil avait encore ajouté à l'expression de cet ensemble douloureux. La blonde chevelure de la jeune fille s'était échappée du réseau de soie qui la retenait et avait roulé jusqu'à ses épaules. Quelques boucles dorées voilaient à demi son visage comme pour en cacher la tristesse, et, sous ses longs cils humides, une dernière larme se tenait suspendue.

Michel, debout et immobile, regarda longtemps ce

Digitized by Google

visage sitôt ravagé par les orages du cœur. Une expression de pitié désolée se mêlait sur ses traits à une sorte d'indignation. Enfin, il prit son front à deux mains, comme s'il eût voulu fixer ses idées et se forcer lui-même à réfléchir. Mais sa méditation fut courte. Il sembla tout à coup se décider, laissa échapper un geste de résolution irrévocable et fit un pas vers Henriette.

Il allait la réveiller, lorsque ses yeux rencontrèrent une feuille froissée sur laquelle la jeune fille avait tracé quelques mots; après un peu d'hésitation il la saisit et s'approcha de la fenêtre pour la lire.

A ce moment, une voix lointaine se fit entendre dans une des rues qui aboutissaient au faubourg. D'abord confuse, elle ne tarda pas à devenir plus distincte, et Michel reconnut le crieur de nouvelles qui répétait :

— Demandez, demandez tous, voilà ce qui vient d'arriver!

Il se retourna vers la jeune fille; elle avait fait un mouvement.

Il y eut une pause, puis la voix reprit plus élevée :

— Bulletin de l'armée du roi!

Henriette rouvrit les yeux et prêta l'oreille comme

Digitized by Google

si elle eût reçu, à travers l'engourdissement du sommeil, une perception incertaine.

La voix reprit :

— Victoire remportée par les troupes françaises.

La jeune fille se redressa.

— Part prise à l'action par monsieur le duc de Fronsac!

Elle se souleva en tressaillant.

— Sa bravoure et sa blessure!

Henriette poussa un grand cri.

— Blessé! dit-elle en se levant pour courir à la fenêtre.

Mais elle s'arrêta à la vue de Michel et ne put que répéter :

— Blessé!

— Seulement au bras et légèrement, acheva le vieux soldat; rien que ce qu'il faut pour avoir les honneurs de la journée; je viens d'entendre lire la dépêche affichée aux portes de toutes les églises : elle annonce que monsieur de Richelieu doit rapporter lui-même dans quelques jours les drapeaux pris sur l'ennemi! — Plût à Dieu que mademoiselle Henriette pût guérir aussi facilement.

La jeune fille tressaillit.

Digitized by Google

— Moi, guérir, reprit-elle ; et... de quel mal ?

— De celui qui vous fait regarder la vie comme un fardeau trop lourd à porter, répliqua Michel tristement.

Henriette voulut protester.

— Oh ! ne le niez pas, continua-t-il ; c'est écrit ! écrit de votre main ; voyez plutôt !

Il lui montrait la page trouvée sur la table un instant auparavant. La jeune fille rougit en la reconnaissant, fit un geste pour la reprendre, puis devint plus pâle.

— Et... comment... ce papier est-il tombé entre vos mains ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Je l'ai pris là encore mouillé de vos pleurs ! répondit Michel avec un accent de reproche tendre.

Henriette tressaillit ; une contraction de dépit irrité crispa ses traits.

— Ainsi, dit-elle d'un ton amer, le secret que je n'avais confié à personne, monsieur Marc a cru pouvoir le surprendre ? Je n'ai plus la liberté de ma douleur ? On entre de force dans mon âme ; on y lit malgré moi, sans que je puisse même savoir dans quel but et de quel droit ?

Michel fit un mouvement.

Digitized by Google

— De quel droit! répéta-t-il; oh! c'est juste! Mademoiselle Henriette ignore celui que je puis avoir sur ce qui l'intéresse; elle ne sait rien de notre passé à tous deux. Je ne suis pour elle qu'un étranger.

— Pardon! interrompit la jeune fille qui regrettait déjà sa vivacité; je n'aurais pas dû oblier votre titre de tuteur!...

— Et si ce titre ne m'appartenait pas! reprit Michel en la regardant.

— A vous! s'écria Henriette; mais ne vous est-il pas donné par ma tante elle-même?

— Et si elle avait également usurpé celui qu'elle porte!

— Comment?

— Si vous étiez une orpheline qui ignore jusqu'à son nom!

— Ciel! que voulez-vous dire?

— Ce que j'ai cru devoir taire longtemps par prudence; ce que vous ne sauriez point encore aujourd'hui, si je n'avais besoin de me justifier, de gagner votre confiance par la mienne, de relever votre courage en vous disant ce que vous êtes et ce qu'on doit attendre de vous.

— Ah, parlez! parlez! dit la jeune fille dont le vi-

Digitized by Google

sage avait repris ses couleurs et qui, à demi soulevée de son siége, fixait sur le vétéran des yeux qu'une flamme subite avait ranimés.

Ce dernier l'invita à se rasseoir par un geste respectueusement impératif; lui-même prit une chaise et se plaça de l'autre côté du pupitre. Son émotion était visible. Il passa plusieurs fois la main sur son front et parut hésiter; mais enfin il fit un effort.

— Avant de parler à mademoiselle de ce qui la regarde, je suis forcé de lui parler de moi-même, dit-il, vu qu'il faut prendre les choses au commencement. Je lui dirai donc que je suis né dans une pauvre cabane du Gévaudan, et que je n'ai jamais connu que ma grand'mère, une chrétienne dont les catholiques auraient fait une sainte si elle avait été de leur église, mais qui lisait la Bible et priait debout. Mon père et ma mère étaient morts presque dès ma naissance; ils m'avaient laissé à la digne femme qui m'éleva en grande misère, mais avec les consolations de l'Évangile. A chaque épreuve, elle savait trouver un passage du livre saint qui donnait patience.

Cependant la charge serait devenue trop forte sans la charité d'un généreux gentilhomme qui était, comme nous, de la religion et demeurait dans le voi-

Digitized by Google

sinage. Monsieur le chevalier de Barmont nous prit chez lui, et ma grand'mère mourut sous son toit en me recommandant de rester fidèle à Dieu et à mon maître.

Pour ce dernier, la recommandation était inutile, car mon cœur m'y portait d'inclination. Aussi, quand monsieur le chevalier partit pour l'armée du roi, je demandai à le suivre et à servir dans sa compagnie.

J'ai fait avec lui les grandes campagnes de monsieur de Turenne, et assez bien rempli mon devoir pour qu'on m'ait cru digne d'un sabre d'honneur. Je l'ai dû aux sollicitations de monsieur de Barmont; jamais meilleur maître n'eut (j'ose le dire) plus fidèle serviteur. Dans la bataille, je combattais à ses côtés, au bivouac, je dormais à ses pieds; je le respectais comme mon chef et je l'aimais comme mon père!

Il le savait bien, et me rendait en confiance ce que je lui donnais en dévouement. Ce fut la cause de ma perte. Les officiers inférieurs me jalousaient et cherchaient toutes les occasions de me pousser à bout. J'étais trop accoutumé à la bonté de monsieur le chevalier pour ne pas supporter avec impatience leur brutalité. Un jour (c'était après une accusation qu'ils n'avaient pu justifier), l'un d'eux s'emporta plus fort

Digitized by Google

que d'habitude et leva la main pour me frapper. J'étais à bout de patience; le sang me monta au cerveau..... et..... je prévins le coup en frappant moi-même!

Henriette, qui avait écouté jusqu'alors avec une attention avide, ne put réprimer un geste et une exclamation.

— Vous devinez la gravité d'une pareille faute, continua Michel; la discipline n'admettait aucune excuse; j'allais être condamné à mort! Il ne restait qu'un seul moyen de salut: monsieur le chevalier gagna des médecins qui me déclarèrent fou, et il me fit envoyer à Bicêtre!

Il avait promis de ne point m'y abandonner. Quelques mois devaient suffire pour que je fusse oublié, et alors il devait obtenir mon élargissement ou faciliter ma fuite. Mais, hélas! il ne songeait pas que lui-même avait tout à craindre.

La persécution contre les huguenots s'était réveillée. Revenu au pays, monsieur de Barmont se trouva naturellement le recours de tous les persécutés. C'était à lui qu'on demandait protection ou conseil. Son manoir était devenu le rendez-vous commun; on y allait pour chercher les consolations des pasteurs

Digitized by Google

proscrits et cachés. Le gouverneur en fut averti. Un détachement de dragons arriva au moment du prêche, et, comme quelques jeunes gens voulaient résister, l'officier ordonna de faire feu ! Monsieur et madame de Barmont, qui s'étaient jetés en avant pour protéger leurs hôtes, tombèrent frappés à mort ; le reste prit la fuite. Quelques vieillards et quelques enfants furent seuls faits prisonniers.

— Et pendant ce temps vous restiez retenu à Bicêtre ? demanda Henriette dont les regards impatients semblaient vouloir hâter le récit de Michel.

— Pendant ce temps, j'avais moi-même réussi à gagner un des gardiens et à m'échapper, reprit le vieux soldat. Je savais que le plus sûr moyen de me dérober aux recherches était de me cacher dans la foule de la grande ville ; j'allai, en conséquence, m'établir au faubourg Saint-Marceau parmi les ouvriers pour huis et serrures, dont le métier m'avait toujours fait envie. M. le chevalier, qui battait lui-même le fer avec une rare adresse, s'était bien souvent servi de moi à la forge du manoir ; aussi me fis-je recevoir sans peine compagnon serrurier. Au bout de quelques mois, le goût et la bonne volonté aidant, j'étais recherché par les plus habiles maîtres. On me confiait la

Digitized by Google

fabrication des fermetures à secret pour les petits meubles des grandes dames et les coffres des financiers; mon salaire n'était plus proportionné au travail, mais au besoin qu'on avait de mon adresse, et je l'élevais presque à volonté.

J'avais plusieurs fois essayé d'obtenir quelques nouvelles de monsieur de Barmont et de lui en donner, mais sans réussir. Je n'osais point écrire, de peur de compromettre mon ancien maître ou de faire deviner ma retraite, et je ne connaissais personne qui pût me servir d'intermédiaire. Enfin, le hasard me fit rencontrer un compagnon qui arrivait de Javoulx et qui me raconta la triste aventure du manoir de Barmont.

Depuis la mort de ma grand'mère, je n'avais point reçu de coup si rude. Mon procès et le cabanon de Bicêtre n'étaient rien en comparaison de ce malheur. Pendant dix-huit ans que j'avais vécu près du chevalier, je m'étais habitué à le chérir comme mon protecteur et à le respecter comme mon maître. Dans ce long service, il n'y avait pas eu une heure de dépit ou de refroidissement. On aurait pu, à chaque instant, me demander ma vie pour monsieur de Barmont et je me serais trouvé content de la donner. A la nouvelle de son malheur, je restai d'abord terrassé. Mais un

Digitized by Google

souvenir traversa tout à coup ma peine. Monsieur et madame de Barmont avaient une fille! tous deux morts, qu'était-elle devenue? Le compagnon qui m'avait raconté leur triste sort ne put me rien dire, sinon que les enfants faits prisonniers au manoir avaient été conduits d'abord à la prison de Marvejols, puis dirigés sur Paris. Il ne m'en fallait pas davantage pour me mettre en quête. Après beaucoup de démarches, j'appris qu'on avait conduit les orphelins huguenots à Saint-Lazare, pour être convertis. Je pris des informations. Parmi eux se trouvait bien une petite fille de cinq à six ans qui arrivait du Midi; on me permit de la voir, et (jugez de ma joie!) c'était la fille du chevalier! c'était vous!

Henriette se redressa.

— Moi! s'écria-t-elle saisie : ai-je bien entendu, grand Dieu!... êtes-vous sûr?... moi, fille de monsieur de Barmont?

—Et j'en ai les preuves, ajouta vivement Michel; car en vous arrachant aux mains de vos geôliers, je voulais être certain que je sauvais l'enfant de mon maître.

— Mais comment pûtes-vous réussir?

— Je me rappelais avoir entendu dire à monsieur

Digitized by Google

le chevalier, qui le savait par expérience, que l'intendant de Saint-Lazare vendait à prix d'argent les orphelins confiés à sa garde; j'avais des épargnes que je fis offrir et qui furent acceptées.

— Ainsi, interrompit la jeune fille, c'est à vous que je dois ma délivrance!

— Oui, reprit le vétéran qui sembla remué par ce souvenir; oh! je vivrais mille années que je n'oublierais jamais ce moment! C'était un soir d'hiver; le gardien m'avait donné rendez-vous à l'une des petites portes du jardin. Dix heures sonnaient quand je l'entendis venir. Il vous portait dans ses bras tout endormie et vous remit dans les miens qui alors étaient robustes et entiers. Je ne lui dis pas un seul mot, mais je lui donnai la somme convenue qu'il compta; puis je vous enveloppai dans mon tablier de travail pour vous garantir du froid et vous cacher. J'étais si joyeux que mes jambes tremblaient sous moi. Je pris par les rues les plus désertes et j'arrivai au nouveau logement que j'avais loué. — Ah! je me souviens encore de tout comme si c'était hier! — Je vous couchai sur le petit lit préparé pour vous près de la miniature de votre père, qu'il m'avait remise au moment de le quitter, et sous le sabre d'honneur gagné

Digitized by Google

en Allemagne. J'avais ainsi, dans le même coin de ma mansarde, toutes mes richesses et tous mes bonheurs! Je sentis alors mon cœur se gonfler..., les larmes me vinrent aux yeux; je me mis à deux genoux devant le petit lit et je restai là, bien longtemps, à regarder dormir l'enfant de celui dont j'avais été le serviteur et le soldat!

— Cher monsieur Marc! dit Henriette en tendant la main au vétéran; et jusqu'ici vous m'avez laissée ignorer ce que je vous devais!

— Vous ne me devez rien, reprit Michel, je ne faisais que payer une dette, mais il fallait la payer tout entière; car je ne voulais point laisser déchoir la dernière descendante des Barmont; il fallait qu'elle fût élevée comme une fille de gentilhomme. C'était mon devoir, mon honneur! puisque j'étais là, elle ne devait plus paraître orpheline.

— C'est alors que vous m'avez confiée à madame Armand?

— Afin de vous faire retrouver des soins de mère. J'avais toujours peur qu'on ne vous reconnût pour une des orphelines de Saint-Lazare; qu'on ne vous arrachât d'entre mes mains pour vous emprisonner au fond de quelque couvent. Je cachai votre nom à

Digitized by Google

madame Armand elle-même, qui consentit à vous élever comme sa nièce. Moi j'étais robuste et habile ouvrier; en redoublant de travail, je pouvais fournir à tous vos besoins. J'étais fier de vous voir grandir, belle, contente, et ne manquant de rien.

Henriette l'interrompit par une exclamation d'attendrissement et de reconnaissance.

— De sorte que cette aisance qui m'a entourée dès mon enfance, dit-elle, je la devais à votre travail.

— Hélas! reprit Michel dont le visage s'était assombri, mes forces ne répondirent pas longtemps à ma volonté. Depuis quatre années je travaillais sans relâche; pendant tout ce temps, le soleil ne s'était guère couché pour moi; je sentis subitement qu'il allait disparaître. Une blessure que j'avais autrefois reçue au front se rouvrit, ma vue s'affaiblit; je devenais aveugle!

La jeune fille joignit les mains.

— Aveugle! répéta le vétéran; comprenez-vous tout ce qu'il y avait de désespoir dans ce mot? Aveugle! quand mon travail de toutes les heures pouvait à peine suffire. Aveugle! c'est-à-dire prisonnier dans une nuit sans fin; inutile, impuissant! L'épreuve était trop forte; je ne voulais point l'accepter! je me

Digitized by Google

raidis contre le mal; je me dis que j'arriverais à le vaincre à force de courage. Je continuai mon travail acharné. Au lieu de reconnaître comme Salomon dans l'Ecclésiaste : « *Qu'on ne saurait rien ajouter ni rien diminuer de ce que Dieu a voulu,* » je luttai contre lui en me confiant à mes seules forces. La punition ne se fit pas attendre. Un jour que l'éclat de la forge avait accru mon aveuglement, j'avançai la main vers l'enclume, sans voir le marteau levé d'un de mes compagnons; la main fut broyée du coup ! On me porta à la plus prochaine infirmerie, d'où je sortis deux mois après... tel que vous me voyez.

Michel avait retiré le gant qui déguisait habituellement sa blessure et montrait son bras mutilé. Henriette joignit les mains avec un cri de surprise et de douleur; le vétéran continua :

— Ma dernière espérance était perdue; non-seulement le jour s'éteignait pour moi, mais Dieu venait de briser l'instrument dans lequel je m'étais jusqu'alors confié. Si j'avais été seul, j'aurais pu me résigner; mais cette tâche que j'avais entreprise, il faudrait donc y renoncer? La fille de mon maître allait retomber aux mains de ses ennemis ou subir tous les tourments du besoin ! Je cherchais en vain quelque

Digitized by Google

expédient; les jours se succédaient sans rien apporter. Madame Armand m'avait écrit deux fois pour me dire que ses dernières ressources étaient épuisées : je reçus une troisième lettre qui m'avertissait que vous étiez au lit, atteinte de la contagion qui ravageait alors Paris, sans médecin, sans remèdes et sans argent.

A cette nouvelle, je sentis mon courage faiblir et ma raison se troubler. Privé de secours et d'espoir, je fus près de laisser là ma vie inutile comme un fardeau devenu trop lourd. Pendant quelques instants, je ne songeai qu'à m'échapper d'ici-bas et à me réfugier avec Job dans le sépulcre « *pour y dormir mon sommeil !* » Mais au milieu de mon désespoir, le souvenir des enseignements de ma vieille grand'mère me revint : je me rappelai la parole de saint Paul aux Corinthiens : « *Béni soit Dieu qui nous console pour que nous partagions ensuite cette consolation à ceux qui souffrent!* » et je me dis ; puisque ton Père céleste t'a laissé la vie, c'est qu'il veut se servir de toi, mais c'est à lui seul de choisir la manière dont il désire t'employer. Tant que tu as eu des forces, tu as demandé tes ressources au travail; maintenant que tu les a perdues, demande-les à la générosité de tes frères.

Digitized by Google

Et comme l'orgueil humain se révoltait en moi, le souvenir du chevalier sembla se réveiller et prendre la parole pour me dire : — A tout prix, il faut que tu sauves l'orpheline de ton maître du froid et de la faim. Quand tu étais soldat, tu n'as jamais reculé devant la fatigue ni le danger ; maintenant, rappelle-toi que tu es chrétien pour ne pas reculer devant l'humiliation.

Je me parlai ainsi tout le jour. Enfin, le soir venu, mon cœur fit violence à mon orgueil, je descendis mon haut escalier à tâtons, j'arrivai dans la rue, et là, sans rien dire, la rougeur au front, des pleurs de honte à chaque paupière..., je tendis la main.

La jeune fille l'interrompit par une exclamation si poignante qu'il releva les yeux ; elle avait la tête rejetée en arrière, les mains jointes, et le visage couvert de larmes.

— Vous ! murmura-t-elle d'une voix balbutiante ; et c'était... pour moi !

— Dieu voulut me récompenser, reprit Michel ; j'avais fermé les yeux afin de ne rien voir ; mais, au bout d'un instant, j'entendis quelqu'un s'arrêter avec une interjection de pitié ; mon uniforme (seul habit qui me restât et que j'avais dû prendre) venait de le

Digitized by Google

frapper, et je sentis qu'il me glissait dans la main une pièce d'or. En toute autre occasion, j'aurais rougi de cette première aumône ; eh bien ! je ne pus retenir un cri de joie en pensant que c'était pour vous.

— Ah ! c'est trop ! s'écria Henriette qui saisit la main du vétéran et la pressa sur son cœur ; comment pourrai-je jamais reconnaître?... Et vous m'aviez laissée ignorer jusqu'ici tant de dévouement !

— Parce que j'en étais assez récompensé par votre bonheur, reprit Michel ; Dieu m'avait pris sous sa protection ; il avait changé ma misère presque en richesse, et j'avais pu vous faire une existence selon mes souhaits. En vous voyant près de madame Armand, joyeuse et ne manquant de rien, je me disais orgueilleusement, comme David après sa victoire sur les Philistins : « *Dieu m'a donné selon mes mérites!* » votre joie était le luxe de ma pauvreté. Mais depuis, tout est changé ; un moment a détruit l'ouvrage de quinze années. A la place de ce sourire qui me coulait dans le cœur, comme un rayon de soleil, je ne trouve plus qu'un visage pâli par les veilles.

La jeune fille tendit les mains.

— Non, balbutia-t-elle ; monsieur Marc... Si vous saviez..., mon Dieu ! mon Dieu !

Digitized by Google

Les larmes qui la gagnèrent lui coupèrent la voix et elle se cacha le visage.

Le vétéran soupira en secouant la tête avec tristesse.

— Vous voyez, dit-il : je vous fais encore pleurer ; il eût mieux valu ne point parler!... mais mon cœur s'est ouvert malgré moi. Je me suis dit : — Quand elle saura ce que j'ai fait, elle comprendra que son repos m'appartient, que j'y ai droit ; elle ne voudra pas que tous mes efforts aient été inutiles ; qu'il ne me reste rien de tant d'espérances ! elle tâchera de guérir pour que j'aie encore une raison de vivre ; elle aura pitié d'un vieux serviteur qui n'a jamais attendu d'autre récompense que le bonheur de la fille de son maître, et qui le lui demande... à genoux.

En parlant ainsi, Michel s'était levé, les yeux humides, les lèvres tremblantes, et s'était agenouillé près du fauteuil d'Henriette. Celle-ci, qui éclatait en sanglots, le força à se relever et se jeta sur sa poitrine. Elle eût voulu le remercier, le rassurer ; l'émotion était trop forte. Pendant un moment, tous deux ne purent que confondre leurs larmes. Enfin, le vétéran se dégagea avec une sorte de modestie respectueuse, et essuyant ses yeux :

Digitized by Google

— Si seulement, dit-il, mademoiselle me promettait de prendre courage!...

— Ah! je vous le promets..., s'écria Henriette; oui..., oui..., je veux reconnaître tant de générosité...; ne craignez rien; j'oublierai..., j'oublierai...

Les larmes lui coupèrent la parole; Marc fit un geste désolé.

— Non, reprit-elle plus vivement en essuyant ses yeux...; je ne pleure pas..., cher monsieur Marc, — c'est nerveux. — Désormais je veux être tout entière à la reconnaissance, au bonheur que je vous dois.

— Alors, reprit le vétéran d'un ton de prière, pourquoi refuser les moindres distractions?

— Je ne les refuserai plus, interrompit la jeune fille précipitamment et comme quelqu'un qui cherche à s'étourdir; je serai gaie, monsieur Marc; je vous le jure.

— Eh bien! prouvez-le-moi, dit le vieux serviteur, en vous occupant des fleurs que j'ai fait porter pour vous sur la petite terrasse.

— Des fleurs! répéta Henriette; ah! je veux les soigner moi-même..., vous verrez...; je les aimerai comme celles d'autrefois!...

Ici, sa voix s'éteignit au souvenir du parterre cul-

Digitized by Google

tivé à Versailles et qui lui rappelait tant de douces images ; mais en voyant le nuage qui passa sur le front du vétéran, elle reprit aussitôt d'une voix entrecoupée.

— Pardon..., monsieur Marc..., ce n'est rien..., absolument rien... ; — je vous assure que c'est nerveux !... Tenez, voilà mes larmes essuyées... ; — je veux aller voir vos fleurs. — Ah ! il ne faut pas m'en vouloir..., il faut être indulgent... ; vous verrez que j'aurai du courage..., que je serai digne de vous.

Elle serra encore la main de Michel et courut à la terrasse, autant pour laisser un libre cours à son émotion que pour visiter le présent de son protecteur.

Celui-ci la suivit un instant du regard. Il la vit s'approcher des caisses de fleurs, aller lentement de l'une à l'autre, essuyant une larme à chaque station, et s'accouder enfin sur la balustrade, les yeux perdus dans le long faubourg où tourbillonnait une foule agitée.

Le vétéran secoua la tête et tomba lui-même dans une sombre méditation. Il cherchait les moyens d'arracher la jeune fille à sa préoccupation, de détourner son cœur en occupant son esprit, de profiter de la

Digitized by Google

soumission attendrie que sa révélation venait de lui inspirer, pour obtenir d'elle quelque résolution énergique. Il flottait encore entre plusieurs projets, lorsque madame Armand parut à la porte du salon.

La vieille dame portait sur tout son visage l'expression d'une surprise effrayée ; ses pas étouffés et ses mains étendues annonçaient la crainte d'être découverte. A l'exclamation que laissa échapper Michel en l'apercevant, elle lui imposa silence par un geste répété.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le vétéran à voix basse et en s'approchant.

Madame Armand lui prit la main, l'entraîna vers une petite porte vitrée par le haut, écarta un rideau de toile de Bergame et lui montra un homme en veste occupé dans le corridor à détacher de son crochet une caisse de fleurs.

— Voyez ! murmura-t-elle à son oreille.

— Eh bien? dit Michel qui ne pouvait comprendre ce mystère ; c'est sans doute un des garçons jardiniers du voisin.

— Vous ne le reconnaissez donc pas ?

— Mais... non.

Elle le fit reculer de quelques pas, dans la crainte d'être entendue.

Digitized by Google

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas, ce prétendu valet de place, qui s'était introduit chez nous à Versailles et qui n'était qu'un agent déguisé de monsieur de Fronsac?

— Sans doute; mais quel rapport peut avoir ce garçon jardinier?

— C'est lui!

— Que dites-vous?

— Je m'en suis assurée, ce sont les mêmes traits, la même voix... Je l'ai aperçu écoutant aux portes, regardant autour de lui pour se mettre au fait du logis... — et, tenez, tenez... il s'approche de la terrasse...; voyez son geste de joie..., il a aperçu Henriette... N'en doutez pas, c'est monsieur de Fronsac qui l'envoie...

— Monsieur de Fronsac?... répéta Michel étonné; comment le croire, quand il est absent?

Un cri poussé par Henriette l'interrompit; la jeune fille s'élança dans le salon, pâle et haletante, en appelant : — Madame Armand, monsieur Marc?

— Qu'est-ce donc? demandèrent-ils en même temps.

— Elle les prit par la main, et les entraînant vers la terrasse :

Digitized by Google

— Là, regardez! s'écria-t-elle, à la portière de ce carrosse arrêté devant la maison du notaire, ces deux hommes!

— Il me semble, reprit Michel, que le plus vieux est monsieur Moreau.

— Mais l'autre, l'autre!..

Madame Armand avança la tête :

— Que Dieu nous fasse miséricorde! interrompit-elle; c'est le prétendu monsieur Hubert.

— Oui, reprit vivement Henriette; monsieur Hubert ici, quand nous savons que le duc de Fronsac est à l'armée, qu'une blessure l'y retient.

— Mais alors, fit observer le vétéran, nous avons été trompés; celui que vous receviez à Versailles n'était point le duc.

— C'est ce que ce vaurien pourrait nous dire, interrompit madame Armand en montrant Coquillard qui venait d'avancer la tête à la porte vitrée.

Michel courut à lui, le saisit au collet et le força à entrer.

Le valet de place fut d'abord déconcerté, et répondit en balbutiant aux premières questions du vétéran; mais après l'avoir examiné, il parut se rappeler tout à coup un souvenir, et comme Michel, qui continuait

Digitized by Google

à le secouer, lui répétait de déclarer le véritable nom de l'homme par qui il était envoyé, il s'écria à son tour :

— Un moment ! Commencez par me laisser, sans quoi j'en dirai peut-être plus que vous ne voulez.

— Et que diras-tu ? demanda le vétéran.

— Je dirai, reprit le valet de place en clignant de l'œil, ce que m'a appris madame Rossignol.

Michel tressaillit.

— Madame Rossignol ? répéta-t-il en baissant la voix et prenant le valet à part ; tu la connais donc ?

— Comme un neveu connaît sa tante.

— Quoi ! tu serais...

— Nicolas Coquillard, candidat à la place de sourd et muet..., et je sais l'histoire du vétéran qui est établi au petit portail de Saint-Roch...

Michel lui mit la main sur les lèvres.

— Tais-toi, malheureux, dit-il.

— A la bonne heure, reprit Coquillard ; mais le syndic voit, comme dit cet autre, « qu'on est gardé à carreau ! »

— Soit ! reprit le vétéran, qui venait de rencontrer les regards d'Henriette et de madame Armand, surprises de cet étrange aparté ; mais réponds à ce que

Digitized by Google

je te demande. Tu connais celui que madame Armand recevait à Versailles sous le nom d'Hubert.

—Possible! répliqua Coquillard; seulement j'ai promis le secret, et une promesse c'est sacré; aussi c'est inutile de m'interroger; je serai muet comme un poisson.

Le vétéran lui saisit le bras :

— Écoute, dit-il; tu sollicites une place dans notre corporation?

— Oui.

—Tu sais qu'il dépend de moi de te faire agréer?

— Et je sais aussi que vous me refusez votre protection.

— Eh bien! je te l'accorde.

— Est-ce possible?

— Je te fais recevoir, si tu veux répondre franchement à mes questions.

Le valet de place fit un saut en arrière.

— Vrai! s'écria-t-il joyeusement; je n'ai qu'à parler pour passer sourd et muet! Eh bien tant pis! je dis la vérité.

— Ah! enfin, interrompit madame Armand qui s'était approchée et avait entendu l'exclamation de Coquillard; voyons; vite, alors!... Ce monsieur Hubert?...

Digitized by Google

— Se nomme Gaston de Vignolles, répliqua le valet de place.

— Et c'est lui qui a tenté l'enlèvement d'Henriette?

— Du tout, c'est son ancien tuteur, monsieur Moreau.

— L'économe de Saint-Lazare? s'écria le vétéran.

— Juste! reprit Coquillard; il a tout conduit à l'insu du jeune homme.

— Mais dans quel intérêt? demanda Henriette.

— Dans quel intérêt! répéta le neveu de madame Rossignol; au fait, la demoiselle ne sait pas... L'intendant a une fille qui était promise à monsieur Gaston; quand le père a vu que son futur gendre cherchait une femme ailleurs, il a voulu faire place nette.

— Ainsi, monsieur Hubert n'y était pour rien?

— Du tout! à preuve que depuis la disparition de la demoiselle, il l'a cherchée partout.

— Moi?

— Que depuis qu'il a perdu l'espoir de la retrouver, il dépérit de tristesse.

— Se peut-il?

— Et que monsieur Moreau va lui faire quitter la France, sous prétexte de le distraire.

— Ah! ne le permettez pas, monsieur Marc! s'écria

Digitized by Google

Henriette qui avait repris ses couleurs et dont les yeux brillaient ; au nom du Ciel ! détrompez-le ; retenez-le ! que je ne le revoie plus s'il le faut ; qu'il en épouse... une autre ; mais qu'il reste ici... qu'il soit heureux. Oh ! maintenant que je sais qu'il ne m'a point trompée, j'aurai du courage..., je puis me résigner à tout ; son bonheur me consolera du reste. Monsieur Marc ! oh ! je vous en prie à mains jointes, ne le laissez point partir.

— Non, dit le vétéran, qui semblait réfléchir ; que mademoiselle soit sans inquiétude ; je saurai bien empêcher ce départ, et peut-être même... ; oui, j'en ai l'espérance..., peut-être pourrai-je faire davantage.

Henriette le regarda sans oser l'interroger ; il parut hésiter un instant, puis, lui prenant la main :

— Mademoiselle veut-elle faire ce que je lui demanderai ? ajouta-t-il brusquement ; aura-t-elle le courage de m'aider à défendre son bonheur ?

— Je l'aurai ! répliqua la jeune fille.

Michel fit un geste de résolution.

— Eh bien ! s'écria-t-il, c'est chose dite ; tout à l'heure notre sort sera décidé. Que mademoiselle se prépare à me suivre ; madame Armand, donnez vite

Digitized by Google

la mantille et faites demander un carrosse de louage.

— Jésus! que voulez-vous faire? demanda la vieille dame, qui obéit toute saisie.

— Vous le saurez, interrompit le vétéran en cherchant son chapeau; ceci va être, comme dit l'apôtre, « *un jugement de Dieu!* » Priez, madame Armand, priez pour la réussite, tandis que moi je vais y travailler.

Digitized by Google

VIII

TEL MAITRE, TELS VALETS

En sortant de chez madame Armand avec Henriette, le vétéran ordonna d'abord au cocher de les conduire chez monsieur le Rivelle, ancien avocat au Châtelet, autrefois employé par monsieur de Barville dans le procès militaire qui avait failli coûter la vie à Michel. C'était entre ses mains qu'avaient été déposés par celui-ci les différents papiers remis avec l'orpheline quand il l'avait rachetée de Saint-Lazare et qui constataient son identité.

Pendant ce temps, Coquillard courut chez monsieur Moreau. Prévoyant une explication orageuse entre l'intendant et Michel, il tenait à en décliner d'avance

Digitized by Google

la responsabilité en avertissant le premier, comme il avait averti le second; en même temps qu'il s'assurait ainsi deux récompenses, chacune de ses trahisons masquait l'autre.

Il fit donc demander Lavarane, lui annonça que non-seulement il avait découvert la demeure de la tante et de la nièce, mais qu'une conversation entendue par hasard lui avait appris que toutes deux avaient réussi à découvrir la vérité et préparaient quelque chose contre monsieur Moreau. Lavarane effrayé allait conduire le valet de place à l'intendant pour qu'il pût lui répéter ces importantes révélations, lorsque le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la grande porte attira l'attention de Coquillard; il écarta le rideau, et fit un mouvement.

— Dieu nous sauve! les voici! s'écria-t-il.

— Qui cela? demanda Lavarane.

— La demoiselle et son protecteur..., vous savez..., celui qu'elles appellent monsieur Marc.

— L'affidé de l'intendant avança la tête et regarda à travers les vitres.

— Tu es sûr? demanda-t-il.

— Aussi sûr que de mon nom, répliqua Coquillard; tenez, tenez; c'est lui qui aide la petite à des-

Digitized by Google

cendre... ; il a l'air de la rassurer... ; le voilà qui se retourne ; il n'y a pas à s'y tromper, c'est le syndic en personne.

— Lavarane, penché à la fenêtre, regardait Michel avec une attention singulière : plus il l'examinait, plus il semblait frappé d'une ressemblance ; lorsqu'il le vit prendre le bras d'Henriette et s'avancer vers la grande porte, il laissa échapper une exclamation.

— Il n'y a pas à douter ! s'écria-t-il, sa figure..., sa démarche... : c'est lui, c'est bien lui !

— Vous le connaissez ? demanda Coquillard.

— Comme un ancien pensionnaire de Bicêtre ! répliqua Lavarane.

— Bah ! mais c'est, soi-disant, un vieux soldat.

— Qui a fait les guerres d'Allemagne ?

— Juste ! même qu'il porte d'habitude son uniforme et qu'on l'appelle le vêteran.

— C'est cela, c'est cela. Ah ! le diable vient à notre aide.

— Le voici qui entre, fit observer le neveu de madame Rossignol, penché à la fenêtre.

— Il ne faut pas qu'il ressorte avant mon retour, interrompit Lavarane ; tu vas le recevoir, Coquillard ;

Digitized by Google

tu le retiendras, sans lui permettre de voir monsieur Moreau !...

En parlant ainsi, il avait pris son chapeau et courait vers une porte donnant sur le petit escalier.

— Un moment! s'écria Coquillard qui le suivait, comment le faire attendre?

— Comme tu voudras !

— Mais s'il refuse?

— Nous n'aurons plus besoin de tes services.

Lavarane avait prononcé ces derniers mots sur le seuil et disparut dans l'escalier. Le valet de place resta murmurant et indécis.

— On n'aura plus besoin de mes services..., répéta-t-il tous bas... : ils n'ont que ça à vous dire !... Faudrait faire l'impossible !... Après tout, je ne demanderais pas mieux que d'avoir plus besoin d'en rendre de ces services..., le syndic n'a qu'à tenir sa parole !...

Et comme si cette pensée lui ouvrait une nouvelle voie :

— Tiens, au fait, pourquoi non? reprit-il entre ses dents : voici une occassion..., faut en profiter.

Il fut interrompu par la voix de Michel qui insistait près d'un valet de garde dans l'antichambre et demandait à voir monsieur Gaston de Vignolles.

Digitized by Google

— Je vous répète que monsieur de Vignolles est occupé, objectait le valet.

— J'attendrai, répondit le vétéran.

— C'est inutile, monsieur de Vignolles ne pourra recevoir ; il part dans une heure.

Michel sentit le bras d'Henriette tressaillir sur le sien.

— Je ne sortirai pas sans l'avoir vu ! reprit-il d'un accent ferme : où est-il dans ce moment ?

— En conférence avec monsieur l'intendant.

— Avec monsieur Moreau ? très-bien ; annoncez-nous à tous deux.

Le valet semblait hésiter ; Coquillard poussa la porte entr'ouverte.

— Pardon, excuse ! dit-il de son air le plus aimable, si monsieur Marc veut entrer.

— Toi ici ! s'écria le vétéran surpris.

Le valet de place lui imposa silence par un geste, l'introduisit avec Henriette et referma soigneusement la porte.

— Comment se fait-il que je te retrouve chez monsieur Moreau ? demanda Michel d'un ton soupçonneux ; et que venais-tu y faire ?

— Vous rendre service ! répliqua Coquillard : vu que sans moi vous n'arriverez jamais ni à mon-

Digitized by Google

sieur de Vignolles ni à l'intendant; il y a défense.

— Et toi, tu peux nous les faire voir? reprit le vétéran.

Coquillard posa un doigt sur ses lèvres et l'attira près de la fenêtre.

— Parlons bás, syndic, dit-il en regardant autour de lui; je vous ai déjà donné des renseignements pour lesquels vous m'avez promis votre protection.

— Et je te la promets encore.

— Merci, mais vous savez le proverbe : « Les promesses sont nourriture pour gens qui ont bien dîné. » Il me faudrait quelque chose de plus substantiel.

— Explique-toi, mais vite; je n'ai pas de temps à perdre.

— Eh bien, voici la chose! j'ai là ma demande à la corporation des bons pauvres pour succéder au sourd et muet; mettez-y seulement votre seing, je serais en règle et je pourrais entrer en fonctions.

— Est-ce là ce que tu veux?

— Exactement, syndic.

— Donne ta demande?

— La voici.

— De l'encre, une plume?..

— Vous trouverez tout sur le guéridon.

Digitized by Google

Michel parcourut rapidement le papier que lui avait remis Coquillard, s'approcha de la petite table et signa avec quelque difficulté de la main qui lui restait.

Dès qu'il eut la pièce, le valet de place ne put retenir un geste de joie, et la faisant disparaître dans la large poche de sa souquenille :

— A cette heure, dit-il en baissant la voix, attention à vous, syndic. Vous apercevez bien, au bout de ce corridor, la porte ouverte qui laisse voir un petit salon?

— Oui.

— Entrez-y; au fond est le cabinet de monsieur Moreau.

— Et tu es certain qu'il s'y trouve?

— Avec monsieur Gaston; je les ai vus entrer tous deux.

— Allons! dit Michel, c'est Dieu qui les a réunis. Il ne nous abandonnera pas, car c'est lui qui a dit : « *La justice gardera celui qui est intègre dans sa voie.* » Venez, mademoiselle, et répétez en vous-même, avec David : « *Dieu est mon rocher et ma forteresse.* »

La voix du vétéran avait une fermeté hardie; son œil brillait d'une confiance religieuse. Il présenta la

Digitized by Google

main à Henriette qui tremblait, et se dirigea avec elle vers la porte indiquée.

Elle conduisait bien réellement à la pièce retirée où l'intendant avait l'habitude de travailler seul, loin de tout dérangement.

Il y avait pourtant introduit cette fois son ancien pupille, en sortant de chez le notaire où il venait de lui faire signer une procuration générale. Avant de le laisser quitter Paris, l'intendant avait voulu resserrer les liens de gratitude qui plaçaient le jeune homme dans une sorte de dépendance morale, en lui révélant certaines circonstances qu'il avait réservées pour le moment où leur révélation pourrait le servir. Gaston était assis devant une table couverte de lettres, autrefois écrites par sa mère, et qu'il venait de parcourir avec un étonnement et une émotion dont on retrouvait encore l'expression sur son visage. Le front appuyé à une de ses mains, il relisait les dernières, tandis que l'intendant, debout devant la cheminée, l'observait du regard.

— Vous devez enfin comprendre, cher enfant, reprit-il après un long silence, tout ce qui, jusqu'à ce moment, avait pu vous paraître obscur dans la vie de votre malheureuse mère. Cette vie a d'abord été celle

Digitized by Google

d'une foule de pauvres filles riches de notre bourgeoisie, que l'orgueil des parents sacrifie à une noble alliance. Mariée à monsieur de Vignolles, elle fut bientôt délaissée par lui. Vous veniez de naître, et l'amour d'un enfant ne pouvait suffire à un cœur si jeune, enrichi par des épargnes de tendresse jusqu'alors sans emploi. La rencontre du chevalier de Clémenti éveilla tous ses rêves. Monsieur de Vignolles, parti pour l'Amérique, avait, dit-on, péri avec le navire qui le portait. Par malheur, le veuvage ne put être constaté ; la disparition du mari prouvait seule sa mort. Des difficultés inextricables s'élevèrent pour une seconde union, et celui qui avait tourmenté votre mère pendant sa vie, semblait destiné à lui interdire le bonheur, même après sa mort. Elle n'eut point le courage d'accepter ce nouveau chagrin ; un mariage secret l'unit au chevalier. Mais son union fut de courte durée. Le nouvel époux, qui semblait destiné à lui faire oublier les afflictions d'un premier mariage, fut bientôt emporté par le fléau qui ravageait Paris.

— Oui, dit Gaston dont les yeux s'étaient remplis de larmes ; voici les lettres dans lesquelles ma mère vous apprend le coup qui l'a frappée...

— Hélas ! l'épreuve n'était point achevée, reprit

Digitized by Google

monsieur Moreau en soupirant; celles qui suivent vous font connaître le retour inattendu de monsieur de Vignolles et le procès intenté à votre mère pour la dépouiller de l'administration de ses biens, que son contrat de mariage lui avait prudemment réservée.

— Et c'est alors surtout que vous êtes venu à son secours ! fit observer Gaston; je trouve à chaque pas, dans cette correspondance, l'expression de la reconnaissance de ma mère et de nouveaux motifs pour vous remercier.

— Ne songez pas à moi, interrompit monsieur Moreau; votre mère avait gardé des faibles services que j'avais pu lui rendre un souvenir qui a été ma récompense; c'est à lui que je dois les dispositions de son testament, en vertu desquelles je suis devenu votre tuteur, et qui exprimaient l'espoir d'une union.... dont je ne veux plus vous parler maintenant. — Ma fille et vous, êtes encore jeunes, cher enfant : le temps décidera de vos sentiments ultérieurs. Quelle que soit la volonté de Dieu, j'espère m'y soumettre.

— Ah! je ne puis répondre à tant d'indulgence, reprit Gaston d'une voix entrecoupée; les mots me manquent! Croyez bien seulement que mon silence n'est point de l'ingratitude, mais de l'impuissance; et per-

Digitized by Google

mettez-moi encore une question. — Dans une des lettres que vous venez de me faire lire, je trouve une allusion que je n'ai pu comprendre. C'est ici ; voyez !..

Il avait posé le doigt sur un passage et l'intendant se penchait pour lire, quand trois coups lents, mais fermes, furent frappés à la porte du cabinet. Presque au même instant celle-ci fut ouverte et le vétéran entra.

Digitized by Google

IX

LE CABINET DE MONSIEUR MOREAU

L'intendant ne reconnut pas Michel au premier abord; mais Gaston, qui s'était retourné, se leva saisi.

— Monsieur Marc! s'écria-t-il.

A ce nom, monsieur Moreau fit un pas en arrière.

— Marc! répéta-t-il.

Et reconnaissant alors les traits de l'homme qu'il avait aperçu à la petite maison de l'*Impasse Verte*, il s'écria :

— Que vous faut-il? qui vous a permis d'entrer? qui demandez-vous?

— Ceux que je vois ici, répliqua Michel, en regardant alternativement monsieur de Vignolles et l'intendant.

Digitized by Google

— Si vous avez à me parler, venez! reprit vivement celui-ci, qui voulut entraîner le vétéran vers un second cabinet.

Mais Gaston l'arrêta du geste.

— Non! s'écria-t-il; puisque le hasard me fait rencontrer cet homme, qu'il reste; je veux que tout s'explique.

— Je viens pour cela, répliqua le vétéran.

Monsieur Moreau voulut l'interrompre.

— Ah! laissez! s'écria le jeune homme pâle et troublé; il faut que je sache la vérité tout entière.

Et s'approchant de Michel :

— Parlez, continua-t-il impétueusement; où est celle dont vous étiez le protecteur? que je sache pourquoi, lorsque je venais de lui écrire pour me justifier et me faire connaître, vous ne m'avez répondu que par la fuite?

— Pourquoi? répéta le vétéran; demandez à ceux qui, après avoir sans doute intercepté votre lettre, ont essayé contre mademoiselle Henriette la violence et se sont dits envoyés par vous.

— Par moi!

— Interrogez celui qui, en employant dans cet essai d'enlèvement le carrosse de monsieur de Riche-

Digitized by Google

lieu, nous a fait croire que le duc lui-même s'était caché sous le faux nom d'Hubert et nous a ainsi forcés à nous cacher.

— Mais qui donc a osé?...

— L'homme dont votre préférence pour mademoiselle Henriette dérangeait les plans.

— Que dites-vous? ce serait?...

— Celui que vous écoutiez là tout à l'heure; qui, pour débarrasser sa fille d'une rivale, n'a reculé devant aucun moyen; qui allait vous faire partir de peur qu'une rencontre, une explication, ne dévoilât ses mensonges...; et si vous en doutez encore, regardez! son trouble suffira pour le trahir!

Monsieur Moreau semblait, en effet, anéanti. Immobile, l'œil errant et les lèvres tremblantes, il s'efforçait en vain d'interrompre Michel par quelques mots entrecoupés. Son hypocrisie avait été prise évidemment au dépourvu; il sentait le masque lui glisser du visage et ne savait comment le retenir. Ce trouble fut pour Gaston un trait de lumière.

— Quoi! s'écria-t-il en joignant les mains avec une sorte de doute mêlé d'horreur : tout aurait été conduit par... Non, c'est impossible! Au nom du Ciel! parlez, monsieur, justifiez-vous!

Digitized by Google

— A quoi bon! puisque l'accusation d'un inconnu suffit pour vous faire oublier tout le passé! dit monsieur Moreau qui tâchait de gagner du temps, afin de préparer tout bas un plan de défense.

— A quoi bon, en effet, répéta Michel ironiquement, lorsque les faits parlent trop haut pour qu'on puisse les contredire! lorsque, grâce à votre tentative et à l'erreur qui en a été la suite, celle qui faisait obstacle à vos espérances a failli succomber de douleur!

— Que dites-vous! s'écria Gaston; quoi, Henriette...

— Ce matin encore elle voulait mourir, répondit le vétéran avec une émotion involontaire, et c'est seulement en découvrant que monsieur Hubert n'était point le duc de Richelieu, qu'elle a repris le courage de vivre.

Le jeune homme fit entendre une exclamation d'attendrissement.

— Et vous êtes dupe de pareilles histoires! cher enfant, dit l'intendant qui commençait à se reconnaître. — Vous voilà tout troublé du prétendu désespoir de cette petite! Vous croyez ce que vous dit cet homme?

— Ah! je savais qu'on le mettrait en doute, inter-

Digitized by Google

rompit Michel qui recula de quelques pas ; aussi ai-je voulu avoir des preuves. Vous pouvez nier ce que j'ai dit de celle qui souffre pour vous depuis si longtemps ; mais peut-être ne nierez-vous pas au moins sa pâleur et ses larmes.

Il avait regagné la porte qu'il ouvrit, et courant au petit salon qui précédait le cabinet de monsieur Moreau, il reparut en tenant par la main Henriette.

Les traces laissées par le chagrin sur son visage sillonné étaient si visibles, que le cri de joie qu'avait poussé Gaston à sa vue sembla s'éteindre dans la surprise et la douleur. La jeune fille tremblante se soutenait à peine. Michel la fit avancer lentement.

— Me croyez-vous maintenant? demanda-t-il en fixant les yeux d'abord sur monsieur Moreau, puis sur Gaston.

Celui-ci fit un geste de désespoir et s'élança vers la jeune fille en criant :

— Henriette!...

— Pardon! interrompit Michel avec une gravité respectueuse : mademoiselle est la comtesse de Barmont.

L'intendant et le jeune homme firent un mouvement.

Digitized by Google

— La comtesse de Barmont ! reprit Gaston ; mais alors... ce que m'a dit monsieur Moreau est impossible... — Ah ! ma tête se perd au milieu de ces contradictions. — Henriette ! au nom de Dieu ! éclairez-moi, répondez-moi ! J'en appelle à votre loyauté ; je ne veux croire que vous. Ce que vient de dire monsieur Marc est-il vrai ?

— C'est la vérité ! répliqua Henriette d'une voix tremblante, mais qui ne pouvait laisser de doute.

Le jeune homme se prit le front à deux mains.

— Alors, qui donc me trompe ici ? continua-t-il avec une angoisse déchirante.— Henriette !... si vous saviez !... — Maintenant..., je rougis de le répéter !... Tandis que pour vous j'étais le duc de Richelieu, pour moi..., vous n'étiez qu'une malheureuse condamnée par arrêt à la captivité de Saint-Lazare.

Henriette poussa un grand cri d'horreur.

— Infamie ! balbutia-t-elle ; et l'auteur de mensonge ?...

— Le voici ! acheva Michel en désignant l'intendant ; mais cette fois, sans le savoir, monsieur Moreau avait presque dit la vérité.

Gaston se retourna vers lui stupéfait.

— Quoi ! s'écria-t-il, la maison de Saint Lazare ?...

Digitized by Google

— A été le premier asile de mademoiselle Henriette, continua Michel, car en même temps qu'elle était la prison des filles perdues, on en avait fait le refuge des orphelines protestantes arrachées à leurs familles.

— Ainsi, interrompit l'intendant, cette jeune fille?...

— Est l'enfant que je vins chercher voilà quinze années, et qui me fut vendu par un de vos gens. Ne cherchez point à le nier; j'ai les preuves écrites, les voilà!

Il avait retiré de la poche de son surtout un portefeuille de maroquin noir, dans lequel il prit plusieurs papiers qu'il remit à Gaston. Celui-ci les déplia d'une main tremblante et se mit à les parcourir pendant que Michel conduisait mademoiselle de Barmont jusqu'à un fauteuil et l'y faisait asseoir.

Monsieur Moreau, qui s'était avancé derrière Gaston, semblait examiner, par-dessus son épaule, les titres remis par le vétéran; mais cette lecture n'était qu'un prétexte pour se recueillir et chercher un expédient. Avec cette rapidité de réflexion qui naît des circonstances extrêmes, il repassa tous les plans précédemment projetés, cherchant dans ce vaste arsenal de mensonges préparés et de ruses ourdies, quelque

Digitized by Google

moyen d'échapper au nouveau danger qui le menaçait. Son regard, fixé sur les papiers que lisait Gaston, n'exprima, pendant quelques instants, que l'âpre concentration d'un esprit qui réunit toutes ses ressources ; mais enfin un éclair le traversa; il se retourna lentement vers Michel et vers Henriette immobile à quelques pas.

— Alors, dit-il, mademoiselle est bien l'enfant qui fut livré à un vieux serviteur de la famille de Barmont?

— Et ce vieux serviteur, c'était moi ! ajouta Michel.

— Ces papiers sont ceux qui vous furent alors remis pour constater l'identité de l'orpheline?

— Précisément.

— Et vous n'en avez point d'autres?

— Monsieur Moreau prétendrait-il contester leur authenticité?

— En aucune façon, reprit l'intendant; mais j'avais besoin de cette confirmation.

Et joignant les mains avec l'air de componction qu'il savait si bien prendre :

— Les destins de Dieu sont immuables! dit-il; il a voulu confondre ma prudence, que sa volonté soit faite! J'avais en vain espéré jusqu'ici éviter une ex-

Digitized by Google

plication douloureuse pour tout le monde; maintenant elle est devenue indispensable.

— Cette explication n'a point, j'espère, pour but de contester ce que je viens de dire, fit observer Michel ; j'avertis monsieur l'intendant que je puis fournir tous les témoignages...

— C'est inutile, c'est inutile ! reprit Moreau : je le sais bien, hélas ! Tout ce que vous venez de nous révéler n'est que trop vrai !

Gaston fit un mouvement.

— Alors, vous convenez que vous m'avez trompé ! s'écria-t-il.

L'intendant plia les épaules en soupirant.

— Il le fallait, cher enfant, dit-il tristement ; — l'intention justifie les moyens ! — Je les aurais tous acceptés pour vous séparer de celle que le hasard avait si fatalement placée sur votre chemin.

— Vous l'avouez ! reprit le jeune homme; ainsi en flétrissant mademoiselle de Barmont à mes yeux, vous n'aviez d'autre but que de me séparer d'elle ?

— Quand vous connaîtrez mes motifs, fit observer l'intendant d'un air paterne...

Mais Gaston ne le laissa point achever ; le sang lui était monté au visage et ses yeux étincelaient.

Digitized by Google

— Ah ! je les devine, s'écria-t-il en reculant d'un pas ; maintenant je m'explique tout ! Votre essai d'enlèvement, vos recommandations à Lavarane pour retrouver mademoiselle de Barmont, le mensonge qui la déshonorait et votre empressement à me faire quitter Paris ! — Mille détails me reviennent à la mémoire et m'éclairent. — Mon amour contrariait des espérances qu'il fallait réaliser à tout prix, et pour cela, on n'a reculé ni devant la violence, ni devant la fraude, ni devant la calomnie ! — Mais Dieu soit loué, monsieur, tout est enfin éclairci, et, avec la connaissance de la vérité, je prends possession de moi-même.

Il courut vers mademoiselle de Barmont, dont il saisit les deux mains et devant laquelle il se laissa tomber à genoux.

— Pardon, Henriette, continua-t-il d'une voix dans laquelle se mêlaient les expressions contraires de l'indignation, de la tendresse et de la joie ; oh ! pardon d'avoir pu vous méconnaître un seul instant ! ma vie entière sera employée à vous faire oublier cette coupable faiblesse ; car, maintenant que je vous ai retrouvée, rien ne pourra nous séparer.

En parlant ainsi, il baisait les mains de la jeune fille qui, étouffée par les larmes, ne pouvait que mur-

Digitized by Google

murer son nom. Michel les regardait dans un attendrissement silencieux. Le jeune homme se releva tout à coup et saisissant le bras d'Henriette :

— Venez, continua-t-il vivement; votre place n'est point ici, et la mienne est désormais où vous serez.

Il avait forcé Henriette à se lever et s'avançait avec elle vers la porte d'entrée. Moreau, resté jusqu'alors le front dans ses deux mains, comme un homme qui demande à Dieu la force, releva tout à coup la tête. Une sorte de transfiguration s'était opérée en lui. Tous ses traits avaient pris une fermeté austère et son attitude une expression de commandement. Il arrêta les deux jeunes gens par un geste impérieux.

— Restez, dit-il; vous l'aurez voulu!... il faut que je parle! J'ai écouté jusqu'ici l'insulte avec patience; vous écouterez ma justification! Puisqu'on m'a reproché des détours qui n'étaient que pitié et prudence, vous subirez la vérité.

Gaston et Henriette le regardèrent.

— Monsieur l'intendant ne se trompe-t-il point encore? demanda ironiquement Michel, et est-ce bien cette fois la vérité vraie?

Moreau lui jeta un regard de dédain.

— Monsieur de Vignolles en jugera, dit-il froide-

Digitized by Google

ment; car je ne puis la faire connaître qu'à lui et à mademoiselle de Barmont.

— Je n'ai rien de caché pour monsieur Marc! objecta vivement Henriette.

— Pardon! reprit l'intendant avec gravité; mais ce secret a été confié à mon honneur; je suis seul juge de ce qu'il m'impose; quand il vous appartiendra, vous en userez selon votre conscience.

La jeune fille et Gaston regardèrent Michel; il y eut un moment d'hésitation; enfin, celui-ci parut prendre son parti.

— Soit, dit-il, je me retire; mais je serai là, dans la pièce voisine, et j'attendrai.

Il jeta encore un regard autour de lui, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il n'y avait rien à craindre pour Henriette; la recommanda par un signe à Gaston et sortit.

Digitized by Google

X

UNE RÉVÉLATION DE L'INTENDANT DE SAINT-LAZARE

Resté seul avec les deux jeunes gens, monsieur Moreau demeura quelques instants immobile. Enfin, il s'avança vers la porte par laquelle le vétéran avait disparu, poussa le verrou afin de s'assurer contre toute tentative de retour, montra deux siéges à Gaston et à Henriette, et, s'approchant d'un bureau placé dans un des coins du cabinet, il ouvrit un tiroir caché, y chercha quelque temps et, après y avoir pris des papiers froissés et jaunis, il revint vers le milieu de la pièce et se mit à se promener d'un air pensif. Gaston fut le premier à rompre le silence.

— Nous voici seuls, monsieur, et nous attendons

Digitized by Google

vos confidences, dit-il du ton d'un homme que le retard irrite.

Moreau lui jeta un regard sévère.

— Prenez patience, dit-il lentement : vous saurez toujours assez tôt ce que j'ai à vous apprendre ; que Dieu vous pardonne de m'avoir obligé à vous le faire connaître !

La jeune fille ne put réprimer un tressaillement : Gaston la rassura du geste.

— Parlez, monsieur, dit-il à l'intendant.

Celui-ci approcha un fauteuil, s'assit et passa la main sur son front.

— Pour vous faire ce douloureux récit, reprit-il lentement, je suis forcé de remonter très-loin dans mes souvenirs. Il y a de cela environ dix-huit années, une femme était là, devant moi, comme vous l'êtes en ce moment, mais les mains jointes, étouffée de sanglots, noyée de larmes !

Il s'arrêta comme si ce souvenir eût réveillé son émotion.

— Et d'où venait cette douleur? demanda Gaston.

— Vous le savez, monsieur, reprit l'intendant ; car, il y a un instant, j'avais commencé à vous révéler cette triste histoire !

Digitized by Google

— A moi?

— Avez-vous oublié cette femme mariée à un gentilhomme dont elle fut abandonnée, et qui, se croyant libre, contracta un mariage secret, bientôt suivi d'un second veuvage?

— Comment?...

— Ne vous souvenez-vous plus de ce retour du premier mari venant réclamer ses droits?

— Pardon, monsieur; vous-même m'avez dit tout à l'heure comment il essaya de dépouiller celle qu'il avait délaissée; la correspondance qui raconte ce procès est encore là!

— Oui, reprit Moreau en avançant la main vers la table et cherchant parmi les lettres dont elle était couverte; mais reste à vous expliquer cette allusion à une tierce personne inconnue que vous vous plaigniez tout à l'heure de ne pas comprendre.

— Eh bien, monsieur, parlez! interrompit Gaston avec impatience; cette personne était?...

— Un enfant né du second mariage avec le chevalier de Clémenti.

— Ciel!

— Or, je vous l'ai dit, ce mariage n'avait aucune consécration légale. Célébré en secret par un prêtre,

Digitized by Google

il pouvait être justifié devant Dieu, mais non devant les tribunaux; on l'eût vainement invoqué pour légitimer la naissance de l'enfant! Cette naissance découverte, l'indigne époux pouvait s'en armer contre la malheureuse mère, y trouver la preuve de l'oubli de ses devoirs, et, en la faisant condamner comme adultère, la dépouiller de ses biens et l'envoyer mourir au fond d'un couvent.

— Ah! je comprends, s'écria Gaston qui avait pris la lettre et qui relisait le passage dont l'obscurité l'avait frappé; oui, c'est bien cela!

— La malheureuse femme sentit le danger, reprit l'intendant; entourée d'espions, toujours près d'être trahie, elle vint me supplier de cacher l'enfant qu'elle m'apportait dans ses bras.

— Le cacher, vous, monsieur! et par quel moyen?

— Grâce aux vides que la mort faisait chaque jour à Saint-Lazare parmi les orphelines protestantes qui nous étaient confiées. En substituant la fille du chevalier de Clémenti à l'une des victimes qui venaient d'être frappées, je la dérobais d'une manière certaine à toutes les recherches, jusqu'au jour où la mère pourrait la reprendre sans danger.

— Et cette substitution eut lieu?

Digitized by Google

— En voici la preuve, dit monsieur Moreau en remettant à Gaston un des papiers qu'il avait pris dans le tiroir secret; un billet écrit par la mère elle-même, qui me demande les moyens de revoir son enfant sans éveiller de soupçons.

— Achevez, monsieur.

— Elle le revit, en effet, plusieurs fois; mais tant d'épreuves avaient épuisé ses forces! Au moment même où son persécuteur, tué dans un duel, la faisait libre et allait lui permettre de reprendre ses droits de mère, elle fut emportée dans quelques heures, me laissant ostensiblement votre tutelle et secrètement celle de l'enfant que je cachais à Saint-Lazare sous le nom d'un autre.

— Et cet enfant, monsieur, interrompit Gaston avec une impatience fébrile, qu'en avez-vous fait? qu'est-il enfin devenu?

L'intendant plia la tête.

— Hélas! nous touchons au plus triste moment de cette confidence, dit-il; j'avais toujours favorisé les efforts des familles pour reprendre les orphelines confiées à ma garde. De loin en loin, quelques-unes d'elles étaient secrètement rendues à des parents ou à des amis, et, comme la persécution avait perdu sa

Digitized by Google

première ardeur, on fermait les yeux sur ces infractions. Les gardiens, qui le savaient, se laissaient facilement persuader. Or, pendant une de mes absences, un ancien serviteur du comte de Barmont vint réclamer la fille de son maître, autrefois conduite à Saint-Lazare.

— C'était monsieur Marc ! interrompit Henriette.

— Oui, répliqua l'intendant; il réussit à gagner une des surveillantes.

— Et la fille du comte lui fut livrée ? demanda Gaston.

L'intendant secoua la tête.

— La fille du comte, non, monsieur, reprit-il lentement; car depuis plusieurs mois elle n'existait plus !

— Que dites-vous ? s'écria Henriette.

— Et qui donc alors fut remis à monsieur Marc ? demanda le jeune homme.

— Celle qui avait pris la place de la morte, répondit monsieur Moreau; la fille du chevalier de Clémenti.

Les deux jeunes gens se levèrent en poussant deux cris; mais celui d'Henriette était de surprise, celui de Gaston d'épouvante.

— Ainsi, reprit vivement la première, le serviteur

Digitized by Google

qui m'a recueillie a été trompé? ce nom d'Henriette de Barmont ne m'appartient pas, et je suis Henriette de Clémenti?

Gaston, qui était devenu livide, lui posa une main sur les lèvres.

— Non, s'écria-t-il éperdu; c'est impossible; c'est une erreur... un mensonge !... on veut encore nous tromper !... mais maintenant je suis sur mes gardes...; il me faudra des preuves !

— Vous les aurez, monsieur, dit Moreau avec dignité.

— Certaines, irrécusables ! cria Gaston.

— Signées de celle qui m'avait confié son enfant. — Les voici.

— Une lettre?

— Écoutez !

L'intendant avait déplié le billet qu'il tenait à la main et lut à haute voix :

« Cher monsieur Moreau,

» Avant que tout finisse pour moi, je vous recom-
» mande encore une fois la fille que vous avez su dé-
» rober jusqu'ici à tous les yeux. Mon vœu le plus
» cher est qu'elle ignore les malheurs de sa mère;

Digitized by Google

» mais si quelque jour elle devait tout apprendre, ces » lignes écrites dans la prévision d'une mort pro» chaine vous serviront de témoignage près d'elle et » près du fils dont la naissance, du moins, n'a pas » besoin d'être cachée et auquel je confie l'avenir de » sa sœur ! »

— Et qui m'assurera de l'authenticité de cette lettre ? dit Gaston éperdu.

— Vous-même, dit Moreau ; car vous en connaissez l'écriture.

Il avait tendu le billet au jeune homme qui le saisit, s'approcha de la fenêtre comme pour mieux voir ; mais à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il chancela.

— L'écriture... de ma mère ! bégaya-t-il.

Henriette, qui avait jusqu'alors tout vu et tout écouté sans comprendre, se redressa.

— De... sa mère ! répéta-t-elle en regardant monsieur Moreau.

— Oui, reprit l'intendant avec force ; et maintenant est-il besoin de vous expliquer le reste ? Ne comprenez-vous point comment celui qui avait cru emmener de Saint-Lazare Henriette de Barmont, fit tous ses efforts pour la cacher et put échapper à mes

Digitized by Google

recherches? Si, plus tard, quand le hasard m'a fait découvrir votre retraite à Versailles, j'ai voulu vous faire disparaître aux yeux de monsieur de Vignolles; si je me suis efforcé de le détacher de vous; si j'allais le faire partir, c'est que j'espérais rompre ainsi des liens funestes; c'est que je comptais sur le temps pour amener l'oubli; c'est que j'espérais pouvoir éviter cette explication cruelle et n'avoir point à dire à celui que je regardais comme un fils : — La femme que tu as choisie, que tu aimes, que tu veux épouser..., c'est ta sœur!

Henriette n'en entendit pas davantage; elle ouvrit les bras en poussant un cri étouffé et retomba dans le fauteuil. Un instant ses sanglots cherchèrent à se faire passage; mais, comme étouffée par le saisissement, elle laissa bientôt retomber sa tête en arrière; son corps se raidit, ses yeux se fermèrent et elle s'évanouit.

Gaston, la tête cachée dans ses deux mains, ne s'en aperçut pas; la déclaration de monsieur Moreau l'avait foudroyé. Il s'efforçait en vain de reprendre possession de lui-même; son esprit n'était qu'un tourbillon de sensations poignantes, au milieu desquelles ce mot retentissait comme un glas funèbre :

Digitized by Google

sa sœur! sa sœur! Au trouble déchirant de tout son être, il lui sembla d'abord que sa raison le quittait. Il ferma les yeux, appuya sa tête contre la muraille et demanda à mourir.

Cependant sa voix et celle d'Henriette, en s'élevant, avaient frappé l'oreille de Michel qui épiait dans la pièce voisine; il entendit les deux cris, puis les gémissements inarticulés de la jeune fille..., et poussa vivement la porte pour entrer; le verrou résista.

— Ouvrez, ouvrez! cria-t-il en frappant avec violence.

Et ne recevant point de réponse, il appuyait son épaule contre le frêle battant qui allait fléchir, quand Lavarane parut, suivi de trois hommes à mines sinistres. Au bruit de leurs pas, Michel se retourna, reconnut son ancien geôlier et ne put retenir une exclamation de surprise.

— *Poing de fer!* ici! s'écria-t-il.

— Vous voyez qu'il sait mon nom de geôle! s'écria l'affidé de l'intendant; lui-même s'est trahi! — Allons, vite, qu'on lui mette la main au collet et qu'on l'emmène.

— Qui? moi! s'écria Michel en reculant vers le coin du salon; et de quel droit?

Digitized by Google

— Du droit que donne la loi sur un fou fugitif! répliqua Lavarane en s'élançant sur le vétéran.

Celui-ci jeta un cri et voulut se débattre; mais, saisi par huit bras vigoureux, il fut aussitôt terrassé et il se sentit rapidement bâillonné et garrotté. Après l'avoir ainsi condamné au silence et à l'immobilité, les trois inconnus l'enlevèrent, et il entendit la voix de l'ancien geôlier murmurer :

— Aux cabanons de Bicêtre!

Digitized by Google

XI

UN CABANON DE BICÊTRE

Deux jours entiers se sont écoulés depuis les faits rapportés dans le chapitre précédent. Au fond d'un des cachots destinés aux prisonniers importants ou furieux, Michel est étendu sur une paillasse presque vide. Au chevet de cette misérable couche, deux anneaux scellés au mur laissent pendre des bouts de chaînes armées d'un cadenas; ce sont les points d'attache de la camisole de force, lorsque le captif doit être privé de tout mouvement. Une cruche de terre, une écuelle de hêtre et un lourd escabeau composent tout le mobilier du cabanon.

Au moment où nous y introduisons le lecteur, un vif rayon du soleil à son déclin pénètre à travers le soupirail grillé et semble barrer l'obscurité d'une ligne de flamme. Le vétéran a le dos appuyé à la mu-

Digitized by Google

raille, la tête penchée sur sa poitrine et les bras pendants. Son costume est remplacé par l'espèce de sarrau de gros drap grisâtre adopté pour les pensionnaires de Bicêtre, et par la chemise de toile rousse dont le col entr'ouvert laisse voir la poitrine encore robuste de l'ancien forgeron.

Longtemps immobile, il vient d'être atteint par le sillon lumineux qui traverse la cellule; son front se relève et il regarde autour de lui.

Quel changement opéré dans ces deux jours! Ce visage naguère ferme et calme a pris une expression d'inquiétude égarée. Les joues amaigries et livides sont marbrées de taches rougeâtres, un frémissement convulsif agite les lèvres contractées, et, au fond des yeux toujours en mouvement, étincelle une rage mal contenue.

A la vue de son cabanon vaguement éclairé par le soleil couchant, il s'est redressé en tressaillant; il a fouillé du regard, pour la millième fois, les moindres recoins de son cachot, comme s'il espérait découvrir quelque moyen de salut. Depuis deux jours qu'il se débat entre ces quatre murs humides, il n'a pu accepter encore la réalité de son emprisonnement. Exalté par le désespoir et l'indignation, il flotte dans

Digitized by Google

ce demi-délire qui ôte au fait lui-même son caractère irrévocable; il ne peut croire à ce qui lui arrive; il attend un réveil ou un miracle! A chaque instant, il lui semble qu'une voix va l'appeler pour lui dire : — Tu es libre! qu'une porte mystérieuse va s'ouvrir dans le mur pour lui livrer passage. Il a tant appelé Dieu à son aide, il a si longuement repassé, dans sa mémoire, tous les motifs de délivrance, il s'est rappelé tant de gens que sa disparition doit occuper et qui travailleront à rouvrir son cachot, qu'il ne peut cesser d'espérer et d'attendre.

Mais les heures ont succédé aux heures : c'est la troisième fois que les rayons du soir viennent éclairer son cabanon, et aucun libérateur n'a paru. Il voit toujours autour de lui ces murs où des ongles furieux ont creusé la pierre, où le désespoir a gravé de douloureuses inscriptions et de funèbres images de mort; il entend toujours, à travers le grillage de sa porte ferrée, les hurlements insensés de ses compagnons de captivité mêlés aux murmures des geôliers, au bruit du fouet s'éteignant dans les chairs meurtries!

Il s'agite quelques instants, en proie à une angoisse progressive, puis un cri lui échappe, un cri de désolation et de fureur. Son poing fermé se relève et

Digitized by Google

il s'en frappe le front, comme s'il voulait se punir lui-même de ses folles espérances. Des mots entrecoupés lui échappent; monologue incomplet qui s'achève dans le silence de la pensée : — Non, non, répète-t-il tantôt à demi-voix, tantôt en lui-même, les misérables ont raison, je suis fou!... fou de croire qu'on se souviendra de moi; qu'on songera à me délivrer! — Sur qui puis-je compter désormais? Sur ma corporation? elle ne sait rien de moi; elle ne peut soupçonner ce qui m'arrive, et, lors même qu'elle en serait instruite, qui voudrait perdre son temps à me secourir? Ma disparition ne retourne-t-elle pas au profit des autres? c'est un héritier de moins au partage! Reste donc madame Armand. Mais elle-même ignore mon passé : et que pourrait d'ailleurs une femme sans famille, sans protecteurs! Qui sait si elle-même a échappé aux piéges de monsieur Moreau? s'il n'aura point réussi à enlever ce dernier appui à mademoiselle Henriette?... Mademoiselle Henriette!... ah! malheureux! c'est à elle surtout que tu devrais penser! — Que s'est-il passé dans cette entrevue secrète avec monsieur de Vignolles et l'intendant? Pourquoi ce cri entendu à travers la porte refermée? Qu'est devenue celle que tu avais juré de défendre?

—

Digitized by Google

Ici la pensée de Michel s'arrêtait comme interrompue par un élan de désespoir. Le vieux soldat s'agitait sur sa couche de paille avec des exclamations entrecoupées. L'idée d'Henriette livrée sans protection à la méchanceté du directeur de Saint-Lazare troublait sa raison. Il sentait dans son cerveau comme un tourbillon douloureux ; il appuyait sa tête sur ses genoux en fermant les yeux et en appelant à lui sa volonté vacillante pour dissiper cette espèce de vertige. Sa voix s'élevait et il se parlait à lui-même en s'encourageant.

— Allons !... il ne s'agit pas de désespérer, reprenait-il : point de faiblesse !... pense à ce que tu dois faire !... à tout prix il faut sortir d'ici..., retrouver mademoiselle Henriette. — O mon Dieu ! donne-moi la présence d'esprit et le courage ! Tu as dit, par la bouche de Samuel : « L'homme ne sera pas le plus fort par la force ! » Fais donc que le triomphe soit à la justice ! Mais, pour cela, il faut savoir accomplir son devoir ! tu ne veux aider que celui qui s'aide lui-même. Voyons ! que faire ? à qui m'adresser ? J'ai écrit hier à monsieur Moreau : j'avais espéré que si je le voyais, je pourrais l'effrayer, l'attendrir..., que sais-je ! obtenir ma délivrance à quelque condition. Il n'est point venu, il ne viendra pas : je n'ai plus qu'un recours, M. Le

Digitized by Google

Rivelle. Mais si je lui écris directement, j'éveillerai des soupçons: aucun geôlier ne voudra faire parvenir ma lettre à un avocat du Châtelet. Il vaut mieux écrire à madame Armand: elle-même ira le trouver: elle lui dira tout ce qu'elle sait; elle le pressera. Oui..., c'est le seul moyen; ne perdons pas un instant!

En parlant ainsi, il avait retiré de sa paillasse un portefeuille heureusement dérobé aux recherches des gardiens de cabanons: il en arracha une page blanche et se mit à écrire au crayon. Ce fut pour lui chose longue et difficile. Sa main gauche, peu exercée, avançait lentement: le rayon qui l'éclairait par le soupirail s'était raccourci et allait s'éteindre. Il monta sur l'escabelle afin de se rapprocher de l'étroite ouverture pour mieux voir.

Dans ce moment, un bruit confus arriva à son oreille. Il dressa la tête; le bruit arrivait par le soupirail et venait du dehors: c'était un retentissement de pas sur la terre battue, puis des rumeurs confuses de voix, des sifflements cadencés d'ouvriers revenant du travail. Il n'en pouvait douter, une ruelle longeait sa prison et passait sous l'espèce de fenêtre qui l'éclairait. La communication avec le dehors n'était donc pas impossible; en jetant un billet à travers les bar-

Digitized by Google

reaux, le hasard pouvait le faire tomber entre des mains généreuses qui le porteraient à son adresse. Rien n'empêchait au moins de solliciter ce service : c'était une chance à courir.

Le vétéran ne voulut pas la négliger. Il écrivit à la hâte quelques mots sur une seconde feuille dont il enveloppa un plâtras enlevé à la muraille, et il attendit pour le lancer à travers les barreaux qu'il entendît passer quelqu'un.

Plusieurs minutes s'écoulèrent sans aucun bruit. Le soir était venu et les dernières lueurs s'étaient évanouies. Michel commençait à craindre qu'il ne fût trop tard pour qu'on se hasardât dans la ruelle déserte, quand le son d'un flageolet s'éleva dans le lointain. Aux notes aiguës et fausses qui semblaient s'égrener dans les airs sans que l'oreille la plus attentive pût y retrouver l'apparence d'une mélodie, le syndic des bons pauvres ne put retenir un mouvement de surprise. Si le sourd et muet qui avait l'exploitation de la petite banlieue ne fût mort depuis plusieurs semaines, il eût cru le reconnaître. Le son approchait de plus en plus, et, à chaque instant, la ressemblance paraissait plus complète ! Enfin, le bizarre solo retentit à quelques pas du soupirail : Michel ne balança plus,

Digitized by Google

et, prenant son moment, il lança le billet au dehors.

Il lui sembla entendre une exclamation, puis le son du flageolet s'arrêta.

Il y eut pour lui un moment d'attente affreuse. Le billet avait-il été relevé? Le lisait-on? Quel secours attendre de celui à qui le hasard venait de le livrer?

Pendant qu'il s'adressait encore ces questions, il entendit le bruit d'un frottement contre le mur du dehors; on semblait faire quelque tentative qu'il ne s'expliqua point au premier moment; mais par un mouvement machinal, ses regards allèrent chercher le soupirail, et il y vit d'abord paraître une main, puis un bonnet, enfin une face grimaçante qui le fit reculer.

— Le neveu de madame Rossignol! s'écria-t-il.

Coquillard sembla d'abord avoir quelque peine à distinguer les objets dans l'obscurité du cabanon; mais enfin ses yeux s'y accoutumèrent et il reconnut Michel.

— Vous ici, syndic! dit-il à son tour.

— Fais donc semblant de l'ignorer, scélérat! interrompit Michel avec un geste menaçant.

— Que je sois pendu si j'en savais un mot, reprit vivement l'ancien valet de place; comment la chose est-elle donc arrivée? — Grâce à celui que tu sers.

— Monsieur Moreau? — Qui donc?

Digitized by Google

— D'abord vous saurez qu'il ne m'est plus de rien, fit observer Coquillard; depuis hier je suis entré dans l'exercice de mes fonctions.

— Que veux-tu dire?

— Eh bien! que j'ai commencé à être sourd et muet, parbleu! Vous n'avez donc pas entendu mon flageolet?... — Comment, c'était toi?

— Est-ce que vous n'avez pas reconnu l'air? Je regagnais le gîte, quand ce billet est tombé à mes pieds.— Tu l'as lu?

— Certainement. — Alors tu sais que tu peux me rendre un service?

— Oui, vous aider à sortir de cage, pas vrai?

— Aurais-tu un moyen?

— Dame, syndic, j'ai toujours entendu dire que quand on ne pouvait pas sortir par la porte, il fallait prendre le chemin de la fenêtre.

— Celle-là est au-dessus de la ruelle?

— De huit pieds.

— Ainsi, tu crois qu'on pourrait la franchir?

— S'il n'y avait pas ces barreaux de fer.

— On peut les scier.

— Si on avait une lime: mais faudrait de plus une corde pour descendre commodément dans la ruelle.

Digitized by Google

— Et une arme pour se défendre au besoin.

— Ça fait trois choses, syndic.

— Oui, dit Michel qui s'était élancé sur l'escabeau pour être plus près de Coquillard et qui baissait la voix; trois choses que tu vas me procurer tout à l'heure.

— Moi?

— Tu ne peux me refuser!

— Mais, au contraire, je refuse! interrompit Coquillard vivement; diable! comme vous y allez, vétéran! je ne veux pas me compromettre pour vous!

— Misérable! oublies-tu que c'est moi qui t'ai donné ton brevet de bon pauvre?

— Justement, justement; je tiens à le garder, syndic; et pour cela faut pas que je me compromette. Puisque monsieur Moreau a eu la puissance de vous encager à Bicêtre, il aurait celle de m'en faire autant, si je me mêlais de vos affaires, et, comme ça, je perdrais mon état. Il y a quelques jours, j'aurais pu me hasarder; mais vous comprenez, à cette heure que j'ai le droit de mendier, me voilà un homme public! je ne veux pas me mettre mal avec les gens en crédit.

—Quoi! s'écria Michel en tendant vers lui son poing fermé, tu aurais la lâcheté de m'abandonner ici!

— Du tout, reprit Coquillard; foi d'homme, je m'in-

Digitized by Google

téresse à vous; aussi je vous promets de faire dire en votre intention une petite messe... A l'honneur de vous revoir, syndic; j'entends du bruit; j'ai peur qu'il ne vienne quelqu'un; bonne santé et bonne patience!

Michel voulut le retenir en l'appelant; mais la tête de l'ancien valet de louage disparut et il l'entendit redescendre.

Il se laissa aller la face contre le mur avec un gémissement de douleur. A peine une espérance avait-elle brillé, qu'il la perdait; il y avait sur lui une malédiction!

Il se fit dans le cabanon un silence sinistre qui fut interrompu par la voix de Coquillard. Il venait de reparaître à la lucarne et appelait tout bas le vétéran.

— Pourquoi revenir? Que te faut-il encore? demanda celui-ci.

— Ne croyez pas au moins que j'y mette de la mauvaise volonté, reprit le neveu de madame Rossignol; je ne demanderais pas mieux que de vous servir, si çà me servait!

— C'est-à-dire, alors, que tu veux me vendre ton secours, reprit Michel; eh bien soit, parle!

— Pour lors donc, voici la chose, reprit Coquillard : grâce à vous, syndic, je suis passé sourd et

Digitized by Google

muet; certainement c'est une position : mais les pauvres ambulants, ça n'est encore que du peuple, tandis que vous autres, les douze bons pauvres de Saint-Roch, vous êtes comme qui dirait les douze pairs de France de la gueuserie !

— Après! après! interrompit le vétéran avec impatience.

— Après! reprit son interlocuteur : je vous dirai, syndic, que moi aussi j'ai l'ambition d'être un jour parmi les pairs de France, et ça dépend de vous.

— Comment cela ?

— Vous n'avez qu'à me choisir d'avance pour vous succéder; vous, vous serez le roi, je serai le dauphin.

— Et à cette condition, tu travailleras à me tirer d'ici ?

— Et je vous en tirerai !

Michel tendit la main vers lui.

— Convenu, dit-il; tu as ma parole.—Vrai! s'écria Coquillard avec un geste de joie : eh bien, syndic, ça me suffit ; vous allez avoir ce qu'il vous faut.

Il fit un mouvement pour redescendre, puis, comme s'il se ravisait :

— Au fait, on ignore qui vit et qui meurt, reprit-il : savez-vous, syndic, j'aimerais mieux tenir votre parole

Digitized by Google

sur papier; ça me donnera le plaisir d'avoir de votre écriture.

— Soit, interrompit Michel qui courut à son portefeuille : je vais te faire un billet; mais, donnant, donnant, tu ne l'auras que contre ce que tu m'as promis.

— C'est juste, c'est juste! dit Coquillard : il faut des deux côtés une égale confiance. Attendez seulement un moment; vous allez avoir ça en poste.

Il lâcha les barreaux, sauta à terre, et Michel l'entendit courir.

Cette fois, tout semblait favoriser le prisonnier; les gardiens étaient allés souper, la nuit venait de descendre : il avait le temps de limer ses barreaux et de fuir avant la ronde de minuit! il se hâta d'écrire le billet promis à Coquillard. Comme il l'achevait, un bruit de clef retentit dans le corridor, les verrous furent tirés bruyamment et la porte du cabanon s'ouvrit.

Michel voulut cacher son portefeuille et son crayon, mais il avait été aperçu du gardien.

— Ne vous gênez donc pas, compère, dit-il avec cette familiarité que les gens grossiers prennent pour de la bonne humeur; le règlement permet l'écriture à vos pareils. Vous pouvez entretenir une correspondance avec la lune ou la reine de Saba; je me charge-

Digitized by Google

rai même de faire parvenir les lettres à leur adresse.

— Que vous faut-il? que demandez-vous? interrompit Michel qui voulait couper court.

Mais le gardien du cabanon était un homme jovial qui avait toujours quelques plaisanteries en réserve et qui tenait à leur placement.

— Oh! oh! on est donc dans le feu de la composition, dit-il en s'approchant; c'est peut-être à une tragédie que travaille monsieur? Pour lors, il y a déjà ici des confrères, car, Dieu me pardonne, on dirait qu'il suffit d'être fou pour devenir homme de lettres : nous avons des poëtes dans presque tous les cabanons; dès qu'un cerveau tourne, les vers s'y mettent!

Le gardien s'arrêta à ce trait, espérant qu'il ne passerait point inaperçu; mais voyant que Michel n'y avait point pris garde, il se décida à s'applaudir lui-même par un long éclat de rire. Le vétéran l'interrompit en lui demandant de nouveau ce qui l'amenait à cette heure.

— Allons, vous êtes bien pressé, reprit le porte-clefs un peu piqué de son échec; on vous dit des farces et vous ne vous y prêtez pas. Décidément la boule est perdue, compère; faudra des douches à mort!

— Finissons! interrompit Michel, qui craignait

Digitized by Google

que Coquillard ne revînt et dont l'œil se tournait à chaque instant vers la lucarne.

— Eh bien donc, en route, répliqua brusquement le gardien ; on vous attend au grand guichet.

— Moi? qui donc? — L'économe de Saint-Lazare.

— Monsieur Moreau ! que peut-il me vouloir ?

Le geôlier le regarda en face.

— Ah bien ! en voilà une bonne ! s'écria-t-il ; ce qu'il veut? Mais, folâtre que vous êtes, avez-vous donc oublié que vous lui avez écrit pour qu'il vienne ?

Michel ne répondit rien ; il pensait avec perplexité aux conséquences de cette visite intempestive. Si Coquillard revenait pendant son absence ! si, ne le trouvant point, il partait sans retour !

Cependant le porte-clefs, qui avait regagné la porte, se lassait d'attendre et appelait en jurant. Le vétéran, après avoir hésité quelques instants, allait le suivre ; mais il s'arrêta tout à coup. Le son aigre et faux du flageolet venait de se faire entendre au bout de la ruelle ; il recula brusquement et déclara qu'il ne voulait plus voir monsieur Moreau. Le gardien essaya d'insister jusqu'au moment où Michel, qui tremblait que le neveu de madame Rossignol ne parût à la lucarne, s'arma de son tabouret en le me-

Digitized by Google

naçant de lui briser le crâne s'il ne le laissait en repos, ce que notre homme s'empressa de faire.

Dès qu'il fut parti, le vétéran courut à la fenêtre et appela doucement Coquillard.

— Présent, répliqua celui-ci, qui se montra presque au même instant entre les barreaux.

— As-tu ce qu'il me faut? demanda précipitamment Michel.

— Voilà, répondit le sourd et muet, en montrant la lime et le couteau liés à l'une des extrémités de la corde; mais le billet ? — Voici !

— Pour lors, attachez à l'autre bout. — C'est fait.

— A cette heure, laissez venir à moi le papier ; je laisserai descendre à vous les outils ; ce sera comme vous disiez, syndic : donnant, donnant !

La chose fut exécutée, et au moment même où le billet arrivait à Coquillard, Michel saisissait la lime et le couteau.

Il fut interrompu par un bruit de voix qui se faisait entendre dans le corridor. Il n'eut que le temps d'avertir Coquillard, qui s'éclipsa, et de courir à sa paillasse sous laquelle il cacha son trésor. Dans ce moment même, la porte du cabanon se rouvrit et le gardien reparut, accompagné de M. Moreau lui-même.

Digitized by Google

XII

UN EXPÉDIENT DE PRISONNIER

L'intendant de Saint-Lazare portait par-dessus son costume ordinaire une espèce de douillette se soie piquée ; son chapeau galonné était penché en avant, de manière à ombrager le haut du visage et à cacher son regard ; appuyé de la main droite sur une canne un peu haute qu'il tenait au-dessous du pommeau pour se donner un air de pacifique bonhomie, il avait la main gauche plongée dans la vaste poche de son surtout.

A sa vue, Michel s'était reculé lentement vers le mur placé au chevet de sa couche de prisonnier; monsieur Moreau s'arrêta à quelques pas, en clignant des yeux, comme si l'obscurité du cabanon l'eût empêché de bien distinguer. Le gardien éleva la lanterne qu'il tenait à la main et en dirigea le rayon lumineux sur le vétéran.

Digitized by Google

— Voilà notre paroissien, dit-il du ton grossièrement jovial qui lui était habituel ; hier, il demandait monsieur l'intendant comme un amoureux demande sa maîtresse ; aujourd'hui, il ne veut plus en entendre parler.

— Est-ce vrai, mon bon monsieur Michel, dit le visiteur d'un accent doucereux : j'ai pourtant reçu de vous un billet qui réclamait un entretien immédiat, et j'ai dû penser que vous aviez quelque chose d'important à me communiquer.

— Monsieur l'intendant s'est trompé, répliqua brusquement le prisonnier.

— Vous aviez pourtant une intention en m'écrivant!

— Peut-être ; mais j'en ai changé.

L'intendant lui jeta un regard scrutateur qui cherchait à pénétrer le motif de ce subit changement. L'expression de Michel avait quelque chose de sombre et de contenu dont il fut frappé : il pensa qu'en se ravisant, il avait renoncé à quelque révélation d'abord projetée, et qu'il désira d'autant plus connaître.

Il s'approcha donc lentement et prit sa voix la plus sympathique.

— A la bonne heure, dit-il doucement; je vois que dans ce cas ma visite était inutile pour monsieur Mi-

Digitized by Google

chel : j'avais pensé, en recevant son billet, qu'il voulait réclamer contre son envoi à Bicêtre ; il me semblait qu'il devait se trouver mal ici.

— Moi, répliqua Michel avec une ironie amère ; pourquoi cela, monsieur ? n'est-ce donc pas ma place ? Enfermé dans cette maison, je ne gêne plus personne ; on peut impunément tromper ceux que j'avertissais, sacrifier celle dont j'étais l'appui, joindre à la violence l'hypocrisie ! Me sachant sous les verrous, on va rattacher son masque, certain que je ne pourrai venir l'arracher.

L'intendant se tourna vers le gardien.

— Toujours la tête qui travaille ! dit-il avec un soupir de compassion.

Le vétéran ne put retenir un mouvement.

— Oui, oui, feignez de croire à une folie qui vous sert, reprit-il d'un accent de sourde indignation : qui sait si, à la longue, le mensonge ne deviendra pas la vérité ? Vous espérez que le cabanon de Bicêtre finira par faire son office ! On sait bien qu'ici la démence se respire dans l'air, qu'elle suinte des murailles ! Le jour, la nuit, elle vous assaille et vous enveloppe : on la sent venir dans les cris des malheureux que le bâton punit de leurs souffrances. On retient en vain sa

Digitized by Google

raison avec épouvante; ces flots de délire qui vous entourent finissent par l'emporter, et on se sent devenir fou de la folie des autres! — Non, non : le lieu est bien choisi pour les plans de monsieur Moreau; c'est ici que je dois rester, et nulle autre prison ne conviendrait aussi bien.

— C'est-à-dire qu'au contraire toute autre vous conviendrait mieux, cher monsieur Michel, reprit l'intendant de son même ton caressant : ce lieu vous rappelle un passé fâcheux; vous y revenez sans cesse aux mêmes idées; aussi, en passant tout à l'heure chez le directeur, ai-je appris avec plaisir que vous alliez changer d'air.

— C'est donc pour ça qu'on prépare le panier à salade? demanda le gardien.

— Que voulez-vous dire? s'écria Michel.

— Eh bien, parbleu! qu'on a ordonné d'atteler la carriole des condamnés de conséquence! — Un carrosse rembourré de fer et cadenassé à triple serrure, où l'on voyage sans craindre les coups d'air!

— Et où donc veut-on me conduire? demanda le vieux soldat saisi. — Dans un endroit où vous n'entendrez jamais parler de ce qui vous a tourmenté jusqu'ici, reprit l'intendant avec une inten-

Digitized by Google

tion qui donnait un double sens à ses paroles; aux îles Sainte-Marguerite, en Provence.

Michel poussa un cri.—Ciel! et c'est aujourd'hui?

— A l'instant même; monsieur le directeur vient de me remettre l'ordre de départ.

En parlant ainsi, il retira la main jusqu'alors cachée dans la poche de son surtout et montra un papier qui portait le timbre du roi. Michel recula jusqu'à l'angle du cabanon, comme s'il eût aperçu un reptile.

— C'est impossible! balbutia-t-il, je n'ai point demandé ce changement de prison : qu'on me laisse où je suis; je me soumettrai à tout, je ne me plaindrai pas; que peut-on craindre de moi dans ce cachot?

Mais l'intendant n'écoutait point et parlait bas au gardien. Celui-ci s'approcha du prisonnier.

— Allons, soyons gentil, dit-il avec sa gaieté habituelle; il s'agit d'un voyage d'agrément entrepris dans l'intérêt de la santé de monsieur; son équipage est prêt dans un instant.

— Je veux rester; je n'irai pas! interrompit Michel, qui saisit convulsivement, de la seule main qui lui restait, les chaînes soudées à la muraille, comme s'il eût voulu s'y retenir.

Le porte-clefs haussa les épaules.

Digitized by Google

— Je ne veux pas ! répéta-t-il en imitant l'accent du prisonnier; eh bien, dites donc, le roi est moins fier, savez-vous ; il dit, lui : Nous ne voulons pas !—Croyez-moi, mon cher, ne perdons pas notre temps à faire des façons. Pour avoir une cervelle de lièvre, on n'est pas incapable de tout raisonnement. Vous savez bien que si vous ne venez point de bonne volonté, il faudra venir de force ; je n'ai qu'à appeler mes enfants de chœur qui vont arriver pour me donner un coup de main.

Il désignait le corridor dans lequel se promenaient plusieurs porte-clefs ; monsieur Moreau s'entremit.

— C'est inutile, fit-il observer d'un ton conciliant : monsieur Michel comprend bien que la résistance est inutile ; mais peut-être veut-il le temps de se reconnaître et revient-il à sa première intention de s'entretenir avec moi.

Le vétéran tressaillit et regarda l'intendant ; ses yeux s'allumèrent comme si une idée subite avait traversé son esprit ; il sembla hésiter un instant, puis se décida.

— Oui, reprit-il brusquement, il faut que je parle à monsieur Moreau, mais à lui seul ; qu'on nous laisse ensemble.

— C'est bien, dit l'intendant qui se retourna vers le gardien ; votre directeur m'a autorisé à retarder le

Digitized by Google

départ; je vous remettrai l'ordre d'extradition après l'entrevue.

— A votre aise! répliqua le porte-clefs qui déposa sa lanterne sur l'escabeau; voici de quoi vous voir parler! Quand vous en aurez assez de la conversation de monsieur, vous n'aurez qu'à appeler par le guichet, je suis là avec les autres dans le corridor.

A ces mots il sortit, referma la porte et poussa les verroux.

Michel resta immobile jusqu'à ce qu'il eût disparu, et écouta le bruit de ses pas se perdre sous les voûtes. A mesure qu'il s'éloignait, lui-même s'était lentement rapproché de l'entrée du cabanon. Lorsqu'on n'entendit plus rien, il se trouva debout devant la porte, en face de monsieur Moreau qui le regardait avec un peu de surprise. Il y eut une courte pause.

— Nous voilà seuls, dit enfin l'intendant, et on ne peut nous entendre. — Mais on peut encore nous voir! répondit à demi-voix Michel, qui du geste indiquait le coin obscur de la cellule.

— Soit, dit monsieur Moreau en reculant de quelques pas vers l'endroit indiqué; maintenant, parlez; qu'avez-vous à me dire?

— Ce que j'ai à vous dire, répéta le vétéran qui jeta

Digitized by Google

un dernier regard vers le guichet ouvert; c'est que vous êtes maintenant à ma merci!

Et s'élançant vers son interlocuteur, il le saisit si brusquement de la main qui lui restait, qu'il le força à reculer jusqu'à la couche de paille qu'il rencontra et sur laquelle il tomba en arrière. Il voulut pousser un cri, mais Michel avait déjà un genou sur sa poitrine et sa main fouillait dans la paille sur laquelle il l'avait renversé.

— A moi, à moi! bégaya l'intendant suffoqué.

— Silence! ou vous êtes mort, dit le vieux soldat, qui venait de saisir le couteau remis par Coquillard.

Monsieur Moreau en vit la lame scintiller dans l'ombre et s'écria :

— Malheureux! voudriez-vous m'assassiner?

— Pourquoi non? interrompit le prisonnier les dents serrées; ne suis-je point fou? en me faisant conduire ici, ne m'avez-vous pas ôté la responsabilité de mes actions? Je me trouve désormais en dehors de la morale et de la loi; tout m'est possible, tout m'est permis : je suis fou!

— Mais enfin, que vous faut-il? demanda Moreau, qu'épouvantait la voix stridente et le regard enflammé du vétéran. — Ma délivrance! répliqua-t-il.

L'intendant voulut promettre.

Digitized by Google

— Oh! c'est inutile! interrompit Michel, vous me tromperiez encore : je veux ne la devoir qu'à moi seul; et pour cela, livrez-moi d'abord le costume dont j'ai besoin..., cette canne..., ce chapeau..., ce surtout...

Et à mesure qu'il désignait un des objets, il en dépouillait monsieur Moreau qui s'y prêta sans résistance.

— Est-ce tout, enfin? demanda l'intendant.

Le prisonnier ne répondit pas : il avait retrouvé la corde cachée un instant auparavant; il venait de la passer aux anneaux scellés dans la muraille, et monsieur Moreau sentit qu'il s'efforçait de le lier à la place où il se trouvait.

— Que faites-vous? s'écria-t-il en se débattant.

— Ne résistez point, dit Michel haletant, je dois m'assurer contre toute trahison.

Mais monsieur Moreau avait dégagé un de ses bras et s'efforçait de se relever en appelant au secours d'une voix étouffée. Michel se jeta sur lui à corps perdu.

— Tu ne comprends donc pas que je veux être libre, fût-ce aux dépens de ta vie! reprit-il d'une voix que la résolution rendait terrible...

— On m'a entendu..., on vient! balbutia l'intendant qui continuait à se débattre...; les gardiens sont là dans le corridor... tout près...

Digitized by Google

— Moins près que mon couteau de ta poitrine! acheva le vétéran; songe que je n'ai rien à risquer, que l'impunité m'est assurée, que je puis frapper sans qu'on me demande compte du sang répandu! je suis fou! je suis fou!

Le visage pâle et menaçant du vieux soldat s'était abaissé sur celui de M. Moreau, qui sentit contre sa poitrine le froid de l'acier. Un frisson le parcourut; il demeura immobile en murmurant: je me tais! je me tais!

Dans ce moment même, le gardien qui avait entendu quelque bruit avança la tête au guichet; mais le pâle rayon de lumière projeté par la lanterne n'arrivait point jusqu'à la couche du prisonnier. Il ne vit que deux ombres confusément groupées dans les ténèbres, tandis que Michel, l'œil fixé sur le guichet lumineux, l'apercevait distinctement; il y eut pour lui un moment d'attente suprême; l'intendant, glacé de terreur, frissonnait sous le couteau qui s'appuyait toujours davantage comme une menace muette. Enfin le gardien disparut.

— Il est parti..., murmura monsieur Moreau, et vous le voyez... j'ai gardé le silence...

— Oui, reprit le vétéran à voix basse en se servant de sa main et de ses dents pour lui lier les deux bras

Digitized by Google

en arrière; mais je ne veux pas que vous puissiez dénoncer ma fuite avant que je l'aie assurée... Sur votre vie, pas de résistance! je n'ai point de temps à perdre!... non seulement je veux vous empêcher de me suivre, mais d'appeler!

Il avait dénoué la cravate de celui qui était devenu son prisonnier, et il l'en bâillonna sans que ce dernier pût opposer aucune résistance. Se relevant alors vivement, il s'enveloppa dans le surtout de soie piquée, s'empara de la canne, rabattit le chapeau sur ses yeux, puis s'avança vers la porte du cabanon.

Mais près de l'atteindre, sa résolution sembla faiblir; il sentait que cette chance extrême était pour lui la dernière; le sort d'Henriette et le sien allaient dépendre du hasard d'un instant! Pâle, les lèvres tremblantes, il joignit les mains, et levant les yeux au ciel :

— Mon Dieu! dit-il avec un inexprimable élan de prière, ne m'abandonne point dans le péril! rappelle-toi les paroles du psalmiste : « Ils se sont tous attroupés contre l'âme du juste et ils ont condamné le sang innocent! » montre-leur que tu es leur maître, toi qui protéges les faibles et les opprimés. J'ai fait tout ce que pouvaient l'adresse et la prudence humaine, à toi le reste.

Digitized by Google

A ces mots, il ramena les pans du large surtout, enfonça le chapeau sur son front et frappa à la porte du cabanon. Le gardien ouvrit.

— Eh bien, est-ce fini, demanda-t-il, et avez-vous fait entendre raison à notre locataire?

— Chut! murmura Michel en baissant la voix, il vient d'avoir une crise...

— Ah! ah! est où est-il?

— Là-bas sur la paille, il sommeille.

— Je veux voir ça! dit le porte-clefs qui se baissa pour relever la lanterne.

Le vétéran n'eut que le temps de la repousser du pied; elle alla heurter le mur contre lequel le verre se brisa et elle s'éteignit.

Michel laissa le gardien la chercher en maugréant dans l'obscurité, et se glissant jusqu'à la porte, il gagna le corridor éclairé, puis le grand guichet qui lui fut ouvert, puis la cour et enfin la campagne.

La nuit était close et le chemin désert; il dépouilla, en un clin d'œil, le déguisement qui venait de faciliter sa délivrance, et, se jetant dans un champ à droite, il traversa en courant les terres labourées, prit un sentier de traverse et arriva à la route de Fontenay, par laquelle il se dirigea sur Paris.

Digitized by Google

XIII

CHEZ MADAME ARMAND

Pendant que Michel échappait à ses gardiens de Bicêtre, comme nous l'avons rapporté dans le chapitre qui précède, d'autres événements s'accomplissaient dans la petite maison du faubourg Saint-Jacques, occupée par madame Armand.

Celle-ci avait attendu avec une impatience pleine d'angoisse le retour d'Henriette et de son protecteur; elle ignorait la résolution prise par le vétéran : mais ses dernières paroles, dans lesquelles il avait parlé d'un *jugement de Dieu*, l'avaient saisie et presque effrayée : elle allait sans cesse de la porte à la fenêtre, épiant les moindres bruits, et priant Dieu tout bas

Digitized by Google

(comme le lui avait recommandé Michel) pour le succès de son entreprise inconnue.

Cependant plusieurs heures se succédèrent sans ramener ceux qu'elle attendait; aussi avait-elle atteint les dernières limites de l'inquiétude, lorsqu'elle entendit enfin le bruit d'une voiture; elle descendit précipitamment l'escalier : Henriette venait d'être déposée sur le seuil, et la voiture repartait!

La jeune fille était pâle comme une morte, et avait dans le regard quelque chose d'égaré; mais elle s'avança vers madame Armand d'un pas rapide, s'excusa avec une volubilité fébrile de l'avoir inquiétée en revenant si tard, et monta sans attendre la réponse.

— Jésus! d'où venez-vous, et qu'est-il arrivé à monsieur Marc, pour qu'il ne vous ait pas reconduite? demanda la vieille dame lorsqu'elles furent au salon.

Monsieur Marc! répéta Henriette, en cherchant autour d'elle comme si elle se fût aperçue pour la première fois qu'elle était seule; ah! oui; il sera resté chez monsieur Moreau!

— Vous venez de chez monsieur Moreau? grand Dieu! et qu'y alliez-vous faire? que s'y est-il passé?

Un frissonnement parcourut le corps de la jeune

Digitized by Google

fille; elle se couvrit le visage de ses deux mains avec un cri étouffé; puis se rendant maîtresse d'elle-même :

— Rien, murmura-t-elle... rien que je doive dire... que vous puissiez savoir...

Et comme elle vit madame Armand près d'insister :

— Au nom de Dieu! ne m'interrogez pas! ajouta-t-elle les mains jointes... Plus tard... je tâcherai..., mais maintenant... c'est impossible!

Il y avait dans son geste, dans son expression, dans sa voix, une supplication si déchirante, que madame Armand crut prudent d'ajourner toute question. La jeune fille tremblait de tous ses membres, ses lèvres étaient sèches et enflammées, ses yeux fixes, son teint pâle marbré de taches rougeâtres. Madame Armand l'engagea à se mettre au lit, et voulut faire demander le médecin; mais Henriette s'y refusa énergiquement; elle soutint qu'elle n'avait besoin d'aucuns soins, et se retira chez elle après avoir souhaité le bonsoir à sa tante adoptive.

Cette dernière écouta quelque temps en approchant l'oreille de la cloison qui la séparait de la jeune fille; n'entendant rien, elle se rassura un peu et finit par s'endormir.

Le lendemain, Henriette parut à l'heure ordinaire :

Digitized by Google

elle semblait plus calme, mais ce calme sentait l'effort. Les muscles de son visage, visiblement contenus par une volonté puissante, avaient la fixité d'un masque; il y avait quelque chose de si redoutable et de si fatal dans cette tranquillité factice, que madame Armand n'osa point renouveler son interrogatoire de la veille : elle s'empressa autour d'Henriette comme autour d'un enfant malade, avec mille attentions muettes et mille paroles caressantes; mais ce fut en vain, la jeune fille n'y prit point garde : retirée en elle-même, et devenue de marbre pour le monde extérieur, elle semblait poursuivre, dans le secret de son âme, quelque méditation solennelle, ou chercher la solution de quelque problème douloureux.

Deux jours se passèrent ainsi. Madame Armand, ne pouvant plus supporter l'angoisse de ses incertitudes, rompit enfin le silence et posa péremptoirement les questions déjà faites.

— Qu'était devenu monsieur Marc? pourquoi n'avait-il point reparu depuis cette fatale soirée? qu'était-il arrivé à Henriette, et quelle était la cause de son muet désespoir?

La jeune fille répondit qu'elle ignorait le motif de la disparition de son protecteur. Séparée de lui un

Digitized by Google

instant, elle ne l'avait point revu, et n'en était pas moins surprise que madame Armand. Quant à la douloureuse préoccupation qui l'accablait, elle ne pouvait la faire connaître sans avoir consulté monsieur Marc lui-même, et elle suppliait madame Armand d'attendre son retour.

Il fallut se contenter de cette réponse faite d'un accent bref et distrait, qui ne permettait point d'en espérer une autre.

Cependant on était à la fin du troisième jour, et le vétéran n'avait donné aucun signe de vie; la tristesse concentrée d'Henriette semblait grandir et s'exalter dans le silence. Son œil avait pris je ne sais quoi de résolu et de hagard, qui tenait madame Armand dans une sorte de tremblement intérieur. Elle venait de quitter le fauteuil qu'elle occupait habituellement près de la fenêtre, et, déposant le tricot qu'elle tenait à la main, elle s'était approchée d'une petite porte sous tenture qui conduisait à la chambre d'Henriette; elle appliqua l'œil au trou de la serrure, et aperçut la jeune fille assise à l'extrémité de la pièce; elle cachetait plusieurs lettres posées devant elle. Son profil amaigri, faiblement éclairé par une seule bougie, se découpait sur l'obscurité de l'alcôve qu'elle avait à sa droite.

Digitized by Google

C'était toujours la même expression de douleur inflexible mêlée d'une animation fiévreuse. Après avoir achevé, elle se leva avec une lenteur qui avait quelque chose de solennel, prit la lumière et se dirigea vers la porte qui conduisait au salon.

Madame Armand n'eut que le temps de se rejeter en arrière : la jeune fille entra.

Il y avait dans toute sa personne une sorte de majesté sinistre dont il était impossible de ne pas demeurer saisi. Elle semblait avoir grandi dans ces trois derniers jours, et ses traits avaient pris cette expression de mélancolie presque hautaine qui repousse toutes les consolations.

Cependant, à la vue de madame Armand, ses traits se détendirent, un éclair traversa son regard.

Elle demanda si l'on n'avait reçu aucune nouvelle de monsieur Marc.

— Aucune, chère enfant, répondit la vieille dame qui, effrayée de l'air de sa nièce, eût voulu à tout prix l'amener à quelque confidence ; mais, en y réfléchissant, j'ai cessé de m'en inquiéter. Vous savez qu'il reste souvent plusieurs jours sans nous rendre visite ; et s'il n'a rien de particulier à vous apprendre ?...

Elle s'arrêta, attendant une réponse ; la jeune fille alla s'asseoir en silence près de la fenêtre.

Digitized by Google

Il y eut une pause; enfin madame Armand reprit en s'approchant :

— Peut-être l'entrevue de monsieur Marc avec monsieur Moreau l'a-t-elle obligé à quelques démarches. Qui sait s'il ne s'occupe point de vous, chère enfant?... s'il n'a pas vu monsieur de Vignolles?...

A ce nom Henriette fit un mouvement; une de ses mains se replia vers son cœur comme pour en comprimer les battements; mais elle garda le silence.

—A chaque heure, à chaque instant, on peut le voir paraître, reprit la vieille dame en insistant; et avec quelque bonne nouvelle, je l'espère...; il nous ramènera monsieur Gaston...

Un léger cri de la jeune fille l'interrompit. Elle avait les yeux fermés comme quelqu'un qui résiste à une émotion trop forte.

—Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? s'écria la tante en s'approchant.

—Au nom du Ciel!... madame Armand!... balbutia Henriette, ne prononcez jamais ce nom!

—Alors c'est lui qui vous chagrine! reprit vivement la vieille dame; nos premiers soupçons se sont confirmés? ce prétendu monsieur Hubert nous a trompées?

—Assez, assez, interrompit la jeune fille; par grâce,

Digitized by Google

par pitié! qu'il n'en soit jamais question... Oh! si vous saviez ce que je souffre!

— Mon Dieu, chère enfant, s'écria madame Armand effrayée de voir pâlir encore sa nièce, je n'ai pas voulu vous affliger!

— Non, je le sais, répliqua celle-ci; mais, si vous le voulez bien, ne parlons jamais du passé! ensevelissons-le dans l'oubli.

— Ah! Seigneur! je ne demande pas mieux; je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, chère Henriette; vous avez enfin compris qu'il fallait avoir le courage de tenter un effort, n'est-ce pas?

— Oui, interrompit précipitamment la jeune fille...; vous avez raison..., il suffit d'un effort... et je le ferai.

Ces derniers mots étaient prononcés d'un accent ferme qui frappa la vieille dame; Henriette rencontra son regard surpris, et tendant vers elle les deux bras :

— Bonne madame Armand! continua-t-elle avec un fléchissement dans la voix, comme je vous ai tourmentée!

— Ne parlons point de cela, interrompit la tante.

Mais la jeune fille lui prit les mains.

— Je veux en parler, au contraire, dit-elle avec émotion; je veux penser aux soins dont vous m'en-

Digitized by Google

tourez depuis tant d'années ; à cette tendresse qui ne m'était pas due et que j'ai souvent mal récompensée.

— Henriette !

— Ah ! pardonnez-moi, pardonnez-moi ! si je n'ai pas été assez reconnaissante, si j'ai pu jamais méconnaître votre dévouement, froisser votre cœur ou troubler vos joies de quelque amertume... Dites que vous me pardonnez.

Elle avait jeté un bras autour du cou de madame Armand et avait appuyé une joue à la sienne : la vieille tante attendrie l'embrassa.

— Vous pardonner ! reprit-elle : non, non ; je vous aime, et rien ne me manquerait si je pouvais vous voir heureuse.

Henriette cacha son visage sur le sein de celle qui lui parlait ; une larme venait de mouiller ses paupières. Évidemment elle luttait contre un attendrissement involontaire, et peut-être son cœur allait-il s'ouvrir, lorsque l'entrée de Gertrude arrêta son épanchement.

Madame Armand se dégagea avec impatience en demandant à la servante ce qu'il lui fallait.

— Pardon, maîtresse, dit celle-ci avec un peu d'hésitation, c'est une lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

Digitized by Google

— Qui cela?

— Un sourd et muet, soi-disant, mais qui parle et qui entend aussi bien que vous et moi.

— Que voulez-vous dire?

La servante lui fit signe et l'attira à l'écart.

— C'est ce mauvais sujet de Coquillard, dit-elle tout bas; il est à cette heure de la confrérie des bons pauvres. Le billet est, à ce qu'il assure, de monsieur Marc.

Madame Armand lui imposa silence en jetant un regard vers Henriette et se hâta d'ouvrir la lettre.

C'était celle que le vétéran avait écrite avant de fuir et qui, jetée à travers les barreaux, avait été relevée par l'ancien valet de place. Michel y annonçait à la tante d'Henriette son emprisonnement, la priait de courir sans retard chez monsieur Le Rivelle, et lui expliquait en quelques mots ce qu'elle devait lui dire.

A la première ligne madame Armand n'avait pu retenir une exclamation qui, heureusement, ne fut point entendue de la jeune fille, retombée dans sa rêverie. Elle en profita pour quitter le salon, prit sa pelisse, et après avoir recommandé à Gertrude de ne point parler à Henriette de la lettre reçue, et de l'avertir, si elle la demandait, qu'elle serait bientôt

Digitized by Google

de retour, elle se rendit en courant chez l'ancien avocat au Châtelet.

Gertrude rentra au salon sous prétexte de demander à sa jeune maîtresse si elle avait quelque ordre à lui donner, mais en réalité pour l'observer et lui parler. Elle aussi avait remarqué le changement subit qui s'était fait dans la jeune fille, et la curiosité se joignait à l'intérêt pour lui faire désirer d'en découvrir la cause.

Henriette l'ayant assurée qu'elle n'avait besoin de rien, elle tourna quelque temps autour du salon, feignant de remettre les siéges à leur place, de reculer le paravent, de ranger les vases de porcelaine sur le marbre de la cheminée, en entrecoupant le tout de réflexions à haute voix, qui n'avaient d'autre but que d'engager la conversation.

— Tiens ! dit-elle en regardant les fleurs rangées sur une de ces petites étagères que l'on appelait alors des *hollandaises ;* les anémones de mademoiselle sont près de fleurir. — Mademoiselle reste ici, sans doute?... — elle veut peut-être lire... — faut alors que j'apporte une seconde lumière... — je vais toujours fermer les volets.

Elle s'approcha de la fenêtre qu'elle ouvrit.

Digitized by Google

De l'autre côté de la rue les vitres de la maison qui faisaient face à celle de madame Armand étaient splendidement illuminées; on voyait passer des ombres parées, et le bruit des instruments se faisait entendre. Gertrude poussa une interjection d'émerveillement.

— Eh ! sainte Vierge ! je l'avais oublié, reprit-elle; c'est aujourd'hui la noce de la fille du conseiller... Regardez donc, regardez donc, mademoiselle, comme ils dansent !

Et voyant, en se retournant, qu'Henriette était restée la tête penchée sans avoir rien entendu :

— Au fait, continua-t-elle comme si elle se ravisait, ça ne peut pas intéresser beaucoup mademoiselle... ; — quand on est triste, la joie des autres vous donne envie de pleurer... — J'ai éprouvé ça, moi... — aussi je vais fermer les rideaux pour qu'on ne puisse rien voir ni rien entendre.

Elle fit ce qu'elle avait annoncé, et se retourna pour savoir si Henriette y avait pris garde; mais elle n'était déjà plus là !

La servante secoua la tête d'un air de dépit, et allait regagner sa cuisine, quand on frappa à la porte donnant sur le palier.

Elle courut ouvrir. Un homme enveloppé d'un

Digitized by Google

manteau et le chapeau rabattu sur les yeux entra.

— Madame Armand? demanda-t-il.

— C'est ici, monsieur, répliqua Gertrude intimidée.

Le jeune homme avança de quelques pas.

— Avertissez votre maîtresse, dit-il, que je veux lui parler.

— Faites excuse, reprit Gertrude, madame Armand vient justement de sortir.

— Mais elle rentrera?

— Bientôt, je l'espère.

— Alors j'attends, dit le jeune homme qui jeta son chapeau sur un fauteuil et se dégagea de son manteau ; et..., en tout cas..., je peux lui écrire.

— Il y a là tout ce qu'il faut, dit la servante en montrant le guéridon.

L'étranger fit un signe de remerciement, s'assit devant la petite table et prit une plume. Gertrude voulut ajouter quelques mots; mais il lui fit brusquement signe qu'il n'avait besoin de rien, et elle dut se retirer.

Digitized by Google

XIV

UNE DERNIÈRE ENTREVUE

Resté seul, Gaston se laissa tomber dans un fauteuil, tira de sa poche un papier recouvert d'une enveloppe, y écrivit l'adresse de madame Armand, puis resta le front appuyé dans ses deux mains.

Il y eut un long silence pendant lequel on n'entendit dans le salon, faiblement éclairé, que le bruit monotone de la pendule, entrecoupé de loin en loin par quelques murmures d'instruments qui venaient de la maison du conseiller.

Enfin, le jeune homme se leva et se mit à se promener d'un pas inégal, en s'arrêtant à chaque objet qui rappelait Henriette : fleurs préférées, corbeille de

Digitized by Google

travail, dessins commencés, tout le ramenait aux souvenirs de Versailles, et son agitation semblait s'accroître devant ces réminiscences du passé! Deux ou trois fois il s'arrêta, en proie à une visible incertitude; puis secouant la tête, comme pour se refuser à lui-même ce qu'il semblait désirer, il reprenait sa marche fébrile en fermant les yeux.

Il venait de s'arrêter à l'extrémité du salon, dans le coin le plus obscur, et là, les bras croisés, la tête retombée sur sa poitrine, il semblait poursuivre quelque sombre réflexion, lorsque la porte de la chambre d'Henriette s'entr'ouvrit lentement.

A la vue de la jeune fille, Gaston se redressa en reculant, mais retint le cri près de lui échapper.

Henriette avait quitté la petite mantille de taffetas qu'elle portait habituellement; ses cheveux à demi défaits retombaient sur son cou, et son justaucorps à manches courtes laissait voir ses bras nus.

Elle semblait encore plus pâle; un tremblement nerveux agitait ses lèvres, et elle s'avança jusqu'au milieu du salon en chancelant. Elle tenait à la main droite une lettre, et de la gauche un de ces petits flacons de cristal à fermoirs d'or, destinés aux cordiaux ou aux parfums.

Digitized by Google

Elle s'arrêta un instant comme si la résolution lui manquait; puis, faisant un effort, elle alla droit à la porte d'entrée, et la ferma au verrou. Sûre ainsi de ne pouvoir être surprise, elle s'approcha de la cheminée, y déposa la lettre, puis se laissant tomber à genoux, sa tête s'inclina sur ses mains croisées, et au bout d'un instant Gaston la vit se rejeter en arrière en jetant un léger cri!

Jusqu'alors, il avait suivi tous ses mouvements avec une surprise mêlée d'angoisse; à ce cri, il fit un pas vers la jeune fille; mais elle s'était déjà redressée, et sa main, tendue vers la cheminée, y avait repris la lettre qu'elle pressait contre ses lèvres avec des paroles entrecoupées.

— Oui..., oui..., balbutiait-elle d'un accent égaré, Gaston me comprendra...; il me pardonnera!... Demain... il recevra cette lettre...

— Il l'a reçue! interrompit le jeune homme en la saisissant.

Elle se rejeta en arrrière, épouvantée.

— J'étais là...; j'ai tout vu! reprit-il; que vouliez-vous faire, Henriette?... répondez, de grâce!

Il avait forcé la jeune fille à se lever. Elle lui montra la lettre.

Digitized by Google

— Vous voyez, balbutia-t-elle d'abord..., j'ai voulu écrire à monsieur Marc..., noble cœur, qui croyait se dévouer à la fille d'un maître et qui se dévouait à une étrangère !... Il était temps de le délivrer d'un fardeau accepté par erreur.

— En effet, dit Gaston : mais ce n'est point assez, Henriette; il faut qu'il soit dédommagé de tant de soins, récompensé, enrichi, et je vous en apportais les moyens. — Vous !

— Je balançais à vous demander, et j'étais venu pour parler à madame Armand... Mais Dieu soit béni de m'avoir donné encore une fois la joie de vous revoir avant de partir !

— Vous partez !

— Ne l'aviez-vous donc point prévu ? Oui, aujourd'hui même je quitte la France pour toujours.

— Que dites-vous ?

— Ce qu'il faut, ce que je dois, ce que je ferai, Henriette !

En voyant la jeune fille joindre les mains et près de l'interrompre :

— Ah ! ne cherchez pas à me dissuader, à me retenir, ajouta-t-il impérieusement; ne comprenez-vous donc point que je ne puis choisir ? Quand cet horrible

Digitized by Google

secret nous a été révélé, quand on m'a dit : — C'est ta sœur ! mon cœur aurait dû changer ! eh bien, tous mes efforts pour cela ont été inutiles ! je sens là tout ce que je sentais ! — Gaston !

— Je ne voulais point vous le dire; vous m'y avez forcé ! Comprenez-vous maintenant que je ne puis rester ? qu'il faut que je disparaisse de votre vie ? Aussi est-ce la dernière fois, Henriette, que je vous entends, que je vous vois ! Mais avant de vous quitter... pour toujours..., j'ai voulu accomplir le vœu de ma mère; assurer votre avenir.

Il montra le paquet déposé sur le guéridon.

— Ceci, continua-t-il, renferme mes volontés... Je vous assure la jouissance d'une fortune qui vous sera, j'espère, plus utile qu'à moi !

Henriette se redressa et le regarda en face.

— C'est-à-dire que vous n'en avez plus besoin pour vous-même, s'écria-t-elle; Gaston ! vous me trompez : vous ne partez pas; vous voulez mourir !

Il essaya de protester.

— Vous voulez mourir ! répéta-t-elle avec énergie, je le sais, j'en suis sûre.

— Adieu ! dit Gaston qui voulait couper court.

La jeune fille se leva d'un bond.

Digitized by Google

— Et vous avez pensé que j'accepterais ce présent! s'écria-t-elle; vous avez cru que j'aurais la force de survivre! Mais vous n'avez donc pas deviné?... mais vous ne soupçonnez donc pas?... Mais ce que vous voulez faire, je l'ai déjà fait, moi; regardez!...

Elle montrait entre ses doigts crispés le flacon encore ouvert, et Gaston crut reconnaître l'odeur âcre qui s'en exhalait! Il voulut le lui arracher, mais elle secoua la tête.

— Il est trop tard, murmura-t-elle avec un lugubre sourire; tout à l'heure, quand vous m'avez vue là, à genoux, j'ai pris congé de la vie en demandant pardon à Dieu, et je sens encore sur mes lèvres le goût du poison.

— Malheureuse! s'écria le jeune homme éperdu.

Elle lui saisit les deux mains.

— Non pas maintenant, dit-elle d'une voix pleine de douceur; pas maintenant que je vois le terme! C'était hier, c'était les jours d'avant qu'il fallait m'appeler de ce nom; mais désormais l'épreuve est finie! béni soit Dieu qui m'a permis de vous voir une dernière fois!

— Et de nous voir pour ne plus nous séparer! acheva Gaston avec une explosion exaltée.

— Que dites-vous?

— Je dis, Henriette, que nous nous étions rencon-

Digitized by Google

trés dans la même pensée, que je ne partais que pour mourir ailleurs, pour donner à cette mort l'apparence du hasard et ne pas laisser une trace sanglante dans votre souvenir; car moi aussi, après la révélation qui nous a fait connaître l'un à l'autre, j'ai senti que le monde devenait vide, que tout devait finir pour moi! — Puisqu'à tous deux la blessure est inguérissable, eh bien! que notre sort s'accomplisse! L'amour n'a pu nous réunir dans la vie, que le désespoir nous réunisse dans la mort! — Henriette! donne-moi ce qui reste de ce poison.

— Oh! jamais! s'écria la jeune fille en lui échappant.

— Il le faut! reprit Gaston qui s'efforçait de saisir sa main et de lui arracher le flacon de cristal, veux-tu donc que la délivrance soit pour toi seule? Henriette, ne me refuse pas la douceur de m'endormir avec toi; Henriette, tu le dois; Henriette, je le veux!

Il poursuivait la jeune fille qui s'était enfuie et venait de s'élancer vers la fenêtre pour jeter au dehors le flacon; dans ce moment, la musique du bal éclata en joyeuses fanfares. Henriette s'arrêta brusquement.

— Entendez-vous, Gaston! dit-elle; ce sont les joies de la terre qui élèvent la voix, qui vous appellent et vous disent de vivre!

Digitized by Google

— Et savez-vous d'où viennent ces joies? s'écria le jeune homme, qui repoussa brusquement les volets et montra les vitrages illuminés derrière lesquels passaient les ombres des danseurs : regardez là, Henriette, regardez ce couple heureux arrêté devant nous; c'est une fiancée au bras de celui qu'elle aime.

Henriette se couvrit les yeux avec un gémissement.

— Là, continua Gaston d'un accent emporté, le devoir n'est point l'ennemi du bonheur; là, nul n'est venu séparer les cœurs qui s'étaient choisis!

— Ah! taisez-vous! taisez-vous! murmura la jeune fille gagnée par les larmes.

— Et quand je me tairais, reprit-il plus amèrement, le bonheur des autres ne me rappellera-t-il point sans cesse celui qui m'est défendu! Partout où je verrai désormais les douces images de l'amour et de la famille, n'entendrai-je pas une voix me crier : — Rien de cela n'est pour toi!

Henriette se tordit les mains.

— Mon Dieu! mon Dieu! mais que faire alors? s'écria-t-elle.

— Renoncer à des bonheurs qui nous sont défendus, répliqua Gaston; Henriette, là, à quelques pas de nous, c'est la vie avec tous ses enivrements, toutes

Digitized by Google

ses espérances, — n'y regardons pas (et à ces mots il referma les volets). — Ici, au contraire, c'est la mort avec son suprême soulagement; acceptons-la telle que Dieu nous l'envoie, et laisse-moi l'attendre à tes côtés.

En parlant ainsi, il avait arraché le flacon de cristal à la jeune fille et l'avait vidé d'un trait. Elle poussa un cri et tomba dans un fauteuil presque évanouie. De Vignolles s'agenouilla sur un tabouret à ses pieds, et appuya la tête contre ses genoux; Henriette tressaillit.

— Oh! ne crains rien, reprit-il doucement, c'est ton frère qui demande à rester là, à tes pieds, à s'endormir sous ton regard, en tenant la main de sa sœur.

Henriette joignit les mains.

— Ah! pourquoi le malheur nous a-t-il séparés dès la naissance? sanglota-t-elle; pourquoi n'avoir pas grandi l'un près de l'autre, sous les yeux de notre mère, heureux d'une amitié avouée? nous aurions été, vous ma force, moi votre consolation!

— Non, interrompit Gaston qui l'enveloppait de ses bras, oh! non; dis plutôt: Pourquoi ne sommes-nous pas nés étrangers l'un à l'autre et unis seulement par le choix de nos cœurs? Henriette! ah! te souviens-tu de ce temps où nous pouvions espérer sans remords!

Digitized by Google

— Il me le demande ! dit la jeune fille étouffée de larmes.

— Regarde, reprit Gaston qui promenait autour de lui un regard attendri : tout semble encore nous en parler! Ces dessins copiés à Versailles pendant mes longues visites; ces fleurs dont les parfums me rappellent nos promenades sous les charmilles du jardin; ces livres que nous lisions ensemble en nous interrompant pour mêler nos rêves à ceux du poëte !...

— Oui, balbutia Henriette, qui continuait à pleurer; l'avenir alors nous semblait si beau!

— Et Dieu ne l'a point voulu ! ajouta Gaston avec amertume; il nous avait tous deux marqués pour les épreuves! d'autres avaient failli, il a puni les innocents!

Henriette lui posa une main sur les lèvres.

— Ah! ne blasphémez pas, Gaston...; n'offensez pas celui devant qui nous allons paraître; ne sentez-vous donc pas que le moment approche?

— Oui, reprit le jeune homme, qui commençait à s'alanguir; mes paupières sont plus lourdes... mes idées plus confuses... — C'est la mort qui vient! interrompit Henriette avec un cri d'effroi et en s'efforçant de se lever; mais elle retomba aussitôt; Gaston la reçut dans ses bras, et se penchant vers elle :

Digitized by Google

— Qu'elle soit donc la bienvenue, reprit-il d'un accent moins net, puisque je dois... la recevoir... près de toi!

— Oui... la bienvenue! continua la jeune fille avec un dernier effort; mais il faut qu'elle nous trouve... à genoux!... Gaston! une dernière prière!

Elle s'était laissée glisser de son fauteuil sur le parquet; son frère la soutenait à demi dans ses bras.

—Mon Dieu! murmura-t-elle d'une voix à peine articulée, pardonnez-moi, pardonnez-lui... et du moins... dans votre ciel... que nous ne soyons plus séparés!...

— Oh! non...; ensemble... toujours! répondit le jeune homme. Henriette, ta main?

— Gaston... attends-moi! balbutia-t-elle comme si elle eût craint que le jeune homme ne la précédât et en laissant glisser la tête sur son épaule.

Celui-ci l'attira à lui, posa les lèvres sur ses cheveux et la tint serrée dans un long embrassement; puis sentant que les forces l'abandonnaient à son tour, il bégaya :

— Ma mère..., nous allons... te rejoindre; et se laissa glisser avec Henriette sur le parquet.

Pendant quelque temps on n'entendit que leur respiration toujours plus faible, entrecoupée de quelques soupirs; l'unique lumière dont le salon était éclairé

Digitized by Google

s'obscurcissait lentement; enfin, la mèche consumée s'éteignit, et le silence se fit au milieu des ténèbres, Cependant, après une courte attente, un bruit de pas et de voix retentit vers le corridor abandonné qui donnait sur le petit escalier de service : une clef grinça dans la serrure de la porte bâtarde que cachait la tenture, et madame Armand entra suivie de Michel.

Celui-ci, en arrivant à Paris, s'était rendu chez maître Le Rivelle où il avait trouvé la vieille dame, et, après une rapide explication, tous deux avaient gagné la petite maison du faubourg Saint-Jacques. En passant, le vétéran avait eu l'idée de monter chez lui, et là il avait trouvé la lettre écrite par Henriette qui lui faisait tout connaître. Saisi de douleur et d'effroi, il accourait avec madame Armand, dont le trouble se trahissait par de continuelles exclamations.

Ils trouvèrent le salon plongé dans une obscurité qui les força de s'arrêter.

— Un moment, monsieur Marc, un moment, dit la vieille dame qui cherchait à s'orienter à tâtons. — Jésus! qui aurait jamais supposé rien de pareil! — Voici la sonnette...

Elle l'agita, puis craignant de ne pas être entendue de Gertrude, elle chercha la porte, essaya en vain de

Digitized by Google

l'ouvrir, et s'aperçut enfin qu'on avait poussé le verrou ; elle venait de le tirer, lorsque la servante entra avec une lumière qu'elle protégeait de la main contre le vent. A la vue du vétéran qu'elle n'avait point vu entrer, elle laissa échapper une exclamation de surprise.

— Chut! interrompit madame Armand, personne ne doit savoir que monsieur Marc est ici.

— Personne! dit Gertrude ; ah! sainte Vierge, et le jeune gentilhomme qui était là tout à l'heure!

— Un jeune gentilhomme?

—Je l'avais laissé là à cette table, occupé à vous écrire.

Elle s'approcha du guéridon.

— Et tenez, ajouta-t-elle, voici une lettre!

Madame Armand la prit et reconnut que le paquet était à son adresse, avec ces mots tracés en plus gros caractères : MON TESTAMENT!

— Un testament! s'écria Michel, donnez. Il approcha l'adresse de ses yeux. — C'est l'écriture de monsieur de Vignolles.

— Monsieur de Vignolles ici! interrompit vivement madame Armand saisie.

— Il faut que je lui parle, dit Michel ; où est-il ?

Gertrude tressaillit; ses yeux, en cherchant dans l'ombre, venaient d'apercevoir à droite, aux pieds du

Digitized by Google

fauteuil, le jeune homme et la jeune fille étendus sans mouvement.— Seigneur! regardez là! s'écria-t-elle en prenant la lumière et s'approchant.

Madame Armand et Michel poussèrent un grand cri; tous deux se précipitèrent en même temps; mais le pied du vétéran rencontra le petit flacon de cristal qui avait échappé à la main de Gaston : l'odeur qui s'en exhalait lui fit tout comprendre.

— Empoisonnés! s'écria-t-il; vite! vite! un médecin!

Gertrude s'élança vers la porte; elle y fut arrêtée par monsieur Moreau lui-même, suivi de Lavarane et de gens de justice.

L'intendant avait été entendu des gardiens peu d'instants après la fuite du vétéran. Sorti de Bicêtre, il s'était fait conduire, au galop de ses chevaux, chez le lieutenant de police, et soupçonnant que le fugitif se serait d'abord rendu chez mademoiselle de Barmont, il y était venu avec Lavarane.

Il repoussa la servante dans le salon, en criant de ne laisser sortir personne, et entra suivi de tous ses gens; mais à la vue de Michel qui, à genoux près d'Henriette, s'efforçait de la ranimer, il s'arrêta stupéfait et demanda ce qu'il y avait. Le vieux soldat releva la tête.

Digitized by Google

— L'intendant! s'écria-t-il. Ah! venez, venez voir votre ouvrage! mademoiselle Henriette..., monsieur Gaston!

— Eh bien!

— Morts tous deux!

— Gaston? répéta monsieur Moreau qui venait d'apercevoir son pupille; c'est impossible! et se penchant vers le jeune homme, il s'efforça de le soulever dans ses bras; mais le cadavre inerte lui échappa : il ne put retenir un cri d'horreur.

— Mort! répéta-t-il; et comment?

— Vous le demandez! reprit Michel avec un éclat de désespoir, quand vous leur avez révélé le secret qui devait leur rendre la vie odieuse! N'avez-vous donc pas deviné qu'en faisant un crime de leur amour, vous les pousseriez à s'en punir eux-mêmes, et que vous ne leur laissiez de ressources que le poison! Ils l'ont trop bien compris!

— Est-ce possible? murmura l'intendant qui recula et devint pâle; ainsi ce serait moi...

— Qui les avez tués! acheva le vétéran hors de lui; et Dieu veuille que ce ne soit point avec un mensonge! car cette révélation de parenté, il nous en faudra la preuve, monsieur. Mais en tout cas, le Ciel

Digitized by Google

est juste. Vous avez été sans pitié pour ces enfants, et le coup dont vous les avez frappés retombe sur vous : en voulant vous assurer à tout prix la fortune d'un gendre, vous l'avez perdu, et avant d'avoir été épouse, votre fille est veuve!

L'intendant ne répondit pas; mais cette destruction complète d'espérances pour lesquelles il avait tout sacrifié, était une épreuve trop rude et trop inattendue; il chercha un fauteuil, dans lequel il se laissa tomber sans force et sans voix. Pendant ce temps, madame Armand, aidée du médecin que Gertrude avait heureusement rencontré, transportait le jeune homme et la jeune fille dans une chambre voisine. L'officier de justice, qui avait jusqu'alors gardé le silence, s'approcha de l'intendant.

— Croyez, monsieur, dit-il avec déférence, que je respecte la légitime douleur qui vous accable; j'étais venu ici sur votre demande seulement pour arrêter cet homme (il montrait Michel qui, les bras pendants et la tête basse, semblait transformé en pierre); mais le malheur imprévu dont nous venons d'être témoins m'impose de nouveaux devoirs; il faut que j'interroge d'abord tous ceux à qui monsieur de Vignolles peut avoir déclaré les motifs de sa funeste résolution,

Digitized by Google

ou fait connaître au moins ses dernières volontés.

— Ses dernières volontés! répéta Michel en tressaillant; les voici, monsieur.

— Un testament! s'écria M. Moreau qui se ranima.

— Confié à madame Armand par monsieur de Vignolles, fit observer le magistrat qui lisait l'adresse.

— Permettez... l'acte est-il bien authentique?

— Monsieur Moreau doit reconnaître l'écriture, dit le vétéran.

— Du tout, du tout! répliqua l'intendant; je ne reconnais rien.

— En tout cas, l'acte n'est point scellé et on peut en prendre connaissance.

— Soit; mais vous vous rappellerez, monsieur, que j'ai fait mes réserves!

L'officier de police s'inclina, retira le testament de son enveloppe, fit observer que la date était déjà vieille de plusieurs mois, et lut tout haut :

« Moi, Gaston de Vignolles, jouissant de toute ma
» raison et de toute ma liberté, mais pouvant être ap-
» pelé chaque jour à paraître devant Dieu et voulant
» m'acquitter envers monsieur Moreau, je déclare lui
» laisser, comme à mon légataire universel, tout ce
» que je posséderai au moment de ma mort. »

Digitized by Google

L'intendant, qui avait changé deux ou trois fois de couleur, laissa tomber sa canne et son chapeau.

— Il y a cela! s'écria-t-il éperdu.

— Voyez, dit l'officier de justice, qui pencha le papier vers lui. — « Tout ce que je posséderai! » bégaya monsieur Moreau haletant.

— Et c'est écrit de la main même de monsieur de Vignolles? demanda Michel.

— Oui! s'écria l'intendant; je reconnais parfaitement l'écriture : l'acte est authentique; je le soutiendrai envers et contre tous!

— Alors, reprit le magistrat, on ne peut contester davantage le codicille!

— Il y a un codicille?

— Daté d'aujourd'hui; le voici : « Éclairé par la » confidence de mon ancien tuteur, laquelle m'impose de nouvelles obligations, je révoque la donation précédente, et je choisis pour mon héritière » universelle l'orpheline élevée à Saint-Lazare sous le » nom de Catherine Clémenti! »

— Disposition nulle! cria l'intendant; Catherine Clémenti n'existe plus.

Michel se retourna.

— Que dites-vous? Alors cette sœur de M. Gaston?...

Digitized by Google

— Est sous terre depuis près de dix-huit ans.

— Est-ce vrai ?

— J'en ai la preuve ! des lettres de la mère de mademoiselle de Vignolles constatant que sa fille était morte plusieurs mois avant elle.

— De sorte que Catherine Clémenti n'avait rien de commun avec mademoiselle Henriette ? — Rien.

— Et celle-ci est bien mademoiselle de Barmont ?

— Sans aucun doute !

Le vétéran s'avança vers M. Moreau les mains levées :

— Infâme ! s'écria-t-il, tu as trompé ces enfants !

L'officier de justice s'entremit.

— Arrêtez, monsieur, dit-il en barrant le passage à Michel ; que parlez-vous d'une tromperie ?...

— Non, non, je n'ai point dit le vrai mot ! reprit le vétéran hors de lui ; il s'agit d'un assassinat, car cet homme s'est armé d'un secret confié à son honneur, il l'a trahi en le dénaturant : il a fait mentir la tombe, il a persuadé à monsieur de Vignolles que mademoiselle de Barmont qu'il aimait était la même que Catherine Clémenti ; il a dressé entre eux le fantôme d'une mère qui leur a crié : — Vous êtes frère et sœur !

L'officier de justice fit un mouvement.

— Tous deux ont cru sa parole, continua Michel ;

Digitized by Google

ils ont pris en épouvante leur amour, et ne pouvant supporter la perte de toutes leurs espérances, ils ont voulu mourir.

— C'est donc là le motif?

— Oui! et pendant qu'ils accomplissaient cette funeste résolution, moi, leur seul serviteur dévoué, moi qui aurais pu les éclairer, les avertir, les empêcher de désespérer de Dieu, j'étais muré dans un cabanon de fous, toujours par cet homme; et quand l'heure de la délivrance est enfin venue, quand j'ai pu courir vers mademoiselle Henriette et monsieur Gaston que je sentais en danger, là où j'espérais trouver assez de bonheur pour me dédommager de toutes mes épreuves, je n'ai trouvé que des yeux éteints et des cœurs qui ne battaient plus!

L'officier de justice se tourna vers monsieur Moreau.

— Avez-vous entendu, monsieur?... dit-il avec une certaine sévérité.

— J'ai entendu les insolences d'un fou! répliqua avec précipitation l'intendant, et je demande qu'on m'en délivre. Vous êtes venu ici pour arrêter cet homme et non pour l'écouter; veuillez faire votre devoir, monsieur; je maintiens que c'est un échappé de Bicêtre, et qu'il est aussi sûr d'y retourner que moi

Digitized by Google

d'être déclaré seul et légitime héritier de Gaston.

— Qui cela? interrompit madame Armand qui se précipitait dans le salon, qui prétend ici hériter de monsieur de Vignolles?... est-ce vous, monsieur?

— Pourquoi non, madame?

— Pourquoi? répéta la vieille dame; parce qu'il faut pour cela qu'une succession soit ouverte, et qu'on n'hérite pas des vivants!

Il y eut une exclamation générale.

— Des vivants! répéta Michel, qui croyait avoir mal compris; que voulez-vous dire, madame Armand? qu'y a-t-il? parlez!

— Eh bien! s'écria la vieille dame en saisissant les mains du vétéran et ne pouvant retenir ses larmes, il y a que nous avons désespéré trop tôt de la bonté de Dieu, cher monsieur; que le médecin est encore arrivé à temps et que nos enfants sont sauvés!

Michel n'en entendit pas davantage; il étendit les deux bras avec un grand cri, et se précipita vers la chambre où Henriette et Gaston avaient été portés.

Digitized by Google

XV

CONCLUSION

Un mois après les événements racontés dans le chapitre précédent, les bons pauvres de Saint-Roch étaient tous rassemblés sous le grand portail, comme au début de cette histoire. Rifflou, dont la voix était plus éraillée que jamais, avait ajouté, en guise d'embellissement, un emplâtre de taffetas sur son œil gauche; Miroton se courbait plus que d'habitude sur ses béquilles, mademoiselle Céleste avait deux enfants de renfort, et Coquillard préparait son flageolet. Quant à madame Rossignol, elle s'était avancée jusqu'au milieu de la rue et regardait au loin. Tout à coup, elle poussa une exclamation, fit aller ses bras à la manière des télégraphes, et accourut vers ses compagnons.

Digitized by Google

— Les voilà! les voilà! s'écria-t-elle; il y a six carrosses pomponnés de rubans; cette fois, pour sûr, c'est la noce!

— Enfin! c'est pas malheureux, grommela Miroton, depuis deux heures qu'on se fatigue là à les attendre les bras croisés! pourvu du moins qu'ils soient reconnaissants de la chose. Ah çà, Coquillard, pas de bêtises : tu sais que tu n'as pas droit à la recette; tu n'es ici que comme amateur; s'il pleut des petits écus, tu resteras sous le parapluie.

— Je sais, répliqua le sourd et muet; mais peut-être bien que monsieur de Vignolles et que mademoiselle Henriette me reconnaîtront et qu'ils voudront me faire une politesse particulière. Pauvres gens! ont-ils eu de la misère avant d'arriver au *conjungo!* Foi de sourd et muet, quand je les ai vus tarder, j'ai cru qu'il y avait encore quelque farce de monsieur Moreau.

— L'intendant de Saint-Lazare! dit Rifflou; ah! bien, mais vous ne savez donc pas, vous autres, qu'il est à la prison du Châtelet?

— Si c'est possible!

— Aussi possible que de boire un verre de vin. Il aurait, soi-disant, fait des fautes d'orthographe dans

Digitized by Google

ses comptes. Mais chut! voici les carrosses... Attention, vous autres, c'est le moment solennel!

La première voiture, qui renfermait Henriette, venait en effet de s'arrêter devant le portail. Madame Armand mit pied à terre et aida la jeune fille à descendre.

Celle-ci était seule et semblait un peu troublée. Jusqu'au dernier instant, elle avait attendu le vétéran pour la conduire : près de partir, un billet l'avait avertie qu'elle le trouverait à l'église.

Elle regardait autour d'elle avec une sorte d'inquiétude et s'informait à Gaston qui l'avait rejointe, lorsque Michel parut tout à coup à l'entrée du grand portail.

Il portait son vieil uniforme et se tenait près du bénitier, à la place habituellement occupée par le plus vieux mendiant. Henriette hésita un instant à le reconnaître, puis s'élança vers lui.

— Vous ici, et sous ce costume! s'écria-t-elle.

— C'est celui que je porte depuis le jour où les forces m'ont manqué, répondit le vétéran avec émotion ; ne pouvant plus compter sur moi seul, je me suis adressé aux bons cœurs, et, grâce à eux, la dette contractée envers le père, j'ai pu l'acquitter envers la

Digitized by Google

fille ! Après de dures épreuves, vous voilà enfin riche et heureuse ; je puis me retirer désormais, car vous avez un protecteur qui ne vous abandonnera plus. Que Dieu et monsieur Gaston se chargent de l'avenir de votre sort ; moi, ma tâche est terminée.

— Ah ! pas encore, s'écria Henriette ; pas encore, car il vous reste à remplir votre devoir le plus doux.

— Et lequel donc?

— Celui de me conduire à l'autel.

En parlant ainsi, la jeune fille, couverte de perles et de soie, avait pris la main du mendiant. Il poussa une exclamation de surprise et regarda monsieur de Vignolles ! Mais celui-ci, s'inclinant avec une respectueuse tendresse, lui montra la porte de l'église en souriant. Alors Michel serra la main de la jeune fille sur sa poitrine, et levant les yeux au ciel :

— Dieu m'a payé, dit-il d'une voix entrecoupée de larmes.

Et, franchissant les marches avec Henriette, il la conduisit à la chapelle où le prêtre les attendait.

Lorsqu'il repassa en tenant le bras de la jeune épousée, tous les bons pauvres se pressèrent sur son passage avec des vœux de bonheur et des bénédictions. Gaston leur jeta une poignée de pièces d'argent. Pen-

Digitized by Google

dant qu'ils le partageaient, Coquillard s'approcha à son tour, et présenta au vétéran la promesse signée à Bicêtre. Celui-ci sourit.

— J'entends, dit-il, le dauphin voudrait devenir roi! Eh bien, sois satisfait : j'abdique! Tu peux prendre une place au petit portail.

A ces mots, Coquillard poussa un hourrah joyeux, et, courant à la vieille mendiante qui comptait les pièces d'argent qu'elle venait de recevoir :

— Tante Rossignol! s'écria-t-il, ma fortune est faite! me voilà bon pauvre!

FIN

Digitized by Google

TABLE

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

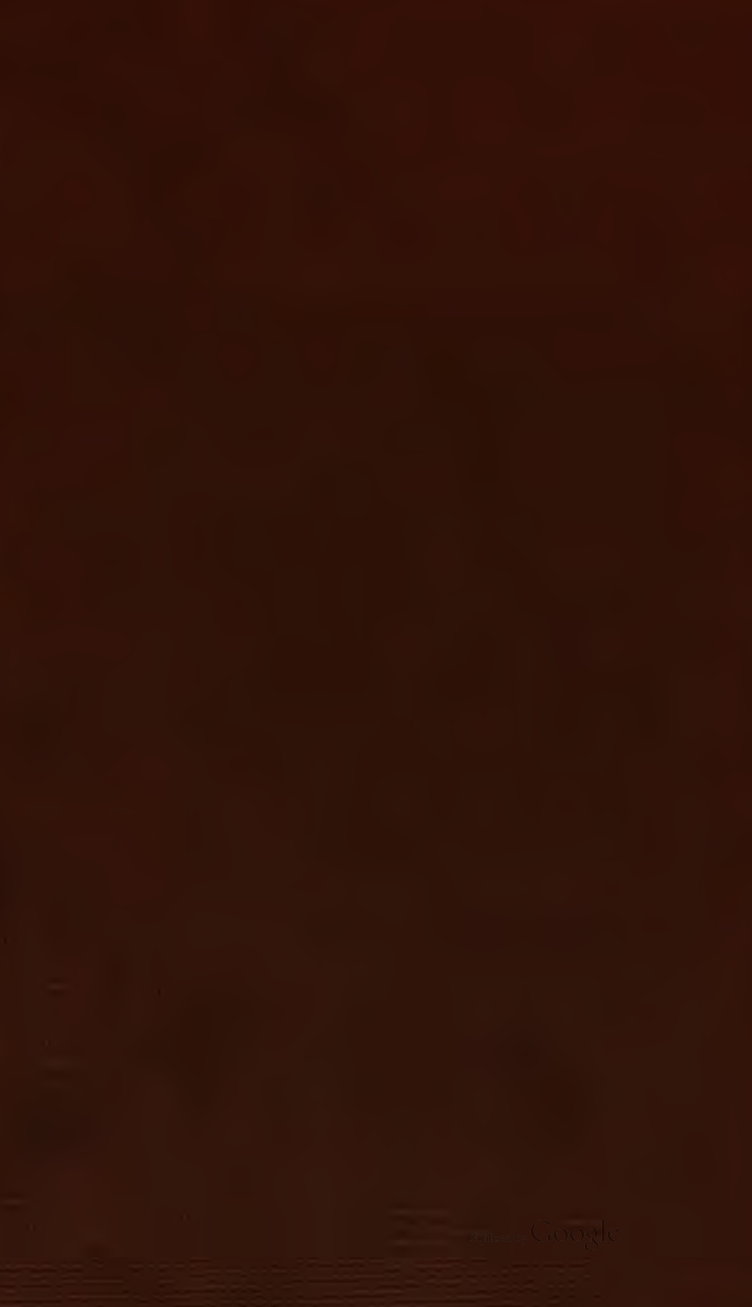
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MAY 4 1938

Digitized by Google



Digitized by Google